UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

PRATIQUE
DES
MALADIES AIGUES
ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION
DES LIQUEURS.

Par M. TAUVRY, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & nouvellement augmentée sur les Memoires de l'Auteur.

TOME PREMIER.

Sur l'Imprimé.

A PARIS.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas de la ruë de la Harpe, au Saint-Esprit devant la ruë saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy.

A MESSIRE

GUY CRESCENT

FAGON,

CONSEILLER D'ETAT
Ordinaire & Premier Medecin
du Roy.

MONSIEUR,

Tous les Systêmes qu'on peut faire sur les causes qui produisent les maladies, n'étant que des conjectures physiques, on ne doit pas s'étonner de voir les Medecins si differens les uns des autres, lorsqu'il faut convenir d'une façon de guerir. La plûpart des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere sont souvent opposez dans leur pratique ; l'esprit de l'homme

est foible, il trouve plusieurs causes possibles d'un même effet ; il demeure suspendu, & il est difficile de le déterminer sûrement à agir plûtôt d'une maniere que d'une autre. Cependant il semble, MONSIEUR, que l'exemple des Personnes illustres & celebres, qui comme Vous aprés des études immenses, des méditations profondes & des experiences sans nombre, se sont dont fait des routes presque sûres, pour guerir les maladies, doit l'emporter sur une vaine incertitude. Heureux qui pourroit imiter cette conduite sage & sçavante que vous observez dans la guerison des Malades! Oüy, je m'estimerois infiniment heureux si j'avois pû l'atteindre d'assez prés en quelques endroits de mon Ouvrage, pour meriter qu'il fut regardé comme une imitation de cette pratique consommée qui fait l'admiration de l'Univers. Toutefois quoique je sois bien éloigné de la temerité de celuy qui sans vous avoir presenté ses écrits, n'a pas laissé de mettre vôtre illustre Nom à la tête de son Livre, & de vous y attribuer une Méthode fort differente de celle que vous tenez ; je me flatte, MONSIEUR, que vous trouverez dans ce Traité plusieurs sentimens conformes aux vôtres ;

j'oſe eſperer qu'aprés l'avoir lû, vous ne le jugerez pas indigne de vôtre protection, ſans laquelle aſſûrément il ne ſeroit point imprimé, & ne verroit jamais le jour : mais ſi vous l'approuvez MONSIEUR, le Public qui auroit de l'incertitude ſur beaucoup de faits qui y ſont rapportez, n'en doutera point, parce qu'il ſçait que perſonne n'a jamais mieux jugé d'une maladie que Vous ; qu'aucun Medecin n'a jamais tant connu de differens médicamens, & n'a jamais mieux ſçû les appliquer. Cela fait, MONSIEUR, que toute l'Europe vous regarde comme le plus ſçavant de tous ſes Medecins. C'eſt auſſi ce qu'un Magiſtrat dont l'integrité ne peut être ſoupçonnée nous dit à la tête du plus auguſte des Parlemens ; & comme il s'énonça beaucoup plus heureuſement que je ne pourrois faire, permettez-moy, MONSIEUR, de me ſervir de ces termes : Il dit que quoique Vous ſurpaſſaſſiez tous les Medecins dans l'Art de guerir ; cela ne faiſoit cependant qu'une partie de vôtre merite ; que Vous joigniez à une érudition profonde un eſprit ſublime, & une juſteſſe ou peu de perſonnes pouvoient atteindre. Pour ne point toucher à un Ta-

M. le Premier Preſident en répondant à l'invitation des Paranymphes

bleau qui nous parût si naturel & qui nous fit tant de plaisir, je finis en vous assûrant que je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble
& trés-obéissant
serviteur,
DANIEL TAUVRY. D. M.

PREFACE.

LA pratique de la Medecine n'eſt ſans doute fondée que ſur des Obſervations : heureux ſont les Medecins qui en ont beaucoup, qui les apliquent avec prudence , & qui en tirent des conſequences juſtes; ce n'eſt pas qu'avec tous ces ſecours qu'ils doivent à leur propre experience & à celle des autres, ils ne ſe puiſſent tromper , & que la reſſemblance des maladies & de leurs cauſes que l'on confond aiſément quoiqu'elles ſoient réellement differentes, ne les trompent ſouvent dans l'application de divers médicamens qu'ils ordonnent: on doit donc eſtimer ceux qui ſe trompent rarement ; qui dans le peu de certitude qu'on trouve dans l'Art de guérir, ne riſquent

jamais la vie de leurs malades ; qui ne se servent que des remedes qu'ils connoissent & dont le hazard a été tenté par leurs Prédecesseurs. Qu'on ne s'étonne donc plus de voir qu'autrefois les Medecins les plus prudens étoiẽt opposez à l'usage des médicamens Chymiques; ils avoient sans doute leurs raisons : & lorsqu'on examine serieusement combien a fallu éprouver de poisons pour mettre, par exemple, le sublimé doux ou la poudre d'algarot en usage, on ne peut assez s'étonner de la temerité de ceux qui les ont employez les premiers. Ces sortes d'épreuves ne doivent pas être faites par des hommes, qui ont la Religion & l'honneur en recommandation ; mais lorsqu'on a suffisamment reconnu leurs proprietez , il est de la prudence de s'en servir: on peut même en faire differens usages pourveu qu'on soit guidé

par des indications juſtes. Car quoique la raiſon ne puiſſe point nous faire découvrir ces ſortes de médicamens ni leurs differentes vertus, parce que nous ne connoiſſons point parfaitement l'eſſence & les principes des mixtes ; cependant lorſque l'experience nous a montré les effets de quelques-uns, la raiſon doit conduire dans les differentes applications qu'on en fait.

Quand je dis que la raiſon ne peut point découvrir les vertus des mixtes naturels; il faut ajoûter qu'elle ne peut point découvrir les propriétez de pluſieurs mélanges qu'on peut faire de ces mixtes. Qui auroit jamais crû qu'en ajoûtant l'eſprit de nitre au beure d'antimoine, on en feroit un médicament doux, abſorbant, ſans aucune corroſion, & ſeulement capable de détruire les aigres, & de pouſſer par les ſueurs; qui auroit crû que l'anti-

moine qui eſt ſans action, aprés avoir ſouffert une détonation avec une égale partie de nitre, deviendroit émetique, & qu'avec le double du même nitre, il perdroit cette qualité Qui auroit crû que le mercure mélé au ſel commun & au vitriol deviendroit par la ſublimation le plus violent de tous les poiſons; & que ce même poiſon remêlé au mercure, & ſublimé de nouveau, donneroit un médicament trés doux. Ce ſont ſans doute des experiences qui doivent rendre les Medecins trés-circonſpects dans leurs ordonnances, & qui devroient diminuer la hardieſſe des Empyriques.

Lorſque l'on conſidere les morts qu'un bon remede a quelquefois coûté au public, l'on eſt ſurpris comment il peut ſouffrir les Empyriques, & lorſqu'on réfléchit ſur le plaiſir que font aux Medecins les perſonnes qui ren-

tent des remedes qu'ils noseroiét souvent employer, on s'étonnera de la haine qu' ils leur portent. En effet nous devons à leur terité quelques bons remedes, que nous n'aurions point apperçû sans eux; & nous voyons tous les jours les cataſtrophes funeſtes qui arrivent aux malades qui ſe confient à ces temeraires. Ils font tous indifferemment toutes ſortes d'épreuves, & n'étant point guidez par la raiſon, ils doivent neceſſairement hazarder la vie de leurs malades pour réüſſir: c'eſt ce qu'on pourroit prouver par les ouvrages des plus fameux d'entre eux, & par les Ecrits de leurs amis.

On trouvera dans cette Pratique la maniere de ſe ſervir des médicamens les plus ſurs & les plus uſitez. L'on n'y néglige point les médicamens Chymiques, qu'un long uſage a tendu ſans danger; on ſuit ce que l'experience a

montré de plus probable; on tâche d'y ajuſter les raiſons Phyſiques par leſquelles on explique les differens ſymptômes des maladies,& ſur leſquelles on fonde les indications *curatives*; on y joint les Remarque des Auteurs les plus celebres pour montrer la convenance qui ſe trouve entre leurs obſervations & nôtre Pratique;& ſi je les cite ſouvent,c'eſt parce que je croy que l'authorité eſt d'un grand poids dans les faits de Pratique : puiſque comme la Medecine n'eſt fondée que ſur nôtre experience, ou ſur celle de nos Prédeceſſeurs.

Ce n'eſt pas qu'on doive croire indifferemmenttout ce que nous marquent les Auteurs. Il y en a pluſieurs que l'ambition a pouſſez à hazarder des remedes qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez: d'autres qui manquent de lumieres ſe ſont trompez;& les uns & les autres en ont quelquefois impoſé à

la Posterité. Plusieurs Chymistes se vantent, sans beaucoup de fondement, d'avoir plusieurs spécifiques; & comme ils ne se donnent de la reputation dans le monde, qu'en assurant les effets surprenants qu'ils attribuent à leurs remedes, ils gardent dans leur Livre le même caractere d'effronterie. C'est cet esprit d'orgueil qui a porté *Cardan* à dire qu'il avoit fait des prédictions admirables en examinant le pouls de ses malades : par exemple, il dit qu'il a prévû qu'un malade guériroit ; mais qu'il mouroit peu de tems aprés. *Galien* même ne paroît pas exemt de ces sortes de vanitez, lorsqu'il assure qu'il distingue les inflammations du foye en touchant l'artere, & lorsqu'il fait observer une infinité de differences entre les pulsations qu'on sent bien qu'il a imaginées dans le cabinet. On ne doit pas même toujours avoir

une grande confiance aux remedes qu'il loüe; & il n'ya pas beaucoup de Medecins qui faſſent attacher au cou la racine de pivoine, pour guérir quelque épileptique. Sans doute le bon ſens & un peu de bonne Phyſique doivent aider un Medecin à connoître la verité ou la fauſſeté de ces obſervations : mais ſur tout, il doit examiner, ſi pluſieurs Auteurs de differens caracteres, & qui paroiſſent originaux, ont approuvez les mêmes remedes: car pour lors il les doit tenter & obſerver un peu par lui-même; quãd il ne voit point d'ailleurs que la raiſon s'opoſe aux indicatiõs que ces obſervations luy fourniſſent.

Le deſordre des fermentations accompagnant preſque toutes les maladies aiguës, j'ai cru neceſſaire de commencer par l'explication des mouvemens de ces liqueurs ; & enſuite par l'examen de leurs effets dans l'état naturel

& contre nature: cela m'a donné occasion d'entrer dans le détail des coctions & des crises: ces phénomênes paroissent dans la plupart des maladies; c'est pourquoi les Medecins ont avec raison fondé sur eux toute la Pratique dogmatique: mais l'on y a jusqu'à present mêlé tant de faits faux ou incertains, qu'il est necessaire de demêler ce qui est confirmé par l'experience, de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ou des préjugez des Observateurs. Le Public jugera si j'ai réüssi dans ce dessein. Je passe ensuite aux observations qu'on peut faire en examinant le pouls, la langue, la peau, le visage, le ventre, les urines, les vomissemens, les excrémens du ventre, les sueurs, les crachats, la voix, la respiration & les actions animales, afin de n'être pas obligé de repeter à tous momens des choses qui sont communes à presque toutes les ma-

ladies. Je tâche de faire voir que toutes ces obſervations ſon fondées ſur la ſtructure des parties, & ſur le mouvement des liquides qui coulent dans nos vaiſſeaux.

Voilà les generalitez qui précedent le particulier des maladies. Lorſque j'en explique le détail, je décris le mieux qu'il m'eſt poſſible, les accidens qui leur ſont propres, les cauſes externes qui les produiſent, la connexion qui ſe trouve entre ces cauſes & l'alteration des parties ſolides ou liquides, d'où les ſymptômes qui caracteriſent les maladies ſont immédiatement excitez. Sur cela je fonde le prognoſtic qu'on en doit faire, & les indications curatives qu'on doit avoir pour remedier aux accidens, & pour détruire les dérangemens ſurvenus dans nôtre corps.

L'on peut s'étonner de ce qu'à l'imitation de pluſieurs Auteurs anciens & modernes, je donne-

une façon de guerir ſuivie & methodique, comme ſi la diverſité des temperammens, des âges, des ſexes, des ſaiſons, des regions, des cauſes exterieures, des combinaiſons des maladies & des ſymptômes, ne faiſoient pas varier infiniment ces ſortes de méthodes. En effet, dira-t'on, l'on ne trouve preſque jamais deux maladies tout-à-fait ſemblables: Elles ſont preſque toûjours mêlées les unes avec les autres; ainſi il s'en faut tenir aux préceptes generaux de l'Art, & laiſſer à la prudence du Medecin le ſoin de les appliquer.

Mais pour juſtifier le deſſein de cet Ouvrage, l'on doit ſçavoir qu'il ſupoſe, que ceux qui le liront ſont déja inſtruits des principes generaux de la Medecine; qu'ils connoiſſent les varietez qui ſe trouvent dans les ſujets differens & qu'ils ſont capables de ſuivre les indications

qu'on leur dõne. Ainſi les méthodes pour traiter chaque maladie, ne ſont proprement que des exẽples ou des applications que je fais des loix generales de guerir, & que chaque Medecin peut & doit changer dans pluſieurs rencontres. Je donne auſſi des exemples de ces changemens en quelques maladies: Et ſi je ne le fais pas par tout, c'eſt qu'il y a quantité de circonſtances qu'un Medecin ne peut pas abſolument négliger. Tout le monde ſçait qu'une femme groſſe, ou nouvellement accouchée, ou dans le tems de ſes regles, ou nourrice, doit êtte traitée de differentes façons dans ſes maladies: on n'ignore pas auſſi qu'un enfant à la mamelle, doit étre traité d'une autre façon qu'un adulte, ou qu'un vieillard. Nous avons cependant négligé à deſſein d'entrer dans tout ce détail ennuyeux & inutile à ceux qui ont les prin-

cipes de l'Art;& nous nous ſommes contentez de donner une méthode pour guérir chaque maladie, en la conſiderant comme elle eſt,dans l'état le plus ordinaire, dans une ſaiſon & dans un païs temperé,& ſans eſtre accompagné d'autres maladies ou de ſymptômes extraordinaires ; c'eſt pourquoy l'on ne doit conſiderer cette Pratique que comme un amas d'exemples pour former dans les jeunes Medecins la facilité de trouver les indications ; & de les appliquer.

Comme dans les maladies que je propoſe,j'obſerve toûjours l'état où ſe trouvent les premieres voyes, il ſemble que j'aurois dû apporter quelques preuves pour établir ce Syſtéme , & pour détruire l'opinion de quelques Novateurs qui admettant des levains ou des fermens corrupteurs dans le ſang ou dans les eſprits, ne veulent ſe ſervir que d'anti-

dotes ou d'alterans pour guérir les maladies, & qui mépriſent preſque tous les évacuans. Mais j'ay examiné cette queſtion, en parlant des médicamens, & je ne vois pas qu'on puiſſe ſoutenir ſerieuſement, que toutes nos maladies viennent du déreglement du ſang, ou des eſprits. J'avoüe que les paſſions, peuvent en remuant les parties ſpirituenſes, & en agitant tout le genre nerveux cauſer des maladies: mais il n'eſt pas moins certain que l'air en ſe mêlant au ſang, peut cauſer la diſſolution, la coagulation ou le dérangement des parties de cette humeur, & qu'il peut arriver qu'un chyle mal fait ſoit l'unique cauſe de quelque maladie.

Mais ſi le trouble ou l'agitation des eſprits, & la diſſolution du ſang, ont rempli les premieres voyes des matieres infectées du prétendu ferment, que feront les antidotes ou les alterans? Si l'on

ne se sert pas premierement des évacuans, comment ces remedes pénétreront-ils avec leurs vertus, dans le sang ? Mais, dit-on, les premieres voyes ne sont point remplies dans les corps de ceux qui sont morts de maladie ; on n'y trouve point ces amas d'humeurs; il faut donc que ces excrémens soient contenus dans le sang, & que les purgatifs & les émetiques les produisent par une espece de colliquation & de fonte ?

Quand cette objection seroit vraïe, qu'en pouroit-on conclure? rien sans doute qui soit contraire à nôtre système. La masse du sang est remplie de sucs étrangers; l'on s'apperçoit par des nauzées, par le gonflement des glandes intestinales que la masse du sang commence à s'en décharger, ou à s'efforcer d'en faire la separation par ces endroits, il faut donc l'aider; & les vomitifs,

& les purgatifs ſecondant ces ſortes d'efforts, ne peuvent que diminuer les cauſes de la maladie. Mais qui a dit à ces Modernes que les matieres qu'ils ne trouvent plus dans les premieres voyes, n'y étoient point pendant que le malade vivoit? les convulſions du diaphragme, des muſcles de l'abdomen, & des fibres charnuës du canal inteſtinal, en peuvent avoir pouſſé une grande partie dans les routes de la circulation; & ces humeurs cruës ou gluantes, peuvent en achevant de fixer les parties ſpiritueuſes du ſang, cauſer la mort. Enfin, il y a pluſieurs cadavres dans leſquels on trouve cette abondance d'humeurs : Elles viennent, il eſt vray, de la maſſe du ſang ; mais comme nous le prouvons ailleurs, c'eſt un ſymptôme qui tient lieu de cauſe. A toutes ces raiſons je n'ay rien à ajoûter que l'experience d'un

grand nombre de siécles. Les purgatifs dont on se servoit du tems d'Asclepiade, approchoient fort de la nature des venins. Il fit une secte opposée à leur usage, qui s'évanoüit bien-tôt par ses mauvais succés. Vanhelmont a crié contre les purgatifs ; cependant l'on ne s'en est pas moins servi, il n'a pu détromper le Public là-dessus.

Morton, suivant le système de Vanhelmont, qu'il tâche de rendre plus intelligible, ne veut que des antidotes pour chasser le venin mêlé aux esprits, ce que Vanhelmont appelleroit calmer la fureur de l'Archée. Mais nous nous appercevons tous les jours dans la Pratique, des bons succés des émetiques, & des purgatifs, & lorsqu'on les néglige pour s'attacher aux specifiques, l'on ne va pas loin sans tomber.

Je sçay bien que quelques specifiques ont de tems en tems

une reputation qui surpasse de beaucoup celles des autres remedes ; mais pour l'ordinaire cete reputation diminuë bientôt ; & l'on voit quelle n'étoit soutenuë que par la nouveauté, le secret & la hardiesse ou la cabale de ceux qui ne peuvent se lasser de loüer les remedes qu'ils prétendent leur être particuliers: à force de dire que leurs secrets sont admirables, ils se le persuadent enfin, & le font croire pendant quelque tems au Public, qui ne tarde guéres à se desabuser, ou à reconnoître que ces remedes, quoique bons, ont besoin d'estre précedez par d'autres, pour vuider ce qui est contenu dans le canal intestinal, lors qu'il s'y fait des fontes ou des décharges.

LETTRE

De Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, & Professeur Royal en Botanique au Jardin du Roy, écrite à l'Auteur, au sujet de l'Aphorisme 22. de la premiere section.*

VOus me fîtes l'honneur, Monsieur de me demander dernierement mon sentiment sur l'Aphorisme 22. section 1. Voicy comme je crois qu'on le doit expliquer.

Concocta, dit Hippocrate, *medicamentis educenda ac movenda sunt, non cruda, neque per initia, nisi turgeant; sed plerumque non turgent.*

Ce grand homme assure qu'il ne faut évacuer qu'aprés la coction des humeurs, si ce n'est dans les maladies où la matiere qui les cause, est en orgasme, c'est-à-dire, qu'elle menace d'attaquer tout à la fois les principales parties du corps. Hippocrate ajoute que cette matiere n'est pas fort souvent en orgasme, d'où l'on a generalement conclu qu'il falloit attendre les signes de coction, & que l'on ne devoit évacuer que fort rarement dans le commencement des maladies.

Cependant il me semble qu'il faut distinguer deux choses dans cet Aphorisme, le précepte, & l'observation. Le précepte est general, & doit être suivi par tout & sans restriction par les Disciples d'Hippocrate: Mais l'observation n'est que particuliere, & ne regarde que le pays où Hippocrate a vécu. Vous expliquez si bien, Monsieur, ce que c'est que

l'orgaſme, & quels ſont les accidens qui l'accompagnent, qu'on ne peut ſe tromper en évacuant hardimens toutes les fois que ſes indices paroiſſent ; mais que la matiere ſoit ſouvent ou rarement en orgaſme, c'eſt un fait qui varie ſelon les lieux. Il faut qu'un Medecin examine avec beaucoup de ſoin, les maladies qui regnent dans ſon païs. Il eſt certain que celles que l'on appelle fort aiguës, ſont aſſez rares dans la Gréce : On y voit ordinairement beaucoup de fiévres accompagnées de fâcheux rhumatiſmes, ou d'autres ſortes de fluxions qui fatiguent plus les malades par leur longueur, que par leur violence. La fiévre hectique & les fiévres intermittentes y ſont fort communes. La peripneumonie n'y eſt pas ſi dangereuſe qu'en France, non plus que la petite verole & la rougeolle ; mais les dartres & les autres ma-

ladies de la peau, l'affection hypocondriaque & les hémorroïdes, y ſont trés-difficiles à guérir. Il n'y a de maladie fort aiguë que la peſte : mais outre qu'elle y eſt beaucoup plus rare que dans l'Egypte & dans l'Aſie mineure, les peſtiferez ſe promenent dans les ruës, reglent leurs affaires & prénent le ſoin d'avertir leurs amis de s'éloigner d'eux. S'ils étoient d'abord ſecourus, on en guériroit la plûpart ; car dés le moment que le bubon paroît, comme l'on n'en ſçauroit prévoir les ſuites, il faudroit y appliquer les eſcarrotiques, afin de le détruire entierement, & donner en même-tems les émétiques & les cordiaux néceſſaires ; on ôteroit ainſi la matiere qui ſe met quelquefois en orgaſme, & la plûpart des malades en ſeroient quittes pour quelques vomitifs.

Pour revenir à l'Aphoriſme,

je dis, Monsieur, que le précepte d'Hippocrate n'ayant point de rapport essentiel avec l'observation qu'il y a jointe, il ne faut pas conclurre en general qu'on ne doive évacuer que rarement dans le commencement des maladies, mais plûtôt qu'il faut le faire souvent, ou rarement, selon que l'orgasme est fréquent ou rare dans le païs où l'on se trouve. Les Empyriques ont eû grande raison de dire, qu'il falloit accommoder la pratique de la Medecine à la diversité des lieux : *& aliud opus esse Romæ*, comme dit Celse, *aliud in Ægypto, aliud in Gallia*. Hippocrate n'auroit pas manqué de marquer, que *materia sæpè turget*, s'il avoit exercé la Medecine en France où les maladies avec orgasme sont trés-fréquentes. Des Medecins qui ont pratiqué dans le Levant, m'ont assûré qu'on n'y voyoit pas des

fiévres aiguës, ny des péripneumonies semblables à celles que l'on voit chez nous & chez nos voisins. Les signes de l'orgasmes imposent quelquefois aux plus habiles Praticiens : Ainsi je crois qu'il faut user de beaucoup de diligence, même dans les occasions où ces signes ne sont que douteux, cette pratique est heureusement confirmée par l'expérience des plus grands Medecins du Royaume. Je souhaite, Monsieur que vôtre livre desabuse ceux qu'une prévention mal etenduë pour les Anciens, & une fausse apparennce de prudence ont jettez dans une pratique oppoſée.

Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obéïssant serviteur,
TOURNEFORT.

APPROBATION

De Messire GUY CRESCENT FAGON, *Conseiller d'Etat ordinaire, & premier Medecin de Sa Majesté.*

LEs maximes d'Hippocrate & des bons Auteurs modernes, sont si judicieusement employées dans ce Traité, que l'esprit de l'Auteur & son travail en partagent l'honneur également : & il y expose d'une maniere si conforme à l'experience & à la raison, le salutaire Avis d'Hippocrate sur l'occasion de purger dans la fougue des humeurs qui paroît souvent au commencement des maladies aiguës, que cet endroit seul mériteroit l'applaudissement qui est dû generalement à tout son Ouvrage, lequel Nous jugeons trés-digne d'être imprimé, & d'autant plus utile au public, qu'il peut engager les Medecins prévenus, à faire des réflexions qui les déterminent à une pratique plus heureuse. Fait à Versailles, ce 4. Mars 1698. Signé, FAGON.

APPROBATION

Du Censeur Royal.

JE soussigné Nicolas Andry Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal en Medecine, certifie à Monseigneur le Chancelier qu'aprés avoir examiné par son ordre cette *Pratique des maladies aiguës & des maladies croniques ou habituelles composée par Mr. Tauvry, de l'Academie des Sciences, Medecin de la Faculté de Paris*; Je n'y ay rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 21. Septembre 1711.

ANDRY.

APPOBATION

De Monsieur DE SAINT-YON, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université. de Paris.*

JE voudrois de tout mon cœur, que les Medecins pussent lire ce Livre avec toute l'application qu'il mérite; les jeunes entreroient dans la bonne voye, & les vieux reviendroient peut-

être de la fureur qu'ils ont pour la saignée. En mon particulier, j'ai trouvé dans le Livre de mon Confrere beaucoup d'érudition, de litterature & de bon sens. Fait à Paris ce 20. Février 1698. DE SAINT-YON.

APPROBATION

De Monsieur POIRIER, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

LA plus sûre & plus solide Methode de pratiquer la Medecine, dépendant principalement de l'application des remedes à divers sujets, dans les differentes circonstances des maladies, elle ne sçauroit être mieux conduite ni rectifiée que par la capacité, les lumieres & l'experience du Medecin, qui doit encore avoir une probité inviolable, pour exercer une profession si noble & si nécessaire. C'est à cette Regle qu'il faut rapporter toutes les laborieuses & pénibles recherches qui se font pour la perfection ; & comme Monsieur TAUVRY, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris

s'en eſt utilement ſervi dans ſon Livre de *Pratiques pour les Maladies aigues*, je me ſens obligé, en l'approuvant, d'aſſûrer qne les meilleures Maximes y ſont conformes à la Doctrine d'Hippocrate, & aux obſervations de pluſieurs Praticiens de nôtre ſiécle. Fait à Paris ce 19. Février 1668. POIRIER.

APPROBATION

De Monſieur CRESSE' *le Fils, Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Univerſité de Paris.*

LA juſte étenduë d'une ſimple Approbation ne me permet pas de renfermer dans celle-cy toutes les circonſtances particulieres qui m'ont paru rendre recommãdable le Livre qui va être publié ſous le titre de *Pratique dans les maladies aiguës*. Je me ſens obligé de me réduire à le loüer uniquement par raport à la prudence avec laquelle l'Auteur s'y déclare au ſujet des differens ſentimens qui partagent aujourd'hui les Medecins ſur le fait de la Saignée, de la Purgation & des remedes que la Pharmacie tant ancienne que moderne leur fourni t

dans ces sortes d'occasions. Il y est autant éloigné de la folle passion pour la Saignée, que de l'entêtement avec lequel il y en a qui font gloire de la décrier & de ne s'en presque jamais servir. Il y paroît opposé également à la temerité de ceux qui purgent indifferemment en toute rencontre, & à la timidité des autres qui sont détournez de le faire pour les moindres obstacles qui se présentent ; trés-peu instruits en cela de la conduite d'Hippocrate, qui usoit trés-souvent de purgatifs dans la crudité même la plus outree. Enfin sans renoncer à la consideration que merite l'experience de plusieurs siécles, il se sert de beaucoup de remedes, qui quoy que nouveaux & empruntez de la Chymie, sont néanmoins d'autant plus à accepter, que leur vertu bien averée est assurément plus efficace que celle d'aucuns de ceux que l'Antiquité a découverts. Quiconque se sera bien informé par la lecture de ce Livre des sentimens particuliers que témoigne y avoir Monsieur TAUVRY au sujet de ces trois articles, sur lesquels toute la Medecine est établie, se trouvera l'esprit meublé d'un trés-grand nombre de maximes inconteſta-

bles, qui le conduiront avec la derniere seureté dans la cure de toutes les maladies aiguës. Ce sont là les principaux motifs qui m'ont fait tant souhaiter qu'il se déterminât enfin à gratifier le Public de cet Ouvrage, & qui m'ont engagé à luy donner ce petit mot d'approbation. Ce 22. Février 1698. CRESSE' *le fils.*

APPROBATION

De Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.*

RIen n'est plus important dans la pratique de la Medecine, que la connoissance des Maladies aiguës. Leur nature & leurs causes sont aussi cachées, que leur prognostic est trompeur, & que leur guérison est incertaine: Ainsi l'on ne peut trop loüer le dessein qu'a eû Monsieur TAUVRY d'éclaircir ces matieres: Il raisonne sur des principes solides, il appuye ses raisonnemens par des observations exactes. C'est pourquoy je suis trés-persuadé que son Livre, qui a pour titre *Pratiques des Maladies aigues*, sera

trés-utile au Public. A Paris ce 25. Février 1698.

TOURNEFORT.

PERMISSION

De Monsieur BOUDIN, *Conseiller Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

NOus Conseiller, Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris: Ouy le Rapport de Messieurs St. Yon, Poirier, Cressé & Tournefort, commis par la Faculté à l'examen d'un Livre intitulé *Pratiques des Maladies aiguës*, par Monsieur TAUVRY, Docteur Regent de ladite Faculté, avons consenti qu'il fût imprimé comme trés-utile à tous ceux qui veulent s'instruire dans la pratique de la Medecine. Fait à Paris le 23. Février 1698.

BOUDIN, Doyen.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *De la Fermentation*, pag. 1
Ch. II. *Des Fermentations qui se passent dans nos corps*, 13
Ch. III. *Des differens tems, & des differentes suites des fermentations de nos humeurs & premierement des coctions*, 30
Ch. IV. *Des Crises*, 52
Ch. V. *Des differentes marques des fermentations ; des prognostics qu'on en peut tirer & premierement du pouls*, 72
Ch. VI. *Des situations, & du visage des malades*, 83
Ch. VII. *De la langue & de la peau*, 93
Ch. VIII. *Du ventre & des hypocondres*, 101
Ch. IX. *De la respiration & de la voix*, 106
Ch. X. *Des excremens & premierement des urines*, 112
Ch. XI. *Des sueurs*, 127
Ch. XII. *Des crachats*, 137
Ch. XIII. *Des vomissemens & des excremens du ventre*, 144

Ch. XIV. *De quelques remarques sur le pronostic*, 160
Ch. XV. *Des lesions des actions animales*, 163
Ch. XVI. *De la nature des fiévres*, 189
Ch. XVII. *Des fiévres intermittentes en general*, 199
Ch. XVIII. *De la fiévre tierce, exquise ou reguliere*, 209
Ch. XIX. *De la fiévre tierce bâtarde*, 245
Ch. XX. *De la double tierce*, 251
Ch. XXI. *De la quotidienne*, 256
Ch. XXII. *De la fiévre quarte reguliere*, 267
Ch. XXIII. *De la fiévre quarte batarde*, 296
Ch. XXIV. *De la double & triple quarte*, 302
Ch. XXV. *Diverses observations sur les fiévres intermittentes*, 307. 313. 320. &c.

ADDITION *Contenant de nouvelles Reflexions sur les differens systêmes des fiévres.*
OBSERVATIONS *de quelques fiévres irregulieres*, 382
De la Cure des fiévres periodiques, selon les principes cy-dessus, 398
Des moyens generaux de se preserver de la fiévre, 399 & suiv.
De la Cure parfaite & radicale des fiévres intermittentes, 422
Reflexions sur les systêmes précedens, avec l'exposition d'une nouvelle Théorie, 429

Reflexions sur la Cure des fiévres intermittentes.
Ch. I. *De la Methode generale de guerir toutes sortes de fiévres*, 454
Ch. II. *De la Cure de chaque espece de fiévres intermittentes*, 469
Ch. III. *De la vertu du Quinquina pour arrêter les fiévres intermittentes*, 475
Ch. IV. *Des principales parties où le Quinquina exerce son action*, 480
Ch. V. *De l'action du Quinquina sur le genre nerveux*, 487
Ch. IV. *Preuves de l'hypothese precedente tirée de ce qui s'observe de l'employ du Quinquina*, 493
Ch. VII. *Application de toutes les Observations précedentes à la Pratique*, 498
Ch. VIII. *Diverses Histoires de malades traitez par le Quinquina*, 502
Ch. IX. *Suites des Cures operées par le Quinquina*, 520
Ch. X. *Formules de plus frequent usage pour l'administration du Quinquina dans les fiévres*, 549
Ch. XI. *Idée generale des fiévres*, 556

PRATIQUE

PRATIQUE
POUR LES
MALADIES AIGUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fermentation.

LA Fermentation eſt un mouvement excité par la matiere ſubtile dans les principes qui compoſent un mixte. Quelques-uns expliquent la fermentation en ſuppoſant dans les matieres fermentatives une infinité de reſſorts continuellement tendus par des liens imperceptibles qui venant à être briſez par quelque coup, ou par le mélange de

quelque liquide donnent occaſion à ces reſſorts de ſe débander & de produire une agitation tumultueuſe entre toutes les particules de ces matieres avec plus ou moins de violence ſelon la force dont ils étoient tendus.

Mais puiſque pour rendre raiſon de la vertu élaſtique, on eſt obligé de recourir à la matiere ſubtile, nous devons toûjours regarder cette matiere comme une des principales cauſes de cette émotion inteſtine, auſſi bien que du feu & de la lumiere. Et ceux qui raportent ces phénoménes à des corpuſcules ignés renfermez dans les ſubſtances qui s'allument ou qui fermentent lorſque, ſelon ces Phyſiciens, de tels atomes ſe trouvent dégagez de leurs étroites priſons, & qu'ils ont la liberté de ſe remuër pluſieurs enſemble dans des pores élargis, ne diſent rien qui ne s'entende encore mieux par l'action de nôtre matiere déliée qui ſemble animer toute la nature, & qui traverſant toutes les poroſitez des corps ſenſibles y forme entre leurs parties des arrangemens & des émotions ſuivant les diſpoſitions qu'elle y trouve, & ſuivant les obſtacles qui ſe préſentent à ſon rapide cours,

Le mouvement de fermentation peut débaraſſer les particules les plus volatiles d'avec les plus lourdes & les plus groſſieres, & les mettre en état de s'en ſéparer aiſément : ou bien ce même mouvement les ſepare actuellement, & en dépoüille le mixte : ou enfin il mêle les parties les plus ſubtiles aux plus groſſieres.

Difference entre la Fermentation & l'Effervescence.

L'on connoit facilement que la Fermentation doit differer beaucoup de l'Effervescence, ou de la ſimple agitation des liqueurs: car ſi les parties homogenes d'un corps ſont ſimplement remuées, ou par le feu, ou par quelque autre impreſſion externe, quoyqu'il y ait quelques particules qui s'envolent, ou qui ſe détachant des autres ſe rendent propres à s'en éloigner, l'on ne doit pas appeller ce mouvement Fermentation ; ce mot n'appartient à proprement parler, qu'aux grands changemens qui ſont des ſuites du deſordre des principes, ou de la corruption des figures des parties les plus intimes & les plus eſſentielles du mixte où elle s'introduit: ce qui ſe remarque par les nouvelles qualitez qu'il acquiert: Car comme les differentes modifications d'un corps dépendent

de la figure de la mobilité, de la situation & du different arrangement de ſes parties; quand tout cela vient à être changé par la Fermentation, il eſt impoſſible que le mixte ne reçoive quelque alteration conſiderable.

C'eſt pour cette raiſon que les corps qui ont des parties fort mobiles & differentes les unes des autres, ſont tres propres à la Fermentation; car par la diverſité de leurs figures & de leurs pores, les paſſages de la matiere ſubtile étant fort interrompus, ſon mouvement qui ſe fait toûjours en ligne droite pendant qu'il ne trouve point d'empêchement, doit ſe réfléchir en rencontrant differens obſtacles, & donner un ébranlement preſque continuel aux diverſes parties qui compoſent le mixte. Au contraire, les corps qui ont des parties fort ſemblables les unes aux autres, ou étroitement liées entre elles, ne ſont pas diſpoſées à la Fermentation; c'eſt pourquoi nous voyons que la ſimplicité des Eaux diſtilées, & des principes des Chymiſtes fait qu'ils ne fermentent point à moins qu'on n'en mêle de differens les uns avec les autres: de même l'experience nous montre que les mineraux, principalement les métaux, ne

fermentent point, parce que leurs parties sont si bien liées ensemble que même par la violence du feu elles ne changent nullement de figure, ni promptement de situation. J'ay dit que les metaux ne fermentent point; car quand on les jette dans quelque dissolvant, & qu'on voit une dissolution de leurs parties, avec un mouvement considerable dans le menstruë, l'on ne doit pas dire que ce soit une veritable Fermentation, parce qu'il ne se fait aucun changement dans les principes du métal: & la figure des parties métalliques n'est point changée, puisque quoiqu'on les voye sous la forme de sels ou de liqueurs, cependant on les fait retourner facilement dans leur premier état, quand on a enlevé les parties du dissolvant qui les cachoient.

Exaltation qui suit la Fermentation.

L'on voit en faisant fermenter les plantes, que leurs sels volatils se dégagent des parties grossieres qui les envelopoient. Tous les Chymistes ont remarqué & ont senti la peine qu'ils avoient à tirer les sels volatils de quelques plantes, quand ils ne les avoient pas laissé fermenter. Le moût de vin ne produit par la distilation, qu'une huile assez grossiere; au contraire le vin nous

donne un esprit ardent qui contient beaucoup de soufres subtils & exaltez. Enfin la maturité des fruits dependant de l'attenuation des soufres, des sels & des esprits, est encore un effet de la fermentation ; car par le mouvement qu'elle leur donne, leurs parties roides se rompent, ou deviennent pliantes, & les sels se trouvent mélangés & embaraſſés avec les huiles; c'est apparemment par cette raison que le fruit verd perd sa saveur desagreable en meurissant.

Dissipation.

Mais quelquefois par la continuation de la Fermentation, les parties volatiles qui s'étoient dégagées des parties grossieres abandonnent absolument le mixte, ce qu'on peut observer dans les plantes qui se tournent en pourriture ; car pour lors l'on n'en peut tirer qu'une bien petite quantité de sels volatils, ou d'esprits; cela arrive en peu de temps aux plantes dont le tissu est fort lâche, & fort abreuvé de sucs aqueux. Enfin quand une certaine quantité de parties volatiles s'est échapée d'un mixte, ce qui reste se trouve tellement enveloppé dans des parties grossieres & salines, qu'il n'en peut pas sans peine être separé, comme l'on

peut voir dans le vinaigre, dont le goût piquant & rude nous apprend qu'il n'y a plus que les sels acides & pointus qui s'y puissent faire sentir: cependant l'on ne peut pas dire que toutes les parties spiritueuses se soient échapées, puisque par la distilation l'on tire du sucre de Saturne, un esprit ardent fort semblable à l'esprit de vin; ce qui ne peut venir que de ce que la cendre du plomb ayant absorbé les aigres, a donné lieu aux parties volatiles du vinaigre avec lequel on prepare ce sucre de se dégager. Je pourrois encore marquer quelques autres Fermentatiõs, où l'on voit les esprits se remêler aux parties grossieres; tous les sels regénerez nous en pourroient fournir des exemples, mais ce que j'en ay dit me paroit suffisant.

Outre tous ces effets il y en a encore d'autres qui semblent appartenir à la Fermentation, comme sont la dissolution & la précipitation; car quoiqu'elles se fassent quelquefois sans un mouvement fort apparent, cependant, parce qu'elles changent la nature du composé, on les doit mettre au nombre des mouvemens propres aux principes.

Dissolutions vrayes.

Il y a de deux sortes de dissolutions & de précipitations de mixtes: les unes

ſont veritables, les autres ſont apparentes. Le bois eſt veritablement diſſout par le feu, puiſque ſes parties ſalines huileuſes, aqueuſes & terreſtres ſont tellement ſeparées les unes des autres, qu'on ne peut point les raſſembler pour en faire de nouveau bois; d'où l'on doit conclurre que le mouvement & la diſſolution s'eſt faite juſques dans les principes qui compoſoient le bois.

Diſſolutions apparentes. Au contraire, les diſſolutions fauſſes ou apparentes diviſent ſeulement les parties homogênes & integrantes d'un mixte, ſans en changer la nature; c'eſt de cette maniere que l'eau diſſout le ſucre ou la gomme Arabique. Il y a encore d'autres diſſolutions apparentes, qui en déguiſant davantage la nature du mixte, ſemblent approcher des diſſolutions veritables; ainſi les diſſolvans qui contiennent beaucoup de parties ſalines, & dont on ſe ſert dans la diſſolution des métaux, font toûjours paroître un nouveau corps aprés la diſſolution; mais ce n'eſt qu'un déguiſement des parties métalliques par l'addition des parties du diſſolvant.

Précipitation vraye. Quant à la precipitation, nous en voyons pluſieurs exemples veritables, ſoit dans le lait, ou dans les liqueurs

propres à boire, qui fermentent & se purifient: c'est pourquoy le fromage est tres-different du beurre & du petit lait.

La precipitation se fait, parce que les parties d'une liqueur fermentative n'étant plus agitées par des mouvemens du dehors, comme du Soleil, du feu, ou des autres corps qui les remuoient toutes ensemble pele-mele, n'ayant plus que le mouvement lent & invisible qui fait la liquidité, chacune a la liberté de suivre l'impression de sa propre pesanteur, & de se situer dans des lieux proportionnez à sa grandeur, & à sa figure, en haut, en bas ou dans le milieu, ce qui s'execute soit par les seules loix de la mécanique, à peu prés de la méme maniere que quand on agite de la pouſſiere de bois, ou d'autre matiere, sur une carte, ou sur un papier, principalement si on les fait tourner en rond, car on voit les parties les plus grossieres & les plus rameuses se loger à l'exterieur autour des autres, & les plus subtiles prendre le milieu: soit par un changement de consistance & de figure, lequel rend les parties qui nageoient dans le liquide plus ou moins pesantes ou faciles à s'accrocher les unes aux autres, d'où il arrive une séparation ou des-

union générale, les parties les plus massives tombant au fond, & les plus rares ou les plus legeres montant au dessus. Nous avons un exemple de la premiere précipitation dans le vin, & de la seconde dans le lait.

Precipitation fausse.

Pour ce qui concerne la fausse précipitation, elle a coûtume de suivre les fausses dissolutions : car quand par le moyen d'un dissolvant l'on a rendu un métal imperceptible dans la liqueur où il est dissout, de sorte que chaque partie métallique semble être incorporée, & de même poids avec cette liqueur, si l'on ajoûte quelque corps qui diminuë la force du dissolvant, l'on voit au même instant que les parties du métal qui étoient suspenduës, tombent au fond, quoique la liqueur n'ait point diminué de poids en pareil volume, ou que sa quantité soit moindre, ce qui donne lieu de conclurre avec vrai-semblance que les parties métalliques sont devenuës plus pesantes : Et l'on peut facilement découvrir ce qui a augmenté leurs poids en raisonnant à peu prés ainsi. La force du dissolvant se diminuë quand on y mele quelque chose qui peut rompre quelques-unes de ses parties. Le poids ne peut point

augmenter dans les parties métallique, si ce n'est par un surcroit de nouvelle matiere qui s'y joint & qui ne peut point s'y joindre, si elle n'entre dans leurs pores. Or l'on ne voit pas d'où pourroit venir cette nouvelle matiere, si ce n'étoit des parties du dissolvant qui ont été rompuës. Ce sont donc les fragmens du dissolvant lesquels en entrant dans les pores du metail, le rendent plus pesant: & l'on ne s'étonnera point de cet effet, si l'on prend garde qu'en chaque partie de la liqueur, il y a des parties metalliques & des pointes rompuës du dissolvant ; & que d'un autre côté ces pointes sont tout à fait semblables aux pores du métal, soit qu'elles fussent telles naturellement, ou qu'elles ayent pris figure de ces pores en s'y figeant, comme l'eau prend celle du vaisseau où elle se glace; & l'on sera tout à fait confirmé dans cette pensée, si l'on examine la poudre qui s'est precipitée, car l'on y remarque visiblement les parties du métal mêlées & imbuës des particules ou des pointes du dissolvant.

Pour faire concevoir ce qui se passe de plus merveilleux dans la dissolution des métaux, sçavoir cette suspension

des particules métalliques également répanduës en tous les endroits de leur liqueur dissolvante dont les parties sont en même volume incomparablement moins pesantes que celles des métaux, il est permis de supposer ou que toute la substance de la liqueur est dans des mouvemens, qui bien qu'insensibles sont toutefois assez forts pour disperser de tous côtez la poussiere métallique, de même qu'un air fort agité fait voler de toutes parts les brins de paille & de bois qu'il peut environner : & ce que le précipitant fait n'est autre chose qu'une diminution qu'il occasionne dans le mouvement du dissolvant, & en consequence de laquelle les corpuscules métalliques tombent incontinent, parce que leur poids l'emporte alors sur leurs autres déterminations. On conçoit aussi que les particules d'un dissolvant peuvent avoir tant d'homogéneité & de convenance avec celles d'un dissoluble qu'elles se mêleront intimement & demeureront attachées ensemble, jusqu'à ce qu'un corps encore plus propre à s'unir etroitement avec le dissolvant vienne à s'introduire dans ce mélange & à obliger le dissolvant de quitter prise,

& de se debarasser de la matiere qu'il tenoit en dissolution.

CHAPITRE II.

Des Fermentations qui se passent dans nos corps.

APrés avoir parlé de la Fermentation en general, il en faut faire quelque application à celles qui se passent dans nous, afin qu'on voye plus clairement quelle est la constitution du sang en chaque espece de fievre causée ordinairement par la dépravation du mouvement fermentatif naturel.

Il se trouve des Medecins qui pretendent qu'il n'y a aucune fermentation dans nôtre corps; ils n'en admettent pas même dans le ventricule pour le changement des alimens en chyle. Il y en a d'autres qui leur sont tout à fait oppofez; & qui ne se contentent pas de reconnoître des fermentations, mais qui suppoſent auſſi des levains, dans les differentes parties du corps où il se fait des separations ou des changemens: comme dans le cerveau, pour la génération des esprits animaux; dans

Imaginations de quelques Medecins.

le foye pour la filtration de la bile ; dans les testicules pour la formation de la semence : & non contens d'avoir imaginé tous ces divers fermens, quelques-uns d'eux en mettent encore un different dans chaque partie, pour convertir le sang qui y aborde, ou en chair, ou en os &c.

Preuves de la Fermentation qui se fait dans le ventricule.

Quand on veut chercher de bonne foy la verité, on distingue bientot ce qui est vray & suffisamment prouvé, de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ; c'est pourquoy si l'on refléchit serieusement sur ce qui se passe dans le ventricule, l'on sera persuadé qu'il s'y fait continuellement quelque fermentation. Le gonflement du ventre, les rapports, les vents, qui s'échappent par en haut & par en bas, & sur tout les sels volatils qu'on tire en grande quantité du sang, des parties, & des excremens des animaux, sans les avoir fait fermenter, sont autant de preuves incontestables de l'action des levains dans le ventricule & dans les liqueurs des êtres sensitifs : car comme il y a beaucoup d'animaux qui ne se nourrissent que de plantes, l'on ne pourroit pas tirer facilement de leurs parties, de leurs liqueurs, & de leurs

excremens des sels volatils, si les plantes n'avoient souffert quelque espece de fermentation avant que de s'y changer. Mais je ne conçois pas qu'on puisse douter de cette verité, si l'on fait reflexion que quand les herbes sont dans un lieu chaud & humide elles fermentent d'elles mêmes, & que si l'on serre le foin dans le tems qu'il est moëte, il devient quelquefois si chaud par la Fermentation, qu'il s'allume comme si l'on y avoit mis le feu. Enfin la liqueur qui coule des glandes salivaires, de l'estomac, & du pancreas, contient quantité de principes actifs; & il ne seroit pas difficile de prouver par l'analyse & par des experiences qu'il y a des acides, des alkalis, des souphres & des parties salines dans nos humeurs; & les alimens, d'un autre côté, contenant des parties de diverses nature, il est bien difficile qu'ils soient dissous sans fermentation : l'on peut ajouter à toutes ces raisons, que le chyle ne retient point toutes les qualitez des alimens; & qu'ainsi il est necessaire qu'il soit arrivé un changement considerable dans les principes qui les composoient. En effet il semble que la douceur & la blancheur du chyle ne

soient qu'un mélange temperé des parties sulphurées & des parties salines.

J'accorderay aisément que le mouvement du cœur ne dépend pas de la Fermentation du sang, pourveu que l'on ne veüille pas conclurre de là qu'elle seroit inutile ; car quoique le sang soit d'une qualité tres-conforme à la Nature, cependant parce qu'il contient des parties fort differentes les unes des autres, il se fait toûjours quelque combat entr'elles. En effet, d'où viendroit la chaleur continuelle qu'on y remarque ? comment le chyle pourroit-il à tous momens devenir sang, si quand il roule dans nos vaisseaux, ses principes ne se changeoient à tous momens ? Mais de plus tout le monde avoüe que le sang fermente dans quelques fiévres: & nous voyons les mêmes marques de Fermentation dans la santé, principalement quelque tems aprés le repas : car le pouls s'éleve plus qu'il n'a coûtume de l'être, on sent un froid dans les parties exterieures, qui est suivi d'une chaleur assez apparente. L'on doit donc dire que la diversité des parties du sang, sa chaleur & le changement de la couleur du chyle, sont autant de preuves de

Preuves de la Fermentation du sang.

la Fermentation du ſang.

Quelqu'un dira peut-être que quand le ſang ſeroit propre à fermenter par ſa nature, la circulation luy donnant une détermination toute oppoſée, l'en empêcheroit, à peu prés comme on voit qu'il arrive aux liqueurs propres à la Fermentation, quand on les verſe par un canal où elles tombent de haut en bas. L'eſprit de vitriol & l'huile de tartre par defaillance ne fermentent point quand on les répand par un même canal. *Objection.*

Je ne ſçaurois me perſuader qu'on puiſſe faire cette objection d'une maniere tout à fait ſerieuſe. Premierement ſi deux liqueurs propres à fermenter ſemblent n'exciter entr'elles aucun mouvement quand elles ſont verſées enſemble de haut en bas, l'on ne doit pas croire qu'elles ne fermentent point ; mais ſeulement que la Fermentation eſt moins apparente, ſoit à raiſon de la rapidité du mouvement contraire, ou parce que les parties des deux liqueurs n'ont pas lieu de ſe réfléchir les unes contre les autres. Secondement, l'on ne peut pas dire avec verité que le ſang ſoit tranſporté avec une ſi grande viteſſe dans le corps *Réponſe.*

des animaux. Troiſiémement, il y a des parties où il ſemble ſéjourner, comme dans les veines, dans les vaiſſeaux capillaires, & dans le cœur. L'on peut ajouter que dans l'état naturel la Fermentation du ſang ne doit pas être fort ſenſible: mais elle eſt toûjours ſuffiſante pour développer les parties du chyle; c'eſt pourquoy l'on tire beaucoup plus de ſels volatils & d'eſprits du ſang que du chyle.

2. Objection. L'on dit encore que ſi l'on remplit tout à fait des vaiſſeaux de quelque liqueur, elle ne fermentera point: c'eſt par cette methode que l'on conſerve quelque tems au vin & à d'autres liqueurs leur douceur; de ſorte que le celebre *Borelli* ayant démontré que les vaiſſeaux de nôtre corps ſont toûjours pleins; l'on ne doit pas croire que les liqueurs qui y ſont puiſſent beaucoup fermenter.

Réponſe. Mais cette difficulté ſe reſoudra bientôt, ſi l'on fait reflexion que les cabaretiers ont ſouvent obſervé, à leurs dépens, qu'en rempliſſant trop leurs tonneaux de vin nouveau, ils ſe rompoient par l'effort de la Fermentation; & quand par le moyen de pluſieurs cercles de fer le tonneau reſte en ſon en-

tier, le vin perd tout-à-fait sa douceur; & parce qu'on empêche les esprits de s'echaper, il devient tres-violent; c'est pourquoy on l'appelle *vin enragé* : ainsi lors qu'ils veulent empêcher la Fermentation du vin pour en faire du vin bouru, ils ne se contentent pas de tenir le vaisseau plein, mais ils le mettent dans l'eau froide. Enfin quand il seroit vray que les vaisseaux étant pleins les liqueurs n'y fermentent pas, parce que l'air qui est necessaire pour cela ne peut alors s'insinuer entre les parties du liquide, l'on ne devroit attribuer cet effet qu'à la resistance des parois du vaisseau ; de sorte que les veines & les arteres ayant des membranes qui prêtent aisément à l'impulsion du sang ou des humeurs, l'on ne pourroit faire icy aucune aplication de ce qui arrive à des tonneaux de vin.

Borelli luy-même ne nie pas que l'air n'entre dans le sang; au contraire il luy fait par là donner un mouvement de pendule; toutes les rarefactions qui se font dans nos humeurs dépendent de là, à peu prés de même que celle de l'esprit de vin qui est dans un Termometre. Mais à quoy sert de changer les noms, & d'ôter à la Fermenta-

tion, ce qu'on veut bien donner au mouvement de pendule. Plusieurs Philosophes, & entre autres M. *Bernoulli*, croyent que toutes les Fermentations, & même le petillement de la poudre à canon embrasée, ne sont que des effets de la dilatation soudaine de quantité de parties élastiques d'air, qui étoient repliées sur elles-mêmes.

3. Objection. L'on fait encore assez communément une objection contre la fermentation du sang : l'on dit qu'il n'y a que les sucs impurs, & qui n'ont pas atteint les degrez de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir, qui soient sujets à ces loix : ainsi l'on voit que le vin doux peut boüillir ; mais que le vin qui est parfait, ne boult plus.

Réponse. En verité je ne voy pas qu'on puisse faire aucun fondement sur une pareille objection ; Car le vin ne se tourne-t'il pas en vinaigre ? ne s'évente-t-il pas ? Ainsi l'on ne sçauroit dire qu'il ne fermente point. Au reste, le vin doux est tout aussi parfait que le vin qui a déja fermenté. Peut-être que celuy-là n'est pas aussi propre pour la nourriture des parties du corps ; mais par la Fermentation il le devient : de même le chyle n'est pas si propre que le sang

pour la nourriture des parties ; mais par une Fermentation continuelle il contracte les qualités du sang; & si nous voulions nous en tenir aux comparaisons, nous dirions que comme le vin qui se tourne en vinaigre est regardé comme une liqueur imparfaite, nous devons dire la même chose du sang qui dégenere en bile. Mais les noms de parfaites qu'on donne aux liqueurs qui ont atteint leur maturité, & d'imparfaites à celles qui ne l'ont pas atteint, me paroissent trop équivoques pour être employez par des Medecins.

L'on peut conclure de ce que nous venons de dire, que les alimens produisent le chyle quand ils ont été dissous & fermentez par un levain ou un dissolvant qu'ils rencontrent dans l'estomac; & que le chyle en fermentant dans nos veines devient sang, quoique pour cela il n'ait pas besoin de nouveaux levains: le seul mouvement qui arrive dans les parties internes du chyle, par son mélange avec le sang, suffit pour en changer la couleur & la nature : ses particules se débarassent les unes des autres, & acquierent des figures & une ductilité qui les rendent capables d'enfiler les pores des partie

avec lesquelles elles ont de la proportion ; & tout cela sans de nouvelles fermentations : ainsi la bile se separe dans le foye, l'urine dans les reins, & par la seule disposition des pores de ces organes & par le développement qui se fait de ces liqueurs dans les parties du sang & du chyle.

Les Fermentations des alimens & du chyle peuvent être augmentées ou diminuées contre les ordres & les intentions de la nature.

Augmentation des Fermentations de l'estomac.

Quand le levain de l'estomac est plus abondant ou plus actif que de coutume l'on a beaucoup d'appetit ; l'on mange avidement ; & quelquefois les alimens qu'on a avalez sans les avoir suffisamment mâchez, sont rejettez par le vomissement, tant à cause de la trop grande irritation, que de l'excessive Fermentation qui se sont faites dans le ventricule.

Sa diminution.

Quand au contraire le levain de l'estomac est moins puissant, ou qu'il est embarassé, ou en trop petite quantité, il ne se fait point de coction, l'on ne digere point, & les excremens retiennent quelquefois la figure & la couleur des alimens ; de sorte qu'on n'y remarque pas de changement considerable :

l'appetit ſe trouve abbatu ou éteint ; l'on a quelquefois des rapports qui ont la même ſaveur que l'aliment, quoiqu'ils ne viennent qu'un temps conſiderable aprés qu'on a mangé.

Enfin d'autrefois le levain de l'eſtomac eſt mêlé à des parties étrangeres, qui, bien qu'elles ne le rendent pas moins actif, changent cependant ſon action d'une maniere extraordinaire ; de ſorte qu'il vient des appetits extravagans, des raports aigres ou comme d'œufs couvez, &c.

Augmentation de la Fermentation du ſang.

La Fermentation du ſang peut être auſſi trop forte ou trop foible en conſequence des deſordres qui ſe trouvent dans le chyle, dans l'air ou dans les parties ſolides qui ſervent aux ſeparations des liqueurs provenues de la maſſe du ſang. Quand le ſang fermente davantage qu'a l'ordinaire, les arteres ſe compriment & s'étendent d'une maniere plus vive & plus frequente ; l'on s'apperçoit d'une chaleur brulante dans tout le corps ; quelquefois les canaux ne peuvent pas reſiſter aux efforts de la liqueur, & ils ſe rompent ; & c'eſt de là que viennent les hemorragies ou les inflammations des parties.

Sa diminution.

Lors qu'au contraire la Fermentation

eſt diminuée dans le ſang, les parties ſont froides & languiſſantes ; le pouls eſt lent & petit, quelquefois l'on a des friſſonnemens, la face devient pâle, les forces ſont abbatuës, &c.

Indications des coctions. Si les Medecins pouvoient connoître les cauſes veritables & prochaines des accidens & des maladies, il eſt certain qu'en les détruiſant ils gueriroient radicalement & d'une maniere ſeure ; mais comme l'on ſe trompe facilement quand il s'agit de découvrir ces cauſes, & que d'un autre côté les accidens ſont tres-ſouvent fort preſſans, l'on eſt contraint de remedier promptement aux ſymptomes, en negligeant pour ainſi parler, pendant quelque temps, les indications que nous pourrions tirer des cauſes de la maladie. Ainſi dans les appetits extravagans, dans la faim canine, dans le dégoût, dans les raports, &c. nous avons coûtume d'ordonner également les émetiques, ou les purgatifs : car quoique les cauſes de tous ces differens accidens ſoient tres-oppoſées ; cependant comme il y a entre elles quelque choſe de commun qui empêcheroit la gueriſon ; c'eſt-à-dire l'amas d'humeurs ou d'excremens qui s'eſt fait dans les premieres voyes, l'on doit

doit d'abord songer à l'ôter. De plus il seroit difficile que les spécifiques qu'on donneroit dans tous ces symptomes, pûssent corriger le levain de l'estomac, parce qu'ils ne pourroient pas se mêler au sang qui en est la source, sans avoir été corrompus ou alterez en passant par le ventricule & les boyaux.

Mais aprés qu'on a vuidé les premieres voyes, les manieres de traiter chacune de ces maladies doivent être trés-diverses: Ainsi ce qui convient aux rots aigres, ne convient point à ceux qui ont l'odeur des œufs couvez. L'on ne doit pas se servir dans un dégoût, des remedes dont l'on se serviroit dans une faim canine: car comme tous ces desordres dépendent des differentes dispositions du levain de l'estomac, l'on doit voir quelle est la disposition particuliere dans chaque maladie, afin que quand sa force est diminuée on puisse la rétablir avec des médicamens qui lui soient semblables ; & qu'au contraire quand il paroit trop actif, l'on en diminuë la force par des choses qui lui soient oppoſées ; nous devons donc avant toute chose examiner sa nature.

Il y a peu des personnes qui croyent

préſentement avec Vanhelmont, que le levain de l'eſtomac ſoit acide ; au contraire l'experience ſemble prouver qu'il retient davantage de l'acre & du ſalin, quoy qu'il contienne des parties acides & alkalines, volatiles & fixes, huileuſes & aqueuſes : & les Auteurs mêmes qui doutent s'il ſe fait quelque fermentation dans l'eſtomac ne laiſſent pas de dire, *Qu'il eſt certain que l'humeur Fermentative de l'eſtomac n'eſt point un acide, mais un acre ſalin volatil, parce que ſans cela l'on ne pourroit pas concevoir comment les ſels volatils, qui ſont enveloppez dans les alimens par des aigres, pourroient ſe développer dans le ventricule, ſi le levain de l'eſtomac ne contenoit des parties propres à détruire la force de ces aigres.* Cependant la nature du levain de l'eſtomac peut varier dans les differens temperamens ; de même que ſelon la diverſité des ſaiſons, & des pays, &c. par le mélange des ſucs aqueux ou ſpiritueux, par l'attenuation de la rarefaction, ou par l'épaiſſiſſement & la condenſation des humeurs dont il eſt extrait.

Mæchius

Je viens de dire que les médicamens qui peuvent exciter la force lan-

guiſſante du levain de l'eſtomac, doivent luy être ſemblables par une acreté ſalée & volatile, parce que pour lors ils détruiſent les parties groſſiéres & viſqueuſes qui empêchoient l'action du levain; tels ſont les plantes aromatiques, les ſels lixivieux & les autres ſtomachiques; les abſorbans & les précipitans peuvent même quelquefois produire de pareils effets, en corrigeant une aigreur deſagréable qui peut ſe rencontrer dans le levain.

Au contraire, quand il eſt trop acre, il faut recourir aux acides, au nitre, & à quelques autres ſels mixtes, ou qui participent beaucoup des aigres pour le corriger; enfin ſelon les qualités qui dépraveront ce levain l'on employera des remédes les plus capables de les détruire par des modifications oppoſées.

Si l'on remarque tant de fâcheux accidens qui ſuivent les deſordres de la Fermentation de l'eſtomac, il en vient de bien plus grands encore de ceux qui arrivent à la Fermentation du ſang; & l'on voit ſouvent qu'un malade au bout de quelques jours, perd la vie par ce ſeul dérangement.

Remedes contre la Fermentation du ſang.

Quand la fermentation eſt augmen-

tée dans le sang, le pouls est élevé, les yeux deviennent étincelans, la langue rude, la face rouge, les veines grossissent, les artéres des tempes frapent avec violence, la tête fait de la douleur, la respiration n'est pas libre; elle est grande, & quelquefois laborieuse: pour lors l'on doit avoir recours à la saignée, de crainte qu'il ne se rompe quelque vaisseau dans les parties interieures, & on la doit faire grande par rapport aux forces du malade, dans le commencement de la maladie; & s'il n'y a rien dans les premieres voyes d'étranger ou d'impur, l'on doit faire boire au malade, de l'eau où l'on aura fait dissoudre le nitre, ou le tartre soluble, sans aucune décoction de racines ou de plantes, afin de dissoudre la masse du sang, & d'en diminuer la fermentation.

Aprés qu'on aura adouci les symptomes, si la nature montre qu'elle est disposée à la sueur, ou à quelque autre évacuation, il faut l'aider; mais comme nous entrerons dans ce détail en parlant de chaque fiévre en particulier, il est tres-inutile d'en discourir présentement.

Lors que la Fermentation du sang est

diminuée, tout le corps se refroidit ou frissonne, les membres s'engourdissent quelquefois ils perdent leur sentiment, ou leur embonpoint, les parties étrangeres qui se doivent séparer du sang, ne se filtrent plus dans les differens tamis des corps glanduleux, la peau devient pâle, & souvent jaune, l'on sent des lassitudes, & l'on éprouve plusieurs autres accidens. Pour remedier à tous ces maux, quand les premieres voyes ont été nettoyées, il faut user d'aromatiques & de tous les médicamens qui en détruisant les serositez, peuvent servir à dissoudre un sang gluant. Tels sont les sudorifiques, les diaphorétiques, les alkalis volatils, & plus que tous ces remédes, les préparations de Mars, de Mercure, & d'Antimoine, qui retenant beaucoup de parties métalliques acquierent beaucoup de mouvement, à raison de leur masse, & le conservent long-temps, & par consequent ils sont propres à entretenir la liquidité dans nos humeurs.

CHAPITRE III.

Des différens temps, & des différentes sortes des Fermentations de nos humeurs; & premierement des Coctions.

Tems des maladies.

TOus les Medecins réduisent les tems des maladies à quatre ; car dans toutes sortes de maladies salutaires ou qui se terminent à la santé, ils prétendent distinguer le commencement, l'augmentation, l'état, & la fin; au contraire dans les maladies où le malade meurt, il n'y a point de fin ou de déclinaison.

Quoique ces sortes de temps soient généraux à toutes les maladies, l'on peut dire cependant qu'ils sont plus aisez à distinguer dans les maladies accompagnées d'une fiévre aiguë, ou dans celles qui ont coutume de revenir par accés, parce que celles-cy dépendent de la Fermentation des humeurs; vû qu'en chaque Fermentation il y a un commencement, lorsque les parties internes du mixte sont empéchées les unes par les autres, & que sans être

dévelopées elles ne laissent pas que de se combattre d'une maniere obscure & insensible.

Par ce mouvement interieur les principes se debarassent, l'agitation se rend plus sensible, & c'est ce qu'on nomme accroissemẽt. Ensuite les principes qui se degagent de nouveau, ne faisant justement que remplacer ceux qui s'echapent, le mouvement & la fermentation paroissent demeurer quelque tems au même état : ce qu'on appelle état de *consistance* ou vigueur.

Enfin comme le sang, le reste des humeurs & les autres mixtes qui fermentent ne peuvent pas toujours fournir des parties propres à exciter la fermentation ; & que d'un autre côté il s'en echape continuellement ; il faut que peu à peu elle diminuë : c'est ce qu'on appelle diminution, fin ou déclinaison.

De même dans les maladies, le commencement est le premier temps dans lequel la maladie garde à peu prés la même *consistance* ; quand elle s'accroit sensiblement, l'on dit que c'est le second tems, appellé *augmentation* ou accroissement; quand aprés cette augmentation elle demeure au même état

ſans augmenter ny diminuer, c'eſt le troiſiéme qu'on appelle état ou vigueur; quand les accidens diminuent; c'eſt le quatriéme appelé déclin : en un mot on voit bien parce que nous venons de dire que dans le commencement & dans la fin les accidens ſont beaucoup plus legers ; & qu'au contraire dans l'accroiſſement & dans l'état, ils ſont trés violens. Mais les Medecins voyant que ces marques étoient trop generales pour faire exactement la difference de ces tems en particulier, ont crû les mieux connoitre par la coction des humeurs : ainſi quand les humeurs ſont cruës & ſans coction, ils diſent que c'eſt le commencement de la maladie ; quand la coction commence, c'eſt l'accroiſſement; quand elle perſévere, c'eſt l'état; & enfin quand elle devient apparente, & qu'elle eſt parfaite, ils appellent ce tems la fin de la maladie.

Mais parce que ces temps qui ſe diſtinguent ſi aiſément par l'eſprit ne peuvent que fort difficilement être obſervés chez les malades, principalement dans les maladies longues où il ſe fait une augmentation ſenſible aprés un long état de conſiſtance, & dans quel-

ques fiévres où l'on voit une égalité d'accidens depuis le commencement jusqu'à la fin, on a eu recours à un certain nombre de jours qu'on a attribué à chacun de ces differens temps : ainsi dans les maladies simplement aiguës, on a supposé que le commencement ne passoit pas le troisiéme jour, comme l'augmentation, le sept ; que l'état s'étendoit jusqu'au douze ou au quatorze;& que le reste de la maladie s'appelloit la fin ; A l'égard des fiévres intermittentes, ils ont imaginé ces quatre mêmes tems dans chaque accés ; & ils ont designé chacun de ces tems par les mêmes caracteres qu'ils avoient distingué les premiers. On appelle ces derniers les tems particuliers des maladies: mais afin de mieux comprendre tout leur Systeme, il faut examiner en deux mots ce qu'ils entendoient par maladies aiguës,& par maladies chroniques.

Maladies courtes, aiguës, chroniques.

On appelle une maladie courte quand elle se termine en peu de temps; mais quand dans son peu de durée elle est accompagnée de danger, on l'appelle aiguë: si elle finit dans les quatre premiers jours, elle est extrêmement aiguë ; & pour lors chaque jour mar-

que un temps different dans la maladie: si elle finit dans les sept premiers jours, on la nomme tres-aiguë ; si dans les quatorze, on dit qu'elle est simplement aiguë, si elle atteint le vingt, on dit qu'elle n'est pas exactement aiguë ; si elle va jusqu'au quarantiéme jour, on dit que la maladie aiguë est dégenerée; c'est pourquoy on l'appelle aiguë par changement d'espece ; & enfin les maladies qui passent le quarantiéme jour sont appellées chroniques.

En connoissant le tems limité des maladies aiguës, il seroit facile de donner à chacune de ces maladies des tems justes, si nous avions des marques certaines pour distinguer une maladie aiguë d'avec une tres-aiguë ; mais dans les maladies qui se terminent au septiéme, il n'y a pas toûjours des symptômes fort violens ; & nous en voyons mourir avant le sept, dont les symptômes ne marquoient au plus qu'une maladie aiguë : ainsi comme on ne peut point trouver de regles justes ni par la gra ur des accidens, ni par la longueur & par la violence des accés ou des redoublemens, voyons ce que nous pourrons découvrir par les signes de coction ou de crudité.

On cherche ordinairement les signes de coction ou de crudité dans les urines, dans les crachats, & dans les excremens du ventre; mais afin de sçavoir plus clairement ce qu'on doit entendre par ces deux mots, examinons ce que les Anciens y entendoient. *Signes de coction & de crudité.*

Selon leur pensée il y a de deux sortes de coctions, les unes sont propres aux alimens, les autres sont propres aux humeurs nuisibles qui font les maladies; c'est de ces dernieres dont nous avons à parler.

Hippocrate prétend que la coction de l'humeur qui fait la maladie, est une temperature ou un adoucissement de l'acrimonie de cette humeur, par lequel elle obtient une douceur à peu près semblable à celle qu'elle avoit naturellement: ainsi dans le Livre de l'ancienne Medecine, il prend l'exemple de ceux qui sont enrhumez de la tête, qu'on appelle ordinairement enrhumez du cerveau. La pituite, dit Hippocrate, leur coule ordinairement d'une maniere fort acre par le nez; elle dechire & enflamme les parties par où elle passe; *& l'acreté continue toûjours avec la fluxion & l'inflammation: mais elles diminuent toutes en-* *Coction suivant Hippocrate.*

ſemble , quand l'humeur qui fait la fluxion s'eſt un peu épaiſſie , & qu'elle eſt devenue moins piquante & plus cuite. Le même Autheur explique quelques lignes aprés comment ſe fait la coction en diſant qu'elle s'accomplit *par le mélange & la temperature.* En effet comme il n'y a point de coction ni d'adouciſſemens ſans un changement interieur dans les parties, il faut de neceſſité ſuppoſer une fermentation, qui a été excitée par le mélange d'une matiere étrangere. Enfin dans le même Liv. il raporte les ſignes par leſquels on connoît la coction, lorſqu'il dit que les douleurs, les ardeurs, & les inflammations deviennent fort grandes, juſqu'à ce que les humeurs ayent été cuites ; & dans ſes Aphoriſmes, il nous apprend que les fiévres & les douleurs ſont plus grandes dans le temps que le pus ſe fait, que quand il eſt achevé : l'on doit donc connoître la coction de l'humeur qui fait la maladie, par la ceſſation ou par la grande diminution des accidens. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir vû ce qu'Hipocrate nous enſeigne ſur cette matiere, il eſt bon d'examiner les ſentimens de quelques autres.

Galien soutient que la coction de l'humeur morbifique est un ouvrage que la puissance ou faculté naturelle execute au moyen de la chaleur, par laquelle l'humeur est tellement changée, qu'elle peut ou devenir nourriture des parties, ou être chassée hors du corps. Dans son sentiment, il y a un combat entre la nature & la maladie; de sorte que la coction n'est qu'une victoire que la nature a remportée sur l'humeur qui causoit le desordre. Les Medecins ont dit aprés lui, que la nature entreprenoit cet ouvrage ou ce combat, principalement dans l'augmentation & dans l'état de *consistance* de la maladie; de là ils ont tiré beaucoup de consequences: ils ont cru que c'étoit sur ces principes qu'Hippocrate avoit défendu la purgation & tous les évacuans dans le tems que les humeurs étoient cruës; & que Galien avoit établi la même Regle sans exception dans les maladies chroniques; qu'à la verité dans les aiguës il se relachoit, en disant qu'avant que la nature eût commencé de travailler à la coction l'on pouvoit quelquefois donner des purgatifs quand les humeurs étoient aqueuses & coulantes, ou lorsqu'elles étoient

Sentimens de Galien.

agitées d'un mouvement vague & indeterminé, qui pouvoit faire craindre qu'elles ne se jettassent sur une partie noble.

Ces Sectateurs de Galien ont fort amplifié les idées de leur Maître ; ils ont supposé que les humeurs en se cuisant obtenoient des qualitez semblables à celles du pus ; & que quand elles étoient dans cet état, elles pouvoient se mêler à la serosité, & être chassées par les urines; c'est pourquoy les urines qui sont sans sédiment, sans nuages & sans aucune chose qui nage au milieu, témoignent qu'il n'y a point de coctions ; & quelques-unes des marques que nous venons de rapporter, signifient au moins que la coction est déja commencée : mais quand on voit, disent-ils, les urines avec un sediment blanc, leger & égal qui se termine en une espece de pyramide: c'est un signe que la coction est parfaite. C'est par toutes ces raisons que Fernel a dit aprés Hippocrate, qu'il ne falloit rien faire dans la vigueur & dans l'état des maladies ; il prétend même qu'on n'y doit pas saigner, principalement si le malade l'a été au commencement, ce qu'il tâche de prouver ainsi. La Nature

dans la coction fait une separation des « humeurs qui n'ont point été infectées « d'avec celles qui l'ont été, afin de con- « ſerver les premieres, & de chaſſer les « autres : donc la ſaignée qui tire égale- « ment & ſans choix toutes les humeurs, « ne peut qu'empêcher l'ouvrage de la « Nature. Enſuite il ajoute que quand la coction de l'humeur eſt faite, il ne comprend pas que la ſaignée puiſſe non plus avoir lieu ; ce qu'il prouve par l'exemple du phlegmon, où l'on voit que quand le pus eſt fait, la ſaignée ne ſert de rien pour évacuer l'humeur : mais qu'il faut recourir à des voyes plus courtes en donnant iſſuë à la matiere. De même dit cet Autheur, dans les fiévres dont la matiere eſt dans les veines, lorſque la coction eſt achevée, il eſt inutile de ſe ſervir de la ſaignée, puiſque les purgatifs l'emportent, ou « la chaſſent aiſément. «

Cet exemple que Fernel nous donne « du phlegmon, pour expliquer la coc- « tion, eſt une imitation ingenieuſe de « celuy que nous donne Hippocrate dans le Livre des Criſes, où il dit que les ulceres conviennent avec les urines, en ce que quand ils rendent un pus blanc, c'eſt un ſigne d'une gueriſon

prochaine, & qu'au contraire lorſqu'ils rendent de la ſanie c'eſt une marque de malignité.

C'eſt apparemment par des raiſons ſemblables que Celſe dit, que comme il eſt quelquefois tres-utile de tirer du ſang dans le commencement des maladies, de même l'on doit penſer que la ſaignée n'eſt jamais utile au delà du quatriéme jour ; & un peu aprés il ajoûte, que lorſque la fiévre eſt forte, ſi l'on ſaigne dans la vigueur, l'on tue immancablement le malade.

Sentiment d'Avicenne.

Quelques Arabes, & entre autres Avicenne, n'ont entendu par la coction dans les maladies qu'une atténuation ou un épaiſiſſement de l'humeur par le moyen de la chaleur naturelle qui la diſpoſe à l'évacuation. Par là on peut facilement conclure, que tous les Medecins ont eu des ſentimens fort differens ſur la coction dont nous parlons, & que les uns & les autres n'avoient que des conjectures mal appuyées & peu vrais-ſemblables : car ſi la coction eſt l'ouvrage de la nature victorieuſe, ſi elle ſe ſert pour cela de la chaleur naturelle comme d'un inſtrument; pourquoy les Medecins avant la coction épuiſent-ils le ſang des veines,

luy qui eſt la ſource de la chaleur ? pourquoy quand la coction eſt parfaite & la maladie par conſequent vaincuë, quelques Medecins ne s'abſtiennent-ils pas de ſaigner ? Enfin pourquoy troublent-ils la Nature dans ſes operations, en ordonnant des purgatifs ou d'autres évacuans dans le commencement des maladies, ou dans leur vigueur ? Dans le commencement les humeurs, diſent-ils, ſont attachées aux parties ſolides, & l'on ne les peut détacher ſans violenter la nature; & dans la vigueur des maladies on les doit agiter encore davantage. Enfin pourquoy tous les Medecins preſcrivent-ils les purgatifs à la fin des maladies, quand les chemins ſont ouverts, & que l'humeur déja cuite ne peut faire aucun mal ? Sans doute tout cela ſuppoſé, on peut conclure qu'ils pratiquent tres-mal, ou qu'ils ne ſuivent pas leurs principes.

Sentiment de l'Auteur.

Afin donc que nous puiſſions établir nôtre ſentiment touchant la Coction, je ſoutiens premierement contre l'opinion vulgaire, qu'il y a pluſieurs maladies dans leſquelles on ne doit point attendre la coction ; d'autres où il faut l'empêcher ; & quelques unes qui la manifeſtent dés leur commencement

& avec cette hypothéſe je tâcheray de prouver que la methode ordinaire des bons Praticiens, eſt la voye la plus ſeure pour guerir.

Je ne ſçay comment l'on a pû s'imaginer qu'il falloit attendre la coction dans les maladies extrémement aiguës ou peraiguës : toutefois Hippocrate a dit qu'il arrivoit rarement que la matiere fût tellement agitée, qu'elle pût ſe porter dans quelque partie noble, & que ce n'etoit que dans ce cas qu'elle devoit être évacuée. Pluſieurs Medecins attendent une coction qui ne
„ peut point venir : car, comme dit *Fer-*
„ *nel*, quand les ſymptomes ſont preſ-
„ ſans, & que la ſuite d'une maladie
„ n'eſt pas ſeure ; il n'eſt pas ſeulement
„ utile ; mais il eſt neceſſaire de ſe ſervir
„ de purgatifs, parce qu'il eſt a craindre
„ que le malade ne meure avant que
„ l'humeur ſoit cuite : c'eſt pourquoy il
„ faut faire toutes ſortes d'efforts pour
„ l'oter quoiqu'elle ſoit cruë.

Explication de l'orgaſme. Mais afin que l'autorité d'Hippocrate demeure dans ſon entier, il eſt bon d'examiner ce qu'il a entendu, quand il a dit qu'il ne falloit purger dans les maladies aiguës, que quand les humeurs étoient en *orgaſme* ou turgeſ-

cence : ce qu'on a interpreté, quand elles étoient assez agitées pour se jetter sur quelque partie noble ou necessaire à la vie.

Jusqu'à present l'on a pris cette agitation pour un mouvement par lequel les humeurs étoient portées d'un côté & d'un autre sans avoir aucune place fixe, ni de direction principale : si cela étoit, une telle agitation ne seroit pas fort extraordinaire, puisque nous voyons peu de fiévres aiguës où nous ne remarquions un mouvement assez rapide dans les humeurs, & qui est même assez souvent suivi d'une inflammation des parties interieures ; cependant Hippocrate défend en plusieurs endroits les purgatifs dans les inflammations des parties internes; ainsi il n'y a pas lieu de croire que ce soit là le sentiment d'Hippocrate : voicy donc a quoy je pense qu'on le doit reduire.

L'agitation des humeurs dont parle Hippocrate, est un mouvement ou une fermentation des humeurs contenuës dans le ventricule & dans les premieres voyes: car il est indubitable que ces sortes d'humeurs doivent incontinent être évacuées, puisqu'etant plus grossieres que le sang, si elles y passent

elles en augmentent la fermentation, & ne circulent pas aiſément au travers des pores des parties internes, d'où naiſſent les obſtructions & les inflammations des viſceres. C'eſt pour prevenir ce malheur qu'on doit promptement les vuider. Chez les Grecs du temps d'Hippocrate, l'on voyoit peu de ces agitations d'humeurs dans les premieres voyes, parce que les Grecs étoient ſobres & dans un lieu où ils tranſpiroient beaucoup à cauſe de la chaleur : car d'autant plus que la tranſpiration eſt grande, d'autant moins voit-on d'amas d'humeurs dans les premieres voyes : par des raiſons toutes oppoſées nous voyons dans ce pays beaucoup de ces ſortes de mouvemens d'humeurs au commencement des maladies aiguës.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les maladies aiguës qu'il eſt inutile d'attendre la coction, il y a encore pluſieurs maladies chroniques où il n'importe nullement de conſiderer les dejections ou les urines, quand il y a des amas dans le ventricule, dans le foye, dans la veſſicule du fiel, dans le pancreas & dans les lieux voiſins: en quelque tems que ce ſoit de la maladie, l'on

doit auſſi-tôt en venir à ce qui peut vuider, ſans quoy ces humeurs viciées ſe mêlant continuellement à la boiſſon & aux alimens ſolides, empêchent qu'il ne s'en puiſſe former un bon chyle, & paſſant dans le ſang le corrompent; elles ſont même capables de faire obſtacle à l'action des ſpecifiques qu'on pourroit donner: c'eſt pourquoy dans la cachexie, dans l'hydropiſie, dans les pâles couleurs & dans pluſieurs autres maladies qui ſont accompagnées de ces ſortes d'amas, l'on doit commencer leur gueriſon en vuidant les premieres voyes.

Incertitude des ſignes de coction dans les maladies chroniques.

De plus les ſignes de coction ne peuvent être que tres-équivoques dans les maladies longues : par exemple, dans l'hydropiſie, & dans le ſcorbut, l'urine eſt cruë quoiqu'elle ait un grand ſediment : au contraire celle qui eſt moins épaiſſe & moins chargée eſt un bon ſigne, parce qu'étant plus ſemblable à l'état naturel, elle montre que la Nature commence à avoir le deſſus.

Outre les maladies dont nous avons parlé, il y en a d'autres où tout le monde avouë quon perd le tems à attendre la coction : telles ſont les fiévres malignes, & la petite verolle, dans

lesquelles on voit quelquefois perir les malades, quoiqu'ils rendent des urines semblables a celles des personnes qui ont la meilleure santé; peut-être que le venin de ces maladies est d'une malignité à ne pouvoir être corrigé par la fermentation du sang, ou comme parlent les Medecins, dompté par la Nature.

Il faut quelquefois empêcher la coction.

Il n'est pas plus difficile de prouver qu'il y a des maladies où il faut empêcher la coction: car comme il y a quatre manieres dont finissent les inflammations, sçavoir la resolution, la maturation, l'endurcissement, & la pourriture, entre lesquelles la resolution est sans doute la meilleure, principalement dans les inflammations des parties internes, où les suites de la coction & de la maturation sont des écoulemens de pus, & des ulceres: il est constant que dans ces sortes de maladies, on doit, autant qu'on le peut, s'opposer à la coction: puisque quand la pleurese, par exemple, vient à maturité, il se fait un empyême, presque toûjours suivi de la phtisie: c'est pour cette raison que dans les inflammations des parties internes comme dans la pleurésie, la peripneumonie, &c. l'on tire beau-

coup de ſang dans les commencemens, afin de prévenir la coction du phlegmon, & de faire retourner dans ſes vaiſſeaux, le ſang qui commence à ſejourner dans la partie afligée ; & l'on voit quelquefois que dans le commencement des inflammations externes les repercuſſifs gueriſſent auſſitôt, & pour peu qu'il y ait de danger à laiſſer une tumeur ſans l'ouvrir, on l'ouvre ſans attendre qu'elle ſoit meure: ainſi Hippocrate ordonne de couper les petits tubercules qui viennent autour du fondement, quoiqu'ils ſoient cruds, & même dans leur naiſſance, pour éviter la fiſtule qui pourroit ſurvenir: de crainte auſſi qu'il n'arrive un épanchement de pus dans les viſceres, l'on doit empêcher la coction de la matiere qui les enflamme.

Comme la coction ne ſçauroit être empêchée à moins qu'on ne diminue la fermentation, nous ſommes contraints de ralentir, ce mouvement non ſeulement dans toutes les inflammations internes, mais même dans toutes les maladies où l'on eſt menacé d'inflammation ; car quoique la fermentation ſemble ſervir à la dépuration des liqueurs ; cependant quand

elle eſt aſſez forte pour rompre des vaiſſeaux & pour y former des embaras, ou une inflammation, en y déterminant quelques humeurs groſſieres & compactes, il eſt neceſſaire d'arrêter, ou d'affoiblir la cauſe de cette chaleur contre nature, pour ſuſpendre, ou du moins pour retarder la coction par ce moyen.

La coction eſt quelquefois dans le commencement des maladies.

Enfin la coction ſe trouve quelquefois dans le commencement de la maladie; ce qu'on peut voir dans les fiévres intermittentes, & dans les continues : car ſur la fin de chaque accés l'humeur eſt cuite; ce qui ſe prouvera parce qu'il n'y a plus d'accidens, & que d'un autre côté les urines ſont plus chargées, & ont un plus gros ſédiment que de coutume. Par la même raiſon dans la remiſſion des continues l'on y voit une coction de l'humeur, parce que les accidens ſont adoucis, & les urines plus épaiſſes: l'on ſçait bien qu'en laiſſant le malade en cet état, l'humeur qui étoit adoucie reprend ſa premiere acrimonie lorſqu'elle ſe corrompt de nouveau, ou par ſon ſejour, ou parce qu'elle ſe remêle avec un mauvais ferment dans les premieres voyes; ainſi elle redevient cauſe d'un nouvel accés,

ou

ou d'un nouveau redoublement : c'eſt pourquoy Hippocrate dans le Livre de la Diete des maladies aiguës, ordonne la purgation vers le commencement des maladies, lorſque les urines ſont troubles & chargées. J'avoüeray toutefois que la coction qui arrive dans la naiſſance de la maladie n'eſt pas ſeure; ainſi Hippocrate dans les Coaques nous apprend, que les urines épaiſſes dans les péripneumonies, & qui deviennent claires avant le quatriéme jour, ſont un tres mauvais ſigne. Cela ne doit pourtant pas nous empêcher de purger toûjours ce qui ſe trouve cuit, à peu prés, comme dans un phlegmon l'on n'attend pas que toute la tumeur ſoit venuë à maturité pour donner jour au pus ; car ce qui eſt dehors ne peut point retourner à ſon premier état de crudité.

Pourquoi les purgatifs nuiſent quelquefois dans les commencemens des maladies.

J'ajouteray à cela, que ſi l'on voit que les purgatifs ne font pas de bien dans quelques maladies aiguës, & qu'ils ne tirent rien de l'humeur qui cauſe le mal, cela vient parce qu'on les donne dans le tems que le ſang par ſa fermentation gonfle les fibres des inteſtins : de maniere que le purgatif par ſon irritation, ne fait que les reſſerrer

encore davantage : outre que les parties du purgatif passant dans le sang, & en trouvant les principes confondus à tous momens par le mouvement de la fermentation, elles n'en peuvent rien separer : ainsi rien ne s'évacuë. Mais ces raisons là n'ont point de lieu dans la remission des fiévres continuës ; & hors des accés des intermittentes, l'on a la liberté de purger quand la necessité le demande, & que l'indication y est conforme ; parce qu'alors le sang n'est point en une trop grande fermentation ; les fibres des intestins ne sont pas fort gonflées, & le purgatif peut faire son operation. C'est sur de pareilles maximes que dans quelques fiévres malignes, où le sang est dans une fermentation tres-obscure, l'on donne des purgatifs avec succés.

Quelqu'un objectera que les crachats des pleuretiques sont des signes de coction, & que quand cette matiere s'évacuë, les inflammations de la poitrine & du poûmon se gueriſſent ; & que par consequent dans les inflammations internes, il ne faut point empêcher la coction : ainsi suivant Hippocrate, le crachat qui paroist dans le

commencement de la pleureſie montre qu'elle ſera courte.

Afin de reſoudre cette difficulté, il faut ſçavoir que la partie enflammée dans la pleureſie, c'eſt-à-dire, la plévre ne peut point du tout ſe vuider par la trachée artere : ainſi les crachats ne procedent pas de la matiere qui faiſoit la maladie & que la Nature ait cuite : mais par l'irritation qui ſe fait dans les parties voiſines de celle qui eſt enflammée, il s'excite une toux, qui, ſi elle eſt accompagnée de crachemens, marque une maladie courte, parce que le ſang ne doit pas être fort viſqueux, ni avoir ſes parties embaraſſées, lorſqu'elles ſe ſeparent aiſément. Or il eſt certain que l'inflammation de la plévre, laquelle eſt faite par un ſang plus liquide & moins groſſier, ſe reſoud en moins de temps, & plus facilement : les crachats, les urines & les autres ſignes de coction, ne montrant d'ordinaire que l'état de la maſſe du ſang, & encore d'une maniere fort incertaine.

CHAPITRE IV.

Des Criſes.

Criſes ſalutaires, ou mortelles, parfaites & imparfaites.

LA Coction n'eſt pas le ſeul effet qui varie ſuivant les tems des maladies ; car ſouvent dans leur état, il arrive des changemens ſoudains que les Medecins ont appellé des Criſes.

Ces changemens ſont ſalutaires, ou mortels ; parfaits, ou imparfaits. Quand ils ſont ſalutaires & parfaits ils ont coûtume d'arriver dans l'état de conſiſtence des maladies, avec les marques apparentes d'une coction de l'humeur. Il faut encore obſerver que la pluſpart des Medecins ſoutiennent que ces changemens n'arrivent qu'en certains jours déterminez, ſoit de l'état, ſoit du déclin de la maladie, & qu'on peut les prévoir dans d'autres jours qui précedent ceux-là, & qui font aſſez remarquer quelques ſignes obſcurs de la Criſe future. Ceux où l'on prévoit la criſe ſont appellez indicatifs, & ceux où elle arrive, critiques : ainſi Hippocrate dit que le quatre eſt indicatif du ſept, & le onziéme du quatorze, &c. Il donne un exemple, où

Criſes ſalutaires.

l'on voit de quelle maniere il prétend que l'on connoît les crises futures dans les jours indicatifs, quand il dit, *que ceux qui doivent avoir une Crise dans le septiéme jour, ont un nuage rouge dans leur urine au quatriéme.* Dans toutes les Crises salutaires & parfaites la Nature se doit délivrer de l'humeur qui fait la maladie : ce qui est aisé à connoître par la vigueur du malade, & par le soulagement qu'il ressent. Car, comme dit Hippocrate, *quand les malades évacuent les choses qu'il est utile d'évacuer, ils ne sont point fatiguez.* Enfin les évacuations dont nous parlons, ne doivent être ni trop grandes, ni trop petites, mais il faut qu'elles soient proportionnées en quelque façon à la maladie, non seulement pour la quantité, mais encore pour la maniere dont elles se font: ainsi la folie & les délires mélancoliques se guerissent quelquefois par un flux hémorroïdal ; les fiévres par des hémorragies, des sueurs, des vomissemens, ou des flux de ventre : les maladies longues ou celles qu'on dit qui viennent d'humeurs grossieres, se terminent souvent par des abscés.

La Crise symptomatique se connoit *Crise*

Symptomatique. par des signes tout opposez : car elle vient, disent-ils, dans les premiers tems de la maladie avant les signes de coction. Souvent elle n'est point marquée dans les jours indicatifs ; quand elle n'arrive pas dans les jours critiques, elle abat beaucoup les forces : enfin aprés une évacuation, soit grande, soit petite, le malade ne s'en porte pas mieux. Les Crises imparfaites dépendent du mélange des signes salutaires,& des symptomatiques ensemble.

Crises imparfaites.

Pour connoître cependant plus precisément quand la crise doit bien-tôt venir, ils nous ont assuré qu'elle étoit signifiée par la violence des symptomes, par l'ardeur & l'inquiétude du malade, par ses chagrins, ses agitations, sa respiration mal-aisée, par ses délires, & par ses douleurs de tête & d'entrailles ; ce qu'Hippocrate semble avoir dit, quand il assure que la nuit qui precede la Crise est ordinairement plus laborieuse que les autres, & celle qui la suit à coutume de l'être moins.

Signes des differentes évacuations critiques.

L'on tâche encore de découvrir l'espece de Crise qui doit arriver au malade, en obsetvant les efforts que fait la Nature qui combat avec la maladie ;

le mouvement de l'humeur,& la conſtitution propre de la maladie même : ainſi l'on dit que les maladies aiguës ſe terminent par évacuation, & les chroniques par abſcés.

Suivant eux l'on prévoit le vomiſſement critique par le crachement frequent, par le vertige, par le tremblement de la lêvre inferieure, par le dégouſt, les nauſées & les amertumes de bouche. *Dés le vomiſſement.*

Les flux de ventre critiques,par les tranchées & les douleurs de ventre, par des bruits & des roulements de vents autour du nombril, &c. *Des diarrhées.*

Les évacuations d'urine, par la peſanteur dans l'hypogaſtre,par l'ardeur au bout de la verge, par les urines épaiſſes ; & enfin parce qu'on ne voit pas des ſignes propres à annoncer d'autres criſes. *Des urines.*

La ſueur ſe prévoit par un pouls mou, par la ſuppreſſion d'urine avec friſſon, par une peau molle, chaude & humide, &c. *De la ſueur.*

L'hémorragie à venir ſe connoît par une peſanteur de tête & de cou, par un éblouiſſement de vûë,par des yeux étincelans ou rouges, par un tintement d'oreilles, ou par une ſurdité, *De l'hémorragie.*

& enfin par un chatouillement dans le nez.

Des mois & du flux hémoroïdal. Quant aux mois, & au flux hémorroïdal, ils ſe connoiſſent aiſément par la peſanteur des reins, par la tenſion de l'hypogaſtre; par une chaleur vers l'épine du dos, & par des douleurs de ventre, principalement ſi tout cela arrive dans les tems qu'ils doivent couler.

Des abſcés. L'on juge, ſuivant ces mêmes Auteurs, non-ſeulement qu'il ſe doit faire un abcés, mais encore en quelle partie il ſe doit faire, en examinant le cours de l'humeur, les douleurs, leur ſituation, & l'eſpéce de la maladie: ainſi dans la l'éthargie nous voyons ſouvent des parotides: dans la peſte, des bubons, &c. Dans les maladies chroniques, la groſſiereté ou la legereté de la matiere, la force de la Nature, le mouvement de l'humeur ſont particulierement à obſerver; & outre tout cela les parties qui reſſentent de la douleur ſemblent déſigner le lieu où l'abſcés ſe doit faire, non ſeulement dans les convaleſcens, mais dans tous les mouvemens critiques qui arrivent à la fin des maladies; de même que les laſſitudes qu'on ſent pendant les fiévres, & qui

marquent suivant Hippocrate, qu'il doit venir des abscés proche les machoires, ou les articles, à moins que les malades ne rendent des urines troubles, ou sanglantes.

Ils jugent même que l'abscés est salutaire quand il vient aprés les signes de coction, dans une partie qui n'est pas fort necessaire à la vie, ni des plus sensibles; qu'il vient en peu de tems à suppuration, qu'il en sort dehors, qu'il se termine en pointe, qu'il ne communique pas avec les parties interieures, qu'il change peu la couleur de la peau, qu'il n'a point une grande circonference dans sa base; enfin qu'il soulage le malade, & qu'il donne un pus blanc l'orsqu'il vient à suppuration; & qu'il demeure quelque tems à se dissiper & à s'évanouir lors qu'il n'y vient pas: ceux qui n'ont point ces qualitez sont dangereux.

Fausseté de ces Observations.

Mais afin de faire voir la foiblesse de plusieurs de ces observations, l'on n'a qu'à considerer que les signes de coction sont tout-à-fait inutiles dans les fiévres malignes pour les raisons que nous avons déja dites. Secondement, que les sueurs sont salutaires, non-seulement quand elles viennent dans des

jours de crises ; mais qu'elles finissent absolument la maladie, quãd elles commencent de couler le troisiéme jour, le cinquiéme, le neuviéme, l'onziéme & dans d'autres jours qui ne sont point critiques, quoi qu'elles n'ayent point été indiquées, & qu'elles ne soient point accompagnées des signes de coction : ce qu'on pourroit même prouver par Hippocrate. Troisiémement, Asclepiade, & plusieurs autres Medecins n'ont pas jugé que le systême d'Hippocrate sur les crises s'accordât assez avec l'experience ; & Celse lui-même, tout prévenu qu'il est en sa faveur, croit que les anciens Medecins ont été trompez par la vertu qu'ils attribuoient aux nombres de Pythagore qui étoient alors fort en vogue ; car dans ces sortes de rencontres, dit le même Auteur, le Medecin ne doit pas compter les jours, mais bien observer les accés & les redoublemens. Quatriémement, il y a plusieurs maladies, comme celles qui se forment dans les parties solides, qui ne se terminent jamais par des changemens soudains ; & il est à observer que toutes les maladies peuvent se changer en celles-là.

Je sçay bien que vers l'état des ma-

ladies, dans le tems que le malade eſt le plus tourmenté, l'on doit appercevoir des marques de la deſtruction de la Nature, ou de la gueriſon de la maladie; mais cela n'arrive pas toûjours à un jour critique, & ce jour n'eſt pas toûjours indiqué auparavant; car aprés les marques d'un vomiſſement futur, nous appercevons ſouvent qu'il vient un flux de ventre qui guerit le malade; & ſouvent aux ſignes d'une grande hémoragie, ſuccede une ſueur copieuſe qui emporte la maladie. Mais afin de montrer encore plus clairement que les obſervations que les Anciens nous ont données des Criſes & des jours critiques ſont peu juſtes; il faut aprofondir ce qu'ils penſoient touchant leur cauſe, pour reconnoître le principe de leur erreur, & ce qui les a portez à ſe tromper dant cette matiere obſcure.

Cauſes de la Criſe ſuivant les Anciens.

Preſque tous les Medecins qui ont ſuivi Galien ont cru avec lui qu'il y avoit deux cauſes de Criſes; l'une interne qui étoit la Nature combattant avec la maladie; l'autre externe & generale qui regloit la cauſe interne. Ils penſoient que la cauſe externe n'étoit que l'influence des Aſtres, parce qu'ils ſe perſuadoient aprés Hippocrate, que

les maladies longues finissoient dans les saisons de l'année qui étoient opposées à leur commencement ; ainsi ils pretendoient que les maladies qui avoient commencé l'hyver finissoient en été, celles d'été en hyver, celles du printemps en automne, & celles d'automne au printemps; c'est pourquoi ils nous ont dit que les maladies chroniques étoient reglées par le Soleil, qui dans des signes du Zodiaque opposez à ceux où la maladie avoit pris son origine, devoit produire des effets tout contraires:

Quant aux maladies aiguës, ils croyoient qu'elles étoient gouvernées par la Lune; car comme la Lune, suivant leur système, doit dans un mois lunaire retourner au même point du Zodiaque, elle doit produire pendant son cours des effets tout-à-fait differens; ainsi l'on ne doit point esperer de crises, disent-ils, dans les maladies aiguës, jusqu'à ce que la Lune soit dans un signe opposé à celui dans lequel ces maladies ont commencé, c'est-à-dire, au quatre, au sept, à l'onze, au quatorze dans ses aspects quarrez, au milieu de ses quadratures, & dans ses oppositions; parce que ces changemens

ſont plus ou moins grands ſuivant les differentes phaſes du Soleil avec la Lune; ainſi Galien dit que quand elle eſt pleine elle agit plus fortement que quand elle eſt en croiſſant ou en decours.

Tous les fondemens de ce ſyſtême ſe détruiſent abſolument auſſi-tôt qu'on a quelque idée des ſignes du Zodiaque; car ſi l'on fait reflexion que ce ne ſont que quelques amas d'étoiles fixes, l'on voit d'abord qu'ils ne peuvent produire aucun effet ſenſible ſur la terre. A la verité ſuivant que le Soleil paroit répondre aux uns ou aux autres, il produit differentes ſaiſons, d'où les Aſtrologues ont attribué differentes qualitez aux ſignes par raport aux ſaiſons où ils les remarquoient; mais preſentement qu'on ſçait qu'en quelque point qu'on voye le Soleil, il y a toûjours quatre ſaiſons en même tems ſur la ſurface de la terre; que ſi nous avons l'été, il fait hyver aux Antipodes, &c. l'on ne peut pas croire que les ſaiſons dépendent de ce qu'on aperçoit le Soleil ſe lever ou ſe coucher en certains ſignes, mais ſeulement des differentes manieres plus ou moins obliques dont ſes rayons rencontrent la terre & de la diverſe conſti-

Fauſſeté de ce ſyſtéme.

tutions des pays; ajoutez que les Astronomes observent maintenant que le Printemps, l'Eté, &c. commencent quand le Soleil se rencontre sous d'autres constellations qu'il n'étoit du tems d'Hippocrate, lors que cet Astre produisoit ces mêmes saisons.

Quant à la Lune, on peut encore moins croire qu'elle reçoive quelque vertu de ces sortes de signes; tout l'effet qu'elle peut avoir dans nôtre tourbillon, c'est de presser differemment l'air pour produire le flux & le reflux de la mer, & les differences des marées; & de nous renvoyer diversement la lumiere qu'elle reçoit du Soleil, selon qu'elle est située à son égard & au nôtre; mais le cours de la Lune par le Zodiaque, ne s'accorde point exactement avec les jours critiques, puisqu'il se fait en vingt-sept jours, sept heures, onze minutes. Ils ne peuvent pas aussi dépendre des conjonctions du Soleil avec la Lune, puis que cela n'auroit aucun rapport avec le nombre des jours; car le mois synodique contient 29. jours, douze heures, quarante-quatre minutes: ce qui ne convient pas avec les quatre semaines critiques. Pour ce qui concerne le mois d'illumi-

nations de la Lune, qui est le tems où elle paroit, comme il ne contient que vingt-six jours & douze heures, il peut encore moins se raporter aux jours critiques. Galien avoit si bien senti ces raisons, que pour ne pas perdre son systême de la Lune, il s'étoit avisé de composer un mois critique ou medecinal du mois d'illumination & du mois periodique, afin qu'il y pût reduire les jours critiques suivant ses propres Observations, & suivant celles d'Hippocrate ; par là on peut voir le peu de raison qu'ils ont eu de fonder leur pratique sur l'observation de certains jours qui par eux mêmes n'ont pas plus de vertu que d'autres.

Mais afin qu'en rejettant ce qui a été avancé de faux & de fabuleux touchant les jours critiques l'on ne mépriſe pas les justes Observations de nos Anciens, parce qu'ils nous en ont donné de mauvaises raisons ; je vais exposer en peu de mots ce qu'il me semble qu'on doit penser sur cette matiere.

Veritable cause des mouvemens critiques.

Dans la plûpart des maladies aiguës qui dépendent de la Fermentation des liquides, l'on voit certains redoublemens en certains jours, qui sont d'ordinaire suivis de quelques évacuations;

car comme dans les fiévres tierces intermittentes il eſt vray de dire qu'aux jours impairs les humeurs fermentent, & qu'on voit des évacuations qui ſuivent les accés ; de même peut-on dire que dans les doubles tierces l'accés qui répond à la tierce, c'eſt-à-dire, celui qui arrive dans les jours impairs eſt plus fort ; de ſorte qu'on peut établir cette regle generale dans les fiévres intermittentes aiguës, & dans les continues qui ont des redoublemens, que les malades doivent avoir des accidens plus facheux, & ſuivi d'évacuation dans les jours impairs ; car il eſt rare qu'on voye des quartes continues, c'eſt-à-dire, compoſées de pluſieurs quartes qui produiſent par leur ſucceſſion tous les jours un accés.

Pourquoi vers l'é. at.

De plus, il faut remarquer que le premier jour qu'on a la fiévre, elle n'eſt preſque jamais ſi violente qu'elle le devient dans la ſuite, parce que la maſſe du ſang n'eſt pas encore diſpoſée à un mouvement fort rapide ; dans le redoublement qui ſuit au ſecond jour impair, c'eſt-à-dire le troiſiéme jour de la maladie, il s'excite dans le ſang une grande agitation, & il ſe fait une évacuation ſur la fin du redoublement

qui eſt ſouvent le commencement du quatriéme jour ; ſi au contraire le redoublement qui ſe doit faire au cinquiéme jour eſt plus violent, c'eſt à ce jour que ſe produit la Criſe. Mais il arrive d'ordinaire qu'elle ne paroît qu'au ſept, tant dans les tierces intermittentes, que dans les continues, parce que dans l'augmentation & dans l'état des maladies, les ſymptômes ſont plus violens ; & par conſequent l'on doit s'attendre à des accés & à des redoublemens plus forts, les principes de la maſſe du ſang ayant commencé à être développez par les fermentations anterieures qui ont rompu les liens qui les empêchoient d'agir & de cauſer des mouvemens beaucoup plus grands.

C'eſt donc vers l'état des maladies que les ſymptomes ſont ordinairement plus rudes, & que l'on doit attendre des changemens plus conſiderables, ſoit en bien, ſoit en mal ; car quelquefois à de grandes fermentations il ſurvient de grandes évacuations qui emportent ce qu'il y avoit d'impur dans la maſſe du ſang ; mais cela n'arrive que rarement en France, quoi que cela ſoit commun dans des pays plus chauds ; c'eſt pourquoi il ne faut pas.

Plus tôt dans les Pays chauds.

beaucoup s'attacher aux indications qu'on en peut tirer. Cette seule observation peut détruire l'opinion de Fracastor, qui dit que les jours critiques, & les Crises dépendent du mouvement de l'humeur mélancolique ; car si cela étoit, elles seroient fort frequentes dans les pays froids, puis que les fiévres quartes, le scorbut & l'affection hypocondriaque, qui viennent de l'humeur mélancolique, s'il y en a dans nôtre corps, sont plus ordinaires dans les pays froids que dans les pays chauds.

Remarques sur les Crises.

On conclut aisément parce que nous venons de dire, qu'il est presque toûjours inutile d'attendre les Crises, & souvent dangereux de confier à la Nature seule la conduite d'une maladie. J'avouë cependant que quand la Nature commence quelque évacuation, l'on ne la doit point détourner, en tentant d'évacuer par d'autres endroits que ceux qu'elle a choisis, & d'autre sorte d'humeur excrementicielle que celle qu'elle pousse au dehors, principalement si l'évacuation est sensible, & qu'elle suive un accés, ou un redoublement. Secondement dans les grandes fermentations qui arrivent au tems

ſe la vigueur ou de l'état de la mala-
die , il ne faut ſe ſervir ni de rafrai-
chiſſemens, ni de ſaignées, quand l'on
ne craint point qu'il ſe faſſe quelque dé-
poſt dans les parties interieures , ou
que quelque vaiſſeau ſe rompe ; parce
que cela pourroit en affoibliſſant l'acti-
vité des humeurs , empêcher la maſſe
du ſang de ſe purifier par la ſeparation
ou par la précipitation des particules
étérogenes & groſſieres , laquelle ſuit
communément la grande fermẽtation
des liqueurs compoſées. Troiſiéme-
ment, l'on doit uſer rarement des pur-
gatifs , ſoit doux , ſoit violens , vers
l'état des maladies , ſur tout pendant
le redoublement ; mais il eſt ſouvent
de la prudence du Medecin de donner
quelques évacuans avant le tems de la
vigueur , afin de prévenir la Criſe ,
dont le mouvement extraordinaire for-
ce ſouvent le reſſort des organes , &
romp leur tiſſu; en ſorte que la Nature
ſuccombe ſous le faix de la maladie ;
c'eſt pourquoi les grandes évacuations
qu'on procure dans les commence-
mens ſont d'ordinaire profitables, en
ôtant une partie des humeurs qui de-
voient fermenter ; & les précipitans ,
qui ſans une grande tranſpiration , &

Il faut ajouter à tout cela qu'on voit quelquefois des Criſes ſalutaires dans les jours qui ne ſont ni critiques, ni indicatifs, comme dans le ſixiéme jour; & les prognoſtics qu'on en tire ne peuvent point être infaillibles, puiſqu'outre l'incertitude où l'on eſt à quels jours déterminez les grands changemens doivent plûtôt ſurvenir, il eſt conſtant que l'ordre de ces jours pourroit être à tous momens troublé par le regime, ou par les médicamens. Enfin les ſignes de coction qui ſemblent rendre les Criſes ſalutaires, ou mortelles, parfaites, ou imparfaites, ſont eux-mêmes ſi équivoques, que les Medecins y trompent trés fréquemment. Nous voyons dans les Autheurs pluſieurs obſervations qui prouvent le peu d'aſſurance qu'on doit avoir ſur ces ſignes; les quatre exemples ſuivans que nous voyons tirez de Fabr. Hildanus centurie ſoiſiéme peuvent encore convaincre qu'il n'y a pas grand fondement à faire

qu'elles trompent ſouvent les juge-
ens des Medecins les plus éclairez.
Un homme de 60. ans qui avoit une
emperie chaude au foye fut ſurpris
ne fiévre continue, & le ſeiziéme
r de ſa maladie, il expira tranquil-
ment; l'on avoit pourtant obſervé
urines depuis le commencement
qu'à la fin, & elles n'avoient paru
rien differentes de celles des hom-
es les plus ſains, ayant retenu la cou-
r & la conſiſtance qu'elles ont ordi-
irement.

2. Les Medecins ont coutume de
ger, à l'inſpection d'une urine noire,
'il y a une pourriture inſigne dans
humeurs, & qu'elle eſt accompa-
ée d'une fiévre qui ne donne point
relache; on a vû cependant à Colo-
e une femme qui rendoit des urines
ſcures, comme ſi l'on y avoit répan-
de l'ancre, dépoſant un ſédiment
ir & épais, quoique cette femme
eût ni douleur de reins, ni aucune
rtie interne qui témoignât d'être
al affectée.

3. Une autre Dame âgée d'environ quarante ans fut subitement attaquée d'une douleur de tête avec fluxion & douleur tres violente aux bras, aux hypocondres, aux hanches, & aux jambes : une fiévre éphémere ou journaliere se mettant encore de la partie, la malade vuida jusqu'au troisiéme jour une urine noire comme de l'ancre, qui faisoit un sédiment semblable à de la suye délayée. Depuis le troisiéme jour jusqu'au quatorziéme cette noirceur se changea peu à peu en une blancheur, les douleurs diminuerent, & enfin la santé revint aussi entiere qu'elle avoit été avant cette attaque.

4. Un homme affligé d'un entérocele où l'intestin étoit descendu dans les bourses, non sans des symptômes tres cruels, & une retention d'urine, qui perseverа jusqu'au sixiéme jour de la maladie ; il faisoit des selles toutes rougeatres ; mais dans l'intervale du sixiéme jour à l'onziéme qui fut le dernier de sa vie, l'urine reprit son cours, & ne se montra en nulle façon éloignée de son état naturel. Mais afin que nous tirions quelque chose de certain & de reglé de la connoissance du tems des maladies, je

roy qu'on peut rapporter le tout à ces ropoſitions.

1°. Les maladies aiguës ne different es maladies croniques que par la vio-ence des accidens, & par la force du alade.

2°. Dans les redoublemens & dans es accés des maladies aiguës & croni-ues on ne doit point donner d'ali-ens, ni de purgatifs, à moins que le eril ne ſoit plus grand en ſuſpendant es remedes.

3°. Quand il y a quelque humeur à vacuer, il faut le faire d'abord dans les aladies aiguës & dans les croniques.

4°. Quand la nature fait quelque vacuation ſenſible ſur la fin d'un ac-és ou d'un redoublement, il ne faut as la détourner.

5°. S'il y avoit crainte que quelque aiſſeau ne ſe rompît, ou qu'il ne ſe it quelque dépoſt ſur une partie inter-e dans la vigueur même de la mala-ie, on pourroit par la ſaignée dimi-uer les ſymptomes qui viennent d'u-e trop grande fermentation.

6°. Quand la Nature ne fait pas es évacuations fortes ſur la fin des ccés, il faut l'aider.

7°. On s'expoſe à être raillé quand

on prédit d'une maladie violente qu'elle ne durera que tant de jours, par exemple, vingt jours, puisqu'on voit tres souvent le contraire, soit à cause de la malignité qui se trouvant plus ou moins grande qu'elle n'avoit été jugée, abrege, ou prolonge ce terme, soit à cause du changement de la maladie qui augmente, ou qui diminue, ou qui prend un autre caractere par quelques accidens imprévus.

CHAPITRE V.

Des differentes marques des Fermentations, & des prognostics qu'on en peut tirer, & premierement du Pouls.

Ce qu'un Medecin doit observer dans une visite.

HIPPOCRATE marque dans le livre des affections, que lorsqu'un Medecin s'approche d'un malade il doit luy demander ce qu'il souffre; ce qui a précedé qui ait pû donner occasion à sa maladie; combien il y a de tems qu'il se sent mal disposé; si son ventre est libre, & enfin quel est le regime qu'il a gardé? Par ces paroles Hippocrate comprend toutes les interrogations

rogations utiles qu'on peut faire à un malade : parce qu'il suppose que le Medecin a déja tâté le pouls', qu'il a observé le visage du malade,& la maniere dont il se tient couché , sa langue,sa peau ; qu'il a manié son ventre, entendu sa respiration , sa voix , & qu'il s'est fait apporter les differens excremens que le malade a rendus;qu'enfin il est informé de l'âge & du sexe du malade , qu'il fait reflexion sur la saison où il le traite, & qu'il nignore pas le climat où il est ; car par l'amas de tous ces signes differens, l'on connoit les degrez des fermentations qui se trouvent dans nos liqueurs ; & l'on tient une route presque seure,ou pour guerir la maladie , ou pour en prevoir *Du pouls* l'événement.

Premierement , par le mouvement du cœur ou de l'artere , l'on connoît l'état de la masse du sang , c'est-à-dire si cette humeur est trop subtile , ou trop grossiere , égale ou inégale dans toutes ses parties , ce qui n'est pas de petite consequence pour parvenir à la guérison , puisque la vie & toutes les actions animales dépendent du sang comme de leur cause.

Pour bien connoître le pouls,il faut

premierement ſçavoir quelle eſt ſa diſpoſition naturelle. Secondement, ſi l'état où l'on le trouve ne vient point de quelque défaut de conformation : c'eſt pourquoy dans le pouls interrompu, Riolan conſeille de toucher l'artére de la cuiſſe, pour voir ſi cette interruption dépend d'un deſordre commun à toutes les artéres, ou particulier à une ſeule : neanmoins dans les femmes on examine d'ordinaire les artéres des temples. Troiſiémement, il faut que le bras ne ſoit point gêné, & qu'il ſoit placé de maniere qu'on puiſſe ſentir facilement le battement de l'artére ; car il eſt certain qu'il ſe fait du changement dans le pouls, ſuivant les diverſes ſituations du bras.

Herculès à Saxonia.

Nous avons dit d'abord qu'il falloit obſerver la diſpoſition naturelle du pouls : ainſi un Autheur rapporte qu'il a vû un malade, qui pendant qu'il avoit la fiévre avoit toûjours le pouls fort égal, mais qui l'avoit toûjours inégal lorſqu'il étoit ſans fiévre. Mais parce que ces ſortes d'exemples ſont rares, nous reduirons ce qu'on doit obſerver dans le pouls de preſque tous les hommes à ce qui ſuit : ſçavoir à ſa force où à ſa foibleſſe, à ſa grandeur ou

à sa petitesse, à sa dureté ou à sa molesse, à sa vitesse ou à sa lenteur, à la frequence ou à la rareté de ses coups, à leur égalité ou à leur inégalité, à leur continuation ou à leur intermittence, ou enfin à sa défaillance ou à son interruptiõ; & nous dirons que le pouls fort & vigoureux étant produit par le ressort du cœur & des artéres marque la force de cette vertu élastique, & de la contraction des fibres de ces organes, en même tems qu'il montre que la circulation du sang est libre, à moins que ce pouls ne paroisse tel dans une seule partie qui sera bouchée ou enflammée. Au contraire le pouls foible est un signe de la foiblesse du ressort du cœur & des artéres, ou bien de la trop grande quantité du sang & des autres humeurs, ou de leur difficulté à être muës, & pour lors il marque seulement que la masse du sang circule d'une maniere lente. *Pouls fort.*

Le pouls qui est grand, c'est-à-dire qui occupe un grand espace sous le doigt, signifie l'abondance du sang & la dilatation des arteres: & ainsi il est une preuve de la force du malade; comme le petit l'est de la diminution du sang & des esprits; & par conse- *Pouls grand.*

quent une marque de foibleſſe.

Pouls dur. La dureté du pouls vient ou d'un reſſerrement convulſif de l'artére, ou de la denſité des fibres du ſang. Dans le premier cas le pouls eſt dur & petit; dans l'autre, l'artére paroît groſſe & dure : vû que ſi l'artére ſe durcit par une contraction convulſive, ſa largeur devient plus petite, & elle ne paroît que comme un petit fil tres ſolide; mais quand cela arrive par la groſſeur; ou plûtôt par l'épaiſſiſſement des parties du ſang, l'artére occupe peu à peu un grand eſpace : delà l'on peut conclure que le pouls dur qui eſt petit, eſt tres-funeſte, tant parce qu'il marque qu'il y a peu de forces & d'eſprits, que parce qu'il eſt une ſuite du déreglement du cours des liqueurs & de l'irritation qu'elles font aux fibres nerveuſes. Quant aux pouls dur qui eſt grand, ſi avec cela il eſt vîte, c'eſt un ſigne de l'inflammation de quelque partie interne : car ſa viteſſe étant une ſuite d'une grande fermentation, & d'une circulation précipitée, & ſa dureté d'une viſcoſité des parties du ſang, il eſt difficile qu'il ne ſe faſſe pas quelque gonflement ou obſtruction de vaiſſeaux dans les parties internes & mem-

braneuſes, par la difficulté qu'ont des liqueurs groſſieres à paſſer par des pores étroits, quand leur mouvement eſt rendu rapide par la fermentation: ainſi dans la pleureſie & dans quelques autres inflammations internes, l'on trouve ſouvent le pouls de même. Enfin ſi le pouls dur eſt grand, lent, & même avec quelque inégalité, comme on le voit ſouvent dans les hipocondriaques, dans les ſcorbutiques, & dans ceux qui ont la fiévre quarte, quand ils ſont hors de leurs accés, il ſignifie ſeulement une longueur de la maladie, parce qu'il eſt produit par le défaut des eſprits, par la lenteur du ſang, & par la tenacité de ſes parties : car puiſque le ſang n'eſt que tres-peu agité, il ne ſe fait que des efforts impuiſſans pour ſa purification ; & ſes parties étant trop compactes, il eſt dificile que ſa conſtitution puiſſe ſe changer ; mais comme il n'eſt pas porté avec violence dans les parties interieures, il ne s'y fait pas des inflammations, & des engorgemens de vaiſſeaux : mais quelquefois les glandes s'enflent par la groſſiereté du ſang, ou de la lymphe ; d'où ſurviennent des ſchirres, & des tumeurs ſcrophuleuſes ſoit interieures,

ſoit exterieures. Quelquefois il arrive qu'on voit dans les artéres interieures un poul grand & dur, lorſque dans les parties externes il eſt tres-petit, ou même imperceptible : les extremitez deviennent froides dans cet état, & un malade eſt pour lors en un tres-grand danger, parce que ce deſordre vient d'une coagulation de la maſſe du ſang, à moins qu'il ne procéde de quelque tumeur qui preſſe l'artere ; car le ſang ſe coagule plus aiſément dans les parties exterieures, tant parce qu'il perd de ſon impulſion dans un long chemin, que parce qu'il y eſt plus ralenti à l'égard de ſon mouvement de liquidité; c'eſt pourquoy il commence de s'arrêter dans ces parties ; & les arteres, qui ſont plus proches du cœur, ne pouvant ſe décharger à cauſe de la coagulation & de l'obſtruction qui ſe ſont faites aux parties exterieures, ſe dilatent, & ſemblent battre plus fort que de coutume.

Par des raiſons oppoſées la moleſſe du pouls marque une diſſolution des humeurs, ou bien un défaut du reſſort & de la contraction du cœur ou des artéres.

Pouls vîte. Le pouls vîte eſt d'ordinaire joint

à des battemens frequens, marquant la viteſſe de la circulation, & quelquefois l'irritation qui ſe fait dans les fibres du cœur par la fermentation des liqueurs : ainſi il accompagne preſque toutes les fiévres aiguës, & ſe trouve ſouvent, ou pour mieux dire preſque toûjours, dans le chaud des intermittentes : car ſi par quelque mouvement d'humeur ou par l'impreſſion de quelque pointe les fibres du cœur ſont irritées, elles font plus vîte leur ſyſtole ; & le mouvement du ſang étant plus grand il leur fait plûtôt faire la diaſtole en retournant promptement au cœur. Quand ce pouls eſt grand & mou, l'on ne doit pas craindre, mais quand il eſt petit & dur, il peut, comme nous avons déja dit, ſignifier beaucoup de déréglement.

D'autrefois il arrive que le pouls accomplit d'une maniere fort preſte ſa diaſtole & ſa ſyſtole, mais qu'il ne bat pas ſouvent ; pour lors il marque une grande irregularité dans les eſprits qui coulent par les nerfs du cœur, ou même entre ces nerfs : ainſi on le doit raporter aux mouvemens convulſifs.

Le pouls lent & tardif montre que la fermentation eſt fort diminuée, que *Pouls lent.*

le sang est comme dépoüillé de ses principes actifs, que les fibres nerveuses sont embaraſſées ou relâchées : ou bien il signifie que la quantité du sang est plus grande que la force du cœur qui la doit remuer.

Entre toutes ces differentes sortes de pulsations, il y en a de mediocres, qui étant conformes à l'état naturel, ne meritent aucune reflexion particuliere.

Pouls inégal. Le pouls inégal se trouve en plusieurs maladies : ainsi les hypocondriaques, & les femmes hysteriques ont le pouls inégal & quelquefois intermittent, & même tout-à-fait interrompu, à cause de quelques convulsions qui surviennent aux parties interieures, sans pourtant que les uns & les autres soient dans un peril prochain à cause que ces convulsions ne durent pas. L'inégalité du pouls accompagne encore les polypes, & les concretions de chair ou de graisse qui se trouvent dans les ventricules du cœur, ou dans les grands vaisseaux, aussi bien que les anevrismes & les abscés des artéres : car les organes qui servent aux pulsations étant dérangez, l'on conçoit aisément que le pouls le doit être, parce qu'il est necessaire qu'ils redoublent ou qu'ils

diversifient leurs efforts pour faire couler le sang par des tuyaux moins libres ou contournez autrement qu'à l'ordinaire : par la même raison, quand le pericarde ou la poitrine sont trop remplis d'eau, quand les esprits qui vont au cœur ont des mouvemens irreguliers, quand les fibres du cœur sont bouchées, déchirées ou picotées, il s'ensuivra de semblables déréglemens. De plus la coagulation du sang, ou son acrimonie causera encore de l'irregularité dans le pouls, car le cœur ne peut pousser d'une même maniere un liquide tout-à-fait different, & comme éterogêne dans les parties. C'est peut-être pourquoy le pouls paroit tel dans les hypocondriaques, & que Baillou rapporte qu'il a vû un pouls inégal, & palpitant dans une femme hysterique, parce qu'elle avoit le sang noir & grumeleux : quoique tout cela ne menace pas d'un danger pressant dans les maladies longues ; cependant dans les maladies aiguës & dans les grands mouvemens du sang, où la force du cœur déja diminuée ne peut pas resister ; tout ces signes ont coutûme d'être suivis d'une mort tres-prompte.

Pouls intermittent.

Les pulsations d'artéres intermittentes, interrompuës, entrecoupées ou tout-à-fait défaillantes, étant de tres-grandes irrégularitez du pouls, ne peuvent être que fort dangereuses : elles viennent aussi d'un sang grumeleux, des obstructions qui se forment dans le cœur ou dans les artéres, des mouvemens des-ordonnés des esprits, des picotemens faits aux fibres du cœur : quelquefois elles ne procedent que d'une trop grande abondance de sang, ou de ce que l'artére du bras est située trop avant dans les chairs, ou de ce qu'elle est pressée par quelque tumeur, & pour lors elles sont sans peril ; ainsi il faut connoître l'état naturel du malade, & si cela est impossible, on doit toûjours compter que le pouls égal & mediocre est le naturel, parce qu'il est plus ordinaire qu'aucun autre ; & l'on doit juger tous les autres comme contraires à la nature, quoique ces regles puissent souffrir quelque exception, par exemple dans les fiévres malignes le pouls qui est semblable à celuy des personnes saines, est quelquefois tres-dangereux, comme nous dirons dans la suite, parce que c'est une marque que la nature

n'eſt point ſollicitée à ſe délivrer de ce qui la détruit peu à peu.

CHAPITRE VI.

Des ſituations, & du viſage des malades.

IL faut bien conſiderer pour aſſurer ſon prognoſtic la maniere dont un malade eſt couché : parce qu'on en tire de tres grandes lumieres pour juger de l'évenement futur d'une maladie, pourveu qu'on ait égard a la ſituation que tenoit d'ordinaire le malade avant ſon indiſpoſition. C'eſt pourquoy Hippocrate nous dit que quand un malade eſt couché de la même façon que le font d'ordinaire ceux qui ſont en ſanté ; c'eſt une bonne marque. Il décrit la maniere dont on ſe couche quand on ſe porte bien, à peu-prés dans ces termes : *L'homme ſe réposé ſur le côté droit ou ſur le côté gauche, ayant le cou, les mains, les jambes tant ſoit peu pliées, & tout le corps flexible & aiſé à remuer.* *Situation d'un homme ſain.*

Au contraire quand un malade eſt

couché sur le dos, qu'il a le cou, les mains, & les cuisses étenduës, à moins qu'il n'eût de coutume de se coucher de la sorte, c'est un méchant signe, car il marque que le corps est affaissé sous son propre poids, & qu'il a de la peine à se remuer; & l'extension jointe à la roideur des membres, est une espéce de mouvement convulsif, comme on voit quelquefois arriver à ceux qui vont mourir. Quand le malade qui est couché sur le dos a les jambes fort courbées & fort pliées, c'est un signe mortel : parce qu'outre l'abattement des forces, cela dénote des mouvemens convulsifs tres-violens.

Situations contre nature.

De même nous devons craindre un triste succés pour les malades qui ne se tiennent pas dans la place où l'on les met, mais qui tombent insensiblement au bas du lit; car cela marque ou une tres grande foiblesse, qui fait que le corps descend par sa propre pesanteur, ou bien cela vient d'un délire obscur qui agite le malade; ou enfin cela arrive par quelque douleur interieure. Il est encore mauvais de voir un malade qui se découvre sans grande chaleur, qui a le cou, les pieds, les mains jettez & étendus au hazard sur

ſon lit ; car cela ſupoſe ou des inquiétudes profondes, ou un eſprit troublé.

Ceux qui ſe couchent ſur le ventre ſont en delire, ou bien ils ont des douleurs dans quelque partie de l'abdoment, principalement s'ils ne faiſoient rien de ſemblable pendant leur ſanté: car Louver & Vvillis ont remarqué qu'il y avoit des perſonnes qui ne pouvoient dormir, s'ils n'avoient le viſage tourné vers le lit; & quand ils retournoient la tête ſur l'oreiller, ils avoient des inſomnies affreuſes, & des difficultez de reſpirer, parce que les ſeroſitez qui occupoient les ventricules anterieurs de leur cerveau deſcendoient dans le quatriéme quand ils ſe couchoient ſur le dos ou ſur les cotez, & que preſſant le tronc de la moelle, elles bouchoient les chemins des nerfs qui vont à la poitrine & au cœur : ainſi ne pouvant dormir ſur le dos, ni ſur les côtez, ils étoient obligez de dormir ſur le ventre, & ſur la face. Il eſt pareillement certain que cette maniere de ſe coucher eſt aſſez ordinaire à ceux qui ont la pierre dans la veſſie, parce qu'en cette poſture la pierre appuye ſur des parties moins ſenſibles, ou qui n'ont point été fatiguées du poids de

ce corps étrange, pendant la veille : ceux qui sont tourmentez de la colique trouvent aussi du soulagement dans cette situation où leurs boyaux comprimez & réchaufez se remettent plus aisément dans leurs contractions ordinaires.

Les malades qui veulent demeurer dans leur séant & la teste élevée durant la force d'une maladie aiguë, ont coutume de mourir, principalement si leur maladie est une fluxion de poitrine : non seulement parce que dans les inflammations de poitrine, qui ne sont point universelles, & qui laissent quelque lieu d'esperer, les malades ne peuvent se coucher que du côté sain, c'est-à-dire, qui est opposé à l'inflammation : si donc le malade ne se peut coucher ni sur un côté ni sur l'autre, & qu'il soit contraint de se tenir debout, il faut que l'inflammation ait gagné toute la poitrine & tout le poûmon.

Signes d'alteration dans les organes de la respiration.

Je dis plus, & je soutiens que cette situation contraire qui empêche qu'un malade ne se puisse coucher sur le dos ni sur les côtez, marque toûjours une grande alteration des organes de la respiration même dans les maladies

longues : ainſi dans les hydropiſies de poitrine, l'on voit communément que les malades ſont obligez de garder cette poſture. Il arrive encore ſouvent la même choſe, quand les poumons ſont attachez aux côtes.

Quand un malade va aux bords du lit, qu'il ſe léve, & qu'il tombe ou qu'il veut ſortir ſi l'on ne le retient, on en doit beaucoup apprehender, car il eſt dans un délire, quand même à l'égard du reſte il paroitroit en ſon bon ſens. De même doit-on juger tres-malades & dans un danger éminent ceux qui ramaſſent leurs couvertures ou qui remuent les mains, comme s'ils vouloient recueillir quelque choſe à la muraille ou ſur leur lit, car c'eſt une grande marque d'un eſprit qui s'égare.

Ceux qui ne peuvent ſe coucher ſur le côté droit en ſont tres-ſouvent empéchez par la pleuréſie, ou par la péripneumonie du même côté, par une hydropiſie, ou parce que le poumon eſt attaché à la plévre dans le côté gauche : car lorſque dans les maladies chroniques, les malades ne peuvent pas ſe tenir ſur le côté oppoſé à la partie qui eſt malade, cela ſe fait ou parce

que le poumon par son poids tire les fibres qui l'attachent à la plévre ; & en ce cas le malade ressent une douleur piquante dans la partie superieure ; ou parce que le poumon ayant quelque abcés, ou un des côtez de la poitrine étant plein d'eau ou de pus, il faut que le poids des matieres comprime le côté sain : au contraire dans la pleuresie, dans la péripneumonie & dans les autres inflammations qui commencent, ou qui sont dans la vigueur, l'on ne peut pas se coucher sur le côté malade, à cause du sentiment de douleur qui arrive par la compression de la partie enflammée : ce qui ne se rencontre pas dans les maladies dont les matieres ayant eu le tems de se changer en pus font que le sentiment n'est point si vif.

Conclusion. Par tout ce que je viens de rapporter, il est clair que la maniere dont un malade se couche nous sert à découvrir le mouvement des esprits, les inflammations & le tiraillement des parties, la mobilité ou la tenacité des humeurs, & leurs fermentations. Il faut passer presentement aux signes que nous pouvons avoir en observant le visage. Premierement quand le visage d'un

malade n'eſt point changé de l'état où il étoit dans la ſanté, c'eſt une bonne marque : au contraire quand il eſt fort different de l'état naturel, c'eſt toûjours une mauvaiſe marque.

Entre tous les états de la face qui ſont hors du naturel, Hippocrate en décrit un qui en eſt tres-éloigné : *Le nez eſt pointu, les yeux enfoncez, les temples & les joües écoulées ou creuſes, les oreilles froides & retirées, les bouts des oreilles tournez, la peau du front dure, aride & tenduë, la couleur de la face pâle, noire ou livide.* Si tout cela paroit dans le commencement d'une maladie, ſans avoir veillé long-tems, ſans avoir jeuné, ni avoir eu de cours de ventre, le peril eſt fort grand : mais ſi le malade avouë quelqu'une de ces cauſes, ſa vie eſt moins en danger. Cependant quand cet aſpect hideux s'obſerve dans les maladies chroniques, principalement dans la phtiſie, bien loin qu'on doive croire que la maladie ſoit de moindre conſideration, lorſqu'on voit le cours de ventre, l'on doit croire au contraire que le mal eſt encore plus grand: mais dans les maladies aiguës un viſage cadavereux tel que celuy que nous ve-

Remarques ſur la face.

nons de décrire qui vient sans cause manifeste dés le commencement de la maladie, où les forces ne doivent point être abatuës, ne peuvent être produit que par le vice, & le manque des esprits & des parties actives du sang, ce qui doit empêcher les fermentations & les dépurations de cette humeur.

Sur les yeux. C'est encore quelque chose de fort atristant, dans les maladies aiguës, lorsque les yeux ne peuvent soutenir la lumiere, qu'ils pleurent malgré le malade, qu'ils se contournent, ou que l'un devient plus petit que l'autre : car tous ces accidens venant de mouvemens convulsifs, ou de la contraction des parties nerveuses, l'on en doit faire un mauvais présage, parce que cela montre que la matiere morbifique s'ouvre le chemin dans le cerveau & dans les nerfs.

Si dans une maladie aiguë, le blanc de l'œil paroit rouge, ou que ses veines soient livides & noirâtres, c'est un signe mortel, suivant Hippocrate, comme étant une preuve que les humeurs se portent en abondance dans les parties superieures, ou qu'il se fait quelque obstruction dans leurs vaisseaux sanguins.

On doit croire en un tres-grand péril ceux qui dorment, contre leur coutume, les yeux à demi-ouverts, de sorte que le blanc de l'œil paroit, quand cela vient par la force de la maladie, sans que le malade ait pris de purgatif, ou qu'il ait eu de cours de ventre : car c'est marque ou d'une resolution causée par un manque d'esprits dans le muscle qui ferme la paupiere, ou d'une contraction convulsive de celuy qui sert à l'ouvrir, ce qui n'est que trop sinistre, particulierement dans les maladies aiguës qui attaquent le cerveau. *Yeux entr'ouverts.*

Quand les yeux ont des mouvemens extraordinaires sans être stables, c'est un mauvais signe, principalement si les paupieres, le nez ou les lévres se contractent & se racourcissent ; parce que ce sont des mouvemens convulsifs qui sont tous dangereux dans les fiévres aiguës, comme nous avons déja dit, en ce qu'ils sont produits par des mouvemens dereglez des esprits ; ou par les irritations d'un sang chargé d'acides, & qui en fermentant commence à pousser dans les nerfs les parties étrangeres qu'il contient. *Yeux effarez.*

Par la même raison le grincement de dents, sur tout quand il se fait avec *Grincement de dents.*

bruit, donne à craindre; car outre qu'il marque un délir futur, c'est un mouvement convulsif de la machoire d'en bas dont les muscles ont de grandes liaisons avec le reste des parties de la tête; c'est pourquoy lors qu'il arrive dans une fièvre maligne, le malade a coûtume de mourir bien-tôt.

Yeux mourans. Les yeux qui paroissent ternes & sans lumiere, sont mauvais dans les maladies aiguës; parce que quand les membranes de l'œil sont tenduës par des humeurs qui fermentent, elles doivent paroître luisantes: s'il arrive donc qu'elles ne le parroissent pas, cela arrive par l'extinction, ou par le défaut de la fermentation ordinaire.

Sur les narines. Si les narines sont fort dilatées, & que le malade ouvre la bouche pour respirer, soit en dormant, soit en veillant, cela est toûjours chagrinant, puisque l'on connoit par là que la respiration est difficile & contrainte.

Sur la couleur de la face. Quand dans une maladie aiguë, la face est rouge, avec une sueur & des marques de tristesse, il y a beaucoup à craindre parce qu'infailliblement la tête commence à s'engager.

CHAPITRE VII.

De la langue, & de la peau.

Lors qu'on examine la langue d'un malade par la vûë & par le toucher, l'on en peut tirer bien des connoissances. La langue qui paroît semblable à celle d'un homme sain est une bonne marque, en quelque maladie que ce soit : Celle qui est tremblante dans une maladie aiguë, est mauvaise; car cela venant ou de ce qu'elle a des mouvemens convulsifs, ou de la foiblesse de ces muscles suivant Hippocrate, elle montre que l'esprit n'est pas stable, & que le malade a du penchant au délire; & dans ses Coaques il dit qu'en quelques-uns c'est une marque qu'il viendra un cours de ventre, ce qui n'est pourtant pas ordinairement confirmé par l'experience.

La langue qui est noire, rude, inégale & seiche, est un méchant signe; car elle n'est renduë dans cet état que par les parties corrosives qui ont été exhalées à la salive par une tres-grande fermentation du sang ; ainsi dans les fièvres ardentes, & dans les inflamma-

tions internes, elle eſt ſouvent telle quand elle eſt noire, & qu'elle tire ſur le verd, elle eſt encore d'un plus triſte augure, vû que ce n'eſt pas tant par la grandeur de la fermentation, que par l'abondance de ſels acres & vitrioliques qui ſont dans le ſang, que la ſalive ſe trouve empreinte de particules rongeantes & cauſtiques qui colorent ainſi la langue.

Langue blanche dans ſon milieu. Lors qu'on voit vers le milieu de la langue, une petite ligne blanchâtre, comme ſi cet organe avoit eté frotté d'ecume en cet endroit, c'eſt un ſigne que la fiévre diminuë; car cela montre que l'acreté de la ſalive eſt plus temperée.

Langue froide. Quand la langue eſt froide au toucher, & qu'on la trouve de même pluſieurs jours de ſuite, c'eſt un ſigne mortel, quoique le malade n'ait pas de ſymptomes fort conſiderables; parce que c'eſt une marque d'extinction des eſprits & d'une tres-grande diminution dans la fermentation que doivent naturellement avoir les liqueurs.

Langue inégale. Si la langue eſt parſemée de petites tumeurs ſemblables à des poireaux, c'eſt un effet de l'acreté & de la groſſiereté du ſang; & l'on la voit de

même dans les ladres, dans les verolez, & dans les ſcorbutiques ; les lepreux ont d'ordinaire ces petits grains au deſſous de la langue entre les ranules ; les verolez au bord de la langue vers ſa racine, & les ſcorbutiques vers le milieu, & ſur le bout. Premierement dans la lépre, ils ſont au deſſous de la langue, parce qu'il y a beaucoup de petites glandes miliaires dans cet endroit, & que les glandes ſont fort attaquées par cette maladie, principalement les plus menues qui ſe bouchent & ſe gonflent aiſément lorſque des humeurs groſſieres y abordent pour les traverſer : Dans la verole, les parties charnuës qui aboutiſſent en tendons, & les ſources de la ſalive ſont fréquemment attaquées d'ulceres ou de tumeurs : c'eſt pourquoy les bords de la langue, vers ſa racine, ont coutûme d'être couverts de ces petits poireaux, principalement lors qu'il y a des ulceres au fond du palais, d'où le pus en tombant, ſe répand ſur les côtés de la racine de la langue. Enfin dans le ſcorbut ils ſe trouvent plus ordinairement à la pointe de la langue, à cauſe du voiſinage des gencives contre leſquelles cette pointe appuye.

Outre ces poireaux, l'on peut remarquer sur la langue des chancres, des ulceres, de scissures, en ceux qui ont quelque maladie venerienne, ou scorbutique, & même en ceux qui ont la salive un peu acre, comme il arrive aux enfans à la mamelle, par le seul defaut du lait que corompent leurs propres humeurs, ou qu'ils reçoivent tout alteré de leur nourrice même.

Observations sur la peau.

La peau nous peut donner diverses lumieres sur l'événement, d'une maladie par sa couleur, par ses pistules, par ses taches, par sa molleſſe, ou par sõ apreté, par sa chaleur, par sa froideur, par sa sécherelle, ou par son humidité. Nous en reviendrons toûjours à nôtre regle generale, & nous dirons que la peau qui est semblable à celle des personnes qui se portent bien, n'ayant rien qui ne lui soit naturel, montre une bonne constitution du corps : Lors qu'on voit des taches de pourpre, de rougeolle, ou de petite verole, dans une maladie aiguë, l'on doit toûjours soupçonner de la malignité, comme nous dirons dans la suite; mais lors qu'on voit des taches pourprées dans une maladie cronique, c'est une marque de mélancolie hypocondriaque

condriaque, ou de scorbut : & c'est là où un Medecin doit bien se tenir sur ses gardes pour ne se pas méprendre ; car il y a des fiévres malignes qui paroissent si peu, il y a des affections hypocondriaques accompagnées de symptomes si facheux, qu'un Medecin y est souvent trompé, ce qui fait cependant une difference notable dans le prognostic, & dans la cure.

Lors que la peau des jouës est fort rouge sur l'os de la pomette, c'est une raison de soupçonner un ulcere aux poumon dans une longue maladie, & une inflammation à ces mêmes organes dans une maladie aiguë ; ou que le poumon étant enflammé l'air n'y entre pas facilement, la circulation est interrompuë, & le sang demeurant plus long-tems dans la tête & dans la face, il doit donner une couleur rouge à la peau des jouës, parce qu'étant fort tenduë & transparente sur l'os, elle y peut plûtôt faire paroître la couleur du sang. Et dans l'ulcere du poumon, la rougeur ne vient aussi que d'une fermentation continuelle du sang par le melange du pus ; parce que le malade devenant fort maigre, la peau est encore plus tendue & plus

mince sur les os.

Sa chaleur. La peau qui est fort brûlante dans les fiévres, montre l'ardeur de la maladie; lors qu'au contraire elle est froide vers les extremitez dans une maladie aiguë, c'est une marque que les forces manquent, ou que le chemin n'est pas libre dans les artéres pour le cours du sang, ou que les esprits se sont trop dissipez, ou que les parties internes sont enflammées; car cette inflammation ne vient que de l'obstruction de leurs vaisseaux, qui empêchant le mouvement circulaire dans ces parties, fait que les extremitez ne reçoivent pas la quantité de sang qu'elles avoient accoutumé de recevoir, ce qui le refroidit. La face rouge avec sueur est une preuve que la tête souffre, non pas parce que la sueur particuliere se trouve toûjours à la partie malade, comme a dit Hippocrate, mais parce qu'au moins c'est un signe du cours & de l'impulsion de l'humeur vers la tête.

Ceux qui sont échauffez & refroidis successivement, sont en peril, ce symptôme étant produit par des fermentations interrompuës qui marquent beaucoup d'inégalité entre les parties

de la masse du sang, & par de petits frissonnemens qui approchent de la nature des mouvemens convulsifs.

La peau dure, seche, inégale, remplie de crasse, est toûjours mauvaise : Elle devient de même dans les phtisiques par le défaut de nourriture ; dans les fiévres ardentes, elle se dessèche par la consomption de l'humidité, & par la fermentation des parties acres corrosives ; & dans les lepreux elle est sale, inégale, raboteuse, remplie d'écailles, parce qu'elle est toute abreuvée des parties grossieres & salines du sang. *Sa séchéresse.*

La grande roideur, la grande molesse de la peau sont mauvaise. La premiere est un signe d'une grande fermentation ; & la seconde, d'une grande diminution du ressort de la peau, & des parties qui la soutiennent.

Les changemens des couleurs de la peau sont mauvais, principalement si la peau devient pâle ou plombée ; & encore davantage, si ces couleurs paroissent vers les extrémitez & aux ongles, car ce sont des signes mortels, qui dépendent de la coagulation du sang : Quand le visage change de moment en moment de couleur, cela *Changemens de couleurs.*

provient de mouvemens convulsifs qui suspendent par intervalles des fermentations qui doivent être continuelles ; comme l'on voit assez souvent aux femmes qui sont sujettes aux vapeurs: quoyque cela ne soit point dangereux pour l'ordinaire, ces sortes de mouvemens néanmoins deviennent fort à craindre dans les maladies aiguës.

Couleur jaune. La couleur jaune de la peau est tres-souvent la marque d'une longue maladie ; par-là il est aisé de s'appercevoir que les Anciens se sont trompez , en disant que les maladies qui venoient de la bile, étoient courtes , & que l'Icterice en procedoit. La jaunisse qui survient au milieu ou sur la fin des maladies aiguës , & qui n'est point accompagnée de dureté de foye , a coutume d'emporter la fiévre : mais quand elle vient dés le commencement de la maladie, elle marque une abondance extraordinaire de levains corrompus dans la masse des humeurs , sans qu'il s'en fasse de separation. La jaunisse vient aussi quelquefois tout d'un coup dans les coliques violentes , & cela marque seulement que la masse du sang est remplie de parties bilieuses, par le regorgement de la bile dans les

vaisseaux sanguins ; car le colon étant fort étendu par les vents, ou par quelqu'autre matiere, comprime les vaisseaux biliaires, & par cette compression empêche qu'ils ne puissent recevoir du foye la bile qui y est incessamment separée, de sorte qu'elle est obligée de regorger dans le sang en y retournant par les veines.

CHAPITRE VIII.

Du ventre & des hypocondres.

L'On connoit beaucoup de choses en touchant le ventre d'un malade ; car s'il est sans douleur, qu'il n'y ait ni élevation, ni tension, ni affaissement, ni dureté, l'on en doit bien augurer ; parce que celui des personnes qui se portent bien, est de même.

Examen des Hipocondres.

Au contraire, quand on voit les costes inferieures élevées, & que cependant les malades vont avec peine à la selle, rendant des matieres dures, c'est un mauvais signe, principalement dans les maladies longues ; car cela vient ordinairement de ce que la bile, le suc pancréatique, & les autres

liqueurs ne coulent pas assez abondamment dans les intestins ; soit parce que ces humeurs sont trop épaisses , soit parce qu'elles sont arretées dans les glandes qui les filtrent & qui se trouveront peut-être trop relachées pour les exprimer à mesure ; ainsi les hypocondres s'élevent par le gonflement des parties qui y sont contenuës ; c'est pour cette raison qu'on observe souvent des tumeurs schirreuses au foye, ou au pancreas , quand le ventre est tel que je viens de le dire.

Quand un malade a quelqu'uns des hypocondres brûlant , tendu , élevé , douloureux , l'on doit croire que la maladie est tres-dangereuse ; car tous ces signes témoignent qu'il y a des parties enflamées dans cet hipocondre , & ces sortes d'inflammations se rencontrent assez souvent dans les maladies aiguës ; & quand elles ne tuent pas le malade, elles laissent aprés elles des abscés , des ulceres , ou d'autres maladies de longue durée.

Lors qu'un malade a les hypocondres élevez , avec une voix aiguë, sans saignement de nez , cela est fort mauvais ; car on en doit accuser une contraction convulsive des muscles qui

irent les coſtes, ou une grande inflammation.

Si tout le ventre eſt douloureux & tendu, c'eſt l'effet d'une inflammation ou d'une diſpoſition inflammatoire des parties de *l'abdomen*, & entr'autres du peritoine & des inteſtins: toutefois lorſque la tenſion & la dureté ſont plus grandes que la douleur, & qu'il s'excite de temps en temps quelque bruit, cela vient de l'abondance des vents; lors au contraire que le ventre eſt fort ſolide, fort augmenté de volume, ſans douleur, ſans bruit, mais avec une fluctuation ſourde, l'on doit croire qu'il eſt remply de matiere; & ſi la fluctuation eſt comme d'eaux qui forment des ondulations d'un côté à l'autre par le mouvement qu'on donne au malade, c'eſt un ſigne certain d'hydropiſie. *Du ventre.*

Les douleurs de l'hypogaſtre au bas ventre, ſoit qu'elles ſoient avec tenſion & élevation, ou ſans aucune des deux, ſoit des accidens qui ont coutume d'accompagner les maladies de la veſſie, & de la matrice; ainſi l'on voit ſouvent des tenſions, des élevations & des douleurs dans le bas ventre à ceux qui ont la pierre ou des ſuppreſ- *De l'hypogaſtre.*

sions d'urine, ou des inflammations de la vessie, ou des sacs, des schirres, des duretez, des ulceres carcinomateux à la vessie ou à la matrice ; quelquefois aussi ces sortes d'accidens ont des causes beaucoup plus legeres; ainsi lors que les matieres stercorales sont retenuës & endurcies dans le rectum, l'on trouve la même tension, la même élevation & la même douleur ; cela peut venir encore de la chute de l'épiploon qui sera extraordinairement grossi, ou de ce que les vaisseaux seminaires viennent à s'enfler, soit que la semence trop abondante y soit retenuë, soit que celle qui y passe étant trop acre attire dans ces organes une inflammation qu'on appelle fluxion des bourses.

Des lombes.

Quelques autheurs croyent que les douleurs des lombes & du dos sont toûjours dangereuses ; l'on sent néanmoins fort souvent des douleurs tres-cruelles dans les reins lors qu'on a la gravelle, sans aucun peril ; & l'on en éprouve de telles au dos & le long des lombes, dans le froid des intermittentes, dans les rhumatisme &c. sans cependant que ces maladies ayent des suites fâcheuses.

J'avouë que ces mêmes douleurs sont quelquefois produites par des causes

fort mauvaises, comme par l'inflammation & la gangrene des reins, par les abscés des reins & du pancreas, par des hydropisies de poitrine ; mais cela se doit reconnoître par d'autres signes.

Lors qu'un malade a les hyponcondres étendus, avec un assoupissement inquiet, un mal de tête & un flux de ventre fœtide, l'on doit s'attendre, suivant Hippocrate, qu'il viendra au malade proche l'oreille une tumeur qui souvent est mortelle ; car c'est une parotide qui suit une fiévre tres-maligne, & nous dirons notre pensée plus au long sur cette tumeur, en parlant des fiévres malignes.

Les douleurs qui s'excitent aux environs du nombril, avec des especes de palpitations dans les hypocondres, sont des marques d'aliénation d'esprit, parce que ces deux symptômes arrivent d'ordinaire aux mélancoliques hypocondriaques, qui n'ont pas toûjours l'esprit sain, & que d'ailleurs ces agitations qui surviennent aux fibres musculeuses du foye & de la ratte, ou des parties voisines, brouillant les humeurs de ces deux visceres, & en ébranlant rudement les nerfs, causent du trouble dans le reste de l'habitude.

CHAPITRE IX.

De la respiration, & de la voix.

IL n'y a rien qui nous puisse mieux faire connoître l'événement d'une maladie, que l'état où se trouve la respiration, parce qu'elle est d'une nécessité absolue pour la conservation de la vie.

Lors qu'un malade respire comme dans la santé, c'est un tres bon signe; cependant il y a quelques fiévres malignes où l'on ne doit pas avoir une si grande confiance au bon état où l'on voit la respiration.

Difficulté de respirer. Dans les fiévres continuës, la difficulté de respirer est mauvaise : mais elle l'est encore davantage quand elle est jointe au délire ; car la respiration est d'autant plus necessaire que les fermentations du sang sont grandes, comme lorsqu'elles vont jusqu'à troubler le cerveau. Ce signe n'est pas également mauvais en toutes les personnes ; on le doit fort craindre dans les rousseaux, car les inflammations de poitrine qui leur arrivent sont mortelles, si l'on en croit Baillou dans ses Epidemies, &

cauſe de l'acreté corroſive qui eſt dans la ſeroſité de leur ſang.

La reſpiration qui eſt rare & grande dans les maladies aiguës eſt un mauvais ſigne ; car comme elle eſt ordinaire à ceux qui ont l'eſprit occupé d'amour ou de chagrin, elle eſt une marque d'un eſprit appliqué & rêveur par la repreſentation de differens objets ; ce qui eſt une eſpéce de délire dans une maladie aiguë. *Reſpiration rare & grande.*

Celle qui eſt grande & frequente, montrant la chaleur & la grandeur des fermentations, n'eſt pas exempte de peril.

Celle qui eſt frequente & petite eſt ordinaire quand le malade ſent de la douleur en quelqu'une des parties qui ſervent à la reſpiration, parce que la douleur d'un organe augmentant à proportion qu'il agit, un malade ſouffre bien moins à la faire contracter ſouvent & legerement, qu'à luy faire produire des contractions fortes, & de longue durée. *Frequente & petite.*

La reſpiration entre-coupée, avec des ſoupirs ou des ſanglots eſt ordinairement convulſive, & par conſequent de triſte augure dans les maladies aiguës. *L'entre-coupée.*

La froide. La respiration froide dans les maladies aiguës, est un signe mortel, parce qu'elle montre une extinction de toutes les fermentations naturelles, ou bien une contraction subite de la poitrine, telle qu'on la voit dans ceux qui expirent.

Accompagnée de rallement. La respiration qui se fait avec rallement dans les maladies aiguës est mortelle, parce qu'en ceux qui doivent succomber on la remarque souvent telle un jour ou deux avant leur mort: mais elle n'est pas tout à fait si dangereuse quand elle paroît dés le commencement de la maladie; & la crainte s'évanouit bien-tôt si elle diminue pendant que la maladie croît; car les humeurs étant subtilisées par la fermentation, sont rendues plus propres à passer par le poumon sans y causer aucun embarras. Enfin celle où l'on voit que les aîles du nez sont fort agitées, est tres dangereuse, soit que ces mouvemens soient convulsifs, soit qu'ils soient produits par la grande necessité de la respiration, & par l'impuissance des muscles qui y servent.

Respiration dans les maladies longue, Toutefois les respirations qui sont contre l'état naturel, ne montrent pas des perils ni si évideus ni si prochains,

quand elles se trouvent dans des maladies longues; ainsi l'on remarque souvent des respirations tres-difficiles qui ne dépendent que de quelques legeres obstructions des nerfs qui vont au diafragme, comme Louver l'a prouvé par des experiences; quelquefois aussi elles viennent par des causes qui sont incurables, comme par un polype au cœur, qui empêche que le sang ne retourne facilement du poumon dans le ventricule gauche, ou qu'il ne soit renvoyé du ventricule droit dans le poumon; d'autrefois la respiration est embaraſſée par une hydropisie de poitrine, par un abscés, une vomique du poumon, par une augmentation de l'eau du pericarde, par des attaches du poumon à la plévre, & par plusieurs autres causes entre lesquelles la plus ordinaire est l'épaisissement des liqueurs qui circulent au travers du poumon, comme il arrive communément dans le froid des intermittentes, dans les scorbutiques, dans les hipocondriaques, dans les pâlles couleurs, & dans les cachectiques. L'experience ayant donc fait voir que les malades vivoient longtems avec les plus terribles de ces causes, l'on peut toûjours dire que la

respiration qui ne s'éxécute qu'avec de grandes difficultez dans les maladies longues, ne montre pas un peril qui soit prochain & inévitable.

De la parole. L'on peut aussi tirer quelques conjectures de la maniere dont parle un malade ; car lorsque sa voix est aigre & tremblante, elle signifie, suivant Hippocrate, un commencement de delire dépendant d'un trouble d'esprit, ou d'une irritation de nerfs qui produit des contractions aux muscles du larinx, ou quelqu'autre défaut dans les organes de la voix. Quand un homme qui a toûjours paru moderé dans ses actions, fait une reponse emportée & brutale, cela témoigne beaucoup d'aliénation d'esprit.

De la voix. La glapissante. Quand la voix est glapissante, & que les hypocondres sont resserrez, c'est une marque de convulsion; mais la convulsion paroît mieux, lors qu'avec des yeux obscurcis & sans aucun sujet de deuil le ton de la voix est triste & plaintif ; on la doit juger encore plus convulsive quand elle est entremélée de hoquets & de soupirs. Toutes ces sortes de voix sont mauvaises, principalement dans les maladies aiguës ; car dans les maladies hysteriques, la crainte

évanoüit bien-tôt par le promt nangement d'état des malades.

Lors que la voix eſt entrecoupée, ns ſoupirs ni ſanglots : mais par foi- leſſe, ou par le relâchement des par- es, c'eſt ſouvent un ſigne mortel dans ne maladie aiguë, parce que cela nontre que les muſcles ne ſont point nimez par les eſprits pour agir; cepen- lant quand cela arrive avec une gran- le ſueur, il n'y a pas tant de danger, cauſe que les muſcles peuvent avoir té relâchez par une humidité abon- lante, ſans qu'il y ait aucun deſordre lans le cerveau ou dans les nerfs ; nais pour lors on doit predire que la maladie durera beaucoup. *L'entre-coupée.*

La voix qui devient tremblante dans une longue maladie, avec un long cours de ventre qui ne paroît point entretenu par l'abondance des humeurs, eſt tres-dangereuſe, principalement dans les veillards, parce qu'elle marque un abattement général des forces. *La tremblante.*

Quand la voix manque abſolument avec douleur dans le fond de la gorge, & difficulté de reſpirer & d'avaller, dans une fiévre aiguë, ſans qu'il paroiſſe aucune tumeur, ni au dedans du goſier ni aux autres parties internes, c'eſt *La défaillante avec fiévre.*

un tres-mauvais signe ; car ce sont des symptômes tres-facheux d'une grande esquinancie.

Sans fiévre. Lors que la voix manque sans fiévre, avec difficulté d'avaller, & de respirer, & cela pendant un long-temps, l'on doit soupçonner quelque tumeur vers le commencement de l'œsophage, ou de la trachée artere. J'ay vû une extinction de voix qui duroit depuis huit ans, avec une impossibilité d'avaller de la boisson. Les liqueurs n'ayant pas assez de force pour ouvrir le passage, sans cependant qu'il parût tumeur ou ulcere dans le palais, ou dans la gorge du malade ; l'on remarqua aprés sa mort, qu'il avoit une tumeur schirreuse au commencement de l'œsophage, proche le larinx.

CHAPITRE X.

Des excrémens, & premierement des urines.

QUoi qu'il y ait plusieurs differentes sortes d'excremens, dont le Medecin tire son prognostic, il doit néanmoins s'attacher particulierement

ux ſueurs, aux urines, aux crachats, & aux matieres qu'on rend en vomiſſant, ou en allant à la ſelle; parce que toutes ces excrétions ſont en partie exprimées de toute la maſſe des humeurs dont on connoît par conſequent les diſpoſitions par l'inſpection de ce qui en ſort au dehors.

L'on peut dire en général, que toutes les évacuations qui ſoulagent le malade, lui ſont profitables, & que preſque toutes les autres lui ſont nuisibles, parce que ce ſont des effets d'un manquement de forces, ou d'une grande irritation. Nous devons penſer la même choſe de toutes ſortes d'hémorragies; c'eſt pour cette raiſon que toutes les évacuations qui ſe font dans les commencemens des maladies, ſont appellées ſymptomatiques; c'eſt-à-dire, produites par la force de la maladie même; auſſi voit-on que le malade ne s'en porte pas mieux, principalement quand elle ſont venuës d'elles-mêmes ſans que le malade ait pris aucun medicament, ou fait quelque mouvement qui les ait provoquées: mais l'on conclud mal de là qu'il ne faut jamais purger lors que la maladie ſe forme; car il s'enſuivroit auſſi contre

Regles générales ſur les évacuatiõs.

la bonne pratique, qu'on ne devroit pas saigner, puisque l'experience nous montre que les hémorragies qui arrivent vers la naissance des maladies, ne sont jamais profitables, & qu'au contraire, quand elles sont grandes, elles sont tres dangereuses, parce qu'elles affoiblissent beaucoup; c'est pourquoi Hippocrate nous apprend que l'éruption de sang qui vient au quatriéme jour, est rarement critique; & en un autre endroit il dit que la perte de cette humeur apporte des maladies soporeuses & convulsives, sur tout quand les urines ne sont pas cuites; & encore ailleurs il assure que l'écoulement du sang dans le quatriéme jour signifie une longueur de maladie; ce qu'il prouve par plusieurs exemples dans les descriptions qu'il nous a données des maladies populaires: Et quoque le cinquiéme jour ne soit nullement estimé critique; cependant parce qu'il arrive aprés le quatriéme, Hippocrate pense que les hémorragies qui surviennent en ce jour-là sont moins dangereuses. Mais je ne croy pas me devoir arrêter davantage sur cette matiere; car quoi que les évacuations qui se font dans les premiers tems de

naladies ſoient de fâcheux ſignes en
e qu'ils montrent la grandeur du mal,
'oppoſition de la Nature, & l'abon-
lance de l'humeur ; toutesfois ils peu-
ent être de tres bons effets d'une
res-méchante cauſe ; & peut-être
ans ces hemoragies ou ces évacua-
ions, le malade ſe trouveroit-il encore
lus mal. Ainſi quoiqu'un Medecin
n'en puiſſe rien aſſurer de bon, il ne
aut pas pour cela qu'il ſe faſſe ſcrupule
l'ordonner ce qui les peut procurer, ſi
lles ſont propres à la maladie, &
u'il n'y ait point de contr'indication.

Des urines.

La connoiſſance des urines eſt neceſſaire à un Medecin ; mais elle doit être jointe aux autres ſignes, ſans quoy elle laiſſe dans l'incertitude, & donne occaſion de former des jugemens temeraires. L'urine qui répond en quantité à la boiſſon qu'on a avallée, qui a une couleur d'ambre jaune, un ſédiment blanc, leger, & égal qu'on voit au milieu du fond de l'urinal ſe terminer en pyramide, eſt toûjours tres-bonne; car elle eſt ordinairement de même dans les perſonnes qui ſe portent bien. De plus, c'eſt une marque que les alimens ont été convertis en un chyle louable, & que les parties excré-

menteuſes du ſang & du chyle, ont été precipitées avec les ſeroſitez ; & même que quelques parties ſalées & huileuſes ont été diſſoutes & ſeparées de la maſſe du ſang pour communiquer cette teinture à l'urine : ainſi quand on jette dans ces urines quelques ſels ſalins,& même tant ſoit peu acides,elles ne changent point de couleur pour cela.

Elles trompent dans les fiévres malignes.

Toutefois dans les fiévres malignes l'on voit ſouvent mourir des malades qui ont des urines ſemblables à celles que nous venons de décrire;car quoique le ſang dans ces ſortes de maladies, fermente fort lentement, il ſe peut faire une coagulation de la partie fibreuſe, ſans que les ſeroſitez d'où l'urine eſt extraite,reçoivent d'alteration ; ou bien la ſeroſité qui fermente ſe dépouille de ſes parties étrangeres dans le cerveau & dans les nerfs, ce qui fait qu'il paſſe fort peu de ces matieres morbifiques avec les urines. Au reſte nous ne devons pas croire que la Nature tende à la purification du ſang, quand elle n'en ſepare pas ce qui y eſt étranger, & ce qui cauſe la maladie : c'eſt pourquoy en toutes ſortes de maladies on croit que les urines aqueuſes,

enuës, peu chargées & ſans couleur, ont mauvaiſes : cependant ſi cela vevoit de ce que le malade auroit beaucoup bû, l'on n'en pourroit rien conecturer de mal : mais hors ce cas, eſt un ſigne que le ferment du ventricule n'a pas d'action : car ce levain ne ſe mélant pas à la boiſſon, ou ne la nargeant pas des parties âcres & ſalies, elle ne peut point s'unir aux parres huileuſes extrémenticielles du ng, & de la bile, ni être filtrée ec elles dans les reins pour s'écouler nſemble par la veſſie : c'eſt pourquoy ans toutes les maladies, où le levain e l'eſtomac eſt fort affoibli, les malaes rendent des urines pâles & ſans ouleur.

L'urine ſafranée & qui teint en jaune *Jaune.* s linges qu'on y fait tremper eſt à qu'on dit une marque de jauniſſe, rce qu'elle n'eſt produite que par un elange plus abondant de la bile avec ſerosité : cependant l'urine devient aucoup plus jaune qu'à l'ordinaire, ns qu'on ſoit attaqué de cette malae lorſqu'on a pris de la rhubarbe, ı ſaffran ou d'autres choſes qui peunt colorer les urines.

L'urine noire eſt tres-mauvaiſe, *La noire & verte.*

ſuivant *Hippocrate* & *Galien* : de ſorte que ce dernier aſſure qu'il n'a vû preſque perſonne guérir aprés avoir rendu des urines noires; mais l'on doit croire qu'il entend parler des urines qu'on vuide dans les maladies aiguës car en un autre endroit, il aſſure que les hypocondriaques en rendent quelquefois de noires d'une maniere critique, & avec un ſoulagement conſiderable ; & ſi l'on en croit Vvillis, on en évacue pluſieurs fois de telles, aprés avoir pris de la Caſſe. Pour moy je croy que la pluſpart des urines noires ou vertes viennent du mélange d'une ſeroſité un peu acide avec la bile : ce qu'on peut prouver par une experience que cite *Etmuller* : il prit de l'urine jaune d'un icterique, & il y mêla differens acides qui imprimerent des couleurs tantôt noires, & tantôt vertes.

La rouge. L'Urine rouge dénote une abondance d'acide dans la maſſe du ſang, & une exaltation des parties ſulphureuſes : ainſi lorſqu'on mêle des acides un peu forts à l'urine, elle ne produit plus de ſédiment, & elle devient tres-rouge & en même tems claire & nette c'eſt pourquoy l'on doit croire que dans l'augmentation, & dans la vigueu

'une maladie où le ſang eſt mis dans
ne grande fermentation par un acide
olatil, l'urine doit paroître de même;
uſſi-bien que dans le Scorbut & dans
uelques autres maladies qui viennent
es acides : toutefois ces mêmes urines
e remarquent ſouvent dans les perſon-
nes qui ont beaucoup de ſanté aprés
qu'ils ont pris des boüillons ou des
potages de poix chiches, ou des tiſan-
nes preparées avec la garance.

Les urines teintes d'une couleur *L'ambrée.*
aune ou d'ambre ſont bonnes, parce
qu'elles montrent que les parties ſali-
nes & ſulphureuſes ſe mêlent aux ſero-
ſitez, & qu'il n'y a pas une fort grande
abondance d'acides; & qu'ainſi la pre-
cipitation des parties héterogenes n'eſt
point empêchée: c'eſt pourquoy quand
il ſe trouve de ces ſortes d'urines dans
les maladies aiguës, la fermentation
ſepare bientôt les parties hétérogenes,
& l'on voit un peu aprés dans les uri-
nes un grand ſédiment, que les Me-
decins appellent ſigne de coction.

Au contraire les urines pâlles &
aqueuſes dans les maladies aiguës, té-
moignent que les particules morbifi-
ques qui ont été ſeparées, ſe répandent
dans le cerveau, & dans les nerfs : c'eſt

pourquoy l'on voit qu'elles precedent des phrenesies & des délires perilleux; & dans les maladies chroniques, de telles urines viennent du defaut des fermentations; ainsi elles sont fort ordinaires dans la cachexie, dans les cruditez, &c.

La clarifiée. L'urine trouble qui devient claire est fort bonne, si elle devient claire en peu de tems; mais si elle ne s'éclaircit que pendant un long tems, on n'en doit pas tant esperer. Dans le premier cas il n'y a pas un fort grande abondance d'acides; & il y a beaucoup plus de parties alkalines qui donnent lieu à precipitation: car l'on est assuré par experience que les alkalis tant volatils que fixes produisent dans les urines des sedimens blancs & legers; ou si la matiere de ses sedimens s'y rencontre déja avant qu'on y mêle des substances alkalines, les urines les conserveront; c'est pourquoy dans le déclin des fiévres, qui est un tems où la plûpart des acides ont été chassez du sang, l'urine s'éclaircit fort promptement: au contraire les urines qu'on rend dans la vigueur des maladies, & celles qui precedent les mauvaises crises ou les crises imparfaites ne s'éclaircissent que deux

ou

u trois jours aprés qu'elles ont été
ndues.

Celle qu'on rend claire, & qui se
ouble au froid est bonne : car cela
ent seulement parce que les pores de
liqueur sont bouchez par les parties
treuses de l'air froid, & de ce qu'il
fait une espece de fermentation en-
ces nitres & les alkalis de l'urine; il
e semble de plus que cela montre
ue l'acide est en petite quantité dans
t excrément, & que par consequent
y a une disposition prochaine à la
paration des parties hétérogénes.

Au contraire, l'urine trouble qui le meure toûjours, & qui même ne éclaircit pas quand on l'approche du u est tres-mauvaise, parce que c'est e marque d'une abondance d'acides élez avec des parties terrestres, des s, & des souphres grossiers : ainsi la tration des parties hétérogènes ne se ut faire que tres-difficilement. *La trouble.*

L'on dit que la puanteur de l'urine la marque d'un ulcere, ou d'une ngrene des reins, ou de la vessie, incipalement quand l'urine est trou-e : cependant aprés avoir mangé de il ou des asperges, les urines sentent t mauvais quoy qu'on se porte bien:

il faut donc avoir égard à ce que la personne aura pris qui pourroit avoir causé cette forte odeur.

Celle qui est remplie de farine voltigeante. Quand on voit voltiger dans les urines de petites parties qui ressemblent au son ou à la farine, ou bien à de petites peaux, cela est mauvais non pas comme dit Galien, parce que cela vient d'une tres grande chaleur qui dissout la substance des parties mais parce que c'est un signe de pierre car cette urine est ordinaire à ceux qui sont travaillez de la pierre : à cause que par le calcul du rein ou de la vessie, il se peut rompre quelque fibre par lesquelles les sucs nourriciers s'échapent, & ne se confondant pas avec l'urine, ils y font voir ces particules voltigeantes. C'est peut-être pourquoi Hippocrate dit dans ses Aphorismes que ce sont des marques de la galle de la vessie. On voit encore quelquefois ces sortes d'atomes errans au milieu de l'urine de ceux qui ont quelque carnosité dans ses conduits, comme observe Fabrice Hilden.

L'huileuse. L'urine qui semble huileuse, & sur laquelle on voit une pellicule pareille à de la toile d'araignée est un mauvais signe, non pas parce qu'elle est produi

ar une graiſſe fonduë, comme veu-
nt quelques Medecins, car ſi vous
aprochez du feu elle ne ſe liquifiera
oint ; mais parce qu'elle vient de la
oncretion & de la fixation des parties
artareuſes ; ou comme dit Mœbius,
arce qu'elle montre qu'il y a une
bondance de ſels acides & alkalis
ans la maſſe du ſang ; & que par con-
quent le ſang étant trop ſalin & trop
rdent à raiſon de ces principes fer-
entatifs, ne peut pas avoir de par-
es douces & balſamiques pour nour-
ir le corps ; c'eſt pourquoy l'on trou-
e ces ſortes d'urines dans les phtiſi-
ues, dans les hypocondriaques, &
ans les atrophiez.

Les urines purulentes & blanchâ- *La purulente.*
res peuvent s'écouler d'un abſcés ou
'un ulcere des reins, d'une excoria-
ion de la veſſie faite par du gravier un
eu gros & de figure pointue, ou par
ne pierre raboteuſe : ce qu'on pour-
oit prouver par pluſieurs exemples.
Lœlius de la Fontaine rapporte qu'il a
emarqué des hypoſtaſes laiteuſes qui
enoient d'un abſcés du rein gauche ;
'ay vû auſſi dans une Religieuſe de
oixante ans un abſcés au rein droit,
equel étoit aſſez conſiderable pour

ſe faire ſentir par dehors au droit des lombes, & cette malade avoit ſes urines toutes laiteuſes. Aprés les remedes généraux on luy donna quelques gouttes d'eſprit de térébentine, & elle jetta une prodigieuſe quantité de gravaux avec beaucoup d'urine & de pus qui y étoit mélé: la tumeur deſenfla à l'exterieur, & l'on ne vit plus rien paroître dans ſes urines que longtems aprés. Du Laurent, Diemerbroec & quelques autres Medecins diſent qu'ils ont obſervé aprés l'empiéme, ou quelque autre abſcés ſitué en d'autres parties, des urines purulentes; & il ne me ſemble pas fort difficile de croire qu'un pus liquide paſſant des lieux où il étoit retenu dans la maſſe du ſang, trouve des tamis où il ſe puiſſe ſeparer, car nous ſçavons par des faits conſtans qu'il coule au dedans des vaiſſeaux ſanguins, & ſe porte par tout le corps ſuivant les loix de la circulation. Cependant l'on peut dire que les urines laiteuſes ſont plus ordinaires aux perſonnes qui ont la pierre, ſoit qu'elle faſſe quelquefois un ulcere dans le rein, comme l'a remarqué *Silvaticus*, ou qu'elle rompe ſeulement quelques fibres dans cet organe, dans

s ureteres, ou dans la veſſie, par
extremité deſquelles il s'échape con-
nuellement un ſuc nourricier & chi-
ux qu'y aura apporté le ſang, & qui
mêle à l'urine ſans une inſigne ſolu-
on de continuité : car ſi ce qu'ils ren-
oient étoit un veritable pus, il fau-
roit qu'ils euſſent un ulcere conſide-
ble pour répondre à la grande quan-
té de matiere corrompuë qui ſorti-
it ; ce qui ne pourroit point arriver
ns que la vie du malade fût fort en
nger.

Les urines ſanguinolentes marquent une ulceration de la veſſie ou des reins, ou la rupture de quelques vaiſſeaux nguins: elles arrivent ſouvent à ceux ui ont la pierre, ou la gravelle, par s mêmes raiſons que les urines puru-ntes. Pour diſtinguer une urine qui t rouge par le ſang qui y eſt mêlé, avec celle qui eſt rouge par les ſou-hres & par les ſels, l'on n'a qu'à y oûter de l'eau commune : car celle ui l'eſt par les ſouphres & les ſels de-ient d'un beau jaune, ce qui n'arrive as à l'autre, où l'on voit même tom-er quelque petit grumeau de ſang au ond du vaiſſeau qui la retient.

La ſanguinolente.

L'urine viſqueuſe & tenace ſe remar-

La viſqueuſe.

que assez souvent à ceux qui ont la pierre, ayant été renduë telle par le mélange de quelques sucs nourriciers qui sortent du bout des fibres rompues, ou par quelque acide coagulant. Néanmoins plusieurs Praticiens, entre autres Riviere & *Silvaticus* rapportent qu'ils ont souvent vû de pareilles urines sans pierre, ce qui peut être arrivé parce qu'avec les serositez il se filtroit par les reins des matieres ductile comme des huiles qui ne sont pas de nature à se petrifier.

Enfin ce que nous avons dit du sédiment doit être pareillement entendu des nuages qui vont au dessus, ou qui sont suspendus au milieu de l'urine: S'ils sont blancs & égaux, ils montrent un commencement de coction. J'ajouteray que quand le sédiment est pesant, qu'il s'affaise dans le fond de l'urine; ou qu'il est inégal, il ne marque rien de bon, puisqu'il signifie seulement que la matiere est fort grossiere, & qu'elle n'est pas tombée dans le fond par la precipitation que quelques sels en auront faite: mais par son propre poids: ainsi quand il vient à paroître tel que je le décris, il ne marque en aucune façon la coction, principale-

nent si c'est au commencement d'u-
ne maladie.

La suppression d'urine dans les ma- *La suppression d'urine.*
adies aiguës est mauvaise, à moins
qu'il n'y ait une sueur fort abondante
qui supplée à cette excretion ; autre-
ment l'inflammation de la vessie est à
craindre, & la rétention de ce qui doit
être évacué peut causer de grands de-
sordres. Par la même raison quand un
malade urine peu, & boit beaucoup,
cela est dangereux, principalement si
le malade ressent quelques petits fris-
sonnemens qui sont des especes de
mouvemens convulsifs.

Quand les malades rendent leur uri- *Incontinence d'urine.*
ne sans s'en appercevoir, c'est un mau-
vais signe; car ou ils sont en délire, ou
bien leurs forces sont affoiblies, & la
faculté de sentir est éteinte en eux.

CHAPITRE XI.

Des Sueurs.

COmme les personnes qui se por-
tent bien suent rarement, & que
l'insensible transpiration suffit avec les
évacuations des excrémens grossiers

pour faire dissiper les choses qui ne conviennent point à la nourriture des parties, ou au mouvement des organes, & des visceres, il faut nous regler sur les sueurs qui arrivent aprés de grands mouvemens dans des personnes vigoureuses ; & appeller mauvaises sueurs toutes celles qui ne leur ressembleront pas, soit dans leur qualité, soit dans leur quantité, ou dans la maniere dont elles s'excitent.

La sueur fœtide. La sueur puante & fœtide est un mauvais signe, parce qu'elle marque une tres-grande dissolution des parties sulphureuses, ce qu'on appelle vulgairement pourriture : mais quoiqu'elle signifie aussi que la cause qui la produit est tres-mauvaise ; cependant comme elle montre encore que les parties sulphureuses qui ont été trop dissoutes & qui fomentoient une chaleur contre nature dans le sang, s'échappent, & par consequent que la masse du sang se purifie, on peut dire que c'est un signe fort équivoque quand il est seul, & que souvent aprés ces sortes d'évacuations les malades se trouvent soulagez dans les maladies aigues.

La sueur symptomatique. La sueur qui vient au commencement de la maladie n'a pas coutume de

ſulager beaucoup : car comme toutes
ls humeurs ſont pour lors en fermen-
tion, elles n'évacuent pas notable-
ent de l'humeur qui fait le dereglе-
ent, parce qu'il ſe mêle peu de cette
umeur à la ſeroſité avant la précipi-
tion des parties hetérogenes.

Par la même raiſon on demande
ue la ſueur vienne lorſque les ſignes
coction paroiſſent dans les urines,
rce qu'alors la matiere morbifique
i eſt déja diſſoute, & qui s'eſt mê-
e avec la ſeroſité, eſt plus facilement
acuée par les pores de la peau vers
elle eſt pouſſée ; & d'où le retour
ns le ſang n'eſt guere permis qu'aux
rties qui peuvent aiſément ſe lier
ec luy.

C'eſt encore par une raiſon ſembla-
e qu'on ſouhaite que les ſueurs vien-
nt dans les jours impairs ſur la fin
s accés ou des redoublemens : car
mme nous avons déja dit, toutes les
vres aigues ont coutume de redou-
er dans les jours impairs: ainſi quand
vient une ſueur ſur la fin d'un redou-
ement, elle doit faire ſortir davan-
ge de ces humeurs dépravées qu'en
autre tems où elles ſont encore trop
barraſſées avec les ſaines.

La fiévre. clodes. Au contraire quand la sueur sort dans les fiévres, sans qu'il y ait de remission ou de relâche, c'est un mal, parce qu'elle ne tire rien de ce qui fait la maladie, ou qu'elle montre qu'il y a beaucoup d'humidité ; & par consequent que la maladie sera longue. C'est pour cela qu'Hippocrate dit en plusieurs endroits que les sueurs qui arrivent au trois, au cinq, au sept, &c. sont fort bonnes : car arrivant sur la fin des accés elles sont toûjours avec remission, & dans des momens que le pur & l'impur commencent à se dégager l'un de l'autre ; & Galien avouë que les sueurs qui viennent au quatriéme jour ne soulagent point, quoi qu'il ait mis ce jour là avec beaucoup de distinction entre les jours critiques.

Les sueurs sont profitables quand elles sont précédées par un frisson ; & elles montrent que la maladie est mediocre : car le frisson qui se trouve dans le commencement d'un redoublement prouve que la fiévre approche de la nature des intermittentes, principalement si l'on voit sur la fin de ce frisson une sueur.

Frisson Au contraire si le frisson suit la sueur,

eſt un mauvais ſigne : car le malade *avec*
'en eſt point ſoulagé , & la matiere *ſueur.*
ui fait la maladie n'eſt pas évacuée ;
nais reſtant dans les pores des mem-
ranes & de la peau , à cauſe du re-
roidiſſement qui ralentit cette matie-
e ou qui l'épaiſſit, elle s'y aigrit davan-
ıge , & picotant les fibres , elle fait
es eſpeces de mouvemens convulſifs.
C'eſt pour cela qu'Hippocrate dit que
e friſſon eſt tres-mauvais quand il
uit la ſueur , quoi-qu'il aſſure en un
utre lieu que les friſſonnemens qui
urviennent dans les fiévres ardentes,
ont coutûme de finir la fiévre , parce
qu'ils montrent que la maladie ſe chan-
ge en une eſpece de fiévre intermit-
ente. Ce ſigne eſt pourtant fort équi-
voque : car s'il y a quelque choſe de
malin même à la fiévre ardente , tres-
ſouvent il ſurvient des friſſons , des
treſſaillemens , & des tremblemens
qui ne ſont point des ſignes du chan-
gement de la maladie ; mais plûtôt de
ſa malignité.

Quand la ſueur eſt univerſelle & qu'- *Sueur*
elle ſort de tout le corps, toute la maſſe *univer-*
du ſang a plus lieu de ſe purifier par *ſelle.*
les filtrations qui ſeparent la matiere
de cette ſueur , & qui font juger qu'il

n'y a nul embaras dans aucune partie, le malade la souffre aussi aisément : c'est pourquoy la sueur qui vient de tout le corps est estimée tres-bonne.

Au contraire les sueurs qui ne sortent que d'une seule partie montrent qu'il y a ou une chaleur ou une rarefaction extraordinaire dans cette partie, ou quelque obstruction ailleurs qui fait que la serosité se dégage des autres humeurs en ce seul endroit, & que la masse du sang ne tend point à une dépuration generale.

Sueur chaude & Sueur froide.

La sueur qui paroist chaude vient d'une douce agitation des parties du sang ; car les parties d'une liqueur qui a été agitée conservent quelque tems leur mouvement : ainsi les parties de sueur qui s'éxhalent d'un sang ému peuvent encore exciter au dehors dans nos mains, un sentiment de chaleur ; si au contraire il n'y a point de mouvement dans le sang au tems qu'on sue, soit à cause de sa coagulation, ou par un empêchement de la circulation, par quelque polipe, ou par une diminution extraordinaire de la fermentation du sang même, la sueur est froide, comme il arrive à tous ceux qui tombent en foiblesse. L'on n'a que faire

avertir que la vie eſt dans un tres-
rand danger, quand ce ſymptôme
aroit dans une maladie aiguë, puiſ-
u'il eſt toûjours produit ſoit par l'af-
oibliſſement du reſſort des parties,
oit par une diminution de la fermen-
ation naturelle, ou par une obſtruc-
on des vaiſſeaux qui ſervent à la cir-
ulation, ce qui fait que la ſeroſité
'échappe par les pores des parties où
e ſang tarde à circuler, & qu'elle eſt
vacuée par ceux de la peau; ſoit enfin
ar une coagulation cauſée dans le
ang par un acide vitriolique : c'eſt
ourquoy Hippocrate dit que ceux qui
endent les excremens du ventre noirs,
nt des ſueurs froides. De tout cecy
'on a droit de conclure que les ſueurs
roides dans les maladies aiguës ſont
es ſignes mortels; & dans des mala-
ies qui ne ſont pas ſi violentes, des
narques de durée; car cela ne peut
enir pour lors que d'une abondance
le ſeroſitez, qui ſont comme nous
'avons déja dit, les cauſes les plus
rdinaires des maladies chroniques.

Les ſueurs qui ſortent abondamment avec vapeurs, & qui ne durent pas long-tems ſont tres-bonnes, car cela marque de la chaleur dans la ſueur, & *Sueurs abondantes.*

de la force dans le corps.

Sueur syncopale. Au contraire celles dont les gouttelettes s'arrêtant sur la peau prennent la figure de grains de millet, ce qu'on remarque sur tout proche le cou & la tête, ne sont pas bonnes ; elles ont coutume de paroître de même dans les syncopes & dans les défaillances. Quant à celles qui coulent en grande quantité, & long-tems dans les maladies aiguës pendant la fiévre, elles sont encore plus mauvaises ; car elles procedent d'une fiévre qu'on appelle *Elodes*, qui s'excite de ce que la serosité du sang fermente : ainsi soit qu'on les considere comme causes de la maladie, ou comme symptomes, elles sont toujours fort à craindre : car les serositez trop abondantes affoiblissent le ressort des parties, & dissolvent trop les fermens ; c'est peut-être pour cette raison qu'*Hippocrate* a dit que les sueurs qui étoient copieuses & qui couloient long-tems étoient des signes qui dénotoient des maladies; que si les sueurs étoient froides, elles marquoient une grande maladie; & que si elles étoient chaudes elles témoignoient que la maladie seroit petite ; & comme il n'y a rien qui puisse davantage évacuer le

rofitez que la purgation, il l'ordon-
: par en haut aux perſonnes robuſtes,
par en bas, aux foibles, quand ils
nt des ſueurs qui ne paroiſſent ac-
ompagnées d'aucunes mauvaiſes af-
ctions.

La ſueur profitable eſt preſque toû- *Sueur teinte de ſang.*
ours ſéreuſe ou jaunâtre ſans viſco-
té : car les ſueurs ſanguinolentes
nontrent une tres-grande diſſolution
u ſang, comme on l'obſerve en quel-
ques fiévres malignes : toutefois *Ab. Hildanus* en a remarqué ſans mali-
gnité. Pour ce qui concerne la ſueur *Obſ. 76. Cent. 8.*
iſqueuſe, elle marque ou un épaiſſiſ-
ement de la ſéroſité, ou une ſortie de
a lymphe ; ce qui arrive quelquefois
par le relâchement des filtres qui laiſ-
ent échaper des ſucs lymphatiques
qui ſe coagulent à l'air: l'on remarque
cette ſueur aſſez ordinairement en
ceux qui vont mourir. Quant à la
ſueur jaune, elle guerit ſouvent les
maladies qui viennent de la bile, com-
me on peut voir en *F. Hilden.* *Cent. 6. Obſ. 77.*

Pour ſavoir ſi une ſueur eſt bonne,
il faut examiner ce que l'on conſidere
en chaque évacuation lorſqu'on la
juge avantageuſe ; par exemple ſi le
malade eſt ſoulagé, & que la maladie

diminue, parce que pour lors c'eſt un ſigne certain qu'une partie de l'humeur qui faiſoit le deſordre ſort avec cet excrement, ainſi qu'on l'obſerve dans la ſueur qui vient ſur la fin des accés : car en ce tems-là la matiere qui cauſoit le paroxiſme, ayant été mêlée à la ſeroſité eſt évacuée plus aiſément.

Sueur aprés le manger.

Les ſueurs qui viennent aprés le repas, ou aprés le ſommeil ſans cauſe manifeſte, montrent une abondance de ſeroſitez, qui doit étre guerie par une diete exacte, ou par des purgations fréquentes : ces ſueurs font prognoſtiquer dans les perſonnes qui ne reſſentent aucun autre incommodité quelques maladies à venir qui ſeront d'autant plus grandes, que le tems où de telles ſueurs paroiſſent eſt plus proche de l'hyver, parce que c'eſt un ſigne que la premiere coction eſt tres-diminuée ; puiſque ſi la digeſtion des alimens s'accompliſſoit comme il faut, les humeurs ſeroient bien-tôt rafraichies par l'introduction du chyle dans les vaiſſeaux, loin d'étre ſi-tôt échauffées pour s'exhaler ſenſiblement à travers la peau. Et comme cette digeſtion ſe fait mieux en hyver qu'en été, ſi cet accident-là arrive dans l'hyver,

ifaut que les levains ſoient extréme-
ent alterez, & hors de leur état na-
rel ; & de plus en été l'on ſue fort
ouvent, parce que les pores ſont plus
uverts, & les humeurs plus faciles
s'émouvoir : ainſi les ſueurs n'y ſont
as des marques ſi certaines de mala-
ie qu'en une autre ſaiſon.

CHAPITRE XII.

Des Crachats.

L'On doit conſiderer avec attention
les crachats dans les maladies de la
oitrine : on en peut auſſi tirer quel-
ues conjectures générales touchant
a conſtitution du ſujet en toutes ſortes
'états, parce qu'ils viennent du ſang,
& qu'ainſi ils en doivent marquer les
qualitez. Ceux qui ſont blancs, legers,
ans être trop gluans, ni trop aqueux,
déliés, ou ſereux, & que l'on rejette
acilement ſans toux & ſans douleur,
ont des ſignes d'une bonne conſtitu-
ion, étant ſeparez d'un ſang qui ne
ermente point trop ; car dans les gran-
des fermentations du ſang, les cra-
chats ſont ou tellement fondus qu'ils

reſſemblent à de l'eau pure ; ou bien ils ſont tellement tenaces, qu'on croiroit que tout ce qui ſe ſepare de la maſſe du ſang par-là ſeroit de la glu.

Crachats ſecs dans les pleureſies.

Les pleureſies & les peripneumonies qui ſont ſéches, c'eſt-à-dire dans leſquelles on ne crache point, ou bien où l'on crache peu, ſont tres-perilleuſes, parce qu'elles démontrent une chaleur exceſſive, une tres-grande inflammation, ou un épaiſſiſſement extraordinaire de la matiere. C'eſt par les mêmes raiſons que la ſuppreſſion des crachats avec la continuation de la douleur eſt un tres-mauvais ſigne. & lorſque le râlement ſurvient au malade, l'on n'en doit preſque plus rien eſperer, parce qu'il ne rejette point ce qu'il doit rejetter, & qu'il y a une augmentation conſidérable d'inflammation dans les parties, & de coagulation dans l'humeur dont les crachats doivent être exprimés ; ce qui ſeul ſeroit à craindre, puiſque l'on croit que les crachats qui ſont blancs, ſont mauvais dans ces ſortes de maladies s'ils ſont épais & pituiteux. Les crachats ſanguinolens ſont même moins mauvais, pourveu qu'il y ait quelque choſe de blanc, ou de jaune mêlé avec

Crachats ſanguinolens.

l ſang ; parce que la matiere qu'on
ind eſt plus tenue & plus ſubtile ;
ais quand ils ſont de ſang pur & en
rande quantité , comme ils peuvent
enir d'une rupture de quelque gros
meau de l'artere du poumon, le ma-
de eſt toûjours en grand danger.

Les crachats qui n'appaiſent point
s douleurs ſont fatiguans , parce
u'ils viennent d'inflammation , &
'irritation : cependant quand ils ont
compagné la maladie dés le com-
encement , ils marquent qu'elle ne
ra pas longue , parce que pour lors
ſang eſt plus fluide. *Crachats ſymptomatiques.*

Mais ſi les crachats changent à tous
omens de couleur & de conſiſtence
és le commencement de la maladie ,
vec des douleurs tres-aiguës, ſouvent
es malades periſſent dans le troiſiéme
our : car tout cela montre un tres-
rand mouvement, & une tres-grande
crimonie dans le ſang ; d'où on peut
ger de la viteſſe avec laquelle l'hu-
eur morbifique doit avoir fait ſon
mpreſſion. C'eſt pourquoy d'ordinaire
uand les malades paſſent ce jour-là ,
s ont de coutume d'en revenir, parce
ue le ſecond redoublement des jours
mpairs étant fini , la matiere qui eſt *Crachats changeans.*

ſubtile s'eſt pû faire des routes pour ſon évacuation.

Crachement de pus. Aprés le crachement de ſang, tres-ſouvent il vient un crachement de pus qui eſt ſuivi d'une phtiſie ; pour lors ſi les crachats viennent à être tout d'un coup ſupprimez, les malades ont accoutumé de mourir : la raiſon de tous ces effets eſt que le ſang en ſe fermentant & ſejournant en quelque lieu y devient pus : or les matieres purulentes qui croupiſſent, produiſent des ulceres, le poumon en s'ulcerant fait amaigrir tout le corps, parce qu'il mêle continuellement du pus au ſang. Si donc dans ce tems-là par la perte des forces, ou par une diminution conſiderable de la vertu élaſtique des poumons l'évacuation vient à ceſſer, le pus ſe mêle plus abondament au ſang, & il le corrompt tout à fait.

Si ceux qui ont la pleuréſie ont le poumon libre ſans aucune attache à la plévre, d'ordinaire il ſe fait un empiéme qui ne ſe vuide preſque jamais par un crachement de pus; mais qu'on eſt obligé d'évacuer par une ouverture faite entre les côtes : Au contraire ceux qui ont le poumon attaché à cette membrane, ont aprés le crachement

: ſang, des crachemens purulens, : n'ont preſque jamais d'empié- ıe. La raiſon de ce phœnomêne eſt ıcile, puiſque l'abſcés de la plévre e ſe peut vuider par le poumon dans s premiers où la matiere ſera tombée ı fond de la poitrine, & qu'il le peut ort aiſément dans les derniers : mais 'un autre côté, ceux qui ont le pou- ıon attaché à la plévre, ſont plus ſu- ts à la pleuréſie, parce que comme le oûmon & cette membrane ſont, pour inſi parler, bridez & colez contre les otes, les cellules pulmonaires n'ayant as aſſez de facilité pour ſe reſſerrer ar la propre contraction de leurs bres, au moindre mouvement extra- rdinaire du ſang, il peut s'y faire uelque embaras, & des dépots.

Pour avoir une idée juſte des cra- hemens de ſang, il faut bien remar- uer la maniere dont ils ſont produits, : les ſymptômes qui les accompa- nent : car ceux qui viennent du pou- ıon ſont accompagnez de toux, & 'une expectoration aſſez violente, 'une douleur dans quelque partie de poitrine au moment que la poitrine agite & ſe reſſerre, & ils paroiſſent plus ſouvent un peu écumeux ; au

Crachemens de ſang.

contraire ceux qu'on tire ſans expectoration, viennent des glandes du fond de la gorge, ou des ſinus du nez dans leſquels ils ſont exprimés de la membrane pituitaire.

Crachats poracez. Les crachats verts de couleurs de poireaux, noirs, livides, puants, ou amers ſont tous tres-mauvais; parce qu'ils montrent qu'il y a quelques ſels âcres ou acides qui y ſont mêlez. Par la même raiſon ceux qui ſont fort ſalez & qui durent long-tems ſans rhume annoncent ſouvent la phtiſie, parce qu'ils procedent de quantité de corpuſcules acres qui ſont mêlez enſemble & qui viennent pour lors du poumon.

Crachats finiſſant les douleurs de teſte. Les douleurs de tête finiſſent fréquemment par des crachats épais, & qui ne ſentent point mauvais, parce qu'ils viennent d'une pituite gluante qui bouchoit les pores de la membrane pituitaire, qui s'étend dans tous les ſinus de la baze du crane. Si les crachats ne ſentent donc point mauvais & qu'ils ne ſortent point en façon de pus, les obſtructions de cette membrane qui donnoient occaſion à de irritations de nerfs & à des embarras de vaiſſeaux d'autour du cerveau s'évanouïſſent.

J'ay obſervé que des douleurs de te accompagnées d'un empêchement d reſpiration finiſſoient, lorſque par celque médicament, ou par quelcies injections dans le nez, les malaes avoient vuidé par cet organe des atieres dures & quaſi pétrifiées. *Obſervation.*

Les crachats ſanguins, ou purulens ui viennent des poumons, montrent u'il y a quelques vaiſſeaux rompus, u quelques ulceres dans ces parties: 'eſt pourquoy ils ſont tres-perilleux; nſi un long & frequent crachement e ſang a coûtume de préceder la rupure du vomica ou abſcés qui ſuffoque luſieurs perſonnes, ſi l'on en croit *ernel*: toutefois ſi les crachemens anguins, ou purulens s'excitent ſans oux, ou ſans douleur, ils ſont d'une noind e conſequence. Bartolin dit qu'il a vû un crachement de pus & le ſang ſans ulcere de poumon; parce qu'aparamment il ne provenoit point de ce viſcere, ou qu'il étoit cauſé par a rupture de quelques fibrilles imperceptibles, & de quelques tuyaux capillaires des plus menus qui ſe reparent promptement. Et Celſe dit que le crachement de ſang vient ſouvent ſans aucun danger aux femmes dont les *Les crachats ſanguins ou purulens.*

mois manquent à couler ; ce crachement ne dépendant que de la dilatation des pores des vaiſſeaux ſanguins du poumon ou de l'eſtomac, ou des conduits ſuperieurs, leſquels pores ſe referment facilement, quand ces vaiſſeaux ſont deſemplis.

CHAPITRE XIII.

Des vomiſſemens, & des excrémens du ventre.

DAns les vomiſſemens qui viennent ſans être excités par aucun medicament, s'il ſe fait une évacuation des choſes qui ſont nuiſibles, les malades ſe trouvent peu fatiguez, & ils s'en portent mieux bientôt aprés : ainſi parce que la pituite & la bile qui ſont deux humeurs tres-oppoſées par leurs qualitez épaiſſiſſantes & froides dans l'une, diſſolvantes & chaudes dans l'autre, ont coutume d'être les cauſes les plus frequentes des maladies: *Hippocrate* nous apprend que les vomiſſemens mêlez de pituite & de bile qui ne ſont pas fort épais, ny en trop grande quantité, ſont tres aiſés à ſupporter,

prter, & tres-profitables ; au con-
ire il a obſervé que les vomiſſemens
ſiceres ſont mauvais, (il appelle
vmiſſemens ſinceres, au rapport de *Vomiſſe-*
Galien, ceux dont les humeurs ne *mens ſin-*
ſont pas diſſoutes par les ſeroſitez,) *ceres.*
rce que c'eſt un ſigne d'une grande
aleur de la fiévre, & d'une grande
areté, cauſées dans les humeurs par
bſence des ſeroſitez ; & la ferme
nſiſtence de la matiere du vomiſſe-
ent, montre que les ſels ne ſont ni
ſartez, ni attenués, & qu'ainſi ils
uvent agir plus puiſſamment : c'eſt
purquoy dans ce cas là, afin d'em-
cher les ſels de s'attacher aux mem-
anes du ventricule, ou d'y appli-
er leurs pointes, ce qui pourroit ex-
er des ſanglots, & des convulſions,
ippocrate ordonne de boire de l'eau ;
r dit-il, *Si l'on donne à un homme*
i vomit, beaucoup d'eau à boire,
n détachera la cauſe de ſon vomiſſe-
ent avec les choſes qu'il vomit. Et
nſi le vomiſſement ſe guerit par le
omiſſement.

Toutes ces obſervations *d'Hippo-*
ate quoique tres vrayes, priſes d'une
aniere generale, peuvent ſe trouver
uſſes dans quelques cas particuliers ;

Vomiſſement de bile & de pituite.

par exemple, quoyque le vomiſſement de bile & de pituite ſoit tres-bon, ſuivant *Hippocrate*, cependant s'il dure long-tems, il détermine d'autres ſuc à prendre cette voye pour ſortir, ce qui peut beaucoup affoiblir, & ne ſoulage point le malade : Ainſi *Hildanus* a remarqué un vomiſſement ſemblable qui a duré plus de trente ans, & qui venoit preſque tous les jours ; ce qui ne pouvoit ſans doute qu'incommoder ſa malade.

Vomiſſement de matieres acres.

Les vomiſſemens cauſez par l'acrimonie des humeurs ſont penibles, laborieux, & quelquefois accompagnez de hoquets ; tous ces ſymptômes ſont mauvais, principalement s'ils ſont joints à des inquiétudes, à une voix aigre & ſonore, à des yeux chargez & remplis d'une eſpéce de mouſſe, à des délires ou bien à des convulſions ; car lorſque de tels accidens ſuivent le vomiſſement, c'eſt une marque que tous les eſprits ſont dans une agitation fort tumultueuſe, & qu'il y a dans les fibres du ventricule une irritation convulſive faite par la preſence d'une humeur tres-corroſive.

Toutefois quand le hoquet eſt excité par le vomiſſement, s'il ne dure pas

ong-tems, & qu'il s'évanouiſſe au moindre narcotique, l'on ne doit pas s'allarmer pourveu que la fiévre ne ſoit pas trop violente ; mais quand la fiévre eſt forte, que le vomiſſement continue avec ſanglots, ſouvent le foye eſt attaqué d'une inflammation, qui échauffant & agitant l'eſtomac le fait entrer en des contractions tres-frequentes.

Hoquet dans le vomiſſement.

Par ces mêmes raiſons quand la ſoif eſt grande dans le vomiſſement, c'eſt un mauvais ſigne, parce qu'elle montre une abondance de ſels acres ; & quand le malade n'eſt nullement alteré, quoique la fiévre ſoit grande, c'eſt encore le fondement d'un triſte prognoſtic, parce que c'eſt une marque de délire.

Fiévre dans le vomiſſement.

Ceux qui ſont yvres, ou qui ont été travaillez d'un long cours de ventre, ſont ſoulagez par le vomiſſement, parce que la cauſe de la maladie eſt évacuée par là, & qu'il détourne le cours de l'humeur de deſſus les parties affligées; mais quand le vomiſſement ſurvient dans un *volvulus*, eſpéce de colique, il faut que l'inflammation & l'irritation ſoient notablement augmentées, d'où il s'enſuit que le mouvement periſtalti-

Vomiſſement ſalutaire.

que des inteſtins ſe pervertit, & devient antiperiſtaltique.

Miſerere paſſion iliaque. Lorſque les vomiſſemens de matieres ſtercorales ſont paſſez, ſi la fiévre ou le cours de ventre arrive au malade, c'eſt un ſigne mortel, parce que cela montre que l'irritation n'eſt pas paſſée, mais que les forces manquent pour cauſer la contraction aux fibres du diafragme, du bas ventre, & de l'eſtomac.

Vomiſſemens mortels.

Vomiſſemens de couleurs differentes. Les vomiſſemens de couleurs differentes, de couleur de poireaux ou de verdet, de couleur noire ou noiatre, auſſi bien que ceux qui ont mauvaiſe odeur, ſont tous fort à craindre; car ils viennent d'une acidité vitriolique, & terreſtre, ou d'une diſſolution des parties ſulphureuſes de la maſſe du ſang; mais les vomiſſemens puans & fœtides ſont une marque d'une paſſion iliaque ou d'une gangréne dans le ventricule, laquelle communique cette infection aux matieres qui ſont contenuës dans ce viſcere. Toutefois *Baillou* a remarqué un vomiſſement de quarante jours, ſans fiévre, & ſans matieres noires ni, fœtides, lequel venoit d'une gangrene du ventricule. Il faut encore ſçavoir qu'aprés avoir pris

Vomiſſemens fœtides.

certains alimens, ou certains medicamens, l'on vomit ſouvent des humeurs noires, vertes &c. ſans aucun danger, parce que ces ſortes d'accidens ne ſont ſurvenus que par les teintures que les alimens, ou les medicamens ont communiquées aux matieres.

Dans les longs cours de ventre, & dans les dyſenteries, les vomiſſemens qui y arrivent ſont profitables, lors que la matiere qu'on rend n'eſt ni trop acre, ni noirâtre; car, ſelon que l'a remarqué *Hippocrate*, comme le vomiſſement lâche le ventre qui eſt trop ſerré, de même il reſſerre celuy qui eſt trop lâche, en donnant aux inteſtins des ſecouſſes qui les ôtent de la contraction où ils ſont, ou qui les déterminent à ſe reſerrer, principalement de bas en haut. Cependant s'il commençoit par des matieres noires, ou par des ſeroſitez piquantes, & copieuſes qui continuaſſent long-tems, il ſeroit à craindre que la tunique interieure de l'eſtomac ne s'ulceraſt. *Vomiſſemens noirâtres.*

Les vomiſſemens de ſang qui ſont accompagnez d'une grande fiévre, & d'une grande douleur dans la poitrine, ou vers le dos, ſont des ſignes mortels, parce que ce ſont des marques d'une *Vomiſſemens de ſang.*

rupture conſiderable des vaiſſeaux du poumon, & d'une diſtraction des parties nerveuſes & membraneuſes, ce que pluſieurs Medecins ont obſervé. Si au contraire le vomiſſement de ſang n'eſt que médiocre, & qu'on ſente quelque douleur vers le côté gauche, le peril eſt beaucoup moindre; car cela vient ſeulement de quelque legere divulſion de nerfs, & de l'obſtruction des vaiſſeaux courts & des autres veines du ventricule; car quand elles ſont bouchées, leurs petites extremitez qui répondent aux artéres, s'ouvrent, & les pores du reſte de leur canal ſe dilatant laiſſent couler le ſang dans la cavité du ventricule; vû que les artéres pouſſant toûjours de nouveau ſang, & les veines ne pouvant pas le contenir tout entier, c'eſt une neceſſité qu'il ſe faſſe un chemin par un autre endroit en rompant, ou écartant extraordinairement les parties les plus foibles. C'eſt pourquoy *Riolan & Columbus* ont remarqué pluſieurs vomiſſemens de ſang où les veines du ventricule étoient fort dilatées; & ces obſtructions ſont plus ordinaires dans les veines, qui du ventricule vont à la rate, parce qu'il y a pluſieurs perſonnes

qui ont la rate remplie d'un ſang qui circule tres-lentement.

Les vomiſſemens de pus ſont toûjours tres-ſuſpects, parce qu'ils ſont les marques d'abſcés dans les parties internes. *Sylvius Deleboë* prétend qu'ils tirent ſouvent leur origine d'un abſcés de pancreas. *Bauhin* en a remarqué qui venoient d'un abſcés du foye ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque ces glandes conglomerées ont des conduits propres qui peuvent porter la matiere purulente par le duodenum dans le ventricule. Il y a d'autres vomiſſemens purulens qui procedent d'un abſcés, ou d'une vomique qui ſe rompt dans le poumon; preſque toutes ces maladies laiſſant des ulcéres dans les parties internes, ſont ſuivies de phtiſie, de fiévres lentes, & d'atrophies, quand les malades ne meurent pas peu de tems aprés : car outre le fletriſſement, & le dérangement que ces ulceres cauſent aux organes où ils ſe forment, une partie des ſucs nourriciers ſe diſſipe avec le pus qui les corrompt d'ailleurs par ſon mélange. *Vomiſſemens purulens.*

Le vomiſſement qui vient dans le commencement des pleuréſies, eſt d'ordinaire une marque du rétabliſſement *Vomiſſement bon dans les pleuretiques.*

de la ſanté ; ce qui prouve bien que les Medecins qui l'excitent par des medicamens, ne s'éloignent pas du chemin que la nature leur indique.

Vomiſſemens extraordinaires.

Outre tous ces vomiſſemens, quelques Auteurs en rapportent de fort extraordinaires ; comme de cloux, d'aiguilles, de pointes de couteaux. *Hildanus* en cite un ſemblable Obſerv. 43. cen. 2. mais l'on doit dans ces ſortes de rencontres, avoir un peu pour ſuſpecte la bonne foy d'un malade, ou ſuppoſer qu'il a avallé ces ſortes de ferremens, ſans s'en être apperçû, comme cela peut arriver durant le ſommeil, ou dans un égarement d'eſprit, étant impoſſible qu'ils ſe ſoient formez dans le ventricule. *Quorcetan* en raconte encore un fort remarquable d'une malade de Poitou, qui jettoit de tems en tems quelques petits poils dans les matieres qu'elle vomiſſoit : Il dit qu'il luy donna un peu de poudre algarot, & qu'elle jetta une quantité prodigieuſe de cheveux, avec un ver d'une grandeur conſiderable, & qu'en ſuite elle ſe porta bien. Les vomiſſemens extraordinaires qui arrivent dans les maladies longues, préſagent aux malades une ſanté future,

rce qu'ils rejettent par ce moyen la
ufe de leur maladie. Je ne parle point
un vomiſſement de pierres dont un
emple a été cité par M. Greu, parce
'il avouë que la malade avalloit des
erres, des pipes à Tabac, & d'autres
atieres qui contribuoient à la géné-
tion des pierres qu'elle vomiſſoit.

Des excremens du bas ventre.

Le Medecin peut tirer diverſes con-
jectures des excrémens du ventre infe-
rieur; car premierement, il y a pluſieurs
maladies qui ont coutume de ceſſer par
s flux de ventre ainſi l'hydropiſie
ommençante, & la leucophlegmacie
terminent heureuſement par les flux
e ventre aqueux, la ſurdité par les bi-
eux, & les inflammations de l'œil, par
outes ſortes de diarrhées, parce que
a cauſe de la maladie eſt détournée de
eſſus les parties qu'elle incommodoit,
qu'elle prend une autre route plus
cile pour ſortir. Il y a beaucoup d'au-
res maladies au contraire où le cours
e ventre eſt fort nuiſible, comme
ans la phtiſie, principalement aprés
a chute des cheveux, parce qu'il eſt
our lors une preuve de la foibleſſe de
a nature, & de l'acreté de l'humeur.
L'on remarque encore que d'ordinai-
e quand le ventre eſt pareſſeux & dur,

l'on eſt ſujet à des chaleurs d'entrailles, à des convulſions, &c. parce que les parties hetérogènes de la maſſe du ſang ne ſe déchargeant point par les ſelles ſe remêlent aux humeurs qui le répandent plutôt dans le genre nerveux.

Il ne faut pas penſer avec *Hippocrate* que les *diarrhées* ſont toûjours mauvaiſes dans les peripneumonies & dans les pleuréſies ; car dans nos Regions qui ſont un peu plus froides que celle d'Hippocrate, l'on voit que ceux qui ſont attaquez de ces maladies, ſont ſouvent délivrez par-là ; principalement quand ces cours de ventre viennent de la force de la nature, ou de quelque purgatif ; vû que ces évacuations rendant tous les vaiſſeaux du corps plus libres, elles font que le ſang y coule avec moins de danger de s'extravaſer, & de cauſer des obſtructions ; c'eſt pour cela que dans ces ſortes de maladies, quand les habiles Medecins trouvent qu'il y a un amas dans les premieres voyes, ils donnent avec hardieſſe un purgatif, ou un émetique. Il ne faut donc pas croire ce prognoſtic d'*Hippocrate*, parce qu'il eſt douteux ; car ſi le cours de ventre eſt accompagné

c ſignes ſalutaires, il guerit preſque tûjours le malade; au contraire quand l'inflammation de poitrine ſe commu-ique à l'abdomen, que le ventre de-ent plus tendu, & plus douloureux à ;eſure qu'il ſe vuide, ou qu'il y a d'au-es mauvais ſignes, ſouvent les ma-des meurent.

Les excremens du ventre ſervent en- bre au prognoſtic, par leurs qualitez articulieres; ainſi ceux qui ſont mous, és, de couleur de feuille-morte, qui 'ont pas une odeur tres-mauvaiſe, ui ſortent à l'heure accoutumée en ne quantité proportionnée à celle es alimens, témoignent que la coc-ion des alimens & la ſeparation des arties inutiles s'éxecutent tres-bien; arce que de tels excrémens ſont ſem-lables à ceux que rendent les per-onnes qui ſont en ſanté; de ſorte que ors qu'on les voit de même dans une maladie pendant pluſieurs jours, on doit croire que le malade ſortira aiſé-ment d'affaire.

Excremens de bonne conſiſtence.

Au contraire les déjections de cou-leur de jaune-d'œuf, ou verdâtres, ou noires, ou fœtides, ou purulentes, ſont toutes mauvaiſes, par la même raiſon que les vomiſſemens qui ont les

mêmes qualitez ſont de triſte préſage pourveu toutefois que cela ne dépend point des alimens, ou des medicamens car ſouvent la bile contracte des teintures extraordinaires, lors qu'on a pris quelques preparations de vitriol & le levain de l'eſtomac rend de tres mauvaiſes odeurs quand il ſe mêle à des preparations de Mars, ou de ſouphre.

Sortie des excremens qui ſoulage.

Il ne faut pas ſeulement faire attention à la quantité des excrémens qui ſortent, mais il faut particulierement prendre garde ſi l'humeur qui ſort eſt celle qui doit être évacuée, & ſi la malade ſe trouve ſoulagé ; car quelque fois l'évacuation paroiſſe trop grande, cependant quand cela n'affoiblit point trop, & que le malade ſent quelque ſoulagement, c'eſt une bonne marque.

Déjections ſincéres.

Les déjections ſincéres, c'eſt-à-dire, qui ne ſont point du tout mêlées à des ſeroſitez, ſont mauvaiſes, lorſqu'elles viennent dans les maladies qui commencent, principalement dans les dyſenteries, parce que les ſels étant moins rompus ou diſſouts, ont plus de maſſe en pareil volume ; ainſi ils agiſſent, & corrodent plus puiſſamment.

Lienterie.

Pour ce qui regarde la lienterie, où

n rejette par en bas les alimens presque cruds, c'eſt toûjours un tres mechant ſymptôme, en quelque maladie que ce ſoit, parce qu'elle montre que ction du levain de l'eſtomac eſt tout-fait perdue, ou que les organes de la emiere coction n'ont plus la force ſe contracter, & de retenir la matere de la nourriture.

Les déjections graſſes & viſqueuſes, nt à craindre, ſur tout dans les dyteries, parce qu'elles ſignifient la rce de l'humeur qui ronge & qui agule. *Déjections viſqueuſes.*

Celles qui ſont pleines de mouſſes umeuſes, & bilieuſes, ne ſont oint ſans danger dans les maladies guës ſuivant les obſervations d'Hippocrate; cependant parce que nous oyons ſouvent qu'elles emportent la uſe des maladies, & qu'elles ſont ofitables, nous croyons ce ſigne-là rt équivoque. Toutefois lorſqu'elles roiſſent avec des forces abatuës, un entre dur, & enflé, on n'en peut rien édire de bon, parce qu'elles déclarent qu'il y a une grande fermentation ans les humeurs, & qu'il s'engendre eaucoup de vents, ou qu'il y a une iſpoſition inflammatoire dans le bas entre. *Bilieuſes.*

Les petites évacuations. Les petites évacuations qui ne répondent point à la grandeur de la maladie font apprehender qu'il ne se fasse dans ce tems-là un effort inutile pour l'expulsion de l'humeur visqueuse qui restant mêlée avec les autres, ou croupissant en quelque endroit, ne peut être que fort nuisible.

Déjections aqueuses. Les déjections aqueuses ou liquides sont plus mauvaises dans les maladies soit aiguës soit longues, que celles qui s'épaississent peu à peu, non seulement parce qu'elles n'entrainent pas avec elles la matiere morbifique, mais aussi parce que dans le commencement des maladies aiguës, cela marque une relaxation des fibres, & une abondance d'une serosité acre qui fermente; & dans les maladies longues, les flux de ventre aqueux ont coutume de venir par quelque embaras qui se fait dans la veine porte; puisque si le sang des intestins ne peut pas facilement arroser ces organes, la serosité se doit filtrer plus abondamment par leurs petites glandes; & quand les pores de ces glandes viennent à être ouverts plus que de coutûme, en sorte qu'il y puisse passer quelque partie de la substance rouge du sang, la serosité qui coule en

a teinte, c'eſt à raiſon de cette ob-
ſtruction des rameaux de la veine por-
t, qu'on voit ſouvent des flux de
ntre ſereux à ceux qui ont des ſchi-
s au foye, & à ceux qui ont le mé-
ntere farcy de tumeurs glanduleuſes.

Les déjections ſanglantes ſont ordi-
nairement dangereuſes, ſoit qu'elles
ient accompagnées de douleur, ou
u'elles ne le ſoient pas; cependant le
ux hemorroïdal eſt quelquefois tres-
lutaire en pluſieurs maladies tant
gues que chroniques.

Les déjections rougeâtres ſont de *Sanglantes.*
néchant augure, parce qu'elles ſont
roduites par une grande quantité de
arties ſalines qui ſont fort en action,
qui attenuent exceſſivement le
ang. Enfin ce qui ſort du ventre ſans
que le malade s'en apperçoive, eſt un
nauvais ſigne, parce qu'il montre que
'eſprit du malade eſt aliéné; toutefois
'on a ſouvent vû dans les dernieres
iévres malignes, où tout ſembloit de-
eſperé, que les malades ſe tiroient
'affaires par cette voye.

S'il ſort des vers dans le commence- *Vermi-*
ment de la maladie, principalement *neuſes.*
ſans aucun excrémens, c'eſt un triſte
ſigne, parce que cela vient de l'acreté

de la matiere morbifique, & de la grande disposition à la pourriture : au contraire dans l'état & sur la fin, l'on en doit peu apprehender, parce que cela dépend d'une fermentation precedente qui a fait un dépôt d'excrémens qui ont donné naissance à ces insectes.

L'on peut encore juger du peril de cours de ventre, par les symptomes ainsi lorsqu'ils sont accompagnez d'hémoragie des gencives, ils sont dangereux a cause de la constitution acre & scorbutique du sang ; quand des sueurs froides sont de la partie, ils signifient une dissipation des esprits.

CHAPITRE XIV.

De quelques Remarques touchant le prognostic.

Nature, âge, Saison, Region.

CEux dont la maladie est plus conforme à leur nature, à leur âge à leur habitude, à la saison, au païs où ils vivent, sont beaucoup moins en danger que ceux dont l'infirmité n'a aucun rapport avec ces choses, suivant l'observation *d'Hippocrate*, qui nous marque par là l'utilité qu'on peut tirer pour le prognostic, en examinant toutes

s differentes particularitez. Ainsi, r exemple, une fiévre ardente est us dangereuse dans un vieillard, que ns un jeune homme, parce que dans lui-la les vaisseaux étant plus durs plus cassans, ou plus usez ils peuvent moins prêter à l'effort que font liqueurs qui fermentent, & se mpre plus aisément. De plus la masse leur sang est moins propre à fermen-; car elle est dépouillée d'une grani partie de ses principes sulphureux, tifs & balsamiques: ainsi elle ne peut s si exactement se purifier, puisque purification ne s'accomplit que par moyen de la fermentation. Ceux ui ont la plévre attachée aux pouons, sont plus sujets aux pleuréſies e les autres, & elles sont chez eux us legeres, parce que la matiere qui it la maladie, peut s'évacuer par les isseaux excrétoires du poumon; ainsi mpième ne suit jamais ces sortes de euréſies. D'ailleurs ils tombent souent en cette maladie, ou par l'agitaon & le tiraillement du poumon, ou r l'interception que causent au mouement des liqueurs, les brides qui nt ce viscere contre les côtes. Et mme tout cela peut venir quoique

le ſang ſoit peu coagulé, & qu'il y
peu de changement dans ſes princip
le malade ſe guerit plus aiſémen
parce qu'elle a des cauſes plus leger

Excep-tion. Cependant la regle générale prop
ſée au commencement de ce chapi
a pluſieurs exceptions ; ainſi bien q
les fiévres quartes ſoient plus ordinai
en Automne, elles y ſont néanmoi
plus dangereuſes. Ceux qui vienne
de parens épiléptiques, de gouteu
&c. ſont plus ſouvent affligez d'épil
ſie, de gouttes, &c. c'eſt pourquoy
gueriſſent beaucoup plus difficileme
que ceux qui n'ont point de tels ma
par droit d'héritage. Comme il ſer
tres-long de rapporter toutes les
ceptions que peut avoir cette regl
nous n'en parlerons pas icy davantag
parce que nous reſervons cela pour
prognoſtic particulier des maladies.

Excep-tion. Entre les choſes que ſouffre le mal
de, l'on doit principalement obſerv
ſes douleurs, & les manieres dont
actions ſont empêchées ; mais pa
ce qu'il y a diverſes actions bleſſé
qui peuvent ne point venir à la co
noiſſance du malade, & pluſieurs au
tres dont le Medecin peut s'apperc
voir ſans les luy demander ; & enſ

ques autres dont nous avons deja
é, celles qui reſtent ſe reduiront
faim, à la ſoif & à toutes les ſenſa-
s, à toutes les dépravations de
agination & de la memoire, aux
glemens du ſommeil & de la veil-
aux mouvemens deſordonnez, aux
vulſions, & aux friſſons, &c.

CHAPITRE XV.

Des Léſions des actions animales.

eſt bon en toutes les maladies, d'a-
oir l'eſprit ſain & de trouver les
mens dont on ſe nourrit dans leur
ſt naturel, & de les manger avec
z d'appetit ; car le délire, & le
out ſont deux ſymptômes qui ne
vent avoir que de facheuſes ſuites.
Premierement le dégout, & le dé- *De l'a-*
t d'appetit dans toutes les maladies *petit.*
gues, ſont des marques d'une gran-
alteration du levain de l'eſtomac,
ncipalement quand ils ſont joints à
longs cours de ventre ; car comme
ferment ſert à faire le chyle, & le
le à reparer la perte de toutes nos
meurs, toute la maſſe des humeurs

contribue à ſon tour à former un
levain ; s'il n'eſt donc point alte
elles ne ſeront pas éloignées de l
état naturel. De plus, quand il ſe
un bon chyle, l'on a ſujet d'eſp
que les autres liqueurs qui s'en eng
dreront ſeront dans un meilleur é
mais l'excés d'appetit eſt une mar
de l'activité exceſſive des levains
des diſſolvans qui font diſſiper pro
tement ce que l'on mange : ou b
c'eſt au contraire un ſigne de leur
bleſſe qui laiſſe écouler la matier
la nourriture ſans en tirer autant
ſucs qu'il eſt neceſſaire ; & comme
Hippocrate, il eſt mauvais d'être t
remply, ou trop affamé, ou d'être
quelque autre ſituation qui paſſe
bornes de la nature.

De la ſoif. A l'égard de la ſoif, nous avons d
dit que quand il n'y en avoit po
dans les maladies aiguës, cela ét
mauvais, parce que c'étoit une m
que de délire, ou de diſtillation. Qua
la langue eſt comme rôtie, ſans q
le malade reſſente la ſoif, il faut q
l'eſprit occupé ailleurs ne faſſe p
reflexion ſur ce qu'il doit ſentir,
pour lors c'eſt une marque de déli
Si au contraire l'on a une petite to

& irritante, avec une langue
ide, on eſt menacé de diſtillation
e catarre, vû que par l'abondance
ſeroſitez qui coulent des glandes,
arties acres qui ſont attachées à
ophage ſeront détrempées, & tom-
nt dans l'eſtomac pour être remê-
aux humeurs qu'elles tiendront
iſſolution.

bien loin de ſentir de la ſoif, le
de avoit une eſpece d'averſion
l'eau, & pour les liquides, avec
élire obſcur, le Medecin auroit à
un prognoſtic des plus des-avan-
ux, parce que ce pourroit être une
rophobie qui eſt toûjours tres-
gereuſe: Souvent dans cette mala-
, les malades ne boivent que dans
aiſſeau couvert, & meurent quel-
tems aprés.

outefois la ſoif qui eſt tres-grande,
ui ne s'éteint pas par la boiſſon, eſt
vaiſe, parce qu'elle montre la
deur de la maladie, & la violence
a fermentation, ou l'acreté des ſels
ſont mêlez à nos liqueurs.

es gouts dépravez, & les appetits
avagans qui viennent quelquefois
s les maladies chroniques, dépen-
t du dérangement des principes,

& témoignent que les humeurs , particulierement le levain de l'eſtom ſont hors de leur état naturel ; il cependant vray que ces appetits, qu que déreglez qu'ils paroiſſent, ſont mouvemens de la nature, qui cher quelque remede, & qui l'indique, p ce que ces ſortes de deſirs procede ordinairement des irritations qui ſ faites à l'eſtomac par des matieres étant à peu prés homogênes avec objets dont elles réveillent l'idée , excitent l'appetit , ſe mêlent avec pour ſortir plus aiſément enſem hors du corps : Et Fernel remarq qu'un homme travaillé de cette ma die , avala une grande quantité chaux vive dont il fut fort ſoulag parce que les humeurs étrangeres étoient dant l'eſtomac empêcherent cauſticité de la chaux ; & que la cha de ſon côté , corrigea les ferme étrangers : c'eſt peut-être par ce raiſon qu'Hippocrate conſideroit bea coup le gout de ſes malades , lo qu'il preferoit des alimens qui le étoient plus agréables , quoique pl mauvais en eux-mêmes, à ceux , q quoique meilleurs, étoient plus de greables.

es délires ſont mauvais en toutes *Du délire.*
es de maladies, parce qu'ils mon-
t un mouvement rapide des hu-
urs vers la tête, ou un dérange-
nt des fibres du cerveau. Il y en a
endant qui ſont moins dangereux
d'autres ; tels ſont ceux qui ſont
x, paiſibles, legers, & interrom-
, dans leſquels le malade a encore
ucoup de force, ou qui ſuccedent
es affections ſoporeuſes, qui ſont
nez par un ſommeil tranquile, ou
compagnez de joye, & de plaiſan-
ie ; car dans tous ces délires, les ma-
es ſont moins éloignez de l'état
urel : au contraire les délires ou les
lades ſont chagrins, penſifs, &
blent étudier leurs folies, où l'eſ-
t eſt aliéné ſur les choſes mêmes les
s neceſſaires, ceux qui ſont accom-
nez de foibleſſe, d'oubli & de triſ-
e, ou de ſilence, ou enfin d'un
mmeil inquiet, ou de craquement
dents, ou de mouvemens convul-
ſont tres perilleux ; car tout cela
rque un grand trouble dans l'œco-
mie animale.

Si le délire ceſſe tout d'un coup *Délire qui ceſſe.*
oique la fiévre demeure, s'il n'y a
int eu d'évacuation conſiderable,

& que les forces ſoient tres diminuée c'eſt la marque d'une mort prochain car dans ce tems-là la force du cœ étant preſqu'abatuë, ne pouſſe pas ſang avec autant de viteſſe que de co tume vers le cerveau, ce qui fait q les fibres nerveuſes étant moins com primées, ou moins agitées donne pour un moment une ſortie plus lib aux eſprits; de maniere qu'ils coule d'une façon plus irreguliere dans l organes des ſenſations, & des autr fonctions; c'eſt une obſervation d plus ſeures.

Délire avec aſſoupiſſemens.

Les délires qui ſont accompagn d'aſſoupiſſemens convulſifs, ou convulſions, de tremblemens, ou ſanglots, ſont tres-chagrinans, par qu'ils montrent que la matiere morb fique eſt remplie de particules piquan tes, & qu'au lieu de s'évacuer el pénétre dans le genre nerveux; par même raiſon les déjections blanch tres, & les urines aqueuſes ſont mau vaiſes dans les délires, parce que c évacuations ne tirent rien de la mati re qui cauſe la maladie; & qu'ainſi el ſe porte dans le cerveau & dans l nerfs.

Délire dans les

Les délires qui arrivent aux perſonn

qu

ſont fort affoiblies, & où le ſang *personnes foibles.*
ſt pas en un grand mouvement,
t auſſi d'un triſte prognoſtic; car ils
ſurviennent d'ordinaire qu'à cauſe
il y a trop peu d'eſprits, comme
n voit arriver ſouvent ſur la fin des
adies les plus longues; & ces ſortes
ielires ſont d'autant plus mauvais
ils ſont tres-cachés, & qu'ils ne
perçoivent qu'en interrogeant le
ade; & s'ils ont été précédés par
tres plus ſenſibles qui ayent rendu
alade furieux, ils ſont encore plus
lorables.

Phrenéſie.

on croyoit autrefois que la phréne-
enoit de l'inflámation des menin-
ou membranes interieures de la tê-
la paraphréneſie d'une inflamma-
du diaphragme, & les délires hipo-
driaques des mauvaiſes diſpoſitions
a rate ou du foy; mais l'ouverture
corps morts de ces eſpéces de ma-
es nous a montré le contraire: car
x où l'on a trouvé quelques veſti-
d'inflammation ou d'abſcés dans
envelopes du cerveau, étoient preſ-
tous peris par des affections ſopo-
ſes; & il eſt rare d'en trouver qui
nt morts de phréneſie, leſquels
nt le meninges enflammées: Et on

voit-on pas tous les jours des délire qui ſuivent les inflammations de l plévre, du poumon, du foye, &c. ſan qu'on puiſſe s'appercevoir aprés l mort d'aucun dérangement ni dans l cerveau, ni dans ſes membranes.

Délires hypo on dria- ques.

Quant aux délires hypocondriaque ils arrivent ſouvét a des perſonnes q ont la rate bien ſaine; & il ne paroit p que la rate ſe rencontre plus maléfici que les autres viſceres, en aucun c ceux qui ſont morts dans ces délire Il eſt vrai que quelquefois le ſang éta trop épais, & ayant beaucoup de pa ties cauſtiques & rongeantes, s'arr dans le foye, dans l'épiploon, dans méſentere, & dans la rate, parce q tous ces organes ayant leurs fibres tr délicates, & tres-extenſibles, peuve aiſément par la rupture, ou par l'e tenſion de ces filamens augmenter volume, & s'endurcir par l'amas d' ſang groſſier, & aduſte.

Para- phréne- ſies.

L'inflammation du diaphragme produit pas toûjours la paraphréneſi puiſqu'il s'y fait ſouvent des ulceres des abſcés ſans qu'on ſe ſoit appe d'aucun veſtige de délire; & l'on ſç aſſez que les abſcés & les ulceres peuvent point venir ſans inflammati

Quand les Medecins voyent donc une grande difficulté de reſpirer avec une fievre ardente & un délire, ils doivent plutôt attribuer ces ſymptomes au déreglement cauſé dans le cours des eſprits par l'irritation que la matiere fait aux nerfs, qu'à l'inflammation du diaphragme.

Si le ſommeil, ou la veille paſſent leurs bornes ordinaires, c'eſt un mauvais ſigne : au contraire s'ils ne s'éloignent point de l'état naturel, c'eſt une bonne marque, parce qu'il eſt trés rare qu'un malade meure d'une maladie de quelque durée ſans aucun changement dans ſon ſommeil & dans ſa veille.

Le ſommeil profond, & avec ſyncope qui vient dans les fiévres aiguës ne préſage rien de bon, parce qu'il montre que la matiére hétérogêne paſſe dans les pores du cerveau, & dans les nerfs. *Du ſommeil.*

Le ſommeil qui ſuit le délire, & qui l'appaiſe apporte d'ordinaire du ſoulagement au malade, parce que le trouble qui venoit de la grande impétuoſité des eſprits diminue par le relâchement que l'effuſion des ſeroſitez cauſe dans les parties nerveuſes pendant un doux ſommeil.

Quand le ſommeil eſt laborieux, eſt excité par la force de la maladi car dans le ſommeil naturel toutes l parties doivent demeurer en repos, tranquiles, & acquerir de nouvell forces : quand donc un malade ſe r veille avec peur, ou avec inquiétud n'eſt pas hors de danger, car ce fonction du ſommeil qui doit calm les mouvemens du corps & de l'eſp ne le fait pas alors ſelon l'ordre natur

De la veille. Les veilles qui viennent vers l'é de la maladie, ne doivent pas do ner beaucoup d'appréhenſion, qua même elles ſeroient jointes à un pe délire, parce qu'elles ne dépende que de la fermentation du ſang & mouvement des eſprits un peu pl fort que l'ordinaire ; mais dans tems-là les affections ſoporeuſes ſo tres-mauvaiſes, à moins qu'elles ſuivent le délire ; car comme tous l accidens ſont plus violens vers l'é de la maladie, lorſqu'on y voit u ſommeil profond & plus grand que coûtume, c'eſt un ſigne que l'hume qui cauſe la maladie ſe répand dans cerveau, & dans les parties nerveuſ des organes des ſens qu'elle embaraſ & relâche.

Les veilles ſont plus nuiſibles aux
nes gens qu'aux viellards, parce
e dans la jeuneſſe on abonde en hu-
rurs douces qui s'inſinuent aiſément
tre les fibres, & les otent de cette
ation requiſe pour être frapées vive-
nt des objets : auſſi les jeunes dor-
nt plus long-tems que les vieux ;
is ſur cela l'on doit avoir beaucoup
gard a la coutume du monde.

Enfin les ſommeils qui appaiſent la
f de la nuit, qui ſont calmes & tran-
iles, qui ne ſont ni trop longs, ni
p profonds, ſans aucun râlement ;
en un mot qui ſoulagent le malade,
nt tres-bons : ceux qui leur ſont
poſés ſont mauvais.

L'on doit tirer peu de préſages des *Des ré-*
res, cependant on peut dire, que ſi *ves.*
choſes qu'on penſe en rêvant ſont
linaires, qu'elles conviennent à la
ndition, & au temperament de celui
i rêve, & qu'elles ayent du rapport
e qu'il a fait le jour precedent, ou
e qu'il a eu envie de faire, c'eſt une
rque d'une bonne ſanté, parce que,
mme dit Hippocrate, l'ame perſé-
re dans les penſées qu'elle a eues du-
nt la journée; & qu'ainſi il faut qu'il
y ait aucun trouble dans l'œconomie

du corps. Les ſonges qu'on a en dormant, qui ſont oppoſés à ceux que nous venons de dire, ſont mauvais par des raiſons oppoſées; tout le reſte qu'on nous debite ſur la nature des ſonges, & toutes les inductions qu'on en tire, ſentent fort la ſuperſtition.

Toutes les dépravations des mouvemens tant volontaires, qu'involontaires ſont de grande conſequence.

Des convulſions, & des mouvemens convulſifs.

Les convulſions, les tremblemens, les ſenglots &c. ſont mauvais dans les fiévres; ils ſont encore extrémement périlleux lorſqu'ils ſuivent les veilles, les hémoragies, les ſuperpurgations, & les playes : car ce ne ſont pas ſeulement des marques du cours turbulent des eſprits, ou de l'irritation des nerfs mais auſſi du manque des forces : ainſi lorſqu'il vient des tremblement à ceux qui ſont affligé d'une grande maladie c'eſt un ſigne funeſte : mais on doit moins craindre ces deſordres dans les femmes hyſteriques, ou dans les hommes qui ſont ſujets aux vapeurs, parce qu'une légere irritation peut les exciter chez ces perſonnes.

Les mouvemens convulſifs, & les convulſions qui ſuivent les délires ou les affections ſoporeuſes, montren

ncore un plus grand péril, parce que
matiere acre & morbifique eſt déja
ntrée du cerveau dans les tuyaux des
erfs ; par conſequent la guériſon eſt
lus difficile : car lorſque les maladies
onvulſives attaquent les nerfs ſans
être communiquées au cerveau, elles
nt coutume d'être plus faciles à gue-
ir, comme il arrive dans toutes les
rritations douloureuſes, qui ceſſant
uſſitot que l'humeur piquante aban-
donne les parties nerveuſes, rendent le
malade dans ſa premiere ſanté.

De la foibleſſe.

La peſanteur de tout le corps avec
a foibleſſe des pieds & des mains qui
paroit dés le commencement de la
maladie, témoigne beaucoup de ma-
lignité qui empêche que les particules
ſpiritueuſes des humeurs ne ſe diſtri-
buent dans les muſcles, & ne donnent
à tous les membres leur agilité ordinai-
re; cet affoibliſſement paroit de même
dans les fiévres malignes. Les friſſons
qui viennent dans les maladies lon-
gues, ont coutume d'accompagner les
ſuppurations, & les abſcés des parties
internes ; car par la corroſion du pus,
il ſe fait dans les fibres nerveuſes un
picotement qui peut exciter de légers
mouvemens convulſifs par tout le
corps.

Des friſſons. Si dans une fiévre qui n'eſt pas intermittente, l'on voit que les friſſonne ſoient point ſuivis d'une chaleur que le malade ſoit déja tres-foible, & qu'enfin pluſieurs friſſons ſe ſuivent les uns les autres, cela eſt mortel: car ſ ces ſortes de ſymptomes arrivent dans les fiévres malignes, ils ſeront produits par l'acreté de la matiere qui picote ſans aucune regle les fibres nerveuſes; & parce que la fermentation du ſang n'aura pas aſſez de vigueur pour le débarraſſer de cette matiere: ſi les malades reſſentoient dans des tems réglez ce picotement de nerfs, il y auroit moins de danger, puiſqu'on pourroit croire que la nature de la fiévre approcheroit de celle des intermittentes.

De l'éternuement. Aprés avoir traité de tous ces differens mouvemens, il eſt juſte de parler de l'éternuement, & de la toux qui peuvent y être raportés.

L'éternuement eſt preſque toûjours un bon ſigne dans les maladies même mortelles, excepté dans les maladies du poumon: car dans les fiévres malignes Riviere dit qu'il a obſervé que c'eſt un ſigne aſſuré de la guériſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'éter-

rëment eſt une marque d'une ſenſa-
on tres-fine dans la membrane du
1z, d'une grande force de la nature,
u dégagement qui ſe doit faire de
uelques corpuſcules qui irritoient des
rties membraneuſes, & par conſe-
ent d'une convaleſcence future du
alade.

Au contraire dans les maladies de
poitrine, l'éternuëment marque l'a-
ete ſoit de l'air qui ſort du poumon,
it des humeurs qui abreuvent ce
iſcere, ce qui n'eſt pas un bon ſigne:
plus les parties affectées qui ſont
es-foibles ſe trouvent extrémement
itées par les ſecouſſes violentes, &
ſoites qui arrivent dans l'éternuë-
ent.

La toux eſt trés-mauvaiſe, ſur tout lorſquelle eſt accompagnée de crachement de ſang, parce qu'elle dilate encore davantage les vaiſſeaux qui ſont ja ouverts: elle n'eſt pas moins dangereuſe lorſqu'elle eſt jointe à l'hydropiſie, & ſur tout lorſqu'elle procede des ſeroſitez qui pénétrent dans la poitrine, ou qui preſſent aſſez le diaphragme pour empêcher ſon mouvement; enfin lorſque la toux vient d'un vice de conformation, elle ſe guérit difficile- *De la toux.*

ment ; elle eſt encore d'une cure pe
aiſée quand elle eſt convulſive.

De la douleur. La douleur eſt le ſymptome le plu ordinaire dans les ſenſations. Quan les parties interieures ſont douloureu ſes dans les fiévres aiguës , c'eſt u ſigne d'inflammation préſente , o future. Ce n'eſt pas non plus une bonn marque lorſque les douleurs des par ties externes s'évanouiſſent dans l commencement des fiévres, ſans qu'i en paroiſſe de cauſe, car l'humeur qu occupoit les parties externes rentran alors dans les vaiſſeaux, peut s'arrête dans les parties internes. C'eſt pou cela que la douleur qui ſemble alle des parties externes vers les viſceres eſt encore une trés-mauvaiſe marque car ſi l'on ſent de la douleur en un vi cere , l'on peut ſoupçonner qu'il y quelque diſpoſition inflammatoire, o quelque inflammation actuelle. Pa des raiſons ſemblables on doit extré mement craindre les douleurs de poi trine dont toutes les parties ſont ſi dé licates , & d'un uſage ſi néceſſaire ; & ne porter ſon jugement qu'avec beau coup de circonpection ſur celles d dos , & ſur les maux de gorge, quan particulierement, elles ſont accompa

nées de fiévre aiguës, ſans fluxion, ſi rhume.

Lorſqu'il n'eſt pas dans le pouvoir d'un malade de moderer ſes cris à cauſe de la violence de ſa douleur, & qu'il ſemble crier malgré lui, c'eſt un ſigne qui d'ordinaire eſt mortel dans une maladie aiguë.

Les grandes douleurs de tête qui n'ont point de relâche, & qui ſont accompagnées de fiévres aiguës menacent beaucoup, principalement quand il y a des évacuations ſuffiſantes, & que la maladie eſt dans ſa vigueur, parce qu'elle montre que tout ſe porte à la tête, & que cette partie eſt en danger de s'embarraſſer, & de s'enflamer. *Cephalaigie.*

Les douleurs qui paſſent des parties interieures aux exterieures, ou des parties ſuperieures aux inferieures ne ſont pas fort à craindre, parce que cela nous fait connoître que les humeurs ſe déchargent ſur des parties qui ſont moins utiles à la vie. *Mutation de douleurs.*

Il n'eſt pas bon néanmoins qu'un malade ne ſente pas ce qu'il doit ſentir, qu'il ait par exemple une inflammation, un éréſipele, &c. en quelque partie, & qu'il n'y ſente aucune douleur: *Privation des douleurs.*

car pour lors il faut que ſon eſprit ſoit malade, ou occupé d'imaginations confuſes qui ſont toûjours des diſpoſitions prochaines d'une alienation d'eſprit.

Remarque. Souvent les maladies ſont où l'on ſent la douleur; mais ce ſigne n'eſt pas toûjours vrai, car l'on a trouvé dans pluſieurs cadavres que les parties où les malades reſſentoient de la douleur étoient fort ſaines; ce qui pouvoit venir de ce que, par exemple, le dépot, ou la tumeur qui ſe faiſoit dans une partie trés-peu ſenſible, tirailloit des fibres qui tenoient par quelqu'une de leurs extremités à d'autres parties d'un ſentimens exquis.

Des autres ſenſations. Quant aux autres accidens qui arrivent aux ſenſations, ſi un malade ne void point, & n'entend point dans une fiévre aiguë, & dans un grand abbattement, la mort eſt fort proche; particulierement lorſque cela arrive dans la vigueur de la maladie: car ces défauts de ſenſation ne proviennent que du manque de forces, & de la perte des eſprits.

Surdité, & tintement. Quand la ſurdité, & le tintement d'oreilles ſe trouvent dés la naiſſance d'une maladie, c'eſt un fâcheux ſigne;

nais quand ils arrivent pendant la vigueur du mal, sur tout aprés le delire, ou dans une fievre maligne, c'est une bonne marque : & si l'on en croit Riviere, c'est un signe si favorable qu'il dit avoir vu mille fois dans les fievres malignes, toutes choses paroissant desesperées, les malades rechapper, lorsqu'il leur survenoit une telle incommodité.

Pour expliquer ce phénomène, je dis que quand le sang est grossier dans le commencement des maladies, il ne circule pas aisément dans l'organe de l'ouie, ce qui rend les membranes de l'oreille interne plus epaisses, & le mouvement de l'artere plus violent, d'où sont produits les tintemens, les bourdonnemens, ou la surdité même à cause de l'obstruction ; or cela ne peut être que mauvais : au contraire quand le sang passe librement dans les vaisseaux qui arrosent les pellicules nerveuses de cet organe, les fibres doivent être plus tenduës par la fermentation de la liqueur, & le son doit plus facilement s'appercevoir, à cause que les parties organiques de l'ouye sont ainsi plus mobiles aux vibrations de l'air agité. *Explication.*

De la ſurdité dans l'état de la maladie.

Lorſque la ſurdité vient vers le tems de la vigueur de la maladie, on en doit tirer la cauſe, ou du relachement des fibres, ou de ce que les glandes du conduit exterieur de l'oreille ont filtré quantité d'excrémens qui l'ont bouché : mais cette filtration montre que la maſſe du ſang commence déja à ſe purifier. De plus dans la *phréneſie*, dans la *léthargie*, & ſur tout dans les fiévres malignes, l'on voit ſouvent vers la fin qu'il arrive des parotides critiques, qui ſont des marques de gueriſon, & qui en comprimant le conduit exterieur de l'oreille, rendent le malade ſourd par l'expulſion de la matiere morbifique vers ce ſens.

Du goût & de l'odorat.

Les ſymptomes du goût, & de l'odorat dépravés ſont de méchantes marques dans les maladies : quelquefois tout ce qu'on donne au malade lui paroit pourri, & corrompu ; d'autrefois en le goûtant il luy ſemble amer ; ce qui vient des humeurs qui peuvent exciter ces ſenſations, & qui étant ſéparées de la maſſe du ſang ſont infiltrées dans les organes de la perception des ſaveurs & des odeurs; par la même raiſon qu'on voit les objets jaunes quand la bile eſt répanduë dans les

eniques de l'œil : car comme les im-
ressions des rayons de lumieres étant
orrompuës par les parties de la bile
ui ſont infiltrées dans la cornée, elles
xcitent en les traverſant, dans les fi-
res du nerf optique, un autre mouve-
ent que ſi la cornée & toutes les hu-
eurs de l'œil étoient tranſparantes &
ns couleur, ainſi qu'elles le ſont na-
urellement; & comme à l'occaſion de
e mouvement nôtre ame ſe repréſen-
e toujours un objet de couleur jaune,
arce que ces rayons ont receu par la
ile un ébranlement ſemblable à celui
u'ils auroient reçu en reflechiſſant
e la ſuperficie d'un corps de cette cou-
eur; de même lorſqu'il ſe ſépare dans
'organe de l'odorat des choſes qui en
e remuant ſuivant qu'elles ſont mo-
ifiées feroient ſentir la pourriture, les
etites parties qui s'échappent des ali-
mens qu'on apporte devant le malade,
communiquant de leur mouvement à
cette matiere déja engagé dans l'or-
gane, excitent un ſentiment de mau-
vaiſe odeur: ce qui montre une grande
diſſolution dans les principes du ſang,
& de la putréfaction dans l'humeur
morbifique, d'où on ne peut rien con-
jecturer de bon.

L'amertume de bouche eſt un ſigne d'une bile qui regorge dans le ventricule, ou qui eſt diſſoute dans la maſſe du ſang : mais pour diſtinguer l'une & l'autre de ces deux cauſes, il faut avoir d'autre ſignes.

Du froid & du chaud. Les ſenſations de froideur, ou de chaleur, montrent qu'il y a peu, ou beaucoup de fermention & de mouvement dans les liqueurs de nôtre corps : lorſqu'on s'apperçoit que quelque partie devient engourdie, on a raiſon de ſoupçonner une préparation à la paraliſie, pourvû que l'engourdiſſement continuë ; car alors il ne pourra venir que d'un embaras qui ſe trouve dans les nerfs & qui interceptera le cours des eſprits. La chaleur d'entrailles dans les maladies aiguës, eſt un ſigne de la grandeur de la fiévre, ou de l'inflammation de quelque partie interne ; & dans les maladies chroniques, c'eſt une marque d'un ſang qui ne circule pas librement : mais comme nous expliquerons plus au long les cauſes de tous ces differens accidens en parlant des maladies en détail, ceci ſuffira. J'ajoûterai ſeulement que les friſſons, comme nous avons déja dit ailleurs, qui ſuccédent à une fiévre

ontinuë ſans etre ſuivis d'évacuation
nt tres-dangereux ; parce qu'ils té-
oignent que la nature fait de vains
forts pour ſe dégager de ce qui l'ac-
ible : mais l'on ne doit pas juger de
grandeur, & du peril d'une maladie
ur la grandeur & la durée du friſſon,
ar la petiteſſe du pouls, ni par les
ncopes qui arrivent dans le tems
u'une maladie prend racine, comme
it Morton, puiſque l'experience nous
prend que tous ces ſymptomes ſont
équens dans des intermittentes qui
e ſont point perilleuſes ; & que très-
ouvent l'on n'en voit aucun dans le
ommencement des fiévres malignes ;
ais cet Autheur compte ſouvent ſur
es experiences peu ſures qu'il tâche
'ajuſter à ſon ſyſtême.

Cauſes des maladies.

Les cauſes des maladies, & de leurs
ccidens ne ſervent pas peu à faire
onnoître la deſtiné de malade ; ainſi
outes les maladies convulſives qui
rennent naiſſance par des ulceres, ou
ar des plaves, par des hémoragies,
u par des ſuperpurgations ont coûtu-
ne d'être plus dangereuſes que celles
ui n'ont point été produites par tou-
es ces choſes. Les inflammations qui
iennent dans un air froid, aprés l'uſage

des rafraîchiſſans, ou par un empêchement de la tranſpiration ſont plus difficiles à guerir. Nous donnerons les raiſons de tous ces differens phœmoménes en un autre endroit. Il ſuffit préſentement d'obſerver que les maladies qui en précedent, & en cauſent d'autres, peuvent les rendre plus ou moins perilleuſes ; ainſi il eſt beaucoup mieux que la fiévre ſuccede à une convulſion, que la convulſion ſurvienne dans une fiévre. Quand on voit que la poitrine s'engage dans une eſquinancie, on doit tout craindre: car ou les malades periſſent avant le ſeptiéme jour, ou bien ils tombent par la continuation de la maladie dans un empiéme, ſi l'on en croit Hippocrate. Quand dans une paſſion aliaque il s'excite un vomiſſement, un hoquet, un délire, ou une convulſion, le malade eſt fort en danger : de même l'experience nous enſeigne que quand la peripneumonie ſuccéde à la pleureſie, ou le délire à la peripneumonie, ce ſont de tres mauvais changemens d'affections. Nous expliquerons tout cela plus au long en parlant de ces differens ſymptomes. L'on peut dire cependant en general, que les cauſes qui ont quel-

ue choſe de caché & de malin, ont outume de produire des deſordres eaucoup plus fâcheux, comme on ent voir par les accidens funeſtes que es airs contagieux & empeſtés, les norſures des animaux venimeux, & outes les eſpeces de poiſons occaſioent : tant parce que ne connoiſſant pas la nature de ces cauſes, l'on ne peut que difficilement y apporter du remede, que parce qu'à raiſon de a ſubtilité de leurs parties, ils pénétrent d'abord l'interieur des vaiſſeaux, & attaquent la ſource de la vie.

Temps de la maladie.

Le prognoſtic dépend encore beaucoup de la connoiſſance du tems que doit durer la maladie, comme nous l'avons déja prouvé : toutefois cette connoiſſance regarde moins le genre de la maladie, que l'eſpece : car il eſt quelquefois aſſez difficile de déterminer ſi une maladie eſt aiguë, peraiguë, &c. à moins que de conſiderer tous les ſymptômes propres à l'eſpece de la maladie qu'on traite pour la rapporter à tel ou à tel genre, & juger par là de ſa durée. Si l'on en croit Hipprocrate, le *tetanus* ou l'extenſion ſe termine en quatre jours ; la fiévre tierce exquiſe en ſept accés qui comprennent treize

jours au plus. La fiévre quarte dure ſouvent ſix mois, ou un an ; mais comme tout cela ſuppoſe un détail des maladies particulieres, il eſt inutile de s'étendre davantage ſur cette matiere.

Quant à la maniére dont le malade s'eſt gouverné pour ſon boire, & pour ſon manger, ce ne doit pas être une des moindres attentions du Medecin, parce qu'il tire de là de grandes indications pour la guériſon, en obſervant ce qui a fait du bien, ou ce qui a fait du mal. De plus cela lui peut faire connoître la grandeur de la maladie, parce qu'il voit ſi l'on a pris des choſes qui peuvent avoir augmenté le déréglement, ou qui doivent l'avoir diminué. Par la même raiſon le Medecin doit s'enquerir ſoigneuſement des remedes que le malade a déja faits, & de la réüſſite qu'ils ont eue.

Enfin nous avons parlé de la quantité des évacuations du ventre en un autre lieu ; c'eſt pourquoy nous finirons icy les ſignes généraux des maladies, pour entrer dans une diſcution plus exacte de chacune.

CHAPITRE XVI.

De la nature des fiévres.

'L n'y a point de maladie plus ordi-
naire que la fiévre, ou pour mieux
re, l'on donne ce nom à la plûpart
es maladies, parce qu'elles ſe confon-
nt ſouvent avec la fiévre en général
ue l'on fait conſiſter en des mouve-
iens contre nature, qui perſeverent
ans les humeurs & dans les parties
embraneuſes, ſans ſçavoir plus pré-
iſement & avec certitude ce que ce
rme doit ſignifier ; car les Medecins
nt differens les uns des autres, lorſ-
u'il s'agit de l'expliquer.

Diverſes définitions.

Quelques-uns ont cru que la fiévre
toit une chaleur étrangere répanduë
ar tout le corps avec le ſang, ou bien
ne augmentation de la fermentation
atur lle qui ſe fait continuellement
ans nos humeurs. D'autres ont pré-
ndu qu'il ſuffiſoit que la circulation
u ſang fût plus vîte qu'a l'ordinaire
our faire la fiévre. Il y en a qui penſent
ue la fiévre n'eſt que la fermentation
es humeurs hors de ſon état naturel,
oit par l'augmentation, ſoit par la

diminution, ou par l'inégalité de
force en divers momens : Mais que
ques Modernes n'étant pas contens
toutes ces descriptions, nous l'o
voulu peindre avec d'autres douleurs
& enfin aprés de longues méditation
ils se sont persuadez qu'elle étoit u
effort de la nature, par lequel ell
tâchoit de se délivrer de la matiere q
faisoit la maladie : mais il est aisé
reconnoître qu'ils se sont tous trompe
en cherchant une cause unique & g
nérale d'effets entierement differens.

Erreur. Et l'on ne doutera point de cet
verité, si l'on fait réflexion que la fi
vre intermittente est aussi different
d'une synoque, ou de celle qu'on a
pelle causus, que l'une & l'autre
sont de la peste : ainsi il est bien dif
cile de pouvoir se persuader que tout
les fiévres viennent d'une seule sor
de dérangement des parties : ell
n'ont même aucun accident qui le
soit commun d'une maniére inséparа
Exem- ble, par lequel elles puissent être distin
ples. guées des autres maladies: les frissons
les tremblemens, les chaleurs, la soif
le pouls vîte & élevé, le délire, le
lassitudes, le dégout, les maux d
tête, la rougeur de la face, les yeu

ncellans, les urines rougeâtres, & us les autres accidens que l'on re- arque ordinairement dans les fiévres s'y rencontrent pas toûjours, & ils manifeſtent quelquefois ſans qu'il ait de fiévres.

Peut être que quelque ſectateur de *Sylvius* s'étonnera de ce que nous re- ttons le pouls vîte & fréquent pour arque certaine de la fiévre, parce u'il ſemble être produit par l'aug- entation de la fermentation, ou par a viteſſe de la circulation du ſang : nais il ceſſera de s'étonner, s'il écoute fameux Praticiens qui diſent que ce igne eſt tout-à-fait trompeur, non eulement parce que l'artere d'une nain bat quelquefois fort differem- ent de celle de l'autre ; & que par la reſſion differente des doigts du Mede- in, ou par le changement de ſituation les mains du malade, ce battement peut changer : Mais auſſi parce que dans les grandes & diverſes agitations du corps & de l'eſprit, dans les chan- gemens qui arrivent pendant le ſom- meil, ou pendant la veille, le pouls paroît ſouvent promt & élevé, ſans aucune fiévre. De plus on n'i trouve pas d'alteration dans tous les tems où l'on

Opinion de Syl- vius.

Cõtraire à l'expe- rience.

eſt contraint d'avouer que les malades ont la fiévre, & quelquefois l'on a peine a le ſentir & a l'obſerver ; ainſi *Fernel* dit, que dans les fiévres malignes le pouls eſt languiſſant, petit, rare, tardif, mais avec tant d'inégalité & d'inconſtance, qu'il paſſe tout d'un coup d'une extrémité a l'autre en devenant ou fort ou grand ou & vîte & fréquent, ou bien en prenant ſubitement d'autres modifications. Et ſi nous en croyons *Baillou*, le pouls varie de telle ſorte dans les femmes groſſes, que les Medecins qui obſervent le plus éxactement les malades y ſont ſouvent trompés en les croyant ſans fiévre, quoiqu'elle en ayent veritablement. Si le pouls fréquent n'eſt pas une marque propre & eſſentielle à la fiévre à plus forte raiſon peut-on dire que le pouls inégal ne l'eſt pas non plus: puiſque les battemens d'artére ſont aſſez égaux dans les fiévres éphemeres, ſynoques & hectique. Si du pouls nous paſſons aux autres ſymptômes des fiévres, nous ſerons encore plus convaincus qu'il n'y en a aucun qui ſeul & ſéparément pris, puiſſe la marquer avec aſſurance : mais par l'aſſemblage de pluſieurs, on diſcerne qu'un malade

la fiévre & de quelle eſpece elle eſt.

Entre tous les accidens que nous retendons ne pouvoir pas, ſans être compagnez de pluſieurs autres, caracteriſer la fiévre, quelqu'un dira eut-être que la chaleur devoit être xceptée ; mais *Sylvius* a fort bien ontré qu'elle ne ſe trouve point dans utes les fiévres, & qu'elle ſe rencone ſouvent ſans qu'on ait la fiévre. nfin cette qualité ne perſiſte pas toûurs, quoique la fiévre continuë ; nſi dans quelques fiévres, qu'on peut ppeller *algides* ou gelantes, il n'y a acun ſentiment de chaleur. Cela eſt rouvé par diverſes obſervations de avans Medecins : par exemple, *mmuller*, dit que dans une tierce interittente, il a vû au lieu du chaud qui coutume de ſuivre le froid, que le alade ſe plaignoit ſeulement de douurs vagues par tout le corps ſans reſntir aucune ardeur : mais pour ne oint recourir à des faits ſi inouis, ne voyons-nous pas tous les jours dans les fvres malignes que la chaleur, s'il y a, eſt ſi cachée que le malade y eſt inſenſible, & que le Medecin ne l'apperçoit pas, tout prévenu qu'il ſoit u'elle y doit être. Comme de tous

Refutation des Anciens.

Obſervation rare.

les accidens qui se rencontrent d'ord
naire dans les fiévres, il n'y a eu qu
le pouls fréquent & la chaleur q
ayent été regardés par de celebres A
theurs comme des caracteres essentie
de la fiévre, il seroit long & fort inut
le de parler des autres symptômes
cette occasion, parce que tout le mo
de sçait, qu'il n'y a presque aucu
fiévre où il ne manque quelqu'un
ceux-cy.

Si l'on ne peut point faire une dé
nition exacte de la fiévre, ni apport
les signes propres qui la spécifient,
peut bien moins lui donner une cau
génerale. En effet chaque fiévre a
principe different de celui des autre
le sang bouilt dans les fiévres ardent
& dans le *causus*, & presque tou
les fiévres malignes remplies de fr
sons viennent au contraire de ce q
le sang fermente moins que de co
tume.

Sur quoy l'on doit fonder les diverses indications.

Par une raison semblable, on d
conclure que le prognostic, & la m
niere de guérir les fiévres se doive
principalement tirer de leurs differe
tes especes: ainsi nous en voyons q
sont trés-legeres, d'autres qui so
tres-fortes; & enfin des troisiéme

ui par rapport aux deux premieres ,
uvent s'appeller maglignes. Il y en a
uelques-unes qui cédent aiſément aux
ſorbans & aux précipitans ; d'autres
igriſſent, ſi l'on n'a recours promp-
ment à la ſaignée ; & il y en a un
es-grand nombre qui ne ſçauroient
re gueris ſans les purgatifs.

Afin donc que nous puiſſions éta-
lir quelque choſe de conſtant & de
air dans la ſuite de ce traité , il faut
remierement parler des differentes
vres ; ce qui nous donnera lieu de
rcourir chaque eſpece avec plus de
ethode.

Difference des fiévres.

Il y a des fiévres qui dépendent de
uelques maladies , telles ſont les fié-
es qui ſuivent les grandes bleſſures
s fractures, les luxations &c. à cauſe
s ebranlemens extraordinaires que
utes les parties du corps en reçoi-
nt. On en voit qui ſont produites
r des ulceres , & par des abſcés in-
rnes dont les matieres font des irri-
tions & des diſtractions aux fibres
embraneuſes & nerveuſes des envi-
ns. Ces fiévres ſont , à proprement
rler , des accidens ou des ſymptô-
es des maladies qui attaquent les
rties ſolides. Il y en a d'autres au

contraire qui viennent ſeulement du mouvement déréglé des humeurs, & des levains étrangers qui s'y mêlent; & quoique dans le commencement de ces dernieres, les parties ſolides de nôtre corps ſoient dans une bonne diſpoſition, cependant leur tiſſu peut être tellement dérangé par le vice des liqueurs, qu'on y remarquera des deſordres à peu prés ſemblables aux maladies qui peuvent cauſer ou entretenir les fiévres accidentelles; ainſi aprés de longues intermittentes, l'on trouve ſouvent le pancréas, le foye, ou le méſentere ſchirreux. Les abſcés & les ulceres qui cauſent de la fiévre, ſont d'ordinaire dans le poumon ou dans le foye, ou dans d'autres viſcéres: nous pouvons donc dire en général qu'il y a deux ſortes de fiévres: que les unes ſont ſymptomatiques, parce qu'elles naiſſent du deſordre des parties ſolides; & que les autres au contraire ſont eſſentielles, parce que leur cauſe eſt ſeulement dans l'alteration des liqueurs, d'où procede immediatement le trouble de toute l'œconomie, lorſqu'elles ſe répandent par tout le corps.

Fiévres ſymptomatiques.

Les unes & les autres ſont inter-

rttentes, ou continuës. Les inter- *Inter-*
rittentes ont leurs accés à certaines *mitten-*
ures tous les jours, ou de deux *tes.*
jurs l'un, ou seulement le troisiéme,
c bien enfin le quatriéme jour, reve-
nt de trois ou de quatre jours l'un.
Elles qui viennent tous les jours sont
dubles tierces, ou quotidiennes :
Elles qui ont un bon jour & un mau-
vis de suite, sont appellées tierces :
Elles qui ont deux jours entiers de
bn, sont nommées quartes ; comme
e les qui en ont trois s'appellent quin-
te. Si ces fiévres ne gardent pas des
tms précis dans leurs accés, ensorte
qe les retours ne s'en fassent pas à de
oreilles heures dans les jours mau-
vis, ou si les symptomes paroissent
plindres qu'ils ne doivent être, ou
mélangés avec d'autres qu'ils n'ont
pi coutume d'accompagner, l'on dit
qe ces fiévres sont bâtardes, ou con-
fes Mais si l'on voit qu'outre les accés
qi doivent survenir dans une fiévre
mple, il y en ait encore quelqu'autre
qi appartienne à un autre fiévre,
our lors l'on dit que la fiévre est
mposée ; ainsi quand les fiévres in-
rmittentes sont mêlées entr'elles,
'n voit des doubles quartes, où un

homme a deux jours de suite la fièvre & un bon jour ; des doubles tierces où il a tous les jours des accés, mais toujours l'un plus fort que l'autre; des triples quartes, où le malade a la fièvre tous les jours, mais de sorte qu'après deux petits accés, il a le troisiéme plus violent, &c.

Continuës. Les fiévres continuës sont avec redoublement, ou sans redoublemens. Celles qui vont toûjours d'un pas égal sans redoublemens sensibles s'appellent synoques ; Celles au contraire qui ont des redoublemens de tems en tems sont ou quotidiennes ou tierces &c. Il faut encore remarquer que les fiévres continuës se trouvent quelquefois mêlées avec les intermittentes comme dans l'hémitrite, où suivant nos observateurs l'on voit un mélange de la quotidienne continuë, & de la tierce intermittente.

Enfin, soit que les fiévres soient intermittentes, ou qu'elles n'ayent aucune interruption, elles peuvent être benignes, ou malignes, avec frisson ou sans frissons, avec soif ou sans soif, avec déjections, ou sans déjections &c. ce qui leur fait recevoir differens noms suivant leurs differens symptomes principaux.

Vû que la fermention du ſang & ès humeurs ſe trouve preſque toûjours augmentée ou diminuée de ſon tat naturel dans les eſpeces de fiéres que nous venons de rapporter, il 'a ſemblé à propos de parler de la rmentation en général, comme j'ay fit, avant que de traiter des fiévres; puiſque quand même la fermentation ne ſeroit point troublée au commenement en certaines fiévres, il ſeroit ifficile qu'elle ne le fuſt bien-tôt aprés; ar de même que la fermentation du ng étant deſordonnée, les fonctions u corps ne s'executent pas bien, l'on eut pareillement dire que quand il rive quelque changement dans les rganes, la fermentation naturelle des iqueurs ne demeure pas dans le degré ue la ſanté demande.

CHAPITRE XVII.

Des Fiévres intermittentes en général.

Definition.

Les fiévres intermittentes ſont celles où les malades, en tout autre rms qu'en celuy des accés, paroiſſent n ſanté, & ſans aucun des accidens

qui ont coutume d'accompagner ces fiévres.

Division. Il y a plusieurs de ces fiévres, qui sont reglées, & d'autres qui ne le sont point : Quelques unes commencent par des frissons suivis de chaleur, à quoi succede la sueur ; quelques autres n'ont point de frissons, mais se font seulement connoître par une grande chaleur. Enfin il y en a de plus rares, où l'on ne sent que du frisson sans aucune chaleur. Ainsi quoi qu'on sache de quelle façon ces sortes de fiévres prennent naissance, l'on en juge moins par la maniere dont elles assaillent le malade, que par leurs retours, lorsqu'on les veut réduire à des especes differentes : il est aisé de voir par là que les fiévres intermittentes ne sont nommées telles que parce qu'on voit le malade entre les accés, sain & dégagé de tous les accidens qui l'accabloient pendant que la maladie le tenoit.

Fiévres reglées. L'on appelle fiévres reglées celles dont les accés laissent des tems semblables, ou égaux entr'eux : Ce retour des accés est sans doute quelque chose de surprenant dans ces fiévres. L'on voit qu'un malade est attaqué précisé-

ment a une meme heure tous les jours qu'elles sont determinées à revenir, & ... pendules n'ont pas plus de justesse: C'est ce phénomène dont tant de Philosophes & tant de Medecins ont jusqu'à present cherché inutilement l'explication ; car pour les fiévres déso... données & qui changent à tous moments, l'on conçoit assez que differentes causes les peuvent produire avec toutes leurs inconstantes varietez. *Desordonnées.*

Entre les fiévres qui sont tres-réglées, & qui paroissent sans melange d'aucune autre fiévre, l'on ne compte que la tierce & la quarte exquises, parce que la fiévre quotidienne se voit rarement ; & quand on l'observe on la trouve peu differente de certaines especes de fiévres malignes, qui dépendent d'une si grande corruption de l'humeur que les fermentations qui y excitent sans cesse, ne les pouvant jamais purifier, elles affligent continuellement toutes les parties du corps dans lesquelles ces sucs dépravés se répandent.

La fiévre tierce exquise, est celle dont l'acces dure au plus douze heures, & l'intermission au moins trente six. *La tierce & la quarte exquises.*

La fievre quarte exquise, a des

accés qui durent au plus dix-huit heures, au moins quatre ou cinq heures; & son intermission est au moins de cinquante quatre heures, & au plus de 68. heures. Ces phénomènes doivent être principalement expliqués par les differentes causes de ces fiévres.

Leurs differences.

Je remarquerai seulement ici en passant, que le froid de la fiévre quarte est plus profond, plus *contondant*, & dure plus long-tems que celuy de la tierce; de sorte que ceux qui ont la fiévre quarte croyent que le froid leur pénétre jusqu'aux os: au contraire dans la fiévre tierce le froid est plus acre, plus piquant, & plus court.

Pour ce qui est de la chaleur, elle est fort grande & fort acre dans les fiévres tierces, mais elle se distribuë d'une maniere tres-égale dans tout le corps au contraire dans les fiévres quarte elle y est inégalement répanduë, & elle n'a pas une semblable acreté.

Phénomènes à expliquer.

Avant que de déclarer mon hypothése sur la solution du problème fameux du retour des intermittentes reglées, je vais resoudre quelques propositions moins considerables qui y ont du rapport. Premierement, pourquoi plus l'intermission est longue, plus

accés eſt-il court en chaque eſpece e fievre ;

Secondement, pourquoi en douze eures au plus, ſe diſſipe-t'il dans une erce, la matiere de l'accés qui s'eſt naſſée pendant trente-ſix heures ; & ue dans les fiévres quartes 6. 12. ou 8. heur. ſuffiſent pour l'évacuation de humeur morbifique qui s'eſt reproduite & filtrée en 54. 60. ou 66. h. Troiſiémemét, pourquoi le froid de la uarte eſt-il plus long & plus grand, & a chaleur plus foible que dans la tierce?

Quatriémement, pourquoi le pouls ſt-il égal dans la tierce, & inégal dans a quarte, la chàleur étant égale dans a premiere, & inconſtante dans la econde ;

Pour répondre à toutes ces queſtions 'on doit faire quelques ſuppoſitions que nous ne laiſſerons pas de prouver afin que quand on en connoitra l'utilité, l'on n'ait aucun lieu de douter de eur certitude.

Premierement, la cauſe des fiévres intermittentes doit ètre quelque matiere qui ſe mêle ſeulement en certains tems au ſang pour le faire fermenter durant quelques heures. Or quand le ſang ceſſe de fermenter, il *Explication.*

faut que les levains qui l'excitent à c
mouvement ayent été adoucis, o
ſeparez du reſte de la maſſe des hu
meurs; de ſorte que le ſang ne fermen
teroit point de nouveau, s'il n'y avoi
quelque matiere qui rentraſt dans l
maſſe de cette humeur, pour l'émou
voir comme auparavant.

Secondement, le levain n'eſt recti
fié, ou écarté des routes de la circu
lation du ſang plutot ou plus tard qu
ſelon la differente nature du ſang, o
du levain même; & par conſequ
c'eſt delà que dépend la grandeur d
l'accés, car l'on doit ſuppoſer qu'
finit lorſque le levain eſt adouci, o
chaſſé hors des voyes de cette circu
lation.

Troiſiémement, l'on ne doit pa
douter que ce qui eſt expulſé ſur la fi
de chaque accés, ſoit par les ſueurs
ſoit par d'autres excretions, ne con
tienne beaucoup du levain qui faiſoi
fermenter le ſang; néanmoins tou
ce ferment n'a pas été pouſſé fort loi
des routes de la circulation, ou pou
mieux dire une partie de ce qui en
été détourné y peut rentrer; ainſi c
qui s'eſt ſeparé dans les glandes du
foye, du pancréas & du ventricule

put aiſément ſe confondre de rechef ans le ſang. L'on doit ajoûter à cela ue cette matiere étrangere n'étant ps tout à fait corrigée, ſe trouve diſpſée à reprendre ſes premieres qualitz par ſon mélange avec les alimens, u avec d'autres ſubſtances hétérogenes.

Quatriémement, les inquiétudes, ls nauzées, les vomiſſemens, les ouleurs du ventricule, les friſſons ans le dos, ſont autant de preuves ue la matiere qui cauſe les accés, eſt abord contenuë dans les premieres oyes & que de là elle paſſe dans le ng. Ceci ſuppoſé.

L'on pourroit croire que les levains qui produiſent la fiévre tierce, ne ſont que le chyle crud, ou moins cuit, qui ayant plus ſa douceur ordinaire retient un peu de la nature des acides qu'il a contractée, parce que la maſſe du ſang ient trop chargée de parties huileuſes, & ſulphureuſes, ne fournit pas aſez de ſels volatils au levain de l'eſtomac; vû que ſi les ſels volatils du ſang ſont extrêmement enveloppez dans es parties huileuſes, ils ne s'en ſeparont pas aiſément, ainſi le ferment ptomachal ſera languiſſant; & ſe trou- *Suppoſition.*

vant privé de ces sels subtils, & spiritueux il ne pourra pas détruire les aigres qu'il rencontrera dans les alimens, de sorte que ces parties acides s'exaltant dans la fermentation, feront un chyle qui retient de leur nature.

Au contraire la matiere hétérogène qui passe dans le sang pour former la fiévre quarte, est un chyle plus grossier & plus salé qu'à l'ordinaire, qui se mêle continuellement à un sang aigre, & tartareux; car lorsque le sang a une fois acquis de telles qualitez, les alimens se digerent mal: toutefois comme le levain stomachal est fort aigre & salé, ainsi que les humeurs dont il provient, on mange beaucoup, & le chyle est rempli de toutes les parties salines du ferment, & des alimens.

L'on voit par là d'abord pourquoi le chyle qui devient aigre dans la fiévre tierce, fait plûtôt fermenter le sang, car c'est à cause que l'un & l'autre sont de natures fort oppoſées: au contraire le chyle dans les fiévres quartes peut quelque tems circuler avec le sang, auquel il est plus homogène sans y exciter une grande fermentation; mais le chyle venant à épaissi

] ſang, & à retarder la circulation,. ; arrive que les particules du ſang ui ſéjournent dans les vaiſſeaux, ndent les parties organiques plus eſantes & plus engourdies, écartent s fibres membraneuſes, ſur tout les erioſtes, d'où ſont produits les friſ- ons qui font le commencement de accés. On obſerve encore icy que lus l'accés eſt court, plus l'intermiſ- on eſt longue; car ſi l'accés ne dure as, c'eſt une marque que le ſang ſe urifie promptement, & que la ma- iere ſe fait bien-tôt jour au travers les pores des parties, ce qui ne peut as arriver à moins que le ſang n'ait eaucoup de mouvement, ou que le hyle n'ait tres-peu de groſſiereté; & ans l'un & l'autre cas, ce nouvel paiſſiſſement du ſang, qui fait naitre le nouvel accés doit arriver plus tard, à raiſon de cette ſubtilité du chyle & du ſang.

Le froid des fiévres tierces eſt d'or- dinaire fort court, & celui des quar- tes fort long; parce que le chyle qui eſt acide dans les tierces fermente preſ- que d'abord avec le ſang qui eſt fort huileux, à peu prés de la même façon qu'on voit que les choſes qui contien- *Autre explication.*

nent des souphres & des sels, s'enflamment, ou fermentent tres-vite; cependant à cause de l'acidité du chyle, le sang perd au commencement beaucoup de son mouvement, & de sa chaleur naturelle, mais il est aussi-tôt réchaufé & ranimé par l'abondance de ses parties huileuses & volatiles: au contraire dans les fiévres quartes, la longueur du froid dépend principalement de la grossiereté du chyle, & du sang, & du peu de parties volatiles qui se rencontrent dans l'un & dans l'autre.

Le froid de la quarte plus grand

Dans la fiévre tierce, la chaleur est excessive, acre, & mordicante; & elle persiste bien plus long-tems que dans la quarte, par rapport à la durée du froid; parce que les fermentations qui se font par des sels huileux, ou dans des liqueurs huileuses, sont plus longues & plus fortes que celles qui se font par des sels simples, & dans des liqueurs qui sont dépoüillées de matieres onctueuses qui entretiennent davantage les émotions; ainsi quand on a mêlé au lait l'huile de tartre par défaillance, elle fait une fermentation beaucoup plus constante, & même plus grande avec un acide, que si cette

huile avoit été mêlée simplement a
l'eau avant le mélange de l'acide : Or
nous avons montré que la masse du
sang étoit remplie de parties huileuses
dans la fièvre tierce, & qu'elle ne
l'étoit pas dans la fièvre quarte. De
plus, ce temperament huileux du
sang, dans la fièvre tierce, empêche
les obstructions en s'opposant aux coa-
gulations des sels, & en assouplissant
les parties solides ; & c'est peut-être
sur cette raison que le pouls est égal
dans cette fièvre, & non dans la quar-
te. Nous expliquerons les autres phé-
nomènes qui regardent ces fièvres,
quand nous viendrons à parler d'elles
dans le détail.

CHAPITRE XVIII.

De la fièvre tierce, exquise ou reguliere.

L'On appelle fièvre tierce, legitime ou exquise, celle qui vient de deux jours l'un, & dont les attaques durent au plus douze heures.

Au commencement de chaque accès le malade s'apperçoit d'un frisson assez violent qui se fait sentir davantage *Caracteres.*

vers le bas du dos, & au haut d
reins. Sur la fin du friſſon, ou mên
dans le tems qu'il continuë, l'on a d
envies de vomir, des douleurs d'eſt
mac, & quelquefois l'on vomit de
bile, ou bien il vient un flux de ve
tre. Quand ces accidens ceſſent, le m
lade ſent une chaleur acre & brulan
également repanduë dans toutes l
parties de ſon corps, & quand cet
ardeur commence à ſe ralentir, la pe
devient humide par la relâcheme
des fibres, & tout le corps ſemb
inondé par la ſueur; tout cela ſe pa
en moins de douze heures: car l'
appelle tierces bâtardes, celles do
les accés durent plus de tems, & q
ſont en récompenſe beaucoup moi
violents. Enfin dans les veritables ti
ces, le pouls pendant le froid eſt le
& petit; & au contraire dans le cha
il eſt élevé & tres-vîte; toute-fo
dans l'un & dans l'autre état il co
ſerve aſſez d'égalité; l'urine eſt e
flammée, & ne ſent pas bon; les fri
ſons ne ſont pas long, & le mala
n'a coutume d'être travaillé d'une ſo
exceſſive, de la douleur de tête,
d'une difficulté de reſpirer, que da
le chaud qui eſt toûjours accompag

ne ardeur consumante, & de beaucoup d'inquietude.

Les jeunes gens qui sont bilieux, *Causes externes.*
rompts, vifs, sont plus sujets à la fiévre ierce réguliére que les autres, lorsqu'ils ont usé long-tems d'épiceries & ns violens, qu'ils ont beaucoup travaille & veillé, & qu'ils se sont fort inuiétez, principalement quand ils ont ené ces maniéres de vie durant des hangemens considerables de saisons, omme entre l'hyver & le printems, u entre l'été & l'automne.

D'où l'on peut conclurre que la *Explication.*
asse du sang est chargée de souphres & de parties huileuses ; car les aronates & les liqueurs puissantes doivent communiquer au sang les corpuscules huileux & volatils qui abondent dans leur composition. Les travaux du corps & de l'esprit, ainsi que la colere, & les exercices, font dissiper quantité de parties de la masse des humeurs. Et comme les souphres, & les huiles se dissipent moins que le reste des principes du sang, il n'est pas étonnant que ce liquide en devienne plus huileux ; & même il se peut faire que par l'agitation & le mouvement, ces souphres & ces sels se volatilisent de plus en plus.

Quand une fois le ſang a beaucou
de parties huileuſes, il contient moin
de ſels volatils purs, ou ceux qu'
contient ſont tellement embaraſſe
par ces ſortes de parties, que diffici
lement ils s'en peuvent dégager. O
doit donc conclure qu'en cette diſpo
ſition le levain de l'eſtomac n'eſt p
fort propre pour diſſoudre les alimen
parce que n'étant pas aſſez chargé d
ſels alkalis volatils, il ne peut détruir
les aigres qui y ſont : de ſorte que l
chyle ſe trouvant plus acide qu'à l'o
dinaire il fermente avec la bile, ce qu
excite un frottement, & un picotte
ment dans les fibres du *Duodenum*
& du *Pilore* : de la vient qu'on ſen
d'abord un friſſon ſur la fin du dos o
ces parties ſont ſituées, qu'on a de
envies de vomir, & quelquefois de
vomiſſemens par la contraction du pi
lore ; & ce chyle qui fermente entr
dans les veines lactées d'où il paſſe dan
le ſang ; mais comme il ne ſe ſubtiliſ
gueres davantage, & qu'il retien
encore beaucoup de ſon acidité, i
ralentit pour un moment le mouve
ment du ſang, ce qui rend les partie
exterieures froides & le pouls petit
d'ailleurs ce ſang ne circulant pas avec

filité dans les vaisseaux capilaires du poumon, l'on éprouve quelquefois de la difficulté à respirer ; mais un instant après, ce chyle indigeste qui a été mêlé au sang, excite une tres-grande fermentation ; car comme il est plus épais que le sang, & que la figure de ses parties n'est pas propre au mouvement, il ralentit d'abord le cours de cette humeur ; ce qu'il ne peut cependant pas faire sans acquerir lui-même à proportion de sa resistance plus d'effet, ou un plus grand degré de mouvment ; & comme les petites parties qui le composent sont plus grosses que celles du sang, celles-là en acquierent toûjours davantage qu'elles en perdent, parce qu'elles ont moins de superficie, par rapport à leur masse ; de sorte qu'à la fin elles coulent avec une extrême impetuosité de tous côtez, & trouvant en mille endroits des pores trop étroits pour elles, parce qu'elles sont un peu plus grossieres que les parties ordinaires du sang, il s'enfuit qu'elles ne peuvent s'ouvrir le passage sans quelques rudes frottemens contre les fibres. C'est pourquoy il s'en excite une chaleur acre qui se disperse par tout le corps. Le pouls s'eleve

par la même raiſon ; & ces mêm
particules étendant avec violence
péricrane & les meninges , doiv
cauſer de cruelles douleurs de tê
en paſſant par le poumon , elles él
giront ſes vaiſſeaux , & cauſeront
difficultez de reſpirer; parce que qua
les vaiſſeaux ſanguins ſont élargi
la trachée altere & toutes ſes ran
fications dans la ſubſtances pulm
naire ſont comprimées , ce qui re
difficile l'entrée de l'air dans le po
mon. Enfin le ſang fermentant p
qu'à l'ordinaire, irritant ou échauf
avec excés les fibres du cœur , doit-
s'étonner de ce que le pouls eſt pl
vite ? Pour la ſoif qui accompag
toûjours le chaud de ces ſortes de f
vres , elle vient de ce que la matie
groſſiere qui fait fermenter le ſan
ſe fourant dans les pores des glan
& des membranes de la gorge, emp
che la ſéparation de la ſalive. De pl
quand le ſang eſt dans un grand mo
vement , il ne ſe ſépare preſque jam
rien par les filtres , vû que pour
filtrations il faut que l'humeur à filt
ſe meuve lentement , afin de donn
lieu à la deſunion de ſes differens pri
cipes; il ſe peut faire même que les ſ

d ſang picotent la gorge. Quoi qu'il
e ſoit, le ſuc ſalivaire ne ſe filtrant
pint, il eſt impoſſible que le malade
n reſſente de la ſoif, puiſque c'eſt
l coulement de ce ſuc dans la bouche
dans l'eſophage qui diſſipe cette en-
v des choſes liquides. La couleur
ge & enflamme de l'urine, vient
d l'exaltation des ſouphres groſſiers,
&du mélange de la ſeroſité du ſang
aec les parties acides contenues dans
lchyle; c'eſt pour cela que preſque
us les accidens que nous venons de
crire, finiſſent par la ſueur, vu que
s parties hetérogènes & ſalines qui
ſont mêles avec les ſereuſes dans
l tems de la grande émotion des hu-
rs, peuvent fort bien ſe dégager de
l maſſe du ſang par les differens filtres,
and le ſang n'eſt pas dans un mou-
vment ſi rapide; mais parce que di-
rs tamis qui peuvent ſeparer la ſero-
ſité du ſang, ne ſont pas tous telle-
ent hors des voies de la circulation,
ge ce qu'ils ont filtré ne puiſſe rentrer
ns le ſang; il s'enſuit qu'il y a une
rtie de la matiere qui y rentre, &
ce la maladie qui paroiſſoit éteinte ſe
veille peu de tems aprés, & excite
s deſordres ſemblables aux préce-

dens ; car, comme nous avons dit, il ſe porte une tres-grande quantité de cette matiere etrangere dans les glandes de la bouche, de l'eſtomac & des inteſtins ; ce qui fait que la boiſſon, ou les alimens doivent en paſſant par toutes ces parties ſe charger de tous ces reſtes du levain qui avoit fait fermenter le ſang, & qui doit être la cauſe d'un nouvel acces.

Enfin, l'accés continue 6. 8. 10. ou au plus 12. heures, ſuivant que le ſang a plus, ou moins de parties huileuſes & volatiles ; parce que domptant plus facilement, lorſqu'elles abondent davantage, les acides qui ſe rencontrent dans le chyle, il eſt neceſſaire que d'autant plus qu'il y aura de ces particules volatiles dans le ſang, les accés ſoient d'autant plus courts, quoiqu'ils puiſſent être plus violens.

Refutation de Sylvius Deleboé. J'admire que quelques Medecins ſe ſoient imaginez qu'il faut ſupoſer des obſtructions aux conduits lateraux du pancreas pour expliquer le retour des fiévres intermittentes ; ils tachent de prouver leur *Syſtéme* par quelques experiences. Il me ſouvient entr'autres, d'avoir lû dans Graëf, & dans *Sylvius*, qu'ils avoient fait injection de quelque liqueur

queur chargée de sels volatils teints
une certaine couleur artificielle, &
ue l'ayant seringuée dans le conduit
ancréatique d'un malade qui étoit
ort d'une fiévre intermittente, ils y
voient observé quelques obstructions
es conduits lateraux: mais il me sem-
le qu'ils ne pouvoient rien conclurre
n leur faveur de cette experience,
uisque par une autre experience Graëf
vouë en un autre endroit, qu'au
oindre froid les vaisseaux pancréati-
ues se bouchent quoique l'animal
oit vivant; d'où l'on peut inferer que
ela doit arriver encore plus aisément
ans un cadavre. De plus, s'ils avoient
encontré des obstacles dans les con-
uits du pancréas, l'on pourroit croire
vec raison que ce seroit des Symptô-
es de la maladie, puisqu'on remar-
ue dans les mêmes fiévres des ob-
tructions & des schires au foye & aux
utres glandes; ce qu'on ne voit pas
eulement dans les corps de ceux qui
ont morts de la fiévre quarte, mais
même en ceux qui sont morts de la
évre tierce. *Charles Pison* en rappor-
e plusieurs exemples dans la sect. 6.
e seroſa illuvie.

Enfin je trouve qu'il est aussi difficile

d'expliquer le retour de ces obſtruc
tions réglé en certains tems, que c
luy des accés mémes, & l'on ne ver
nous tirer d'un embaras que pour nou
jetter dans un autre encore plus gran
car l'on doit compter, que quelque
fois les retours des fiévres ſont telle
ment limitez à certaines heures, qu
les horloges ne vont pas plus juſte
ainſi il ſemble ridicule d'attribuer d
pareils effets à une cauſe variable, é
qui n'a nul fondement de conſiſtanc

Mais lorſqu'on eſt deſtitué des prin
cipes de la veritable Philoſophie, l'o
s'accoutume bien-tôt à ſuppoſer c
qu'on veut expliquer, ou bien à ac
mettre des choſes qu'on a autant d
peine à comprendre qu'à reſoudr
le problème; c'eſt ce qui eſt encor
arrivé à *Morton*, qui ayant veu quel
ques maladies ſpaſmodiques dont le
accés étoient reglez, a conclu que l
retour des fiévres intermittentes dé
pendoit des eſprits, comme s'il éto
plus aiſé d'expliquer ces retours pa
les eſprits, que par d'autres ſortes d
liqueurs.

Preuves. Il paroit au contraire, que nôtr
explication des periodes de la fiévr
tierce, ne ſuppoſe rien qu'on puiſſ

ter ; toutefois, parce que la matiere hétérogène qui se separe d'avec le sang sur la fin des accés ne se separe pas toute, & que de celle qui s'est separée une partie repasse incontinent dans le sang par les lymphatiques, on peut demander comment le residu de cette matiere morbifique, étant rejetté au sang, pourra circuler à l'ordinaire sans causer aucun trouble ? On dira même qu'il n'est pas probable que le levain de l'estomac, & la lymphe intestinale demeurent, & s'accumulent dans leurs reservoirs jusqu'au commencement d'un autre acces. Mais il est aisé de répondre, que la matiere hétérogêne qui des lymphatiques, ou de l'estomac & des boyaux repasse dans le sang, n'est pas en une quantité suffisante pour exciter une fermentation avec luy, ayant été adoucie dans l'accés precedent; au lieu que celle qui réside dans le ventricule, & qui se méle continuellement au levain de l'estomac, & à la lymphe intestinale acquiert promptement de nouvelles forces par son mélange avec les aigres des alimens ; & ces parties qui avoient été temperées par la substance huileuse & balsamique du sang,

reprenant, en s'en dégageant, leur pr
miere acidité, elles en font dévelop
dans les alimens de nouvelles qui ont
même qualité, de sorte qu'au bout
quelque tems elles deviennent en u
quantité suffisante pour exciter u
grande fermentation avec le sang ;
l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'
douze heures au plus, il s'évacue d
vantage de ces parties hétérogène
qu'il n'en entre dans le sang en trei
six ; car la grandeur de la fermen
tion, la rapidité du cours du sang
la volatilité de ses parties, doiv
fort contribuer aux differentes sepa
tions, & à la dissipation de ces he
rogénéitez, qui d'ailleurs dans la tie
sortent presque toutes par les sueu
& par les glandes cutanées ; ce qui
qu'il en rentre tres-peu dans la m
du sang : ainsi lorsque les sueurs,
les transpirations sont moindres, co
me il arrive dans la double tierce,
dans la tierce bâtarde, les accés s
plus longs & les intervalles p
courts; parce qu'alors l'humeur étr
gere ne s'échapant plus par les po
de la peau, va presque toute avec
lymphe intestinale ; qui peut fac
ment l'insinuer de nouveau, par s

es lactées, dans les humeurs qui
ulent, & qu'elle mettra de rechef
rmentation. Il est inutile de dire
les sueurs dépendent dans la tierce
parties volatiles qui sont dans le
g, & du grand relâchement qui
vient aux fibres aprés l'agitation
reuse, & en consequence duquel
pores de la peau se dilatent.

On peut facilement tirer les prog- *Prognos-*
ctics de la fiévre tierce, de ce que *tic.*
us venons de dire.

Premierement, ceux qui meurent
as l'accés d'une fiévre tierce, ou
ne autre intermittente, expirent
jours dans le froid; car lorsqu'ils
uvent atteindre le chaud de la fiévre,
en sont quittes, du moins pour
te fois, non pas seulement comme
li *Sydenham*, parce que la matiere
iérogène est écartée ou dissipée;
ris parce que le sang reprend son
uvement, & sa liquidité qu'il avoit
mme perduë dans le tems du frisson
r le mélange de cette matiere. Ainsi
Harvée assure que ceux qui sont
orts au commencement de l'accés
la fiévre tierce avoient les poumons
mplis d'un sang épaissi & comme
agulé, parce que l'humeur qui

faiſoit la maladie ne pouvoit circule
avec le ſang par des organes ſi obſ
trués.

Secondement, les tierces qui ſon
ſans aucun vice des parties internes
& ſans abbattement de forces, ſon
hors de peril, principalement quan
elles arrivent à des jeunes gens, e
été, ou au printems, & dans ce cas o
les doit conſiderer comme des dépura
tions du ſang, qui ne s'éloignent pa
beaucoup des loix de la Nature; ou
tre que les pores qui ſont fort ouvert
par la chaleur de ces ſaiſons, don
nent une iſſuë à la matiere fiévreuſe
Par des raiſons oppoſées, les fiévre
tierces qui arrivent à des perſonne
avancées en âge, en hyver ou en au
tomne, ſont plus dangereuſes; &
comme la tranſpiration eſt moindr
pour lors, il ſemble qu'elles peuven
avoir des ſuites fâcheuſes, par le lon
ſejour que la matiere doit faire dans l
ſang, ſi l'on n'a ſouvent recours à l
purgation.

Troiſiémement, il y a des tierce
intermittentes malignes, qui, comm
dit *Riviére*, ne ſont point ſans danger
bien qu'elles ayent des tems de rela
che ſenſibles: & quoique cela ſo

opoſé à Hippocrate, l'experience n'a
ps laiſſé de ſe confirmer aux dépens de
uſieurs malades dans l'année 1694.
n diſtinguoit d'abord ces ſortes de
évres par la grande foibleſſe du mala-
e, par quelque ſaignement de nez,
ar des nauzées, & ſur tout par des
ches pourprées qui ſe découvroient
ans la ſuite.

Quatriémement, les veritables
erces ont coutume de finir en ſept
ccés, pourvû qu'ils durent peu, que
e malade ſe porte bien dans le tems
e l'intermiſſion, & qu'il ne ſente
oint de grandes laſſitudes aprés les
ttaques; car tout cela montre qu'il
n'y a pas beaucoup de matiere étran-
gere, & qu'elle eſt chaſſée par la fer-
mentation ſur la fin de l'accés, ou
prés le friſſon par le vomiſſement qui
guerit quelquefois tout d'un coup le
malade, ſoit en évacuant toute la
matiere, ſoit en cauſant des ébranle-
mens aſſez violens pour faire ſortir les
parties muſculeuſes & membraneuſes
de cette tenſion qui favoriſe le retour
de la fiévre. Mais il ſurvient plus ſou-
vent des ſueurs abondantes, & des
tranſpirations copieuſes qui empor-
tent la matiere fébrile. Il arrive même

quelquefois une jaunisse aprés le quatriéme accés, laquelle apporte la santé au malade, parce qu'elle ne vient que de la dépuration de la masse du sang. On observe aussi que quand il s'éleve des galles, des croutes, ou des pustules autour des lévres ou des narines, ce sont des marques qui montrent que la tierce est à sa fin, parce que ce sont des effets d'une transpiration plus forte, plus grande, & d'une humeur plus corrosive qui coupant plusieurs filets ou vaisseaux capillaires de la peau, tres-délicate en ces endroits, y cause l'épanchement d'une lymphe sanguinolente, qui se fige à l'air & reste attachée aux ouvertures des petits tuyaux qu'elle a percés. Mais cette maladie se termine plus ordinairement par le flux de ventre qui succéde aux accés, parce que cette évacuation emporte une plus grande quantité de ce qui devoit se remêler de nouveau au sang pour produire les attaques suivantes.

Cinquiémement, quoique les fiévres tierces qui viennent l'été, & le printems, ou dont les accés sont brefs & les intermissions parfaites, ayent coutume de recevoir une prompte

guerison ; toutefois on remarque souvent que par la mauvaise maniere de vivre, par une disposition vicieuse du temperament, ou par des medicamens pris à contre-tems, cette maladie se change en d'autres, ou se rend plus opiniatre. C'est dans ces sortes de rencontres qu'*Alexandre Tralian* assure qu'elle devient quelquefois incurable ; & c'est apparemment dans les mêmes occasions que quelques-uns de nos Observateurs nous disent, qu'ils ont vû des fiévres tierces qui duroient plusieurs années.

Sixiémement, le quatriéme accés est d'ordinaire le plus fort dans les fiévres tierces : car dans ce tems-là, la maladie est en sa vigueur; c'est-à-dire, que les accidens sont plus violens : mais plusieurs fois elles finissent avant le septiéme accés.

Septiémement, lorsque la fiévre tierce ou quelque autre intermittente cesse tout d'un coup sans évacuation, & sans signe de coction, elle menace de revenir peu de tems aprés : ce qui montre bien que cette maladie dépend de levains qui sont dans nos humeurs, & qui s'y augmentent peu à peu, & par intervales jusqu'à ce

qu'ils se manifestent en excitant subtilement des émotions qui en détruisent une partie, & non pas d'un venin mêlé aux esprits, comme le pense Morton.

Guérison. Pour guerir les fiévres tierces *exquises*, l'on doit tâcher de vuider le ferment étranger qui a passé dans les vaisseaux sanguins ou qui s'est cantonné dans quelques reduits, d'empêcher qu'il ne se mêle au sang de nouveau lorsqu'il en est chassé; & qu'il ne rompe quelques tuyaux en fermentant trop violemment avec cette humeur.

Indications. On doit aussi conserver les forces du malade, adoucir ses symptômes; & en un mot corriger ou chasser la matiere qui cause la maladie, & prévenir sa reproduction en donnant au sang une disposition capable de fournir un levain stomacal bien conditionné.

Regime. On ne peut faire toutes ces choses que par les alimens ou par les remedes. La raison dicte d'abord, que le malade ne doit user d'alimens ni solides ni liquides dans l'accés, ni même un peu auparavant; vû qu'on sçait assez que le ventricule étant rempli d'un suc étranger ne peut point digerer, de sorte que les alimens se corrompent

contractent le vice de la matiere
ui fait naître dans le ſang une fer-
ientation contre nature, ce qui aug-
ente conſiderablement l'accés. Cette
gle peut cependant recevoir quel-
ue exception : car il arrive aſſez de
is que le levain qui cauſe la fiévre
cote avec tant de violence les fibres
u ventricule, qu'on eſt obligé d'ac-
order quelque aliment au malade,
our émouſſer les pointes de ce levain
ns le commencement de l'accés :
ns cela il tomberoit en foibleſſe par
. corroſion des fibres nerveuſes de
viſcere. C'eſt pourquoy *Septalius*
prés *Galien* dit en parlant des diétes
es malades, que *quand il s'épanche*
s humeurs mordicantes dans le ven-
icule, & qu'on ſent des tiraillemens
ers l'orifice ſuperieur, il arrive quel-
uefois des ſyncopes ſi violentes, que mê-
e dans de ſimples fiévres tierces inter-
ittentes, elles cauſent la mort : ainſi
our empêcher ces deſordres, il faut don-
er à manger au malade avant l'accés,
u dans le commencement : mais cela eſt
are dans les fiévres tierces, non dans
es quartes où les humeurs, ſont plus
igres, & moins adoucies par des par-
ies huileuſes.

Avant l'accés. On ne doit point prendre des choſe liquides avant l'accés, quand mêm elles ne ſeroient pas chargées de par ties nourricieres, ou propres à fer menter, parce qu'elles diſſoudroien les matieres qui ſont dans l'eſtomac & ſerviroient de vehicule pour le porter dans la maſſe du ſang : ce qu rendroit encore l'accés beaucoup plu fort. Il faut donc interdire toute boi ſon dans le commencement de l'accés & pendant tout le friſſon ; *à moins* di Fernel, *qu'on ne veuille faciliter le vo miſſement avec de l'eau chaude ou quel que autre vomitif un peu plus vigoureux* Car par là l'on empêche que la ma tiere contenue dans le ventricue, & qui doit cauſer l'ardeur de la fiévre ne paſſe toute entiere avec le chyl dans la maſſe des humeurs.

Dans l'accé. Durant le chaud, ou ſur la fin d l'accés, le malade peut boire, & même prendre quelques bouillons. I eſt bon qu'il les avalle chauds, princi palement quand il les prend ſur la fi de l'accés, afin de faciliter les ſueur qui arrivent dans ce tems-là. C'eſ pour cela qu'on peut même donner u peu de vin leger & trempé durant qu le malade ſuë, tant afin qu'il ſe fortifie

q'afin que cette évacuation par le
oyen de laquelle les parties les plus
ſubtiles & les plus actives de l'humeur
errompuë ſortent plus commodé-
ent, ſoit la plus abondante qu'il eſt
ſſible ; mais dans la violence du
aud, lorſque la ſoif eſt extraordi-
aire, & qu'on a lieu de craindre
s mauvaiſes ſuites de la trop grande
rmentation des liqueurs, le malade
ut non ſeulement boire de l'eau ſim-
e, mais il eſt encore permis de la
arger de quelques gouttes d'eſprits
cides, ou d'autres medicamens qui
euvent moderer la fermentation du
ng, comme ceux qu'on prepare avec
criſtal mineral, le ſalpêtre, & le
itre antimonié.

Quand le malade eſt hors de ſon
ccés & dans les bons intervalles, on
doit nourrir avec de petites ſoupes,
uelques bouillons, des œufs frais, &c.
& il ne doit prendre aucune viande ;
ar le levain de l'eſtomac eſt toûjours
ffoibli dans cette maladie, parce
u'il y eſt embaraſſé de viſcoſitez
cres, & n'eſt pas capable de diſſou-
re des alimens plus ſolides, qui ne
feroient que ſe convertir en une ma-
tiere propre à entretenir la fiévre.

On doit défendre le sommeil lors que la fiévre saisit le malade, de crainte que la matiere étrangere qui commence à entrer dans le sang étant portée au cerveau, ne bouche les conduits des nerfs qui s'y relachent alors, on ne s'engage en trop grande abondance dans les vaisseaux des meninges qui sont détenduës : ce qui augmente dans le réveil les douleurs de tête. De plus les mouvemens du corps durant la veille tenant les fibres de toutes les parties plus tenduës, les rendent plus propres à resister à l'impulsion des liqueurs qui fermentent : de sorte que quand elles sont plus ramolies dans le sommeil, le sang qui fermente peut plus aisément séjourner en quelqu'une des parties solides. C'est encore par la même raison, que dans le froid de toutes les fiévres intermittentes l'on doit se mouvoir & s'exercer, si les forces, & la saison le permettent, ou se tenir bien couvert auprés d'un bon feu clair, afin de rarefier toutes les humeurs : car pour lors les vaisseaux étant fort pleins ils ne reçoivent que bien peu des levains étrangers qui sont dans les premieres voyes, & dont les mauvaises impres-

ons peuvent être plus facilement surmontées par un sang mis en action ; n'est pas besoin de recourir, comme dit Morton, à un venin dont les esprits se délivrent, pour expliquer de quelle maniere une fiévre attaque, & est vaincuë.

Il faut tâcher d'entretenir le malade dans un air gay, ouvert, frais, & un peu humide, excepté dans le fort de l'accés : car dans ce tems-là on fait tres-mal d'éventer, & même de découvrir un malade, parce que l'on intercepte la transpiration ; & dans le tems du frisson, il faut bien le couvrir, ou le frotter avec l'esprit de vin mêlé à quelques huiles aromatiques, si ses forces ne luy permettent pas d'agir. La raison de cette pratique, c'est que dans le frisson tous les remedes exterieurs qui sont capables de donner du mouvement au sang, & en quelque maniere, un peu de rarefaction, peuvent empêcher qu'il n'entre une aussi grande quantité de matiere heterogène dans cette liqueur qu'il n'y en seroit entré sans cela. De plus ces sortes de remedes en ouvrant les pores par l'effervescence qu'ils produisent dans toutes les humeurs du

Aprés l'accés.

corps facilitent la sortie de la matiere hétérogéne qui a été mêlée avec le sang. On peut ajoûter que ces remedes relâchant les fibres des membranes, & des nerfs font qu'elles sont moins vivement ébranlées, & que le malade ne s'apperçoit pas de mouvemens si violens. L'on change sur la fin de chaque accés les draps, & la chemise du malade, à cause de sa sueur corrompuë.

Si l'on voit que l'humeur qui cause la fiévre tierce soit un peu épaisse, ou parce que cette fiévre succéde à une fiévre quarte, ou par quelques autres signes, l'on pourra faire une ptisanne avec des aromates, en prenant par exemple *sur quatre pintes d'eau de fontaine chaude, une demi once de canelle en poudre, un gros de sel de tartre fixe, & un bâton de regueliſſe, mêlant le tout ensemble & le battant jusqu'à ce qu'il soit refroidi* pour le passer par la chausse d'hipocras; il ne faut ordonner de prendre de cette ptisanne que dans le frisson, ou un peu auparavant.

Ptisanne.

Si d'un autre côté le froid est médiocre, que la chaleur soit fort incommode, & qu'on prevoye quelque

malheur de la grande fermentation des liqueurs, on mêlera dans l'eau commune les aigres de souphre, ou le vitriol, qui suivant le témoignage de Vanhelmont corrigent par une vertu souveraine la chaleur & la soif. Mais si l'on craint qu'ils ne fixent trop les parties volatiles du sang, & qu'ils ne suspendent entierement la fermentation, on pourra faire user au malade de nitre purifié ou de nitre antimonié, mettant de l'un ou de l'autre environ deux scrupules, ou un demi gros sur une pinte d'eau. On peut substituer à ces preparations de nitre le sel végétal qui approche de leurs vertus. Il faut toûjours entretenir la liberté du ventre au malade par quelques lavemens faits avec une décoction de mauve, où l'on ajoutera un peu de miel : Par exemple deux ou trois onces de miel commun, sur une chopine de décoction. *Clysteres.*

Aprés avoir ainsi ordonné au malade la maniere dont il se doit conduire, on prendra garde s'il a quelques envies de vomir, & si la fiévre paroit de nature à devenir opiniâtre; car pour lors si l'on ne voit point de disposition inflammatoire dans le bas ventre, on *Quand on doit faire vomir.*

doit luy faire avaler un vomitif deux ou trois heures avant l'accés, ou au plus tard dans le moment que le paroxysme commence, afin que la matiere qui doit causer ce symptôme, & qui se rencontre principalement dans l'estomac, soit rejettée hors du corps. Quand l'operation sera finie, & que le malade n'aura point été à la selle, on luy donnera quelques lavemens afin de vuider les matieres contenuës dans les gros boyaux : ce qui fera que la matiere heterogêne qui se separe de la masse du sang sur la fin de l'accés trouvera les passages plus ouverts pour se filtrer dans les intestins, & être chassée par en bas.

Emetiques. On peut prescrire differens remedes pour faire vomir : par exemple, on fera prendre *une décoction de feüille de cabaret avec l'oximel scillitique, ou un gros de racine de cabaret reduite en poudre dans un bouillon ; un scrupule de gilla vitrioli dans un verre de ptisanne ou six gros de vin émetique, avec trois ou quatre onces d'eau de chardon benit ou bien cinq ou six grains de tartre stibié dans un peu de bouillon, ou de ptisanne :* ces derniers doivent être preferez..

Mais lorsqu'un malade n'a pas de disposition au vomissement, soit par temperament, ou par vice de conformation dans les organes, soit par quelque accident qui accompagne la maladie; ou lors que la fiévre ne paroit pas difficile à guerir à cause de la saison, ou de la courte durée des attaques; l'on doit se contenter de faire observer au malade un regime exact tel que nous l'avons décrit auparavant, & luy faire prendre quelque leger purgatif sur la fin de son accés, afin d'empêcher que la matiere qui a été separée du sang & poussée dans les glandes qui environnent le canal intestinal, ne retourne dans la masse des humeurs. Pour cet effet on infusera *deux gros de sené avec un scrupule de sel fixe de tartre dans six onces d'eau commune, & on dissoudra dans l'infusion passée une once de manne.* Purgation.

Si l'on croit que le malade ne soit pas suffisamment purgé, on peut faire fondre dans une semblable infusion quelques grains de diagré de rendu soluble avec l'huile de tartre par défaillance. *Sydenham* ordonne les purgatifs dans le jour d'intermission; mais je croy qu'en differant ainsi la Quand on s'en doit servir.

medecine, on laisse le tems à une bonne partie des levains de repasser dans la masse du sang : il sera donc plus à propos de n'attendre que la fin du premier accés pour user de ces remedes. Il dit encore en un autre lieu, qu'il faut donner quelque narcotique avant l'accés : il paroit toutefois qu'on ne le doit point faire sans avoir auparavant beaucoup purgé le malade ; car quoique le narcotique soit capable d'embarasser les parties du levain, & même d'arrêter leur action, cependant quand elles sont restées en grande quantité, ce ferment reprend bientôt ses premieres forces, & agit avec plus de violence. Ainsi il en arrive de ce remede comme de tous les specifiques qu'on donne sans avoir vuidé assez ; c'est-à-dire, que la fiévre deviendra double tierce, ou continuë.

Narcotique.

Il ne faut pas aussi, quoi qu'en dise *Sylvius Deleboé*, faire prendre des purgatifs, ou des remedes qui incisent la pituite, immediatement avant l'accés, à moins qu'on ne voye une grande disposition à un cours de ventre, ou que le malade n'ait été déja bien purgé, parce que ces remedes agitant les matieres renfermées dans le canal

Erreur de Sylvius.

ıtestinal ou dans les glandes voisines,
pnt qu'il en passe davantage dans le
ıng par les veines lactées, par les vais-
aux sanguins, ou par les lymphati-
ues; ce qui rend l'accés plus rude; &
purgatif ne pouvant pas agir autant
ı'il faut pendant la violence du paro-
ysme, il cause encore des émotions
nutiles au malade.

Quand on a évacué les premieres byes, l'on peut employer des absor- ans & des précipitans, afin d'adou- ir l'acidité du levain, mais lorsqu'on s ordonnera au commencement de accés, on les doit faire prendre dans ne petite quantité de liqueur, c'est ourquoi l'on prescrit quelquefois ans ce tems-là *douze grains de sel de rtre & autant d'yeux d'écrevice dans ne cuillerée de vin chaud*; & quand ardeur de la fiévre est fort grande, & qu'on veut diminuer la fermenta- on, sans empêcher la dépuration es liqueurs, on se sert d'yeux d'é- revice, d'antimoine diaphoretique, ou d'autres médicamens terrestres & bsorbans, dans quelque ptisanne sans cides. *Précipitans.*

Si aprés avoir vuidé le canal intesti- al le froid ne laisse pas que d'être

fort grand dans les accés suivans, o
Les remedes dans le frisson. peut administrer durant le frisson, &
auparavant, quelques remedes spi
ritueux, & ordonner, par exemple
à l'imitation de *Sylvius*, de prendr
dans des eaux sudorifiques quelqu
sels volatils, des gouttes d'huiles dist
Potion sudorifique. lées, & quelque sirop. Ainsi *prenez de l'eau de persil & de chardon beny de chacune deux onces & demie demi-once d'eau theriacale, cin grains de sel volatil de corne de cerf, deux gouttes d'huile de gérofle, & six gros de sirop d'œillets:* on en compo
sera une potion pour faire avaller pa
cuillerées trois heures avant le frisson
le malade en pourra même prendre l
moitié ou toute entiere à l'entrée d
frisson pourveu que ce symptome ai
coutume de durer un tems considé
rable. S'il y avoit cependant une dis
position inflammatoire dans le ba
ventre, ce que l'on connoîtroit pa
sa tension & par sa douleur, il seroi
mieux de donner, comme faisoit Va
randée, *deux scrupules de theriaqu
nouvelle, en faisant boire un peu d'ea*
Potion sudorifique & anodine. *de plantin par dessus*, ou de mêle
quelques narcotiques à la potion
par exemple, *prenez cinq onces d'ea*

e charbon beny, dissolvez dedans dix
grains de sel volatil de succin, deux
gouttes d'huile de romarin, & six gros
e sirop de diacode: ou bien, au lieu
e sirop quelques gouttes de *laudanum* liquide, pour faire de tous ces
ngrediens un breuvage qui doit être
is par cuillerées avant le frisson. Lors
u'on n'a pas sujet d'apprehender une
nflammation dans le bas ventre, on
eut mettre cinq à six gouttes d'huile
e romarin, ou d'huile de thim, qui
ises avant l'accés dans l'eau de char- *Specifi-*
on beny, tiennent lieu de grands *que.*
écifiques.

Mais lors que les vaisseaux sont fort *Indication pour la saignée.*
eins, & qu'on voit, comme nous
ons dit, une tension douloureuse à
bdomen, il est beaucoup mieux
e faire saigner le malade aux jours
intermission; ce qui rend l'operation
es purgatifs qu'on donne dans la
ite, beaucoup plus aisée, parce que
depuration des liqueurs se fait avec
us de facilité, quand elles ont un
pace plus libre pour circuler, ou
our fermenter. Ajoutez que les fi-
es des intestins étant relachées, les
naux des glandes qui se déchargent
ans ces tuyaux en sont plus ouverts;

de sorte que ce qui doit être chassé p
le purgatif, ou être separé dans
fermentation de la fiévre, trouve d
passages fort commodes pour son év
cuation: mais on ne doit pas pour c
assurer avec *Baillou* qu'il faut toujou
saigner avant que d'en venir à la pu
gation en toute sorte de fiévres : c
lorsqu'il n'y a ni abondance de sa
dans les vaisseaux, ni disposition i
flammatoire, si l'on saigne avant q
d'avoir purgé, la matiere conten
dans les premieres voyes passe da
les routes de la circulation du sang
sert de levain pour augmenter ou po
entretenir la fiévre.

En quel tems. Il faut bien prendre garde de fai
aucune saignée dans le tems du chau
de la fiévre, à moins, qu'on ne craig
la rupture de quelque vaisseau ; c
cette operation rendant le sang pl
sereux, elle en empêche la ferment
tion & la dépuration ; & par cons
quent les évacuations de l'humeu
morbifique qui ont coûtume d'arriv
sur la fin de l'accés ne se font p
bien : cependant l'on est souvent obl
gé d'ouvrir la veine, principalemen
avant le quatriéme accés, pour rend
l'effet des purgatifs plus heureux

ma

s l'on doit saigner autant qu'il est
sible hors des accés. Si l'on man-
de le faire, il arrive quelquefois,
nd un malade abonde en sang, &
il a une forte fiévre, que des vais-
ux se rompent par la violence de
rmentation, comme on peut voir
as les Epid. de Baillou Livre 2. Si
otefois l'on étoit contraint de dimi-
r de la quantité du sang dans la
is grande vigueur du paroxysme,
e pourroit faire boire au malade
lques ptisannes rafraichissantes
rgées d'esprits acides; par exemple,
ez une pinte d'eau bouillante que
s jetterez sur une poignée de feuil-
de coquelico : vous laisserez refroi-
ir l'infusion, & vous y ajoûterez
demi gros d'esprit de souphre : on
eut mettre aussi les fleurs de vio-
ts, si l'on veut rafraichir davan-
e. Mais comme toutes ces choses
ot des obstacles à la dépuration du
ng, si l'on s'en peut passer, l'on
t beaucoup mieux de se servir sim-
lement d'absorbans, ou de precipi-
as, qui ont toûjours lieu, & qui ne
nquent pas de calmer les fermen-
aons du sang en émoussant les poin-
e de l'humeur morbifique, ou en la

Ptisanne rafraichissante.

faisant entrer dans les émonctoires. C'est dans cet esprit qu'on peut ordonner les yeux d'écrevices, la terre sigillée, ou de Lemnos, le corail, les perles, les écailles d'huitres calcinées, l'antimoine diaphoretique, le besoard mineral, une petite dose de sels volatils qui ne soient point huileux, ce qui se rencontre principalement quand ils sont mêlés aux eaux distilées de chicorées, de pourpier, de laituë, de sperme de grenouilles, &c. qui contiennent toutes quelques sels volatils dépoüillés de toute sorte de parties huileuses; & il n'est pas étonnant que les sels volatils qui ne sont mêlangez d'aucuns souphres, diminuent considerablement les fermentations dans le cas dont nous parlons, sur tout si on les prend au commencement de l'accés, parce qu'ils corrigent puissamment la matiere aigre qui est dans le ventricule, ou qui a passé dans le sang; & que d'un autre côté ils écartent les parties des souphres qui sont dans cette humeur, & qui entretiennent la véhémence de ces agitations.

Volatils dépoüillez de souphre.

Indication des purgatifs.

On doit sur la fin des attaques donner des purgatifs qu'on preparera,

comme nous avons déja dit, avec le séné, le sel de tartre, & la manne. On y peut aussi mêler la casse, ou bien au lieu de ces deux médicamens, quelque électuaire purgatif; autrement, si le malade n'aime pas à être purgé en potion, on prendra douze grains de diagréde, autant de mercure doux, & autant de sel de tartre, avec trois gouttes d'huile de succin, & quelque petite partie de conserve de roses: on fera du tout un bol que le malade avalera en prenant un bouillon par dessus.

Cependant si sur la fin de l'accés les sueurs étoient fort abondantes, il seroit mieux de s'en tenir aux sudorifiques qui se composeront, par exemple, en mêlant dans les eaux de persil, de fenouil ou de chardon beny, quelques gouttes d'huile de romarin, avec un peu d'eau thériacale, & de sirop d'œillets pour donner sur la fin de l'accés; & lorsque la sueur seroit finie, on prescriroit le purgatif; aprés quoy, dans les jours d'intermission, on continueroit les remedes qui peuvent dissoudre les souphres, rendre le sang plus coulant, & fortifier les fibres de l'estomac: tels sont le vin,

Des sudorifiques.

Quinquina. la décoction, & la teinture de quinquina que l'experience a montré être un tres-grand ſpécifique, mais qu'on ne doit abſolument donner que dans les jours de relâche; ainſi l'on pourra uſer de la recette ſuivante, *prenez une demie-once de quinquina en poudre, & un gros de ſel végétal : laiſſez-les pendant ſix heures infuſer au bain-marie avec une pinte d'eau chaude dans un vaiſſeau bien bouché.* On ſe ſert auſſi de vin d'abſinte mêlé à l'eau, de ſel lixiviel d'abſinte, ou de petite centaurée, des poudres ou des décoctions de dictame, de gentiane, ou de tormentille, &c.

Teinture, ou infuſion du quinquina.

Emplâtre. On fera quelque ptiſanne, avec le ſel végetal diſſout dans l'eau commune où l'on aura jetté un bâton de regueliſſe, pour la boiſſon ordinaire. On peut recommencer tous ces remedes, ſi les ſymptômes continuënt, & ſi les forces ſont ſuffiſantes, c'eſt à la prudence du Medecin d'en juger.

Quand la douleur d'eſtomac eſt fort grande, il eſt bon dans le tems du froid d'appliquer ſur cet organe un emplâtre fait avec la theriaquée, & l'huile de muſcade, ou de diſpoſer un cataplaſme avec la menthe & l'abſinte,

Cataplaſme.

n peu de muſcade rapée, un peu de oivre, & de gingembre en poudre, e tout bouilli dans le vin, pour le nettre chaudement ſur cette region : n couvrira le dos de pluſieurs choſes peu prés ſemblables quand le froid ra exceſſif, ou bien on frottera l'é- ine du dos avec la theriaque, & l'eau e vie battues enſemble.

CHAPITRE XIX.

De la Fiévre tierce bâtarde.

LA fiévre tierce bâtarde vient de deux jours l'un comme celle que nous venons de décrire. Elle commence ſes attaques ordinairement par un riſſon qui n'eſt pas ſi inſupportable que celuy de la legitime, mais qui eſt plus long : la chaleur qui ſuccede au riſſon eſt plus douce, & n'eſt pas galement repanduë dans toutes les parties du corps : les accés ne reviennent pas dans les mêmes heures juſtes, & durent toûjours plus de douze heures : la ſueur qui ſuit les accés n'eſt pas pour l'ordinaire fort abondante : en un mot, tous les accidens que nous avons marqués dans la fiévre *Caractere.*

tierce reguliere, ſe rencontrent dan
celle-cy, avec cette difference qu'il
ſont icy bien moins violens, & qu'il
perſiſtent beaucoup plus long-tems.

Cauſes exterieures. Cette fiévre eſt communément pré
cedée par des tems pluvieux qui or
duré tout l'hyver, ou tout l'été : ell
arrive ſouvent dans le printems o
dans l'automne qui ſuivent ces deu
autres ſaiſons ainſi conſtituées. Ceu
qui y ſont ſujets ont une complexio
fort humide, & ſont remplis d'hu
meurs pituiteuſes, & lymphatique
elle peut dans ces ſortes de perſonn
arriver par les mêmes cauſes qui pr
duiſent la tierce veritable ; mais da
d'autres temperamens, elle eſt rare
moins qu'on n'ait uſé d'aigres mêl
aux aromates, de vivres groſſiers, (
quantité de ſalades & de fruits, pri
cipalement lorſqu'on a bû du vin p
par deſſus, ou d'autres liqueurs ſp
ritueuſes comme *Ratafia*, Eau devi
Roſſolis, &c.

Explication. On connoît aſſez par la diſpoſitio
de toutes les cauſes externes de cet
fiévre que la maſſe du ſang eſt moi
chargée de parties ſulphureuſes exa
tées, & qu'elle contient beaucou
davantage de parties aqueuſes

rreſtres, que dans la tierce verita-
le : car la conſtitution pluvieuſe des
iſons n'eſt capable que de fournir des
umiditez par le moyen de l'air ; les
cides & les fruits qui ne ſont pas
eurs ne peuvent que fixer les par-
es volatiles & oléagineuſes;les fruits
queux ne communiquent au ſang
ue du phlegme:tout cela diminuant
a fermentation & le mouvement des
ucs, doit rendre les accidens moins
iolens,d'autant plus que les ſels ſont
cartés & délayés par l'humeur phleg-
natique : mais comme d'un autre
ôté il ne ſe fait gueres de ſeparation
& de filtrations de la matiere hétéro-
gêne, quand le ſang circule & fer-
mente lentement, on ne doit pas
s'étonner ſi les accidens ſont d'une
durée plus longue, & ſi les ſueurs
ſont beaucoup moins abondantes. Au
reſte puiſque les mouvemens des fer-
mentations extraordinaires qui arri-
vent dans le ſang ſont plus irreguliers,
lorſque la cauſe de la maladie n'eſt
pas tout-à-fait ſeparée de la maſſe des
humeurs, il s'enſuit que les accés des
tierces bâtardes ne peuvent pas gar-
der la juſteſſe des autres : ajoûtez à
cela que les ſeroſitez qui ſe trouvent

dans cette sorte de fiévre peuvent dis soudre la matiere morbifique, & l porter à tous momens dans le sang lorsqu'elles sont copieuses & tres-flu des : ainsi cette fiévre se tourne aise ment en double tierce, ce qui peu être cause en partie de l'irregularit de ses attaques.

Prognostic. La tierce bâtarde finit rarement e sept accés, elle en dure souvent plu de quatorze ; parce que le sang se pu rifiant moins, il doit rester davantag de mauvais levains dans les humeurs mais parce que le sang n'est pas si hui leux, les fermentations qui se fon d'une maniere plus douce, apporten moins de peril, & moins d'incom modité au malade:toutefois il est assez ordinaire que cette fiévre se change dans une quarte, ou dans une fiévre chronique ; ou qu'il se fasse des em barras dans quelque partie glanduleu se:mais elle a coutume de se terminer par le cours de ventre, & l'on ne doit rien aprehender de cette fiévre, non plus que des autres intermittentes, lorsque le malade n'est point abbatu, qu'il se porte bien hors de l'accés, & que le ventre est sans dureté. Il est inutile de repeter ici beaucoup de

rognoſtics qui luy ſont communs, ſoit avec toutes les maladies, ſoit ſeulement avec les intermittentes ; cependant ſi on la voyoit accompagnée d'urines rouges & enflammées, de déjections bilieuſes, d'une grande ſoif, d'une douleur acre par tout le corps, ce ſeroit un mauvais ſigne, parce qu'on devroit craindre que le corps ne fuſt pas capable de ſoutenir la violence de la fermentation, à cauſe de la longueur des accés. En général toutes les fiévres bâtardes ſont plus longues, & plus perilleuſes que les legitimes, parce qu'elles s'éloignent davantage de la nature qui a des regles conſtantes, & des periodes certains dans toutes ſes operations.

Quant à la maniere dont on la doit traiter, elle ſera à peu prés ſemblable à celle qu'on obſerve pour guerir la fiévre tierce exquiſe : car il s'agit toûjours de détruire les levains étrangers & d'empêcher qu'ils ne retournent dans la maſſe du ſang ; l'on peut cependant à cauſe de la durée des accés, donner plus librement des bouillons pendant la fiévre : il faut entierement s'abſtenir des choſes qui participent de l'aigre, & l'on n'en doit *Gueriſon.*

jamais uſer pour empecher la violenc de la fermentation ; au contraire il e à propos de faire prendre les volatil & les ſulphureux en plus grande quan tité que dans la veritable tierce.

Il eſt rare qu'on ſoit obligé de ſai gner dans la tierce batarde : il faudr mêler quelques aromates aux ptiſan-

Regime. nes , en prenant par exemple , *Troi gros de canelle en poudre , avec un quar teron de ſucre , & verſant deſſus une pin te d'eau bouillante.* Il me ſouvient d'a voir lû en *Foreſtus* la formule d'u ne ptiſanne qu'il recommande fort & qui eſt à peu prés ſemblable à cel le-cy.

Medica-mens au commen-cement de l'ac-cés. Tout le monde voit bien que le émetiques doivent être d'un grand ſecours dans ces rencontres, lorſqu'on les employe au commencement de premieres attaques de cette fiévre. par les mêmes raiſons qu'on en uſe ainſi dans l'autre eſpece de tierce ; & c'eſt auſſi ſur un fondement pareil qu'on ordonne des purgatifs deux ou trois heures avant la fin de l'accés : l'on doit moins mettre en uſage les ſudorifiques , & purger plus ſouvent , parce qne la matiere qui eſt plus groſſiere dans cette maladie peut plus aiſé-

rent se précipiter par les selles, que filtrer par les glandes de la peau. Cela n'empêche pourtant pas qu'on puisse donner quelques précipitans, même des atténuans dans le tems plus chaud de l'accés; mais il faut s'y conduire suivant les indications qu'on re du mouvement de l'humeur, & es efforts de la Nature : & c'est en cela que consiste l'habileté d'un Mede- *Vin de quinquina.*
in : on observera sur tout de preparer pour les jours de relâche, du vin de quinquina, en metant infuser une once e la poudre de cette écorce dans une inte de vin, dont on fait prendre à ifferens temps dans la journée, trois u quatre verrées au malade.

CHAPITRE XX.

De la double tierce.

LA double tierce est celle qui vient tous les jours, mais à des heures differentes, & dont les accés qui ré- ondent à la tierce, c'est-à-dire, qui *Caracteres.*
paroissent dans les jours impairs, sont ssez semblables à ceux des tierces bâ- ardes ; si ce n'est que souvent ils du- rent moins à cause que la matiere se dissipe plus fréquemment. Les pre-

miers accés perſeverent quelquefois juſqu'à dix-huit heures, mais ceux qui ſuivent ſont beaucoup plus courts.

Cauſes exterieures. Les cauſes qui la produiſent, ſont les mêmes que celles de la tierce bâtarde, dans un temperament où les humeurs ſont fort fluides; car la grande abondance de ſeroſitez écartant & diſſolvant en beaucoup de phlegme les parties ſalines du ſang, & du ferment, elle affoiblit les fermentations; mais les retours ſont plus frequents, & viennent tous les jours, parce que l'affluence de ces humeurs ſereuſes qui ſe mélent au levain de l'eſtomac, de même qu'aux liqueurs qui ſe filtrent dans le pancréas, & dans les glandes inteſtinales, rend le chyle plus coulant, & porte plûtôt les matieres hétérogénes dans le ſang: & ſi ces matieres abondent aſſez pour entretenir long-tems la fermentation morbifique, il pourra arriver que les principes de la maſſe du ſang n'ayant point de parties balſamiques pour les arrêter ſe ſepareront les uns des autres, & laiſſeront échapper par les glandes du ventricule & du pancreas, des ſeroſitez qui reporteront de nouveaux levains dans le ſang, de ſorte qu'un accés recom-

Explication.

nence, quoique l'autre ne ſoit pas encore fini : c'eſt ce qu'on appelle fiévres *intrantes* ; il peut y en avoir de deux ſortes : car les deux accés peuvent venir dans le même jour, & laiſſer le jour ſuivant libre, ou bien la fiévre peut continuer davantage que la tierce bâtarde ; ce qui fait que l'un des accés ſe renouvelle, quand celuy qui l'a devancé ſubſiſte encore. Ces ſortes de fiévres ſont ſouvent des ſuites des autres fiévres qui les ont precedées, parce que quand celles-cy ont regné le ſang a beaucoup perdu de ſes parties ſubtiles & balſamiques. *Fiévres intrantes.*

L'on juge aſſez que le prognoſtic de cette fiévre eſt à peu prés ſemblable à celuy de la tierce bâtarde à raiſon de la convenance de ces deux maladies ; ainſi quand elle a des accés qui approchent en quelque façon de la violence de ceux de la veritable tierce, on doit avoir tout pour ſuſpect, principalement quand ce ſont des fiévres ſubintrantes qui montrent l'abondance de la matiere, & qui ſont tres-opiniâtres lorſqu'elles viennent dans un tems froid, pluvieux & humide ; & il eſt à craindre que ces longues fermentations n'affoibliſſent le *tonus* ou *Prognoſtic.*

la consistance & le ressort des parties, & ne laissent des embaras, des schirres, & d'autres desordres en differens endroits du corps : mais lors que les accés en sont courts, & que le malade se porte bien durant les bons intervalles, ces sortes de fiévres ont coutume de passer promptement, & souvent un malade en est quitte pour deux ou trois attaques, parce que le sang fermentant tous les jours, tend continuellement à sa dépuration ; & comme il n'y a pas abondance d'impuretez, il ne faut pas s'étonner si l'on voit bien-tôt cesser cette maladie.

Guerison. Pour ce qui regarde la guérison, elle differe peu de celle de la tierce bâtarde ; car l'on a les mêmes indications, *Regime.* excepté que les accés étant plus frequens, l'on doit faire observer aux malades une diéte plus exacte ; & dans celles dont les accés se touchent ou rentrent les uns dans les autres, il est à propos d'ordonner au malade avant que le premier accés soit passé, non des émetiques simples, mais des émetiques & des purgatifs joints ensemble, afin d'évacuer une bonne partie *Medicamens.* de la matiere qui doit faire l'attaque prochaine, & de pousser ensuite au

dehors l'humeur qui doit couler dans le canal intestinal au même temps que le premier accés finit ; & pour ne point empecher la sueur, l'on melera à cet émetique purgatif, quelque sudorifique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de chardon beny, faites-y dissoudre une once de manne, un scrupule de sel végetal, & cinq grains de tartre stibié :* Composez-en une potion pour la faire prendre avant la fin du premier accés, & dans le commencement du second. La boisson pourra être permise dans le tems que l'attaque cessera ; mais l'on ne doit rien presenter de solide, à moins qu'on ne soit menacé de quelque syncope, ou qu'on ne craigne d'affoiblir trop le malade en le privant de ce soutien. L'on peut plus hardiment se servir icy d'aromates, que dans la tierce exquise : parce que dans la double tierce, il y a moins de danger de trop échauffer ; mais il faut être plus reservé à l'égard du quinquina, lorsque cette fiévre ne laisse point encore d'intervalles considerables : L'on peut dans les fiévres doubles tierces opiniâtres user de la décoction de Gayac avec quelques precipitans, ou quel-

ques absorbans, ou quelques sels mixtes, comme sont le tartre folié, le nitre folié, ou bien on en mettra un scrupule, ou un demi gros dans les bouillons. *Morton* décrit un febrifuge, qui peut avoir lieu dans le cas present, & qu'il donne lorsque le quinquina manque, ou qu'on a des raisons pour ne le point employer, ce qui est tres-rare suivant cet Auteur.

Voicy. *Prenez des fleurs de Camomille pulverisées subtilement un scrupule, du diaphoretique d'antimoine & du sel d'absinte de chacun un demi scrupule, avec un peu de sirop d'œillets en bol, ou dissout dans quelque eau.* L'on réiterera ce remede toutes les six heures pendant deux ou trois jours.

CHAPITRE XXI.

De la quotidienne.

IL y a encore d'autres fiévres intermittentes qui viennent tous les jours, & qui n'ont cependant aucun rapport avec la double tierce; telle est la triple quarte, & la quotidienne.

Definition. L'on appelle fiévre quotidienne, celle qui revient tous les jours, dont

les accés ſemblables entr'eux ſe renouvellent aux mêmes heures, & qui n'a été précedée, ni par une tierce, ni par une quarte. Ces fiévres ſont ſi rares, que preſque tous les obſervateurs doutent s'il y a d'autres fiévres quotidiennes que les doubles tierces que nous avons décrites, parce que celles qui s'excitent chaque jour, ſont ſouvent ſuivies d'une tierce, ou d'une quarte, c'eſt-à-dire de fiévres qui ont de bons jours entre de mauvais: ce qui montre qu'elles n'étoient pas veritables quotidiennes, à ce qu'ils pretendent: Pour moi qui ſuis du ſentiment que la nature de la quotidienne eſt tres-differente de celle de la double tierce, je fais de l'une & de l'autre deux maladies ſeparées; car je ne croi pas qu'on puiſſe appeller une fiévre qui arrive tous les jours, double tierce, ſeulement à cauſe qu'elle ſurvient à la tierce, pendant qu'on trouve cette fiévre quotidienne douée de caracteres qui luy ſont particuliers, ſavoir de revenir toutes les vingt-quatre heures, d'avoir des accés fort longs, &c. Voici donc ce qui arrive durant l'accés d'une veritable quotidienne.

Caracteres.

D'abord le malade eſt ſaiſi de froid

aux extremitez; cependant sans frisson ni tremblement : ce froid est suivi d'une chaleur fort douce, par rapport à celle des autres fiévres, & l'on sent même du chaud, & du froid d'une maniere confuse en chaque partie; les urines au commencement sont blanches, & aqueuses, l'on a une envie de dormir qu'on ne peut vaincre; le corps est pesant & sans force, l'on a quelquefois des défaillances, & l'esprit est toûjours craintif; le pouls est petit, languissant & comme oppressé, principalement à l'entrée du paroxysme & durant son augmentation : le visage paroit bouffi, le teint terni, l'appetit est abatu, il y a des maux de cœur, des dégouts, & l'on est sujet à vomir: les accés durent 20. ou 22. heures, & quelquefois davantage.

Observation. En reflechissant sur la description que je viens de faire, il y a peu de gens qui ne s'apperçoivent que les quotidiennes intermittentes sont fort semblables à quelques-unes des fiévres épidémiques qui parurent en l'année 1694. car il y en eut beaucoup qui furent accompagnées de presque tous les accidens que je viens de marquer. A la verité il y avoit des Mede-

cins qui les prenoient pour des fiévres continuës, parce qu'ils ne se trouvoient pas pendant tout l'accés ; ou lorsqu'ils s'y trouvoient, ils y remarquoient si peu de difference, qu'ils n'y distinguoient pas la fin d'avec le commencement : néanmoins dans ces sortes de fiévres populaires, & pituiteuses, il se rencontroit souvent des quotidiennes : il n'importe qu'on les appelle quotidiennes ou doubles tierces malignes ; il s'agit de rechercher d'où ces sortes de fiévres peuvent provenir.

Causes exterieures.

Suivant le rapport de ceux qui les ont le mieux observées, elles arrivent dans les années pluvieuses, aprés avoir pris de mauvaises nourritures, ou usé de fruits humides ; principalement aux personnes qui aiment le repos, qui ne font que peu d'exercice, & beaucoup plûtôt aux vieux qu'aux jeunes, aux gras qu'aux maigres, aux femmes qu'aux hommes, en hyver qu'en été.

Explication.

Par l'usage des fruits cruds & indigestes, dans un air grossier, & rempli d'humiditez, les personnes grasses & humides ne transpirent presque point, le mouvement circulaire du sang est tardif, & le chyle crud continuant de

se mêler à cette humeur, elle se trouve enfin si dépourvûë des parties volatiles, que sa fermentation ordinaire en est éteinte, ou extrêmement diminuée : c'est pourquoy dés le commencement de l'accés l'on éprouve un froid vers les extrémitez, où le défaut de fermentation doit être plus sensible par leur éloignement du centre de la chaleur, mais comme les fibres des parties sont fort relâchées, elles ne sont point beaucoup ébranlées par l'acidité, par le picottement, & par l'impulsion continuelle des humeurs embaraſſées dans les vaisseaux. De là vient que les malades ne ressentent ordinairement ni tremblement, ni frisson ; cette matiere grossiere qui trouve tres-peu de particules spiritueuses dans le sang, ne doit pas causer beaucoup d'ardeur, mais aussi elle ne peut se separer du reste de la masse que dans un tems tres-considerable ; ce qui produira la longueur de l'accés, & la crudité des urines. Comme la masse du sang n'a pas une quantité suffisante de parties volatiles, & que d'un autre côté elles sont embaraſſées par des parties terrestres & grossieres, l'on ne doit point s'étonner, que les malades

oient ſi fort portés au ſommeil. Les nauzées, les dégouts, & même les romiſſemens viennent de la dépravation du levain de l'eſtomac qui ne peut amais être bien diſpoſé, quand la fermentation du ſang eſt hors de ſon tat naturel : & lorſqu'il arrive que a matiere hétérogène fermente, & ſe épare, n'étant pas aſſez ſubtile pour paſſer par les voyes ordinaires, ni en un mouvement aſſez grand pour s'ouvrir de nouveaux chemins, elle remplit les vaiſſeaux des glandes, & les icottant elle occaſionne un nouveau roid, qui eſt en peu de tems ſuivi de areils accidens que le premier.

Cette fiévre eſt beaucoup plus dan- *Prognoſ-*
ereuſe que les doubles tierces, & *tic.*
ue les quartes communes ; elle fatigue extrémement, laiſſant une grande oibleſſe, & lorſque la malignité s'y oint elle jette le malade dans un grand ril. Quand Hippocrate dit que les évres tierces ſont plus longues que s quotidiennes, l'on doit croire u'il entend parler des doubles tierces, & non pas de celles que nous enons de dépeindre, & leſqu'elles urent ordinairement trente & quante jours, ou dégénérent dans des

maladies chroniques. Nous aurons lieu d'exposer plus au long ces sortes de fiévres, qui se melerent aux fiévres malignes des années 1694. & 1695. en rapportant quelques histoires de ces maladies.

Guerison. Lorsque les quotidiennes sont mêlées aux fiévres malignes, ou lorsqu'elles prennent naissance dans une année où la malignité regne, l'on doit à peu prés les considerer comme des fiévres malignes, & les traiter de même. Nous parlerons de ces dernieres dans la suite.

Des veritables quotidiennes. Mais lorsqu'elles sont exemptes de malignité, ou que les signes d'une pernicieuse qualité sont fort peu apparens, l'on doit faire boire des ptisannes chargées de parties aromatiques, & sur tout éviter tous les aigres que l'on a coutume de mêler aux boissons.

Regime. Par exemple, l'on fera une ptisanne avec la racine de bardane & d'esquine où l'on ajoûtera le gayac, & en sa place la salsepareille, &c. L'on défendra les alimens solides au malade. Si l'on connoît que le ventre soit rempli sans tension douloureuse, par l'amertume de bouche, par le dégoust, par les nauzées, & par une molle résistance

qu'il fait au toucher, il faut d'abord purger par en haut, ou par en bas, même dans le tems du froid, au commencement de l'accés, ou sur la fin. Les vomitifs conviennent mieux à l'entrée du paroxysme, à cause du penchant que les malades ont à vomir; pour cet effet, on prendra, par exemple, quatre onces d'eau de chardon beny, & huit grains de tartre stibié, qu'on rendra plus soluble avec un scrupule de sel vegetal. Je suppose toûjours qu'on garde le regime que nous avons donné pour toutes les intermittentes, en parlant de la tierce.

Dans le tems de l'accés, le malade prendra sa ptisanne, ou des eaux sudorifiques, avec les précipitans, par exemple avec le diaphoretique mineral, le stomachique de Potier, son anti-hectique, le bezoard mineral, &c. *Dans l'accés.*

Sur la fin du paroxysme, l'on pourra purger en prenant dix grains de scamonée renduë soluble par le sel de tartre, & quinze grains de jalap en poudre; l'on incorporera le tout dans un peu d'extrait de geniévre fort mol, & l'on boira par dessus la prise une verrée de ptisanne. *Sur la fin.*

Comme il n'est pas facile d'executer

Remarque. tout cela pendant un même accés, à cauſe de la foibleſſe du malade : à la premiere attaque, l'on commencera par le vomitif, & tout le tems qu'elle durera l'on preparera les cardiaques, les volatils, ou les précipitans, ſuivant les differens degrez de chaleur qu'on obſervera dans la fiévre ; car il faut d'abord ôter les embarras qui ſe trouvent dans le ventricule, & dans les boyaux ; ſans quoi les matieres paſſant continuellement par les veines lactées dans la maſſe du ſang, y cauſeroient encore un épaiſſiſſement dangereux : mais aprés le vomitif, les cordiaux, ou les précipitans trouvant les voyes libres, peuvent plus aiſément s'inſinuer dans le ſang, & le rendre plus liquide en le diſſolvant, ou plus mobile en l'agitant; ce qui fait que cette humeur laiſſera filtrer une plus grande quantité de matiere hétérogène dans les glandes dont les canaux aboutiſſent aux inteſtins. Mais ſi la diminution des forces du malade ne permet pas de donner une Medecine purgative aprés que le vomiſſement aura eu ſon effet, il faudra au moins preparer un lavement aſſez fort, en faiſant bouillir dans une décoction émoliente,

noliente, un peu de sené ou de ver-
: d'antimoine, ou bien on dissoudra,
u lieu de miel une once de quelque
ectuaire purgatif, ou des prepara-
ons d'hiere &c.

Dans l'accés suivant, l'on donnera *Dans l'accés suivant.*
es précipitans, sans avoir auparа-
ant fait vomir, & sur la fin un pur-
atif. Par exemple, *Prenez demi gros de*
rbit gommeux, un gros de mechoacam,
autant d'hermodactes; coupez le tout
n petits morceaux, & faites le bouillir
ans dix onces d'eau où l'on aura mis dis-
udre un scrupule de sel de tartre; on
oit entretenir un feu lent jusqu'à la con-
mption d'environ la moitié, & passer
ar un linge cette composition où l'on disso-
ra trois gros d'électuaire de diacarta-
e, & une once de sirop de roses pâ-
s.

Quand on voit que la fiévre ne fait *Quand elle devient chronique.*
u'augmenter malgré tous ces remedes
ouvent réiterez, il sera bon d'ordon-
er la décoction de *quinquina* dans
eau, avec un peu de sel de tartre:
insi sur une pinte d'eau bouillante,
on jettera six gros de quinquina pul-
erisé, & deux scrupules de sel de
rtre; on laissera bouillir deux bouil-
ns, & ensuite on retirera le vaisseau

de dessus le feu, & la décoction étant refroidie le malade en avalera une verrée hors le tems de l'accés, de même qu'en son commencement, & sur sa fin : mais il ne doit pas en prendre vers la vigueur du paroxysme, de crainte que le *quinquina* ne ferment trop violemment avec la matiére morbifique qui s'est toute confonduë dan la masse du sang & qui pourroit en devenir plus difficile à se séparer.

Lorsqu'il arrive quelque dureté.

Lorsqu'on apprehende qu'il ne s fasse des embarras en quelque partie l'on doit mêler les fébrifuges aux ape ritifs : Par exemple. *Prenez de l gomme ammoniac, du sagapenum, a l'extrait de quinquina, du tartr martial soluble, de chacun parties éga les, incorporez le tout en un peu de siro des cinq racines aperitives.* L'on fa prendre de tems en tems un gros d cette opiate.

C'est dans ces sortes d'occasion qu'on est encore obligé de se serv des pilules de tartre, des préparation de mars, du mars diaphoretique, d nitre folié, du tartre folié, & de plu sieurs aperitifs, même dn mercur doux, corrigé en le lavant une fo seulement dans l'huile de tartre.

Je ne parle point des doubles quo- *Double quotidienne.*
idiennes, qui prennent deux fois à
n malade dans vingt quatre heures ;
ar souvent ce sont des fiévres mali-
gnes, ou des fiévres lentes dont nous
urons occasion de discourir cy-aprés,
& l'on en voit peu qui ayent leurs re-
ours reglés & uniformes pendant un
ems considerable ; à moins que ce ne
oit des fiévres catharalles dont nous
éservons l'histoire pour la suite de ce
raité. Il n'est pas necessaire de rappor-
er icy les autres fiévres pituiteuses,
arce qu'elles sont ou symtomatiques,
u desordonnées ; de sorte que nous
ne les devons examiner qu'aprés le
estes des fiévres reglées.

CHAPITRE XXII.

De la Fiévre quarte reguliére.

LA fiévre quarte est celle qui a en- *Caractere.*
tre le jour du premier accés &
celuy du second, deux jours entiers
e relâche ; c'est-à-dire, qu'elle re-
ient le quatriéme jour, en comptant
e jour du premier accés, & celuy du
econd avec les jours d'intermission.
lle commence par des bâillemens qui

ſont accompagnez de contorſions de tout le corps, d'un friſſon ſemblable à celui qui vient d'un grand froid ; enſuite tout le corps tremble , avec un claquement de dents , & une douleur contondante dans les articles. Quelquefois pendant le froid de la quarte l'on ſe ſent beaucoup d'appetit , d'autrefois auſſi le malade eſt affligé de douleurs d'eſtomac , & il n'eſt pas rare que les malades vomiſſent des matieres ameres ou aigres ſur la fin du froid ; la chaleur qui y ſuccede , eſt beaucoup plus douce que dans la fiévre tierce ; cependant elle eſt plus forte que celle qui s'excite ordinairement dans les doubles tierces ; elle ſemble inégalement répanduë par tout le corps , de ſorte que le malade croit qu'elle eſt mêlée à quelques reſtes du friſſon. Le malade eſt toûjours travaillé de la ſoif, d'une douleur de tête, d'une eſpece d'inſomnie : mais tous ces accidens ſont bien moindres que dans la veritable tierce , & un peu plus grands que dans les quotidiennes, & même que dans les doubles tierces; les accés ſont quelquefois plus longs que ceux des tierces , mais communément ils ne paſſent pas huit ou dix

heures ; quelquefois même ils n'en durent pas cinq ou six. Dans le tems du frisson, le pouls est lent, & tres-petit ; mais dans la chaleur il devient fréquent, grand, inégal, l'urine dans les premiers jours est aqueuse, sans couleur, & assez subtile.

Causes exterieures.

La fiévre quarte a coûtume d'attaquer ceux qui ont des galles invetterées, un scorbut, ou une affection hipocondriaque, & plusieurs fois l'on a vû ces sortes de maux finir par cette fiévre. J'ai connu un homme qui avoit une fiévre quarte trés-violente, pour s'être gueri de la gratelle en se frottant avec le souphre. La quarte arrive encore souvent aprés l'usage des alimens grossiers, acides, ou austeres, comme les fruits qui ne sont pas meurs; aprés des chagrins, des tristesses, ou des fiévres erratiques, principalement sur la fin dê l'Automne, à raison des fruits nouveaux qu'on aura mangés.

Explication.

Par toutes ces causes, le sang devient plus grossier, ou comme privé de ses parties volatiles, & rempli de parties aigres, & tartareuses ; ainsi le levain de l'estomac ne peut point être chargez de sels acres & volatils, tels

que le demande l'état naturel : c'eſt pourquoy la digeſtion des alimens ne s'accomplit pas comme il faut, parce qu'ils n'ont pas bien fermenté ; en ſorte que le chyle qui en eſt formé & qui ſe mêle au ſang étant crud ; indigeſte, groſſier, & n'ayant pas été ſuffiſamment atténué dans le ventricule, épaiſſira encore le ſang qui eſt déja fort dépoüillé de parties volatiles, & diminuera ſon mouvement ordinaire; c'eſt par cette raiſon que le malade commence à reſſentir du froid : mais comme peu à peu ce chyle acquiert du mouvement, il ſe fait jour au travers des tuyeaux capilaires & des fibres des parties, & c'eſt dans cet écartement que les malades ſe plaignent d'une peſanteur & d'une contuſion ; l'irritation qui continuë dans toutes les fibres nerveuſes & membraneuſes cauſent un tremblement univerſel, & de legeres convulſions aux muſcles de la machoire inferieure; d'où s'enſuit un frottement de dents. Les douleurs d'eſtomach & les vomiſſemens ſuppoſent toûjours qu'il y a dans ce viſcere une matiere qui irrite, & qui picotte, ce qui excite quelquefois la faim pendant le froid : ce chyle

ayant épaiſſi le ſang comme nous avons dit, a dû rendre le pouls petit, & peu frequent ; mais quand les parties du chyle & du ſang ont commencé de ſe briſer, le pouls s'éleve, il devient plus vîte ; & plus grand ; quoiqu'il demeure toûjours inegal, parce que le ſang étant compoſé de parties qui ne gardent entr'elles aucune proportion, de groſſeur & de conſiſtance, il n'eſt pas attenué d'une maniere uniforme : c'eſt pourquoy les differentes parties de cette humeur ne pouvant couler d'une pareille vîteſſe dans ſes vaiſſeaux, doivent faire ſentir une inégalité dans le pouls, & dans la chaleur qui ſe répand par tout le corps.

La ſoif, la douleur de tête, l'obſtacle au ſomméil, ſont des ſuites de la fermentation & de l'acidité du ſang ; & la longueur des accés eſt un effet preſque neceſſaire de ſa groſſiereté ; cependant quand cette humeur, à force de fermenter, devient plus ſubtile, ou pour mieux dire, lorſqu'aprés avoir fermenté, elle s'eſt delivrée d'une grande partie de ſes levains dépravez, les accés deviennent aſſez courts. La ſueur abondante qui ſe

remarque sur la fic du paroxysme, est en partie causée par l'atténuation du chyle & du sang, & en partie aussi de ce que les principes de ces deux liqueurs ne se liant pas bien ensemble donnent davantage lieu à la serosité de se separer, lorsque le mouvement du sang est ralenti : mais comme cette serosité n'emporte pas beaucoup de la matiere qui fait la maladie, & que le chyle & le sang n'ont pas été tout-à-fait subtilisés par l'ardeur ou la fermentation fébrile, il s'ensuit que le levain de l'estomac reste toûjours dénué de paries volatiles, de là il s'engendre un nouveau chyle crud, & indigeste qui se remêlant au sang, reproduit deux jours aprés un accés semblable au premier : Et l'on ne s'étonnera pas de la longueur du tems qui est entre les deux accés si l'on prend garde que le chyle étant tres-grossier doit avoir un mouvement tres-lent, que la grosseur de ses parties fait qu'il n'en entre pas beaucoup dans le sang ; & que n'étant pas d'une nature fort opposée à la constitution de cette humeur, il ne doit fermenter avec elle, que lorsque par sa quantité il l'a assez épaissie, pour l'empêcher de circuler

librement, & en ce cas le paroxysme doit être assez long; car lorsque le sang par sa nature est opposé à un chyle grossier, les accés sont beaucoup plus courts, & la quarte devient souvent pour lors double ou triple, comme nous dirons dans la suite.

Le prognostic de la quarte se tirera de la nature au malade, de son temperament, de la region où il se trouve, de la saison de l'année où l'on est, & des accidens qui l'accompagnent. *Prognostic.*

On peut toûjours assûrer que cette maladie est tres-longue, à raison de la grossiereté de la matiere qui la forme, & du peu de parties volatiles qui sont dans le sang : ainsi elle dure souvent trois mois, quelquefois six ; & il n'est pas rare qu'elle se prolonge un an entier : on l'a même vû perseverer plusieurs années, sans néanmoins que le malade parût en peril, car les longs intervalles qui se trouvent entre les accés donnent le loisir aux parties de se rétablir dans leur vigueur naturelle pour soûtenir des nouveaax assauts. Mais si sa fiévre quarte n'est pas accompagnées d'obstructions & d'embarras dans les visceres, & qu'elle vienne l'été ou le printems, elle a coûtume

de n'être pas longue : au contraire celle qui vient en automne, principalement quand cette saison approche de l'hyver, dure beaucoup sur tout dans les vieillards, ayant ses accés égaux & reglés ; ou bien si elle est courte, elle dégénere dans d'autres maladies qui sont encore plus dangereuses, à cause de la grossiereté, & de l'accidité de la matiere morbifique & en hyver à cause de l'obstacle à la respiration.

La quarte qui vient aux scorbutiques, aux hypocondriaques, aux épileptiques, & à ceux qui ont des convulsions, les délivre quelquefois de leurs maladies, parce que la matiere héterogêne qui causoit ces desordres, se purifie ou se dissipe par une longue fermentation.

Si la quarte est inveterée, qu'elle ait ses accés bien reglés, elle ne finit souvent qu'au printems, ou aux équinoxes, parce qu'en ce tems-là il se fait de grands changemens dans l'air, lesquels doivent notablement changer nos corps, & particulierement nos liqueurs.

Lorsqu'il se forme dans les visceres quelques tumeurs, ou que par la gros-

ſiereté de la matiére, & par la difficulté de la circulation il arrive une hydropiſie, c'eſt un cas trés-perilleux & mal-aiſé à guerir, ce qui eſt commun à toutes les autres intermittentes; toutefois les quartes ſont plûtôt ſuivies de tumeurs ſchiruſes, que les tierces.

Le dégoût, & le manque d'apetit ne ſignifient rien de bon dans les fiévres quartes, parce que c'eſt une marque de l'entiere deſtruction des parties volatiles du ſang, & de l'affoibliſſement, ou de la dépravation du ſuc ſalivaire, & des autres fermens naturels.

La quarte n'eſt pas ſi dangereuſe que la double, ou la triple quarte, parce que les accés étant éloignez n'affoibliſſent, & ne fatiguent pas tant le malade.

L'abatement des forces, principalement hors de l'accés, doit être regardé comme un tres-mauvais ſigne, quand cet abatement contiuuë avec la maladie: mais ſi l'on ne le remarque qu'au commencement, cela vient ſeulement de la fatigue que le malade a ſoufferte dans les premiers accés; au lieu que s'il perſiſte hors le tems du paroxyſme & durant le paroxyſme,

c'eſt un ſigne de malignité ; puiſque ſi nous en croions pluſieurs obſervateurs il y a des quartes malignes qui ſe manifeſtent, ſur tout par des forces abatuës,& qui ſont quelquefois ſuivies de taches pourprées.

Lorſque la quarte a des accés qui ne ſont ni reglez, ni égaux, on doit en avoir bonne opinion, pourvû qu'elle ne ſoit pas jointe à quelque autre maladie, comme au ſcorbut, à la cachexie, &c.

Les urines noires qui ſont tres-mauvaiſes en beaucoup de maladies ſemblent promettre la guériſon dans la quarte, parce qu'elles témoignent que la matiere hétérogéne qui la cauſoit commence à ſe mêler à la ſeroſité, & peut plus aiſément être évacuée par les differens pores des parties qui ſeparent les excrémens ſéreux.

Au contraire lorſque ceux qui ont la fiévre quarte rendent des urines blanches, aqueuſes, pales, c'eſt un ſigne que l'humeur morbifique ne ſe mêle point aux ſeroſitez: ainſi la nature ne ſépare point ce qui cauſe le mal, faute de parties balſamiques & ſpirituëuſes.

Quelquefois la fiévre quarte ſe tour-

ne en continuë, ce qui eſt trés-mauvais; mais cela n'arrive guéres qu'en hyver, & aux vieillards, par une tranſpiration empêchée.

D'autrefois cette fiévre eſt emportée par un flux de ventre, ou même par une dyſenterie : ſi la dyſenterie eſt legere, on n'en doit rien craindre; mais ſi elle eſt accompagnée de quelques accidens fâcheux, il y a beaucoup de riſque pour le malade.

Les fiévres quartes d'automne, & même les autres intermittentes de cette ſaiſon, ſont quelquefois ſuivies d'hydropiſie, de cachexie, de melancolies hypocondriaques, quand on n'a pas eu le ſoin de prévenir ces maladies par de frequentes purgations ordonnées durant les fiévres. Le flux hémorroïdal ſoulage ceux qui ont la fiévre quarte : au contraire le ſaignement de nez leur fait du mal ; ou que ſi le ſang ſort des narines, il faut qu'il ſoit plus chargé de ſels qu'à l'ordinaire : ce qui fait voir une corroſion dans les pores des vaiſſeaux, & c'eſt une marque d'un ſang vicié : au contraire le flux hémorroïdal décharge un ſang arrêté qui croupiſſant dans les vaiſſeaux hémorroïdaux ne pouvoit ſe remêler avec

la masse; de sorte que le malade se trouve soulagé par cette évacuation.

La fiévre finit quelquefois par l'ictericie noire, & d'autrefois par la galle. Dans le premier cas le ferment acide qui causoit la fiévre s'adoucit, en se mêlant à la bille, & à la serosité : ce qui teint les serositez en noir, & fait que la matiere morbifique peut plus aisément être filtrée par les differens tamis. Dans le second, cette humeur hétérogêne se coagule dans la peau, & y produit des galles. Il me souvient que Rhodius rapporte avoir connu des personnes qui avoient toûjours la galle, & qui ne la pouvoient faire en aller sans se rendre tous les ans sujettes à la fiévre quarte; & j'en sçai plusieurs qui ont été délivrés de cette fiévre par des galles assez opiniâtres.

Il faut avoir de grands égards au regime de vivre & à la façon dont le malade se doit comporter dans les longs intervalles de repos ou il paroit tout-à-fait sain : ce qu'il mangera doit être aisé à digerer, & faire peu d'excremens : on y peut mêler des choses qui attenuent les humeurs; c'est par cette raison qu'on fait user des plantes aro-
Regime. matiques. L'on doit éviter tout ce qui

eſt gluant, ou aigre au goût, & tout ce qui ſe peut aigrir aiſement, comme les laitages, les ſucreries, & toutes ſortes de fruits, à moins qu'ils n'abondent en parties ſubtiles, & volatiles: ainſi la volaille, les jaunes d'œufs, les chairs des jeunes animaux, pourvû qu'elles ne ſoient point viſqueuſes, ſont fort bonnes dans les tems d'interminiſſion. Entre les plantes qui ſeront employée dans la ptiſanne, dans les boüillons, ou dans les potages, on fera choix ſur tout de celles qui abondent en ſels volatils, & en ſouphres exaltez diſſouts dans quelque humidité: car ces ſortes de principes ſont fort propres à corriger les ſels acides, & à ſubtiliſer les parties groſſieres du ſang; celles ſont la bouroche, la pimprenelle & le cerfeuil; mais on loüe entre toutes les autres, les racines de rave cuites dans le boüillon, parce qu'elles pouſſent par les urines: ſurce même fondement les racines de perſil, de ſeleri, ou de fenouil ne peuvent être que tres ſalutaires. On ne doit pas interdire le vin au malade, & il pourra uſer d'une ptiſanne faite avec quelques ſudorifiques mais ce ne doit être qu'aprés qu'il aura été purgé aux pre-

miers accés, pour ne pas faire passer dans la masse de sang une grande partie des matieres qui se trouvent dans les premieres voyes : par exemple,

Ptisanne. *prenez de l'écorce de gayac & de la salsepareille mondée, de chacune demi-once, du sussafras six gros : vous ferez bouillir le tout bien concassé en six pintes d'eau qu'on reduira peu à peu à quatre ;* puis l'on ajoûtera *deux gros de tartre martial soluble, & un de canelle en poudre, puis l'on fera encore bouillir jusqu'à la consomption d'un quart ; on laissera refroidir la composition aprés l'avoir tirée du feu, & ensuite on la passera pour en boire dans les jours de relache.*

On ne doit ni manger ni boire que pour se soutenir, parce que le levain stomacal est toûjours tres-alteré dans cette maladie ; & il est à craindre que la boisson se mêlant difficilement avec le sang, & y portant un chyle grossier, n'augmente la matiere qui fait la fiévre, & ne rende les humeurs trop sereuses, principalement lorsqu'on boit ou qu'on mange quatre ou cinq heures avant l'accés. Il ne faut pas non plus dormir quand les accés ne doivent pas tarder à paroître, ni même pendant

qu'ils subsistent, par la même raison que dans les fiévres tierces : & durant les autres symptômes le même regime sera observé, ou tout au moins il ne doit pas être fort different: si toutefois la faim ou la soif étoient excessives pendant le froid ou pendant le chaud on pourroit permettre quelque aliment, ou de la boisson au malade.

Medicamens dans les premiers accés.

Comme les premiers accés sont plus longs, & plus violens que ceux qui suivent, les malades sont d'ordinaire plus accablés dans ceux-là: c'est pourquoy, Galien pretend qu'il faut les traiter d'une maniére fort douce dans le commencement; ce qu'on doit pourtant entendre de l'usage des purgatifs, des sudorifiques, ou des spécifiques qui peuvent en entraînant la matiere luy donner du mouvement & assez de subtilité pour se glisser dans la masse du sang : car il est certain par raison & par experience : quoy qu'en disent quelques nouveaux, & particuliérement Morton, qu'on ne doit point préſenter le quinquina sans avoir vuidé les inteſtins, & que les émétiques même violens peuvent être donnés dans les accés d'une fiévre quarte, pourveu qu'on le faſſe un peu avant

que l'accés commence, ou dans le tems du friſſon, s'il n'y a point de contr'indication ; afin que le chyle crud, & la matiere febrifique puiſſent être chaſſée par la bouche, ce qui fera qu'il n'y aura point d'accés, ou qu'il ſera beaucoup plus leger. Il ſeroit auſſi inutile qu'ennuieux de rapporter toutes les obſervations qui prouvent cette verité : il ſuffit de dire que le meilleur vomitif aprés les antimoniaux, c'eſt la racine de cabaret juſqu'à un gros dans le vin blanc, ou dans l'eau de chardon beny, ſuivant le conſeil de *Riviere*, & de *Rulandus*.

Il faudra auſſi donner ſouvent des lavemens avant l'accés par les mêmes raiſons qu'on les propoſe ainſi dans les autres fiévres dont nous avons parlé. De plus les lavemens empéchent les coliques, les douleurs d'eſtomac, & les autres accidens qui arrivent d'ordinaire aux mélancoliques, en faiſant ſortir les vents, ou les matieres qui les peuvent produire. Pour ce ſujet on mélera dans la décoction quelques carminatifs, comme des plantes aromatiques avec le diaphœnic ou la bénédicte en diſſolution. Nous avons des Praticiens qui ſe vantent d'avoir tiré

des malades hors d'affaire par cette seule voye. *Prenez* par exemple, *une poignée de persil & autant d'ache avec une pincée de semence d'anis & deux de daucus : faites bouillir le tout en trois demi septiers d'eau ; passez la décoction & en prenez chopine : dissolvez-y une once de diaphœnic, & demi-once de benédicte laxative, ou bien délayez-y du miel de romarin avec le diaphœnic ou la benédicte suivant le plus ou le moins d'indication que vous aurez pour purger.*

Si le froid est fort grand, il faudra faire de rudes frictions à l'épine du dos avec l'eau de vie, où l'on aura dissout la thériaque & même on pourra laisser sur l'estomac des linges trempez dans cette eau.

Il sera pareillement à propos d'envelopper les bras & les poignets dans la composition *d'Angelus Sala* avec *la corne de cerf brûlée en noirceur, la mumie & l'ail* ; ou dans quelques autres médicamens chargez de parties volatiles, comme la *rénoncule qu'on filera & qu'on appliquera aux poignets*, ou *la therebenthine avec la poudre d'oliban, pour en faire une espece d'emplâtre sur du cuir, qui sera appli-*

qué à chaque poignet ; ou quelques autres volatils , qui peuvent communiquer au ſang des parties âcres & volatiles capables de le diſſoudre en détruiſant les acides.

On ne doit pas ômettre les potions ſudorifiques, particulierement dans le tems de l'accés; vous pourrez compoſer ces remedes avec deux onces d'eau de menthe , & autant d'eau de perſil , deux gros d'yeux d'écrevice préparée, douze grains de ſel volatil armoniac , deux gouttes d'huile de ſuccin & autant d'huile de romarin : mais il faut bien obſerver de ne donner ces ſortes de potions que dans le commencement du froid , & quand on a dans les accés précedens vuidé le corps par quelque émétique aſſez puiſſant : ſans cela ces ſortes de remedes ſubtiliſeroient davantage la matiere qui doit cauſer l'accés ; ce qui feroit qu'elle paſſeroit plus aiſément dans le ſang : de ſorte que la quarte en deviendroit double , ou tierce , peut-être même continuë par la faute du Medecin. Ainſi l'on a ſouvent vû que le quinquina , les yeux d'écrevice avec le ſel de tartre , les ſels lixivieux , les perles préparées , les écailles d'huitres calcinées , & quel-

ques autres ſpécifiques terreſtres rendoient les fiévres quartes plus violentes par le nouveau degré de mouvement qu'ils imprimoient aux humeurs dans leſquelles ils ſe dévelopoient, ou bien ils doubloient les fiévres quand ils étoient donné avant les émetiques.

Lorſque la chaleur eſt repanduë par tout le corps, le malade doit avoir la liberté de boire, principalement ſur la fin de l'accés. Il eſt tres-rare qu'on ſoit ici contraint d'ouvrir la veine à cauſe de la grandeur de la fermentation ou des autres ſymptômes; ainſi il ſemble que la précaution de Galien eſt fort inutile, qui dit que ſi le ſang eſt noir & épais, comme il l'eſt d'ordinaire dans ceux qui ont quelques maladies mélancoliques, il en faut tirer beaucoup : & qu'au contraire s'il eſt d'un rouge jaune & éclattant, & par conſéquent ſubtil, on doit d'abord s'arrêter: car quoique la plûpart des Praticiens ſoient de cet avis à cauſe qu'ils croient que c'eſt la marque d'un ſang fort pur, il me ſemble toutefois que ſi le ſang paroît rouge & ſubtil, cela dépend de la lenteur de ſon mouvement au ſortir de la veine, & de la quantité de ſes acides, ou parce qu'en tombant goute à

Si la ſaignée convient.

goutte, il prend une teinture rouge par le nitre de l'air qui le pénétre. Au contraire lorſqu'il a une couleur obſcure & noirâtre, cela vient ſouvent de ce qu'il fermente, & qu'étant dans un grand mouvement, toutes les parties étant brouillées enſemble ſortent en arcade de l'ouverture du vaiſſeau, & tombant d'un mouvement continu, il eſt moins expoſé aux particules nitreuſes de l'air, & par conſequent moins rarefié; ce qui paroit tout-à-fait oppoſé aux raiſons de ces Autheurs. Quoi qu'il en ſoit, la ſaignée dépoüille toûjours la maſſe du ſang de ſes parties ſpiritueuſes; & par cet endroit elle eſt toûjours contraire à la fiévre quarte, à moins qu'il n'y ait ſuppreſſion des mois, ou d'un flux hémorroidal; & pour lors même on ne la doit pas faire fort abondante.

A qui les Acides ſont contraires.

Les acides, & toutes les choſes aigres ſont extrêmement pernicieuſes à ceux qui ont la fiévre quarte: ainſi l'on ne peut pas même leur en donner dans le tems de la fermentation; mais il leur ſera permis de ſe faire préparer quelques portions avec les précipitans, ou les abſorbans, en prenant par exemple de l'eau de bugloſe & de bouroche de

chacune deux onces, des yeux d'écrevice préparés & de l'antimoine diaphoretique de chacun demi-gros; une once de sirop de papaver rheas, & dix goutes de *laudanum* tartarisé: l'on donneroit cette potion dans le tems de la chaleur qui peut en être temperée.

Tems des purgatifs.

On purgera sur la fin de l'accés avec une médecine faite de trois gros de sené, sur lesquels on versera six onces d'une décoction de polipode & d'épithime; on ajoûtera un screpule de sel fixe de tartre, & on entretiendra quelque tems la chaleur dans cette mixtion, on dissoudra ensuite une demi-once de manne; & on passera le tout.

Lors qu'il y a des obstructions

Si l'on voyoit qu'il y eût quelques obstructions, on ordonneroit des pilules de tartre de Quercetan, où de *Sagapeno Camilli*, non seulement sur la fin de l'accés, mais aussi dans son commencement, pourveu que les premiéres voyes ayent été bien vuidées pendant les attaques précedentes.

Mais comme il est impossible de faire ces remedes dans un seul accés, l'on se contentera de disposer le malade à recevoir un lavement quatre heures auparavant, & immediatement aprés qu'il l'aura rendu, on fera vomir.

Durant les intervalles on pourra faire prendre quelque peu d'absorbans: mais avant l'accés suivant, ou dans le froid même l'on employera les diaphoretiques : par exemple quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac dans un peu d'eau de chardon beny ; ce qui diminuëra beaucoup les symptomes. Si l'on craint de trop échauffer, on fera avaler au malade les fleurs de sel ammoniac jusqu'à trente grains dans un peu d'eau de chardon beny : ces sortes de remedes détruisant les aigres font un fort grand bien; & sur la fin du second accés, il lui faudra presenter un purgatif.

Conformité de nôtre pratique avec Hippocrate.

Cette methode de traiter les fiévres quartes est tout-à-fait semblable à celle d'Hippocrate & de Galien : car Hippocrate commençoit la gueriſon des fiévres quartes en donnant un émetique dés la naissance du paroxysme, & ensuite il en venoit aux purgatifs, comme on peut voir dans son livre des Affections ; & Galien dans son traité de la Thériaque à Pison, dit qu'il a gueri plusieurs fiévres quartes en faisant vomir ses malades aprés le souper, leur donnant ensuite le suc d'absinthe, & enfin la thériaque, deux heures avant

ıvant l'accés. par de tels moyens, dit cet Autheur, ils se trouvoient exempts de l'accés dont ils étoient menacés. On connoît par là qu'il évacuoit par en haut, avant que d'en venir aux spécifiques ; & lorsque les malades prenoient la theriaque sans avoir vomi, la quarte devenoit double par l'attenuation de la matiere qui passoit plûtot dans le sang, comme on peut le remarquer en Galien, par l'exemple qu'il rapporte d'Eudême dans ces Prognitions *ad posth.*

De plus je soûtiens qu'on ne peut pas purger dans le premier accés, ni même quelquefois dans le second ; mais lorsqu'on a fait vomir, il faut tâcher de rendre la matiere fort coulante : ce qui rend l'operation du purgatif beaucoup plus grande, & plus profitable.

Lorsque l'accés où l'on a purgé est passé, on doit en venir à l'usage du quinquina soit en poudre bouilli dans de l'eau commune, à la quantité de demie-once sur une pinte, avec demi gros de sel de tartre ; soit en opiate, dans le vin : mais on ne le doit donner que dans les jours d'intermission, parce qu'au tems de l'accés, il s'exciteroit une trop grande fermentation avec *Le grand febrifuge.*

l'humeur qui fait la maladie. Mais quand on a pris la précaution que je marque, cet excellent remede emporte ſouvent toutes ces ſortes de fiévres intermitentes, & tous les autres fébrifuges ont perdu preſque tout leur credit, depuis que le Roy par ſa bonté a rendu cette racine plus commune en faiſant puplier ſes vertus, afin que chacun la pût employer dans le beſoin & mépriſer les fables que quelques perſonnes inventoient pour la détruire, ou en abolir l'uſage.

On pourra néanmoins ſe ſervir de pluſieurs autres ſpécifiques, qui ont tous la proprieté d'abſorber les aigreurs de diſſoudre le ſang, & de l'entretenir dans un état de liquidité. On mêle le ſel fixe de tartre aux yeux d'écrevice ou bien on ſe ſert du fébrifuge de *Tymeus* qui ſe fait en prenant, *demi gr d'antimoine diaphoretique avec d yeux d'écrevice préparez, de la cor de cerf preparée, & des perles prép rées, de chacun un gros :* on pulve ſera toutes ces choſes, & on les m lera enſemble pour en compoſer u poudre, dont on prendra deux ſcr pules qu'on mettra infuſer avec auta de ſel de tamaris dans quatre ou ci

onces d'eau de chardon beni. J. Rayus recommande le guy qui vient sur l'épine vinette, reduit en poudre, & infusé dans le vin, pour prendre deux heures avant l'accés : quelqu'autres ordonnent le safran dans le vin ; d'autres la myrrhe ; il y en a qui versent des goutes d'huile distilée de poivre & de myrrhe dans quelque eau distilée. Tous ces remedes se donnent pour operer les mêmes effets ; & ils réüssissent souvent quand il n'y a point de duretés schirreuses dans le ventre, ou dans les hypocondres : ce que le Medecin doit bien examiner, parce que ces maux surviennent ordinairement à ceux qui ont la fiévre quarte pendant un tems considerable. En cas de squirre il faudra mêler au quinquina & aux sels lixivieux quelques aperitifs, principalement ceux qu'on tire du mars.

Opiate de quinquina aperitive.

Par exemple, prenez deux gros de quinquina, du crocus de mars aperitif, & du tartre folié, de chacun un gros, & dix gouttes d'huile de myrrhe; incorporez le tout avec le moins qu'il sera possible de conserve de roses & le sirop d'absinte pour donner la consistence requise, afin d'en faire une opiate qu'on divisera en six parties

pour prendre dans les jours tranquiles le matin à jeun, en beuvant un peu de vin par dessus : ou bien on fera dissoudre l'extrait de genievre, & celui de chardon beny, de chacun un gros, dans de l'eau de menthe en consistence de sirop ; on y ajoûtera deux gros de quinquina, & un gros de mars diaphoretique, avec un peu de sirop d'absinte, & lorsque cela sera reduit en opiate, on le retirera du feu, & l'on y repandra dix gouttes d'huile de gérofle ; le malade prendra deux scrupules, ou un gros de cette opiate, par dessus quoy il avalera deux onces d'une ptisanne où l'ou aura fait entrer le Mars rendu aperitif pour desobstruer.

Purgatifs proportionnés.

Lorsqu'on veut purger le malade, on le peut faire avec les pilules catholiques de *Poterius*, dans les jours d'intermission: on en donnera un scrupule à chaque prise. Mais s'il y avoit tres-peu de matiere febrile, & qu'une grande partie eût été évacuée par les émetiques, ou par de forts purgatifs, il faudroit pour lors prendre une petite pilule de *Sagapeno Camilli* au commencement de l'accés, & continuer cela dans les accés suivans, en faisant frotter le cou & le dos avec l'huile de

ſauge & de laurier, l'eau de vie, & la thériaque. Quercetan aſſûre qu'il en a gueri pluſieurs en ſuivant cette pratique, ce qui paroit aſſez probable, parce que la gomme ammoniac & le *ſagapenum* ont des parties capables d'attenuer : ainſi quand elles ſont portées dans la maſſe du ſang, elles échauffent, rarefient, & ſubtiliſent les humeurs. Il ſe peut même faire que leurs parties groſſieres ſe liant dans le ventricule avec les parties de l'humeur morbifique, les retiennent & les diſpoſent à ſortir toutes enſemble en les empêchant de paſſer dans le ſang: c'eſt pourquoy lorſque cette matiere ſera en tres-petite quantité, on purgera dés que le malade ſe ſentira attaqué. C'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate commence par faire vomir pour diminuer la quantité de la matiere, & qu'il purge à l'entrée du paroxyſme ſuivant : mais ce traitement ne réüſſiroit pas toûjours, parce que la matiere qui cauſe les fiévres quartes en ce païs-icy, eſt d'ordinaire plus abondante que dans celui d'Hippocrate ; de ſorte qu'il faut être certain par quelques ſignes qu'il y a peu de matiere, lorſqu'on deſcrit des purgatifs dans les premiers

inſtans de l'accés.

Lorſqu'il y a quelque partie où l'on ſent une dureté, on peut y appliquer l'emplâtre de ciguë mêlé à l'emplâtre carminatif de *Silvius*, ou l'emplâtre fait avec le ſuc de tabac épaiſſi, & la cire. Quoique l'experience nous apprenne que pluſieurs perſonnes ont été gueries par la colere, par la peur, & par d'autres mouvemens violens de l'eſprit & du corps, leſquels naiſſent tout à coup, & ſans être prévus, cependant comme la fiévre quarte qui n'eſt point accompagnée d'accidens n'a pas coûtume de devenir mortelle, je crois qu'il faut s'abſtenir de tous ces changemens ſubits qui agitent les organes & les humeurs d'une maniére extraordinaire, & qui ont ſouvent de tres-mauvaiſes ſuites. C'eſt pour cela qu'on ſe trompe fort lorſqu'on ſuit le conſeil de Celſe en changeant la maniere de vivre, en paſſant de l'eau au vin, du vin à l'eau, des vivres doux aux acres, des acres aux doux ſans aucune indication; qu'on porte cet excés juſqu'à boire des verres entiers de vinaigre: car les malades en ſont tres-ſouvent plus indiſpoſés & il eſt fort rare que des conduites

remetaires soient favorables à la Nature.

Il ne faut jamais par la même raison donner des remedes qui peuvent mettre la vie en danger, comme nous lisons que Willis a fait à une fille d'illustre famille à laquelle il donna le flux de bouche pour la guerir de la fiévre quarte, car le remede est pire que le mal, & n'a pas toûjours son effet, puisque nous voyons dans Fernel, qu'un homme qui avoit la verole avec la fiévre quarte, fut gueri de la verole en passant par le flux de bouche que lui procurerent quelques onctions mercurielles; mais que la fiévre quarte lui demeura.

On doit encore beaucoup moins se servir de préparations arsenicales qui ne sont employées par les sages Praticiens que sur des maux externes, comme des ulceres malins & chancreux; car quoiqu'il soit vray que des charlatans ont gueri quelques-unes de ces fiévres des plus opiniâtres en mettant quelques grains de cet espece de poison dans une grande quantité d'eau qu'ils filtrent, toutefois comme ces sortes de médicamens ne peuvent convenir qu'aux personnes tres-robustes,

& qu'ils laiſſent dans le corps des impreſſions terribles, l'on ne doit point s'étonner s'il en arrive ſouvent de ſi malheureuſes cataſtrophes.

CHAPITRE XXIII.

De la Fiévre quarte bâtarde

LA fiévre quarte bâtarde eſt un eſpece d'intermittente qui revient le quatriéme jour en comptant du jour ou le premier accés a pris & finiſſant au jour où le ſecond paroxyſme commence, comme la quarte que nous venons de décrire ; mais quoiqu'elle ne ſe renouvelle jamais ſans être precedée de friſſon, elle ne laiſſe pas d'être fort differente dans tous les autres accidens de la quarte légitime : dans la fauſſe quarte les forces ſont abatuës, la ſoif eſt plus grande, la chaleur eſt plus acre & plus brulante, les urines ſont plus rouges, les accés ne reprennent point aux mêmes heures, & ils ſont fort déreglés dans leur longueur; en un mot il ſemble que cette quarte approche de la fiévre tierce par la violence de ſes ſymptômes : elle ſuccede toûjours à quelques autres fiévres,

Caractere.

ſoit continuës, ſoit intermittentes.

Les fiévres qui ſont ſuivies de la quarte bâtarde, doivent toûjours être regardées comme les premieres cauſes qui ont dérangé l'économie du corps. Le mauvais regime du malade, l'application inconſiderée des médicamens, ou enfin la propre conſtitution du ſujet peuvent auſſi avoir produit ce changement : car on conçoit aſſez que ſi la maſſe du ſang devient denuée de parties ſpiritueuſes, & onctueuſes par une fiévre violente, la digeſtion des alimens ne ſe faiſant pas bien, il s'engendrera un chyle groſſier, & un peu acide, qui doit ébranler d'autant plus aiſément les fibres nerveuſes & charnuës, que leur tiſſu a été fort relâché pendant la fiévre précedente : c'eſt de là que viennent la foibleſſe de toute la perſonne, & l'acreté de la chaleur qui ont coûtume d'accompagner cette fiévre ; la ſoif, & les autres ſymptômes ſont plus grands, parce que les parties ſolides y reſiſtent moins à l'impulſion des liqueurs. *Causes exterieures.*

Ces fiévres ſont difficiles à guerir ; *Prognoſtic.* comme le *tonus* des parties ſolides eſt trés-affoibli, ces maladies ſont ordinairement jointes à des embarras,

ou a des tumeurs ſchirreuſes dans les viſceres ; ce qui fait qu'elles durent beaucoup plus longtems que les quartes veritables n'ont coutume de durer; ou bien elles ſe changent en d'autres maladies chroniques ; & il n'eſt pas rare de les voir perſiſter deux ou trois ans.

Gueriſon. Il faut pour les guerir prendre une route moyenne entre celle que nous avons tracée pour la fiévre tierce , & celle que nous avons propoſée pour la fiévre quarte veritable. Le malade obſervera une diéte beaucoup plus exacte que dans cette derniere fiévre : ſa ptiſanne doit être rafraichiſſante , on la fera , par exemple , en jettant un gros de ſel végétal , & un baton de reguliſſe dans une pinte d'eau chaude.

Regime.

Purgatifs. L'on ne doit pas tant réiterer les émetiques, que dans la veritable quarte, vû que les parties y ſont plus diſpoſées au déréglement , & moins fermes , & l'on évitera de les donner auſſi violens , particuliérement ſi les forces ſont notablement diminuées ; on les bannira même entiérement lorſqu'il y aura quelque dureté ſchirreuſe ; l'on doit toûjours purger ſur la fin de l'accés , & ſi l'on purge dans le com-

mencement, que ce ne ſoit qu'avec quelques pilules faites de gommes aperitives; l'on ne donnera jamais d'aigre non plus que dans la quarte ordinaire, & il eſt rare qu'on ſoit obligé d'ouvrir la veine. Aprés avoir bien purgé, l'on peut preſcrire quelques gouttes d'huiles diſtilées pour le commencement de l'accés, à cauſe que par leurs ſels volatils huileux, elles détruiſent ou embaraſſent une partie de la matiere acide, qui eſt en tres-petite quantité. Par exemple : *Prenez trois onces d'eau de reine des prez, un ſcrupule d'extrait de geniévre, quatre gouttes d'huile de romarin & autant d'huile de thim, ou de ſauge, avec demi-once de ſirop d'œillet:* vous en compoſerez une potion pour prendre dans le tems du froid, ou avant l'accés. Il ne ſeroit pas non plus raiſonnable de rejetter l'uſage des ſels volatils des plantes, ou des animaux, ſoit dans le tems du froid, ſoit avant l'arrivée du paroxyſme : mais entre tous les ſels volatils, s'il y a quelque choix à faire pour cette maladie, il ſemble que le ſel volatil de ſel ammoniac doit être preferé, comme ayant acquis le plus de réputation.

S'il y avoit des duretés en quelque

Aperitifs. viscere, il faudroit recourir aux aperitifs, entr'autres aux opiates que nous avons décrites pour la fievre quarte ordinaire; aux pilules de gomme ammoniac, à la teinture de mars, au tartre martial soluble, & même au *Calomelanos* de Turquet, qui me paroit un mercure qu'on a lavé dans l'huile de tartre par défaillance. L'on pourroit mêler douze grains de scamonée soluble, avec quinze de ce mercure pour en faire une medecine à prendre sur la fin des accés ou dans les jours d'intermission.

Specifiques se doivent donner avec précaution. Il est dangereux de trop donner dans les spécifiques en cette sorte de fiévre; car les absorbans, & les précipitans rendent le sang trop dissout, & la circulation trop prompte; d'où il arrive quelquefois que lorsqu'une partie souffre obstruction, ou qu'elle est embarassée, il se fait à cause de la foiblesse du ressort des fibres facile à s'étendre, un dépot considerable; & même l'on ne doit donner le *quinquina*, la gentiane, ou la petite centaurée, qu'aprés quelques purgatifs, ou autre évacuans, & quand la matiere a été un peu dissipée par quelques accés; car si on les prend dans le commencement

de cette maladie ſans ces précautions, elle ſe convertit d'ordinaire en double ou triple quarte, ainſi que les Medecins de Rome en donnerent l'exemple dans la perſonne *d'Eudemes* Peripateticien. Il faut donc toûjours, pour avoir droit d'ordonner les volatils ou les ſpecifiques, avoir bien vuidé les premieres voies; ſans cela la matiere hétérogène, qui en eſt renduë plus fluide, paſſe dans le ſang; & comme elle n'eſt pas ſuffiſamment corrigée, elle doit augmenter la cauſe de la fiévre, & faire que les accés en ſoient plus longs, ou plus fréquens. L'on doit avoir égard à cette évacuation des premieres voies, même lorſqu'on donne des choſes purement embaraſſantes, & huileuſes qui pourroient inſinuer cette matiere dans les vaiſſeaux: ce n'eſt donc qu'aprés avoir purgé, qu'il eſt permis de preſcrire le benjoin, la myrrhe & le poivre par les parties égales, incorporées dans le ſuc d'abſinte, pour en faire des pilules d'un demiſcrupule, à prendre avant le froid: mais parce que tous ces febrifuges ſont infiniment au deſſous du quinquina, il eſt beaucoup mieux de ſe ſervir des opiates aperitives & febrifuges où il entre.

CHAPITRE XXIV.

De la double, & de la triple quarte.

IL eſt aiſé de connoître la double quarte, par la propre difference de ſes accés : car elle prend deux jours de ſuite, & laiſſe le troiſiéme libre, & elle a toûjours été précédée par la ſimple quarte.

Caracteres & cauſes.

Elle vient, comme la quarte bâtarde, de quelque déreglement dans l'adminiſtration des remedes, ou dans le regime du malade, qui ayant communiqué beaucoup plus d'agitation à la cauſe de la maladie, a fait que les accés ont dû être plus fréquens.

Prognoſtic.

Elle eſt plus dangereuſe & plus difficile à guerir, que la quarte ſimple; parce qu'il eſt mieux que la matiere étrangere ne ſoit point ſi fréquemment mêlée au ſang, que d'y être tant de fois remêlée ; cependant Hippocrate conſeille en un endroit, de faire changer les fiévres quartes, lorſqu'on ne les peut guerir ; mais ce précepte ne doit être ſuivi que dans un païs chaud, où la matiere qui cauſe la maladie,

n'eſt pas en grande quantité, & où les habitans étant fort ſobres n'ont pas le ſang rempli d'humeurs groſſieres & crues.

L'on doit garder un regime ſemblable à celui qu'on a obſervé pour la double tierce, prendre ſouvent des lavemens, ſe faire vomir, & ſe purger avec des médicamens doux, ſans apprehender, lorſque les fermentations ſont violentes, de ſe faire tirer du ſang, pourveu que ce ſoit en petite quantité: Les ſudorifiques ſeront enſuite preſcrits, & les ſpecifiques qu'on donnera dans le jour d'intermiſſion, pourront avoir beaucoup de ſuccés. *Gueriſon.*

Si cette fiévre ſuccedoit à une tierce, ou que les attaques fuſſent rudes à ſoutenir, l'on pourroit mêler quelques acides aux ſudorifiques: & uſer de ce remede: *Prenez deux onces d'eau de fenouil, autant d'eau d'ulmaria ou reine des prez, diſſolvez-y un ſcrupule d'extrait de chardon-beny, vingt grains de poudre de vipere, une once de ſirop d'œillets, & demi-once d'eau thériacale, où l'on aura ajoûté quinze gouttes d'eſprit de nitre dulcifié; préparez-en une potion ſudorifique pour donner ſur la fin de l'accés.*

Caractere. La triple quarte a ſes accés tous les jours comme la quotidienne, & la double tierce, avec cette difference qu'elle a été précedée par une fiévre quarte, & que l'accés qui répond au veritable accés de la quarte, eſt toûjours le plus violent, parce qu'il y a une habitude plus inveterée a le reproduire. Au reſte elle prend differens caracteres; quelquefois dans ſes accidens elle approche de la quarte; d'autre fois elle reſſemble davantage à la tierce: il eſt rare qu'elle dure long-tems reglée de la ſorte ſans changer en continuë, ou revenir à ſon premier période. Lorſqu'elle devient continue, elle eſt tres-dangereuſe à cauſe de la malignité & de la groſſiéreté de la matiere qui la produit: elle n'a rien de different aux autres fiévres que nous venons de décrire, pour ſon prognoſtic & pour ſa guériſon; l'on doit ſeulement remarquer qu'elle eſt la fiévre dont les ſymptômes approchent le plus des ſiens pour en juger, & pour la guerir par une ſemblable méthode; excepté qu'on doit faire obſerver une diéte plus exacte à cauſe de la fréquence des accés.

Prognoſtic.

Gueriſon.

Il y a encore d'autres fiévres qui ne

reviennent que de cinq jours l'un, d'autres qui ne se r'excitent que de six jours en six jours; quelques-unes chaque semaine à pareil jour : Elles sont toutes de la nature de la quarte ; & quand les accés en sont longs, elles ont coûtume de perseverer pendant des années entieres. Galien qui reduisoit tout à son système de quatre humeurs, n'en reconnoissoit point de telles, peut-être, comme dit Fernel, de crainte d'être obligé d'admettre une cinquiéme humeur, ou de désigner un foyer ailleurs que dans les veines: cependant Hippocrate les avoit déja remarquées; & l'experience fait voir qu'il s'en trouve, mais elles sont rares, & ne meritent point de considération particuliére. Elles ont les mêmes causes que les quartes ; l'on en doit faire le même prognostic & suivre les mêmes indications pour en procurer la guerison : Ainsi il seroit tres-utile d'en parler au particulier.

J'ay cru qu'il étoit à propos de prouver nôtre pratique par quelques observations de fiévres intermittentes qu'on a traitées conformément aux principes sur lesquels elle est fondée, ou suivant d'autres maximes.

AVERTISSEMENT.

QUoique nous ayons, décrit assez amplement la methode par laquelle les maladies dont nous avons parlé, peuvent être gueries selon les indications que nous avons tirées de l'explication de leurs causes, & de leurs symptômes, cependant il est encore necessaire de rapporter des exemples de ces cures pour un plus parfait éclaircissement, parce qu'il arrive quelquefois dans la pratique des cas particuliers qui font varier les indications generales: on n'en a choisi qu'un petit nombre; & on n'en cite point qui n'ait quelque chose de particulier, évitant sur tout d'en proposer plusieurs semblables, parce que cela ne sert qu'à fatiguer le Lecteur. On a aussi passé sous silence les cures des fiévres qu'on a trouvées sans accidens singuliers, & qui étoient tout-à-fait régulieres. Il y a peu de Medecins qui ne puissent faire une longue liste des malades qu'ils ont gueris de ces sortes de maladies, par leurs remedes, ou par la force de la nature, parce qu'il y en a beaucoup de tres-legeres; c'est pourquoy on s'en

particuliérement appliqué à celles, qui par la varieté, ou par la grandeur de leurs accidens, peuvent montrer si la méthode qu'on a observée est juste. On expose d'abord la maladie comme elle étoit dans son commencement, on la suit pas à pas ; on marque le regime que le malade a gardé, & les médicamens qui lui ont été administrés : ensuite on dit quel a été l'évenement de la maladie ; on tâche de rendre raison de toutes ces choses, suivant les principes que nous avons posés ; & on en tire les inductions, & les consequences qui ont semblé les plus importantes.

CHAPITRE XXV.

Des Observations sur les fiévres intermittentes.

PREMIERE OBSERVATION.

D'une fiévre tierce qui dans la suite devint maligne.

DAns l'année 1694. le vingt-cinq Janvier, l'on m'appella pour voir M. Duchemin de la Morliere, demeurant prés la Porte Montmartre, *Exposition.*

chez M^e^ la Marquiſe de Boulaie. Je jugeay par ſon recit qu'il avoit eu un accés de fiévre tierce intermittente; car il avoit reſſenti le jour précedent un friſſon ſuivi d'un vomiſſement & d'une tres-grande chaleur, qui s'étoit terminée au bout de dix heures par une ſueur aſſez abondante. Je le trouvois ſans fiévre; mais comme il étoit fort replet, & qu'il avoit le ventre gonflé de matieres, je lui ordonnai un lavement à recevoir le jour même pour relâcher les parties trop tenduës, une ptiſanne pour rafraichir, & ſix grains de tarre ſtibié pour prendre en une liqueur quelques heures avant ſon accés afin d'évacuer par le vomiſſement, ce qui n'auroit pû être vuidé par les ſelles; mais toutes les perſonnes preſentes condamnerent une méthode qu'ils n'avoient point vû pratiquer; ainſi il ne prit point le médicament que je lui avois ordonné. Le 26. la fiévre revient accompagnée des mêmes ſymptômes à peu prés à la même heure que le jour d'auparavant; l'on m'envoya querir, & j'arrivai ſur la fin de ſon accés: Je lui conſeillay de ſe purger ſur le champ même avec la manne, quelques grains de diagréde,

x le sel de tartre ; mais le malade ne
e voulut pas , par l'obstination & les
onseils de ceux qui étoient autour de
ui : Il aima mieux prendre l'eau febri-
ıge de M. l'Abbé de Lucé , laquelle
ıi fut recommandée par une personne
ui rendoit de fréquentes visites à nô-
:e malade. Cette eau me parut une
isolution du tartre alumineux dans
e l'eau commune;car elle étoit aigre-
:tte , elle laissoit quelque astriction
la langue , & les cristaux qu'on en
re represente le tartre alumineux
e Rolfincius.

. Le tartre alumineux se fait en pre- *Tartre alumineux.*
ant de l'alun calciné mis en dissolu-
on dans le vinaigre distilé qu'on passe
nsuite par le papier gris & qu'on fait
aporer jusqu'à ce que la liqueur se
istalise : L'on donne ordinairement
n scrupule de cette drogue à chaque
is. Le 28. le malade n'eut point de
vre : je lui déclaray que cette guéri-
n ne me paroissoit pas seure , parce
ue la cause de la maladie restoit tou-
jurs : mais se sentant bien , à ce qu'il
e disoit , il refusa de rien faire pour
évenir la rechûte. Je le laissai donc
conduire comme il souhaitoit. Le
. il fut repris d'une fiévre violente ;

l'on appella une autre Medecin qui lu
ordonna dans le même jour, deu
saignées; & sur la fin de l'accés, l
poudre de vipere, avec les yeux d'é
crevice; ce qui rendit la matiére con
tenuë dans les premieres voyes plu
fluide, & plus propre à passer dans l
sang; de sorte que la fiévre devint con
tinuë. Le premier de Février l'on m
rappella, je le trouvai avec de gran
des envies de vomir, sans aucune ten
sion douloureuse dans le ventre: J
lui proposai l'émétique, mais le mala
de en fut empêché par l'autre Mede
cin, de maniere que je l'abandonn
entiérement. J'ai sçû depuis ce ten
là par quelqu'un de ses amis qui l'avo
vû pendant toute sa maladie, qu'o
réitera les saignées par deux fois, i
que l'on continua l'usage des cordiau
Le 2. de Février l'on donna un cly
tere, l'on fit une saignée du pied
cause du délire qui survint, & l
cordiaux furent toûjours employe
Le troisiéme jour du même mois
parut des taches de pourpre: dans c
tems, le Medecin ordonna l'émet
que, avec un purgatif pour prendre e
deux fois: En chaque dose il y avoit s
grains de tartre émetique; ce méd

:ament fit vuider peu de choſe, preſque rien par le vomiſſement, & encore moins par en bas : & le 4. Février il mourut.

On peut conclurre de cette Obſervation, quoique la fiévre tierce ne ſoit pas du nombre des grandes maladies, cependant par la faute du Medecin, ou du malade elle en peut produire de tres-perilleuſes : car ſi la matiere renfermées dans les premieres voies avoit été évacuée, elle n'auroit pas cauſé dans la ſuite une fiévre continuë. De plus la nature ſeule auroit été capable de purifier la maſſe du ſang: mais l'eau de l'Abbé de Lucé qu'on donna mal à propos ayant fixé par ſon acide les parties de la matiere morbifique, elle l'arrêta quelque tems dans le ventricule, & dans les inteſtins & ce levain demeurant comme attaché dans ces endroits, il y acquit par la chaleur des degrez de pourriture & de malignité qu'il n'avoit pas auparavant. Enfin, quelques parties s'en étant degagées, & s'étant inſinuées dans les vaiſſeaux ſanguins donnerent lieu à une fiévre continuë ; mais lorſqu'on eut deſembli les conduits par des ſaignées abondantes, & qu'on eut rendu par le

Conclusion.

Explication.

moyen des remedes cardiaques, l'humeur fermentative plus coulante, tous les accidens s'augmenterent, parce que cette humeur acheva de passer toute entiere dans le sang; ce qui fit que la fiévre qui n'étoit que continuë devint maligne par l'infection qu'elle communiqua au sang; & lorsque le ventricule fut lui-même tres tendu par le gonflement de la matiere retenuë dans les propres vaisseaux de ce viscere, l'on recourut en vain aux émetiques, & aux purgatifs.

Induction. Il s'ensuit encore de la même Observation, que comme les précipitans peuvent doubler les intermittentes, ou les rendre continuës, quand ils sont donnés sans avoir vuidé les premieres voies, pareillement les acides, & sur tout les astringens, peuvent causer de grands desordres en retenant les matieres: ainsi les Medecins qui rejettent tous les évacuans & qui prétendent qu'on ne doit se servir que d'alteratifs, sont fort éloignez de la veritable pratique.

Observation.

II. OBSERVATION.

D'une tierce intermittente legitime ſuivie de tres-grands accidens.

MAdemoiſelle de Lacroix demeurant ruë du Foin, femme âgée de 30. à 35. ans fut attaquée ſur la fin du mois d'Aouſt de l'année 1695. d'une fiévre tierce qui n'avoit nul ſymptome conſiderable. Je fus appellé ſur la fin du premier accés, & je lui preſcrivis un regime aſſez exact, avec un lavement pour le lendemain ; & parce qu'elle avoit de grandes envies de vomir, je lui ordonnay cinq grains de tartre émetique dans un bouillon à prendre avant le paroxyſme qui devoit ſuivre: Elle vuida une grande quantité de matiere jaunâtre, viſqueuſe & amere. Le ſecond accés fut bien moindre que le premier : elle uſa par mon conſeil de quelques precipitans, & d'abſorbans pendant qu'il dura. Dans le jour d'intermiſſion je fis réiterer le lavement ; & au troiſiéme accés le diaphoretique mineral dans l'eau de chardon beni fut employé : Sur la fin on lui prepara un purgatif avec demi *Expoſition.*

gros de mechoacam , deux gros de sené , & un scrupule de sel de tartre infusé dans un demi-septier d'eau commune , & dans la dissolution on jetta un gros & demi d'électuaire de *Psyllio*, & une once de manne : La malade rendit par les selles beaucoup de ce purgatif sans vomissement , & sans nauzées , ni tranchées. Le jour suivant se passa parfaitement bien , & même elle avoit assez de vigueur; mais dans le tems du quatriéme accés elle fut travaillée d'un vomissement extraordinaire , avec abatement de forces, un pouls petit , & languissant, & une sueur froide. Elle vuidoit une quantité prodigieuse de matieres jaunâtres & gluantes; je fus étonné de ces symptomes ; & ayant demandé a la malade si elle ne sçavoit pas ce qui pouvoit avoir contribué à cet accident , elle me répondit qu'elle avoit oublié de me dire qu'elle étoit prête d'avoir ses regles , lorsque je lui ordonnai un purgatif; & qu'elle croyoit même que la purgation avoit supprimé quelques humeurs qui avoient déja commencé à couler. En considerant tous les differens accidens de cette maladie , je ne voulus point arrêter d'abord cette évacuation , je

lui dis de prendre de tems en tems quelques bouillons chauds, afin de vomir avec moins de peine: il sortit de son corps plus de dix livres d'une matiere gluante, par en haut, & par en bas, avec un affoiblissement universel, suivi d'un hoquet, & d'une envie inutile de vomir: & ce grand épuisement lui avoit refroidi les extremitez. Je lui fis faire une legere potion avec quatre onces d'eau de menthe, un scrupule de theriaque, demie-once d'eau theriacale, & une once de sirop d'œillets. Elle avaloit par intervales quelques cueillerées de cette potion qui la fortifioit, & répandoit la chaleur vers les parties exterieures. Sur la fin de la journée l'on s'apperçût que les envies de vomir diminuoient: mais comme le hoquet continuoit toûjours avec un accablement general, que quand elle vomissoit elle ne rendoit que ses bouillons, & qu'elle n'avoit aucune envie de vomir, sinon qu'aprés qu'elle avoit pris de la ptisanne ou du bouillon, je fis apprêter vers le milieu de la nuit suivante une potion faite avec six onces d'eau de menthe, deux scrupules de diaphoretique mineral, un scrupule de poudre de viperes, cinq gouttes de

laudanum liquide, demi-once de sirop de diacode, & autant de celui de coquelico: ce remede devoit être donné a deux fois, & je lui fis avaler la premiere prise, à l'heure même, & la seconde étoit pour prendre incontinent aprés qu'elle auroit vomi la premiere, qu'elle rendit presque sur le champ. On lui fit prendre la seconde qu'elle garda, & tous les accidens cesserent, & ne revinrent point le jour suivant qui étoit le 8. jour de sa maladie; mais dans le 9. qui repondoit au cinquiéme accés, nous vimes renouveller tous les mêmes symptómes que je voulus arréter comme auparavant: surquoy l'on manda un autre Medecin qui blama fort ma conduite, & qui ne voulut entendre parler ni de cardiaques ni de narcotiques, & qui nonobstant les forces abatuës, le hoquet, le pouls languissant, les sueurs froides & les sincopes qui venoient de tems en tems, ne laissa pas que d'ordonner le petit lait, & les eaux de Forges pour sa boisson, les quatre semences froides dans ses bouillons, & enfin une potion avec les coraux preparez, l'eau de plaintain & le sirop de grenade. Il continua pendant deux

jours entiers ces sortes de remedes rafraichissans qui affoiblirent tellement la malade, en augmentant & empirant tous les symptômes, qu'elle paroissoit devoir expirer en peu de tems ; ce qui me fit dire au Medecin, devant les parens, que puisqu'il ne vouloit pas donner quelques narcotiques, avec les cardiaques, je croyois que la malade mourroit la nuit même; & que cependant, j'esperois la retirer d'affaire, en lui en faisant prendre. Je fus écouté ; & l'on prépara, malgré le Medecin, le breuvage suivant que je prescrivis ainsi : *Prenez deux onces d'eau de chardon beny, & autant d'eau de menthe, dissolvez y demi gros de poudre de vipere, & pareille quantité de diaphoretique mineral, un gros de confection de hiacinte sans odeur, trois gros d'eau de canelle, cinq gouttes de laudanum liquide, & une once de sirop de diacode :* l'on mêlera le tout, afin d'en faire une potion, pour être administrée en deux prises. L'on fit avaler d'abord la premiere, & deux heures ensuite la seconde. Par la premiere, tous les symptômes furent arrêtez, comme par enchantement, & sans aucune recidive. Les mois qui avoient

été supprimez reparurent, & avec une diette convenable, & quelques purgations, on rétablit la malade en peu de jours en sa premiere santé.

L'on voit par cette observation, qu'un Medecin doit toujours interroger les femmes malades sur le tems dans lequel elles doivent avoir leurs mois, particulierement dans les maladies qui ne sont pas tres aiguës, de crainte qu'il n'ordonne des purgatifs, ou quelques autres remedes qui puissent supprimer les regles, parce que quand les femmes qui doivent s'évacuer par cette voye sont retenus dans le corps, ils se remêlent au sang, comme on l'a pû voir par l'exemple de nôtre malade en qui cette matiere hétérogêne étant rentrée dans le sang, rendit le quatriéme accés beaucoup plus violent, ce qui empêcha les filtrations. Et enfin la matiere morbifique ayant acquis une extrême acreté par le mélange des parties fermentatives, se trouvant poussée vers le ventricule & les boyaux, elle y produisit tous les symptomes dont nous venons de parler, en irritant, picotant & déchirant les membranes de ces viscéres, dont la tunique nerveuse étant dé-

Explication.

pouillée de son velouté causoit des mouvemens convulsifs aussi-tot que la malade prenoit des bouillons, ou qu'il abordoit quelques humeurs dans la cavité de ces parties ; & il est certain que de tels accidens ne peuvent guere être calmés que par des stomachiques, & par des narcotiques ou assoupissans, dont les corpuscules aromatiques pouvoient servir à pousser peu à peu dans les parties destinées à recevoir les regles, les levains propres à exciter ces excremens, ce qui devoit beaucoup contribuer à dissiper tous ces symptômes.

Je ne dis rien de l'usage du petit lait, des acides, & des incrassans ; tout le monde s'apperçoit bien que ces sortes de remedes étoient donnez sans indications, & qu'ils firent beaucoup de tort à la malade, en retenant la matiere dans les intestins, & affoiblissant le ressort des parties, en continuant l'irritation, & en diminuant le mouvement du sang & des esprits ; en un mot, en la mettant dans le pitoyable état où elle étoit lorsqu'on luy donna ses derniers Sacremens, avant que d'être ramenée aux cordiaux & aux narcotiques. J'ajouteray seulement en *Reflexion.*

paſſant, que cette maladie que Morton auroit priſe pour une fiévre intermittente déguiſée en *cholera morbus*, fut aiſément guerie ſans retour, quoiqu'on n'ait point été obligé d'en venir au quinquina.

III. OBSERVATION.

D'une tierce bâtarde.

en 1687.

Expoſition.

UN homme appellé le Sieur Chaſot, qui ſe mêloit d'un negoce de Montres, demeurant ſur le Pont au Change, m'envoya prier de le venir voir. Il avoit depuis deux mois une fiévre tierce bâtarde, & une tumeur à l'hypocondre droit, avec une douleur aſſez grande, ſans que la peau eût reçû neanmoins aucune alteration. Il étoit ſujet à des rots, & quand il en avoit rendu une certaine quantité il ſe ſentoit ſoulagé pour un tems : il luy ſurvenoit des nauzées au commencement de ſes accés, & enſuite le cours de ventre. On avoit tenté inutilement les ſaignées, les aperitifs & les purgatifs ordonnez par differens Medecins & par pluſieurs Chirurgiens qui l'avoient vû : Je preſcrivis d'abord un lavement ; & aprés qu'il l'eut rendu je lui dis de prendre au commence-

ment de l'accés qui devoit bien-tôt venir, une potion composée de quatre onces d'eau de chardon beny, de dix grains de sel de tartre, de six grains de tartre stibié, & d'une demie once de manne. Ce remede opera en évacuant considerablement par haut & par bas. Et dans la suite durant la vigueur du chaud, je lui fis prendre quinze grains de fleurs de sel ammoniac dissoutes dans un peu d'eau de chardon beny, & un moment aprés dix grains de sel de tartre aussi dissout dans une cueillerée de la même eau. Il sua beaucoup sur la fin de l'accés, & rendit tant par les voyes superieures que par les inferieures, une tres-grande quantité de vents, & l'attaque cessa. Le lendemain je lui fis faire une opiate avec le sagapenum, la gomme ammoniac, le sel de tartre, le murcure doux, & la scamonée. Cela lui fit jetter abondamment des matieres gluantes: comme je craignois le retour du lendemain je lui dis d'attendre encore un jour avant que de prendre de nouveaux remedes; la fiévre ne revint point, nous continuames nôtre opiate pendant cinq ou six jours avec une ptisanne aperitive où entroit le tartre martial;

il rendoit toujours quelques phlegmes tenaces,& beaucoup de vents : durant tout ce tems, la tumeur & la douleur du côté droit diminuoient à vuë d'œil. Et enfin en peu de jours il fut absolument gueri de cette grosseur & de la fiévre, par l'usage de ces seuls remedes.

Induction. L'on peut conclure de la, que toutes les tumeurs & les douleurs qui survviennent dans les fiévres chroniques vers les hypocondres, ne sont pas causées par des embaras dans les vaisseaux, puisqu'il y en a quelques unes qui sont produites par des vents, principalement dans ceux qui rottent souvent ; tels sont les melancoliques, les scorbutiques & les femmes hysteriques : c'est peut-être pour cette raison qu'Hipocrate nous avertit, que ceux qui avoient des raports aigres, n'étoient pas sujets à la pleuresie.

IV. OBSERVATION.

D'une double tierce finie en peu de tems.

en 1676. M. Fauvel, Estudiant en Medecine, me fit appeller aprés le premier accés d'une double tierce intermittente qui lui avoit duré quinze

Exposition.

ou seize heures ; je lui fis donner un clystere, & lui prescrivis une ptisanne; & parce que je ne sçavois pas précisément si l'accés lui prendroit le jour suivant, n'ayant encore pû reconnoître si ce n'étoit point une tierce batarde, je lui dis de tenir prêts six grains de tartre stibié, pour les prendre lorsqu'il sentiroit que l'accés prochain le viendroit saisir. Le paroxysme revint le lendemain, & le malade prit dans un bouillon le remede que je lui avois ordonné pour le commencement de son accés ; il vomit & fut purgé sur la fin de cette attaque : je fis composer un autre purgatif avec le sené, le sel de tartre en infusion & en dissolution, & l'électuaire de *Psyllio*, avec quoy il fut encore considerablement purgé; & aprés l'operation de son médicament, je lui fis prendre une verrée de décoction de quinquina dans l'eau telle que nous l'avons décrite, & il en usa de tems en tems jusqu'à ce que l'accés revint. Environ le déclin du troisiéme paroxysme, il reprit, par mon avis, le même purgatif, puis la même décoction de quinquina, & il fut par ces seuls remedes absolument delivré de cette fiévre periodique.

Induction. On voit par la, que quoique la double tierce dont les accés sont longs, soit ordinairement de longue durée, toutefois si dans le commencement on vuide les premieres voyes, elle cede facilement aux remedes que l'on doit prescrire ensuite.

Il seroit tres-inutile de rapporter tous les heureux succés de cette pratique dans les fiévres intermittentes, soit exquises soit bâtardes : il suffit de dire qu'entre toutes les méthodes que j'ai jusqu'icy tentées, je n'en ay point trouvé de plus seures, ni de plus faciles, & que les plus opiniâtres de ces maladies ne m'ont pas paru tenir longtems contre cette maniere de traiter.

V. OBSERVATION.

D'une quarte intermittente.

1694 *Exposition.* UN Commis, homme âgé de 28. ans ou environ, demeurant à l'Hôtel de Sens, fut travaillé d'une quarte intermittente pendant plus de six mois : il m'appella au bout de ce tems-là aprés avoir été plusieurs fois purgé, saigné, & avoir usé de differens febrifuges, & sur tout de *quinquina* : nous étions en automne;

la fiévre avoit diverſes fois paſſé de quarte en tierce, & étoit toûjours revenuë à ſa regle ordinaire. Ayant bien observé toutes ces choſes, & ne remarquant aucune dureté dans ſon ventre, je lui conſeillai de ſe faire donner un lavement dans l'un des jours d'intermiſſion, & de prendre avant le paroxyſme prochain ſix grains de tartre émetique ; & ſur la fin de l'accés un purgatif avec parties égales de ſcammonée, & de ſel de tartre : tous ces remedes lui firent jetter beaucoup de matieres par le vomiſſement, & par les ſelles. J'ordonnai le jour ſuivant une ptiſanne avec l'eſquine, & le ſel végétal, dans laquelle on devoit ſur la fin mettre un bâton de regueliſſe. Je lui fis prendre un lavement avant le ſecond accés, & enſuite un émetique plus violent que le premier dans le commencement du paroxyſme même, vers le milieu duquel il devoit uſer d'une potion faite avec le ſel volatil ammoniac, quelques gouttes d'huile de ſuccin, & un peu de ſirop d'œillets dans l'eau de chardon beny ; il vomit beaucoup, & ſua extrêmement, ce qui diminua d'une maniere tres ſenſible les accés ſuivans. Enfin j'enlevai

absolument la fievre au moyen de petites pillules faites avec la gomme ammoniac, le sel de tartre, & un peu de diagrede que je lui faisois avaler un instant avant son accés : & il se trouva gueri a la cinquiéme ou sixiéme attaque.

L'on voit par cette observation que les purgatifs avec les febrifuges ne sont pas capables d'oter la fiévre quarte ; qu'au cõntraire souvent ces sortes de medicamens joints a la saignée, peuvent faire passer dans le sang la plus grande partie de la matiere contenuë dans les premieres voyes : ce qui fit que dans ce malade les accés devinrent plus frequens; & que de quarte, elle se convertit en tierce. Mais enfin, elle reprit son train ordinaire, par la grossiereté naturelle à l'humeur qui l'avoit premierement excitée ; ainsi on peut dire avec Hippocrate, que la principale guerison de la fiévre quarte consiste à faire vomir un malade dans le commencement de ses accés, pourveu qu'il n'y ait point de contr'indications qui puissent faire craindre de maũvais effets des mouvemens convulsifs de l'estomac, car s'il y en avoit quelques-unes, comme une extréme

foibleſſe, une difficulté de reſpirer, & une toux ſeche, que la malade eût le col long &c. & qu'il fût, ſans envies de vomir, ſans dégouſt, &c. on ſeroit obligé de donner des lavemens avant l'accés, & des purgatifs ſur la fin; & lorſqu'on auroit nettoyé ſuffiſamment les premieres voyes, l'on viendroit aux ſpecifiques & entr'autres au ſel volatil ammoniac infuſé dans de l'eau de chardon beny, pour donner au commencement de l'attaque ſans employer les huiles; j'entens les huiles diſtilées, parce qu'on doit craindre la violence des paroxyſmes dans les perſonnes qui ont la poitrine foible. Quand on a aſſez évacué, & que les accés ſont fort diminués, on peut dés la naiſſance du paroxyſme uſer de quelques purgatifs gommeux, parce qu'ils ne remuent gueres la matiere morbifique qui ſejourne dans les premiers conduits, & que ces medicamens ſe liant avec elle, ils en empêchent une bonne partie de paſſer dans le ſang: mais l'on ne doit pratiquer ces choſes, que lorſque l'on n'eſt pas pourvu de bon quinquina.

VI. OBSERVATION.

D'une quarte bâtarde.

en 1697. *Exposition.*

Mr. de M.... Capitaine de vaisseau, m'envoya querir vers le milieu du mois de Mars: il étoit affligé d'une fiévre quarte, qui avoit succedé a une fiévre tierce, & qui même étoit dégénérée en continuë par l'usage du quinquina donné à contre-tems: la maladie l'avoit fort amaigri, & se trouvoit accompagnée d'une petite toux sans dégoust & sans aucune disposition au vomissement : les accés avoient coûtume de luy durer douze ou quatorze heures. Il y avoit déja sept mois que cette maladie le tenoit; & si elle avoit quelquefois paru éteinte, c'étoit pour recommencer avec plus de violence cinq ou six jours aprés. Je lui ordonnai une purgation, avec le diagréde & le sel de tartre pour prendre sur la fin du premier accés qui devoit venir, ce qui le fit beaucoup évacuer : il beuvoit d'une ptisanne composée d'un peu de canelle en poudre, & de sel vegetal dans l'eau commune; & avant les attaques il prenoit du sel volatil ammoniac dissout dans

un peu d'eau de chardon beny : on lui donnoit vers la fin des paroxysmes une purgation semblable a la premiere : avec le secours de ces remedes & de quelques lavemens pris avant les accés sa fiévre diminua notablement, de sorte qu'il n'avoit pas trois heures de paroxysme : je le repurgai encore, & lui fis preparer quelques bouteilles de décoction de quinquina dans l'eau; & il fut absolument gueri en quinze jours, reiterant quelques prises de sel volatil ammoniac durant chaque accés.

On voit par là que sans recourir aux specifiques dont Vanhelmont & Riviere ont fait tant de mystere, il suffit de bien prendre ses indications. En effet nous ne manquons pas de bons remedes, il ne s'agit seulement que de trouver le moyen & l'occasion de les appliquer.

AVERTISSEMENT
sur l'addition suivante.

LEs heureux succés que M. Tauvry paroît selon ses Observations avoir eus dans la pratique qu'il a gardé sur les fievres, feroient une grande preuve de la verité de la theorie qu'il propose de ces maladies dans le traité précedent, s'il avoit montré que les remedes dont il s'est servi avoient toutes les qualitez requises pour s'insinuer dans le sang, & y détruire les acides & les sucs indigestes qu'il établit principalement pour causes des intermittentes : Mais comme cette methode de traiter, conforme en plusieurs choses avec celles de Sydenham & de quelques autres modernes, s'accorderont aussi bien avec des principes differens des siens, nous devons moins attribuer le bonheur qu'on a maintenant dans la cure des fiévres periodiques à l'exacte justesse des hypotheses qu'on en a formées, qu'à la découverte du quinquina, des émétiques tirez des mineraux, & des autres medicamens qui étant entierement inconnus à l'antiquité, faisoient passer autrefois beaucoup de ces sortes de maux pour incurables.

Il est évident que les Anciens avoient de tres-fausses idées de la Physique, & qu'ils se contredisoient souvent dans leurs raisonnemens sur le corps animé; toutefois ne se conduisant dans l'exercice de la Medecine que selon l'experience qui les ramenoit à tout mo-

ment des égaremens de leurs ſpeculations dans le droit chemin, on auroit en leur tems réüſſi dans les fiévres à peu prés de même qu'à preſent, ſi l'on avoit eu pour lors les mêmes moyens à employer ; parce que la théorie eſt encore aujourd'huy trop defectueuſe pour ſervir ſeule de regle dans l'uſage.

Pour fonder un Syſtême parfait ſur la cauſe de ſes déreglemens de la machine humaine, il faudroit connoître clairement les diſpoſitions conſtantes des parties ſolides & des fluides dont elle eſt compoſée, & les proportions qu'elles ont avec les differentes matieres qui l'entretiennent, & raporter toutes ces connoiſſances aux loix de la mecanique ſuivant leſquelles toute la Nature ſe gouverne: Mais la ſcience medicinale eſt bien éloignée de ce degré de lumiere où l'on n'ordonneroit rien qui n'eût l'effet ſouhaité: ce [illegible] parce que nous y devons toûjours tendre, on a crû contribuer à l'avancement d'une profeſſion ſi utile, en ajoûtant icy les principaux Syſtêmes inventez par divers Phyſiciens qui ont éclaircy de plus en plus un ſujet ſi obſcur, & finiſſant par une hypoteſe nouvelle qui n'eſt qu'une conſequence d'un Syſtême particulier ſur les fibres mouvantes fort approuvé par nôtre Autheur.

ADDITION

CONTENANT

DE NOUVELLES REFLEXIONS

Sur les differens Syſtêmes des Fiévres.

IL n'eſt point de maladies ſur leſquelles on ait tant raiſonné que ſur la fiévre en general ; auſſi eſt-elle la plus commune & la plus facile à être excitée, ſoit ſeule, ſoit avec d'autres: mais quelque diverſité que l'on reconnoiſſe aux cauſes que les Medecins lui ont aſſignées, toutes leurs opinions ſe reduiſent néanmoins à faire conſiſter ce déſordre dans celui des humeurs contracté par le mélange diſproportionné, ou par l'alteration des principes dont ces liqueurs ſont compoſées, ainſi que la plûpart des autres ſubſtances mixtes, comme on le remarque dans les dernieres reſolutions qu'en font les Chymiſtes par le moyen du feu.

Ces Elémens aujourd'huy les plus universellement reçûs sont 1°. le *sel* qu'on distingue en *acide* dont les particules sont amenuisées par les deux bouts en maniere de fuseaux, & en *alcali* qui resulte de plusieurs fragmens du premier, lesquels se joignant diversement ensemble forment des molécules de figures differentes, heriſſées de pointes, & poreuses ; l'un & l'autre de ces sels étant volatils, ou fixes selon leur rarefaction, ou leur condensation. 2°. *Le souphre* qui n'est qu'un amas de flocons faits de plusieurs filamens tortueux. 3°. *L'eau*, ou le *phlegme* qui a ses parties de figure courbe tres-propre au mouvement, pleines & peu compressibles. 4°. *La terre* qui comprend des corpuscules poreux de toute figure irreguliere.

Quelques-uns reconnoissent un cinquieme principe qu'ils nomment *esprit*, & qui n'est qu'une dissolution de souphres, ou de sels tres-subtils dans une certaine quantité de phlegme. Mais on pourroit raporter le sel & le souphre qui passent pour des principes actifs, à cause qu'ils abondent en particules extrêmement subtiles & dont les ressorts se dévelopent aisément &

s'entretiennent long-tems en agitation, à la terre & à l'eau que l'on regarde comme passifs, vu la lenteur de leur mouvement, & la grossiereté de leurs parties: car ceux-là peuvent être tellement brisez, attenuez & dissouts par le feu, qu'ils perdront toute leur vertu élastique, & que leurs pointes seront émoussées ou sans force, en sorte qu'ils paroîtront tout terrestres, ou tout aqueux, selon que les atomes qui les composent se trouveront fixes & unis entr'eux, ou mobiles en tout sens & separables les uns des autres au moindre effort, peut-être aussi ne seroit-il pas mal-aisé de donner par d'autres impressions que par celles du feu, la nature de sel & de souphre à la terre & à l'eau, & de faire à la fin revenir par de nouveaux agens tous ces quatre Elémens à une matiere homogène également capable de ces quatre principales formes qui reçoivent mille differentes modifications par des causes communes.

Les élémens se peuvent changer selon les agens.

Cause des fiévres continues selon cette doctrine.

Suivant une telle théorie plusieurs Physiciens ont établi l'origine des fiévres ardentes & continuës dans l'émotion extraordinaire de la portion sulphureuse du sang exaltée & subtilisée,

ce qui donnant des irritations tres-vi-
ves aux parties nerveuſes & muſcu-
euſes, & ſur tout au cœur, les oblige
le ſe contracter fortement & fréquem-
ment, & par conſequent de faire cir-
culer cette humeur avec plus de viteſſe
que de coûtume. Le ſang montant
donc à la tete avec précipitation, il y
dilate violemment des membranes qui
ont tres-ſenſibles; en ſe répandant ſur
es viſceres, il y peut cauſer des op-
reſſions, des abſces, des inflamma-
ions : la conſomption ou la diſſipa-
ion qui ſe fait alors des particules
piritueuſes & graſſes rend le ſang acre
piquant, d'où procedent la convul-
on & le délire par le mouvement ir-
egulier que les parties membraneu-
s & charnuës en conçoivent ; & la
if qui dépend de la ſechereſſe du go-
er, vient du défaut du ſuc ſalivaire
ui devroit humecter cet organe, &
ui reſte dans les filtres par la tena-
té de la liqueur qui leur eſt envoyée
our fournir la matiere de ce ſuc. Tous
s autres ſymptomes s'expliqueront
même dans cette ſuppoſition que le
ng fermente exceſſivement par l'at-
nuation & l'inflammation de ſes par-
es ſulphureuſes : c'eſt pourquoy l'on

Explication des ſymptomes.

ordonne dans cette maladie des remedes aqueux, embarraſſans & terreſtres pour arrêter l'impetuoſité des humeurs, temperer leur ardeur, & rapprocher les principes trop rarefiez; ainſi l'on mêle les acides comme l'eſprit de ſouphre ou de ſel commun dans la ptiſanne des malades pour rendre cette boiſſon plus penetrante & plus propre à ſe confondre avec les matieres graſſes; ayant d'ordinaire fait préceder la ſaignée pour faciliter la circulation du ſang, & prevenir la rupture des vaiſſeaux les plus foibles.

Sources des fiévres intermittentes ſelon cette opinion.

A l'égard des fiévres intermittentes on a jugé que leur chaleur ne differant point de celle des continues, devoit auſſi conſiſter dans un mouvement déréglé des ſouphres & des autres corpuſcules actifs des humeurs: mais ayant obſervé que le friſſon, où le pouls eſt lent & irregulier, duroit plus long-tems dans les fiévres intermittentes, que les malades y avoient le viſage plus pâle, & qu'ils reſſentoient une plus grande laſſitude & plus de peſanteur que dans les continues, on a crû que le ſang étoit dans celles-là plus rempli d'acides qui la coaguloient, & qui diminuoient beaucoup de

a viteſſe dans les membres, les ren-
loient plus froids & plus lourds, ce li-
quide y perdant preſque toute ſa vi-
gueur par l'engagement où ſe trou-
oient ſes parties ſpiritueuſes & ſul-
hureuſes au milieu d'une abondance
'acides, de phlegmes & de terreſtréi-
ez. Mais en même tems on penſoit
ue ces corpuſcules inflammables s'a-
haſſant en une quantité ſuffiſante
our ſe rarefier avec force & s'exalter,
ngageoient le ſang au bout de quelque
ntervale, dans une eſpece de com-
uſtion qui n'étoit appaiſée que par
évaporation des ſubſtances les plus
éliées & les plus ſulphureuſes qui
exhaloient par les pores de la peau :
'eſt pour cela qu'afin d'empêcher la
oagulation introduite dans le ſang
r les acides, on recommande ici les
medes ſpiritueux, acres & diſſolvans,
contraire de ce qu'on preſcrit dans
fiévres continuës où le ſang eſt
p diſſout.

Comment on prévient l'épaiſſiſſement du ſang.

Il faut pourtant diſtinguer dans les
vres intermittentes deux états par
port auſquels on varie les remedes:
durant l'ardeur de l'accés on évite
médicamens acres & chauds qui
gmenteroient la fermentation du

Pratique diverſe dans le chaud & dans le froid.

sang, comme on s'abstient des acides & des coagulans pendant le froid, parce qu'ils épaissiroient trop les humeurs qui ont alors besoin d'être rarefiées, pour donner lieu aux mauvais levains de sortir : Mais aprés les saignées & les purgations ordinaires dont on use au commencement, ou sur la fin des premiers paroxysmes, le febrifuge souverain est le quinquina qui a la proprieté de tenir le sang, aussi-bien que les sucs laiteux, en dissolution. On met infuser deux onces de cette racine en poudre dans trois pintes de vin rouge qu'on laisse durant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes dans un vaisseau de terre, ou de verre bien bouché, remuant la matiere de tems en tems ; on passe ensuite l'infusion dont on donne quatre onces au malade, de six heures en six heures, luy faisant manger dans les intervales des prises quelques alimens solides, comme de la viande rotie : on en peut faire aussi des tablettes avec la canelle & le sucre. On aura pareillement la liberté d'ajoûter à l'infusion précedente deux ou trois dragmes de sel armoniac, un peu de petite centaurée, de sassafras, & de geniévre, principalement pour les ma-

Préparation de divers remedes.

ades qui se sentent plus incommodez
lans le froid des accés que dás le chaud.

Il seroit encore bon de purger de
juatre en quatre jours avec une demi-
lragme de pilules ainsi preparées. Pre-
nez de la masse de pilules angeliques,
le l'aquila alba, du sel de tartre, de
a résine de scamonée, & de l'écorce
le racine de quinquina, deux dragmes
le chaque; battez toutes ces drogues
nsemble pour les mêler avec du sirop
'absinthe, afin d'en faire une masse
e pilules: mais le quinquina ne con-
ient point aux fiévres continues, par-
e qu'il subtilise trop le sang qui de-
iande plûtôt des matieres qui l'épais-
issent & le ralentissent tant que dure
on efferveſcence, non plus que dans le
haud des intermittentes, observant
ulement d'employer durant l'ardeur
es intermittentes peu de remedes a-
ueux & acides, de crainte d'augmenter
a disposition qu'a le sang à se coaguler
orés que la fermentation est passée.

Purgatifs convenables.

Les fiévres malignes ne different des
eux précedentes, qu'en ce que la coa-
ulation ou la dissolution du sang est
lus considerable, lorsqu'il y a de la
aligníté qui s'est communiquée aux
umeurs, soit par des alimens indigé-

Difference des fiévres malignes d'avec les précedentes.

ſtes ou corrompus, ſoit par un air infecté d'exhalaiſons impures, ſoit par de violens exercices qui auront fait contracter au ſang une qualité corroſive & une chaleur étrangere, ou qui diſſipant ſes particules les plus volatiles, ſulphureuſes ou ſpiritueuſes le laiſſent ſans activité & ſans conſiſtance, ou donnent occaſion au reſte de ſa maſſe de ſe condenſer & de ſe ralentir. Si le mélange des ſouphres groſſiers avec les corpuſcules ſalins & terreſtres ont rendu le ſang grumuleux, il ſe produit à la ſurface du corps des taches livides, ou des tumeurs peſtilentielles par l'embarras & les obſtructions que cauſent les glandes exterieures les ſucs aigris & coagulez qui ſont pouſſez vers toute l'habitude avec la matiere des ſueurs.

Ce qui arrive de la diſſolution du ſang.

Mais ſi le ſang eſt tout diſſout par la multitude des particules acres & ſulphureuſes, ou même par des acides devenus cauſtiques dans leur extrême exaltation, il ne paroîtra ni puſtules, ni d'autres ſymptômes de nature differente de ceux qu'on remarque dans les fiévres continuës ordinaires; les accidens en ſeront toutefois beaucoup plus fâcheux, le malade tombera dans

des convulsions, dans le délire; ses visceres s'enflammeront, & il se consumera par des ardeurs internes qui brûleront les fibres les plus délicates des principaux organes, que des humeurs acrimonieuses & piquâtes troubleront d'ailleurs dans leurs fonctions.

Comment on change les remedes suivant la diversité des causes du mal.

Sur cette hypothese on doit diversifier les médicamens comme dans les autres fiévres: lorsque le sang péchera par la coagulation, on usera de sudorifiques, sçavoir des sels essentiels volatiles peu sulphureux, afin de ne pas trop augmenter les fermentations: ainsi l'on employera le sel de vipere, de corne de cerf, de sang humain, de chardon beny, d'angelique d'ulmaria, & d'autres plantes aromatiques pour seconder la nature qui s'efforce de pousser à la surface les levains dépravez & pour donner au sang une fluidité & une chaleur moderée.

Traitement dans le cas des bubons & des parotides.

Si l'humeur corrompuë avoit excité des bubons ou des parotides, il faudroit les ouvrir par des cauteres, aprés quoy on se serviroit d'un onguent digestif fait avec la thérébentine lavée dans l'esprit de vin, le jaune & l'huile d'œuf, y ajoûtant de l'huile rosat. La résolution des duretez étant faite, on

usera de desiccatifs, mais pendant la suppuration on purgera le malade, qu'il seroit à propos d'avoir saigné avant que les tumeurs se fussent manifestées, afin que le sang eût plus d'écart pour se purifier par la sortie des corpuscules morbiques : on pourroit toutefois prévenir les dépots d'humeurs malignes dans les glandes d'autour des oreilles & des aines, en appliquant des vésicatoires derriere les oreilles, & à la partie superieure & interne des cuisses deux doigts au dessous des aines. On prépare ces remedes avec la poudre de cantharides, la graine de moutarde, le vin aigre & le levain tres-aigri, & l'on a soin d'entretenir longtems les ulceres pour procurer une plus grande décharge : le liniment fait avec des huiles de romarin, d'ambre & de thérebentine ; une once de chaque, mêlées ensemble pour être appliqué aux aines sous les aisselles, & derriere les oreilles, a souvent eu de bons succés dans les fiévres malignes de même que l'usage du camphre, de la noix muscade, &c.

Lorsque les humeurs sont au contraire trop rarefiées ou trop dissoutes dans ces fiévres on doit traiter le ma

lade comme dans les continuës simples, choisissant néanmoins pour celles-là les drogues & un regime de vie des plus capables de rafraichir & d'épaissir les sucs en soûtenant & rétablissant les forces qui sont tres-languissantes.

Causes occasionnelles des intermittentes.

Ceux qui ont traité le plus methodiquement des fiévres intermittentes ont d'abord recherché les causes dispositives de ces maladies, & il les ont trouvées dans un air froid & humide qu'on respire aux lieux marécageux & en automne, dans l'usage des alimens cruds, aqueux & visqueux, dans une obstruction des pores de la peau, dans une vie oiseuse & dans de grandes évacuations ; toutes choses qui rendent les humeurs indigestes & séreuses, telles qu'on les doit soupçõner dans ces sortes de maladies par la qualité du sang qu'on en tire, par les suites ordinaires des intermittentes, comme les hydropisies, les tumeurs aqueuses, les pâles couleurs, les fleurs blanches, le défaut d'apetit, l'engourdissement des mains & des pieds, les asthmes, la folie causée par une humeur pituiteuse qui ne se guerit que par des cardiaques moderément chauds, &c. La même conjecture est encore prouvée par la

Que le sang indigeste & aqueux cause les fiévres périodiques.

Suites de ces fiévres.

Remedes usitez dans ces maux.

nature des médicamens dont on se sert avantageusement contre ces mêmes maladies, comme sont les sels lixiviels, les amers les plus acres, tels que le quinquina, la racine de gentiane, la petite centaurée &c. les stomachiques & les discussifs les plus chauds: par les hypostases épaisses & blanchâtres de l'urine; & par les pays où ces fièvres sont peu connuës, sçavoir les regions chaudes & sèches. On a pareillement observé que les changemens d'air de chaud en froid, les boissons rafraichissantes, la tristesse, tout ce qui fait trembler comme la crainte subite, la colere effrenée, la crapule, des exercices fatigans, de fort vomitifs, &c. les provoquoient & hâtoient leurs paroxysmes qui souvent sont annoncez par des bâillemens fréquens, par des picottemens à la surface du corps par un sentiment de pesanteur & d'engourdissement, par des inquiétudes & par une difficulté de parler & d'agir, par une humeur plus chagrine que de coûtume, par le froid & la pâleur des extrêmitez, par la rudesse de la peau, par une suppression de la sueur, par l'amenuisement des doigts, par un pouls plus foible & plus vîte que le naturel, & enfin par

Sédimens de l'urine des fiévreux

Pays où ces fiévres sont tres-rares.

Ce qui avance les paroxysmes

une certaine compreſſion de tout le corps de dehors en dedans.

Tous ces préludes doivent être regardez comme les ſymptômes naiſſans du friſſon de la fiévre : Car ce froid & cette pâleur des extrêmitez ſe répandent dans la ſuite ſur tout le corps; ces inquiétudes & ces ſentimens de piqûres augmentent, juſqu'à devenir des douleurs cruelles qui en occaſionnent d'autres aux inteſtins, & y cauſent des tranchées ; le pouls diminuë de telle ſorte, qu'à peine eſt-il perceptible au toucher, & les fébricitans ſe ſentent pour lors ſi oppreſſez, qu'ils s'imaginent rendre l'ame : En effet, ils périſſent plus ſouvent durant le froid de la fiévre qu'en tout autre tems, quand ils doivent ſuccomber à leur maladie. Sur la fin du friſſon, qui quelquefois eſt accompagné de crachemens, de larmes involontaires, de ſueurs froides, de déjections & d'urines copieuſes, l'on éprouve comme un combat du chaud & du froid, celui-ci agiſſant des parties exterieures vers les interieures, & le chaud s'avançant au contraire, de dedans au dehors. Or tous ces phénomênes qui appartiennent au friſſon, & qui ſont immédiatement produits par

Phénomênes du froid des fiévres.

Cõcours du chaud & du froid.

quelque matiere qui irrite les parties musculeuses, par une dissipation, ou par une concentration des principes spiritueux du sang, par une distraction violente des fibres nerveuses, par la fuite du sang vers l'interieur du corps, & par la contraction & la compression des parties, dépendent, ce semble, de la crudité & de la lenteur, ou de l'accidité des humeurs, à quoy l'on a attribué la source des fiévres intermittentes. Mais pour mieux démontrer cette dépendance, il faut considerer. 1°. Que les parties musculeuses, nerveuses & membraneuses comme la peau, le ventricule, les intestins, la vessie sont naturellement disposées à s'étendre notablement sans se rompre, lorsqu'une cause exterieure les tire en divers sens, & à se contracter comme d'elles-mêmes par l'irritation qu'un poids incommode, une piqûre, ou une secousse leur fait : ainsi nous voyons que l'estomac, luterus, le cœur se resserrent en repoussant les matieres solides ou fluides qui occupant leurs cavitez, en ébranlent rudement les fibres charnuës. 2°. Les parties sensibles qui presque toutes sont membraneuses ou nerveuses sympati-

Seconde preuve que la crudité & l'accidité des humeurs produisent les intermittentes.

sent tellement entr'elles par le moyen des fibres qui communiquent des unes aux autres, ou par les liaisons qu'elles ont avec les membranes de la tête, que l'affection ou le tremblement qui s'excite dans une organe se transmet toujours à plusieurs, & les agite plus ou moins selon la delicatesse & la tension de leur tissu, & selon la correspondance qu'ils ont avec la partie principalement affectée par la cause prochaine.

Explication de ce qui s'observe dans le frisson.

Pour donner, suivant ces reflexions, une explication plus claire des phénomènes du frisson, il faut les comparer à ceux qui se remarquent en nous-mêmes pendant un tems froid : premierement tout le corps se condense, & la peau se resserre par la cessation du mouvement des corpuscules qui durant le chaud se rarefioient & tenoient plus étenduës les membranes & les autres parties fibreuses dans lesquelles ils étoient dispersez, & lesquelles en vertu de leur ressort ne manquent pas de se rétrecir par l'impression d'un air froid qui dimime de l'agitation des humeurs, & des particules qu'elles exhalent.

Par ce retrecissement le sang est re- *De la*

pâleur & de la rudesse de la peau.

poussée de tous les vaisseaux capillaires de la surface vers l'interieur du corps, ce qui cause la couleur blanche ou pale qui convient à la peau destituée de sang : cette envelope se fronce & devient toute chagrinée comme une peau d'oye par la multitude des petites éminences qu'y forment les glandules qui resiste à ce resserrement & à cette dépression universelle du cuir : l'interruption de la sueur procéde de la constriction des pores de la cuticule, & l'effusion des larmes vient de la compression des parties dont sont environnées les glandes qui filtrent cette serosité ; l'abondance de l'urine, les fluxions, les diarrhées à quoi sont ordinairement sujettes les personnes qui souffrent le froid, dépendent de cette même contraction qui se communique à la vessie aux intestins &c. & qui fait rentrer les humeurs aqueuses dispersées à la surface. Les horreurs ou les tremblemens de toute l'habitude ont pour cause les irritations continuelles que font aux parties nerveuses & musculeuses ces contractions universelles de tous les membres, qui tendant naturellement à rester dans l'équilibre sont à tout moment contraints d'en sortir

De divers écoulemens.

Origine du tremblement.

d'un côté ou d'un autre, par le froid qui les resserre, & par la rarefaction ou par l'impulsion du sang que le cœur leur envoye à chaque battement pour les dilater alternativement. Mais tous ces effets ne sont point si attachez au froid actuel, qu'ils ne se produisent quelquefois sans lui: car à combien de gens ne voit-on pas que durant la chaleur il survient de ces sortes de tremblemens, une pâleur & tous les autres symptômes qui les suivent; des purgatifs mêmes, une grand peur, &c. ont capables de causer de tels accidens; mais nous découvrons dans les matieres acides & indigestes non seulement de quoy rendre raison du frisson des fiévres & de tout ce qui l'accompagne; nous y trouvons encore la cause de cette ardeur brûlante, des maux de tête, des douleurs cruelles d'intestins &c. qui luy succédent & qu'on ne doit point attribuer au simple froid du dehors: aussi le chyle, le lait, la serosité, les bouillons, &c. qui sont la matiere de la nourriture, ont-ils plus de disposition à s'aigrir & à s'épaissir qu'à contracter tout autre vice.

Autres causes de semblables effets.

Disons donc que cette acidité n'est introduite dans les humeurs d'un fié-

vreux qu'entant qu'elles participent de la nature des sels qui degenerent en acides manifestes ; puisqu'elles renferment toûjours quelques pointes, lors même qu'elles font sentir le plus de douceur par la quantité des souphres & des substances grasses dont leurs aiguillons sont couverts : c'est pourquoy les vins & les autres boissons dont on use, comme la biére, le cidre, le vin doux même qui ont du raport avec nos humeurs, ne pourroient cailler le lait ni rouiller le fer aussi promptement qu'ils le font, s'ils n'étoient doüez d'acides.

Comment l'acide s'engendre dans les sucs.

On connoît aisément par là que tout ce qui peut débarasser les pointes salines des liqueurs qui circulent dans nos corps, & consumer les souphres ou les dissiper, ainsi qu'un feu violent ou une fermentation excessive qui attenuë & enléve les parties huileuses, & laisse les sels qui sont plus massifs, & qui se mêlent mieux avec les parties flegmatiques, est propre à faire dominer l'acidité, qui au contraire est empêché par le froid, par le défaut de fermentation, par l'abondance des choses spiritueuses & huileuses aromatiques comme les huiles de canelle, de genievre, &c. C'est pour cela que les

Des choses qui s'opposent à la

queurs qui sont impregnées d'esprits & de souphres s'aigrissent plus rarement, de même que celles qui ont tres-peu de sel fixe, comme l'eau de pluye, les esprits vineux, ou qui sont d'une consistence assez épaisse pour détruire ou embaraller les acides. *Production des acides.*

La nature ayant donc pour ainsi dire, prévû le desordre qui naîtroit de ces sels, a muni le sang des qualitez les plus cõvenables pour l'entretenir doux & sans aigreur : ce beaume animé est presque tout spiritueux & tout sulphureux, étant suffisamment épais, & n'ayant qu'une petite portion de sel fixe : d'ailleurs il se conserve dans un degré de fermentation qui suffit pour y attirer les souphres subtils ; & afin d'en exclurre davantage l'acidité, il est restauré deux ou trois fois le jour par un chyle huileux; d'où vient qu'il est bon d'entretenir l'appetit pour prévenir l'aigrissement du sang, en luy fournissant copieusement un chyle pur, que le sang préserve d'acidité à son tour par ses particules balsamiques & spirituenses, qui rétablissent les vins & les autres liquides dans lesquels on les mêle lorsqu'ils commencent à s'aigrir. *Comment la nature preserve le sang d'acidité.*

Ces observations semblent persua- *Que les*

acides febrifiques ne s'accumulent point dans le sang.

der que l'acidité morbifique qui cause les fiévres, ne s'engendre pas dans le sang, vû sur tout que celuy qu'on tire des personnes jeunes & sanguines, du moins aprés un ou deux accés seulement, n'a aucune aigreur; que les mélancoliques, les hypocondriaques, les scorbutiques ne sont point sujets aux frissons ou à des paroxysmes périodiques, quoyque le sang de ces sortes de malade tienne beaucoup de l'acide; de plus comment les médicamens acides chasseroient-ils la fiévre quand ils passent dans le sang?

N'ayant donc pû prouver que l'acidité febrile s'amassa dans le sang, on l'a cherchée dans le chyle, & l'on a consideré. 1°. que ce suc étoit porté dans le sang par des vénes, & ensuite par des arteres à toutes les parties du corps; 2°. que le sang qui devient foible ou peu vigoureux n'attenue & ne convertit en sa nature que la portion la plus fluide & la plus pure du chyle, pendant que la plus grossiere manquant d'être rarefiée & délayée par les particules sanguines & séreuses, acquiert une tenacité & un épaississement qui l'empêchent de suivre le sang dans les pores les plus serrez, & les ré-

Comment on a imaginé que le chyle

luits les plus cachez qu'il pénétre : *contractoit de l'acidité.*
l'où l'on a inferé que cette partie indigeſte & compacte du chyle mêlée au ang s'arrêtoit aux extrêmitez des arteres capilaires, où par ſon ſéjour elle contractoit bien-tôt une aigreur qu'on accuſé de tous les triſtes ſymptomes les fiévres intermittentes ; & l'on a condamné l'opinion de ceux qui prétendoient qu'il y avoit un réceptacle particulier où la matiere fébrile étoit miſe en reſerve pour en ſortir de tems en tems, & ſe répandre dans la maſſe du ſang, afin de luy communiquer d'abord ce refroidiſſement qui fait le préude de la fiévre, & enſuite une chaur acre & forte qui tourmente ſi cruellement les malades ; à peu prés omme du bois verd qui étant mis dans n feu bien allumé en modere au commencement l'activité, mais qui peu de ms aprés conçoit dans toutes ſes parts une agitation tres-rapide en quoy onſiſte la vivacité du feu. On a donc futé ce ſentiment d'un foyer particulier pour la fiévre périodique, en ce ue les levains morbifiques étant confondus dans toute la maſſe du ſang, *Objection contre l'exi-*
nt pouſſez avec ce liquide generalment à toutes les parties du corps

sience d'un foyer particulier des fiévres périodiques.

destinées a se séparer & à évacuer au dehors toutes les matieres nuisibles, la nature n'ayant pas fait d'organe pour y ramasser des humeurs corrompuës qui pûssent rentrer de nouveau dans le sang & l'infecter : ajoûtez qu'on a long-tems cherché de tels reservoirs sans les trouver, quoyqu'ils se dussent manifester, soit par des tumeurs que l'accumulation de la matiere y auroit formées, soit par des douleurs aiguës, soit par des fermentations extraordinaires que le sang qui s'y seroit insinué, comme étant plus subtil que ces matieres, y auroit suscitées.

Le chyle s'aigrit vers la surface du corps.

Ce chyle grossier & separé de la masse du sang, restant engagé dans divers reduits qui se trouvent à l'extrémitez des plus petits vaisseaux de toute l'habitude, s'y aigrit en peu de temps par la chaleur moderée du corps, ainsi qu'il arrive au lait, à la serosité extravasée, aux bouillons & aux décoctions que l'on garde dans un lieu tiéde : & ces réduits étant environnez de bouts de nerfs, & de membranes tres-sensibles, ne pourront être ébranlez par les acides qui commenceront à s'exalter, que les fibres nerveuses & musculeuses d'autour n'en soient irritées

d'où proviendront aussi-tôt les bâillemens, & les extensions des membres qui précedent la fiévre. Mais les pointes de sels se développant & s'aiguisant de plus en plus causeront dans la suite un sentiment de douleur, des inquiétudes, & des mouvemens convulsifs, quand l'ébranlement se communiquera à quelque gros cordon de nerfs; les parties exterieures comme la peau, les doigts, les bras, les jambes se rétreciront par la contraction des filets charnus, & il se fera une compression generale dans laquelle les vaisseaux de la surface resserrez obligeront les humeurs qu'ils contiennent, de se retirer aux parties interieures; de là naissent la pâleur, le froid, les soûpirs par lesquels on tâche de dilater doucement une poitrine oppressée, les vomissemens, les sueurs froides, les douleurs des intestins, les diarrhées, parce que les corpuscules acides qui se glissent dans divers organes les piquent & leur font exprimer au dehors ce qui leur est à charge.

D'où naissent le changement de couleur, le refroidissement, &c.

Le sang & les autres humeurs repoussées du dehors s'accumulent dans les vaisseaux des parties internes, & y augmentant la force de la fermenta-

tion il se produit une chaleur qui se fait connoître par la soif & par la rudesse de la langue, pendant que le froid demeure encore à la surface jusqu'à ce que toute l'humeur acide ait été contrainte par le resserrement des membranes de se remêler au sang où elle ne tarde guére à prendre beaucoup de mouvement, les malades pendant cet intervale s'appercevant d'une chaleur qui s'avance peu à peu du dedans vers la surface du corps, à mesure que le froid exterieur se dissipe. Les boissons froides, les terreurs subites, & toutes les choses qui excitent quelque frémissement doivent hâter le paroxysme de la fiévre, en commençant à produire des contractions qui peuvent être aisément continuées par les acides qui étant alors exprimés par force de leurs reservoirs, s'insinuent insensiblement dans la masse des humeurs plus abondantes, au milieu de la substance des visceres, où elle se sont principalement rétirées.

Comment la chaleur y succede.

Symptômes de l'ardeur febrile.

La chaleur s'étant répanduë par tout, le malade ne se peut tenir en repos, il a des douleurs de tête, sa face est toute rouge, il respire avec difficulté, son appetit se perd, la soif le tourmente, il

i des vomiſſemens, ſon pouls eſt plus
ite & plus élevé, le délire eſt la dé-
aillance ſurviennent ; & l'urine ſe
olore notablement ſur la fin de l'ac-
és. Ces ſymptômes qui paroiſſent ſou-
ent pluſieurs enſemble ſont preſque
ous des effets de la chaleur, qui de la
art du corps n'eſt qu'une extrême
gitation des parties ſulphureuſes,
uis que nous voyons que tout ce qui
iviſe & remuë fort promptement les
uphres, fait du feu : ainſi les char-
ons, le linge à demy brûlé, & d'au-
es matieres ſemblables dont les cor-
uſcules huileux & combuſtibles ont
é ſeparez du phlegme & tres-attê-
uez, prennent feu & s'allument à
moindre étincelle qui les touche.
Quand on veut auſſi conſumer en peu
e tems par la flâme, de l'huile ou des
raiſſes, on y mêle des cendres qui
égagent & diſperſent les molecules
nctueuſes & tenaces, & les écartant
s unes des autres les diſpoſent mieux
être enflammées, à raiſon de cette
ubtilité & cette ſéparation par la-
uelle elles ſont renduës plus mobiles
plus rarefiables.

Or pour faire une telle diviſion rien *Moyen de diviſer & de diſſiper*
'eſt plus propre qu'une grande quan-
té de corpuſcules pointus, ſuſcepti-

Qu'une les matieres inflammables sébrifiques.

bles d'un mouvement rapide, pénétrans, & d'une nature a ne se pouvoir lier aux substances divisibles, dont les parties sont d'autant plus aisées à desunir, qu'elles sont plus molles. Nos acides ayant donc ces qualitez à l'égard des matieres sulphureuses, vu qu'ils ne s'attachent point à elles, car le vinaigre par exemple, ne se confond jamais avec l'huile; qu'ils sont partagez en un nombre innombrable de petits atomes: qu'ils ont une figure tres-penetrante; & qu'étant abandonnés aux divers mouvemens du sang, sçavoir à son transport circulaire, à son mouvement fermentatif, & à son agitation de liquide, ils contractent par leur solidité un puissant effort à se mouvoir, & à remuer les autres corpuscules qu'ils rencontrent l'on en peut conclurre qu'il n'y a point de matiere plus capable qu'eux d'occasionner dans les souphres du sang cette fermentation qu'on y remarque durant le chaud de la fiévre. On n'est pas néanmoins obligé pour cela de croire avec quelques Autheurs que le feu soit acide; car il faudroit pour confirmer cette opinion 1°. que les instrumens qu'on met si souvent dans le feu s'y rouillassent, comme ils font quand on

Preuves que le feu n'est

es trempe dans des liqueurs acides : 2°. Que le vinaigre, les esprits de vitriol & de nitre brulassent plus vîte que l'eau ardente : 3°. Ces sortes de sels étant des corpuscules roides glacent les liquides où l'on les mêle, durcissent les sels & les fruits où ils s'insinuent, & condensent ainsi ce que le feu arefie. 4°. L'aigreur est ennemie des nerfs & des membranes que la chaleur elle que celle des huiles & des baunes adoucissent & fomentent. 5°. Les cides éteignent le feu, & les graisses 'entretiennent. 6°. Dans la distilation u souphre commun la partie acide se amasse au fond & contre les côtés des aisseaux ; au lieu que la portion huieuse traverse les pôres, & s'exhale, e qui convient aux particules ignées. Mais il faut avoüer que pour produire eaucoup d'ardeur, il est necessaire uc les souphres soient joints aux acies, afin que ceux-cy donnent de la ermeté & de la vigueur à ceux-là, qui onçoivent facilement une grande vîesse ; & c'est de cette forte émotion ue naissent tous les symptômes dont ous avons parlé; car le sang ardent & re piquant sans cesse les fibres moices du cœur, les oblige à se contracr plus vivement & plus souvent, ce

point acide.

L'acide fortifie la chaleur.

Effets de la forte ardeur du ſang.

qui rend le pouls plus vîte & plus grand, ſelon que cette humeur ſe dilate dans ſes vaiſſeaux : la douleur de tête dépend de cette chaleur mordicante qui attaque les meninges où le ſang abonde, & des vapeurs ſalines qui s'élevent à cette region, & en irritent les enveloppes nerveuſes. Les veilles, le délire n'ont point d'autre ſource que le mouvement turbulent & confus des particules les plus ſubtiles & les plus actives du ſang dans les organes aux ébranlemens deſquels les penſées de l'ame ſont attachées. La rougeur de la face eſt la couleur que le ſang pouſſé avec vehémence à la ſuperficie, communique à cette partie où la peau eſt plus tranſparante qu'ailleurs, & les vaiſſeaux ſanguins moins cachez. La ſoif brûlante, le défaut d'appetit, les vomiſſemens procédent d'un excés de chaleur qui deſſéchant la langue, le goſier & le ventricule, conſume en partie, épaiſſit & rend plus acre la limphe dont ils doivent être humectés ; & pluſieurs autres parties membraneuſes deviennent d'autantplus arrides, que la ſeroſité manque davantage d'être filtrée, parce qu'elle eſt ſuſpenduë & retenuë dans le ſang raréfié

rarefié, comme l'eau dans une éponge dilatée : la chaleur exaltant le souphre & le sel, & cuisant les serositez rend les urines plus chargées sur la fin du paroxysme. L'expansion du sang dans les cellules pulmonaires les tenant écartées les empeche de recevoir à chaque inspiration une suffisante quantité d'air, ce qui doit redoubler la respiration que l'ardeur excessive de ce viscere demande aussi plus fréquente que de coutume, comme un grand feu a besoin de plus d'air qu'un feu médiocre. L'acreté du sang & la violence de son mouvement cause à toutes les parties nerveuses & musculeuses les sensations importunes & des inquiétudes où le malade change à tout moment de posture, tombant quelquefois en défaillance par le relâchement soudain des fibres du cœur fatigué de ses contractions si frequentes & si fortes.

D'où dépend la respiration frequente.

Aprés avoir passé deux ou trois heures dans un état si penible, la fievre commence à s'éteindre, & l'on se sent enfin tout soulagé, parce que la matiere sulphureuse la plus subtile manque à l'entretien de ce feu contre nature, & que dés l'entrée du paroxys-

Cause du

declin du paroxysme.

me les particules morbifiques étérogênes & peu sociables avec celles des humeurs louables s'usant continuellement à force de se frotter, prennent avec le tems des figures convenables pour s'ajuster ensemble & ne plus composer avec les autres parties fluides qu'une liqueur temperée qui fermente sans trouble : l'air, l'eau & les autres liquides qui occupoient les pores du sang rarefié sont donc contraints d'en sortir par la condensation de la portion fibreuse de cette humeur, ainsi que d'une éponge qu'on presse, & de se separer soit dans les parties membraneuses qui se rhumectent à leur ordinaire d'une lymphe douce, salivaire ou gluante, soit d'une serosité acrimonieuse dans les glandes de la peau ou dans les reins pour produire des sueurs & des urines copieuses qui en traînent beaucoup de matiere febrile & le reste est en partie enveloppé par la substance oléagineuse du sang, & se retire en partie dans les petits réduits de la surface du corps & de ses organes ; le sang demeure pur & tranquille c'est pourquoy pendant que les sucs acides qui s'engendrent de nouveau s'amassent aux extrêmitez des plus me-

Cause & utilité de la sueur & de l'urine qui sortent sur la fin de l'accés.

nus tuyaux, d'où ils doivent être exprimez dans la masse du sang, quand ils seront parvenus à un degré d'acidité capable d'irriter & de faire contracter les parties membraneuses & charnues qui environnent les endroits où ils séjournent.

Il y a des Medecins qui s'imaginent que les sueurs qu'on voit dans les fiévres ne sont que des especes d'écumes séparées de la masse des humeurs par la fermentation, comme il arrive aux liqueurs étérogênes & grasses, qui écuillent sur le feu : mais il faudroit pour cela que cette sortie des serositez ne se fit que durant l'ardeur du paroxisme, au lieu qu'elle ne paroît jamais que lorsqu'il décline. De plus comment dans les fiévres continues, où la fermentation est si considerable, & où par consequent l'écume devroit abonder, les malades ne suent-ils point ? D'ailleurs la fiévre où l'on sué davantage, comme la fiévre quarte, n'seroit-elle pas des plus courtes, parceque le sang s'y purifieroit mieux ? Neanmoins elle est des plus longues. Ajoûtez que si dans les fiévres ardentes où il ne paroît pas de sueurs, quoyque le sang y fermente extrêmement,

Comment on peut faire sué dans les fiévres ardentes.

l'on uſe de boiſſons rafraîchiſſantes, ou qu'en appliquant des choſes froides contre les parties exterieures du corps, l'on provoque des ſueurs copieuſes : enfin la ſueur ſeroit toujours critique, & d'autant plus ſalutaire qu'elle ſeroit plus abondante ; mais l'experience fait voir qu'il y a des ſueurs ſymptomatiques qui ne changent rien au cours de la maladie, n'étant utiles que lorſqu'elles ſont mêlées de quantité de ſels corrompus qu'elles ont diſſout, & dont elles débarraſſent les humeurs.

Comment ſurvient le ſommeil.

Le doux ſommeil qui a coûtume de ſuivre immédiatement le paroxyſme eſt le fruit de la pacification des humeurs & du repos des fibres organiques détendues par les ſerositez qui tranſudent abondamment au dedans comme au dehors : il arrive pourtant quelquefois que le ſommeil eſt interrompu par divers rêves que cauſe de reſtes de la matiere morbifique, qui troublent encore le ſang, & qui irritent pluſieurs nerfs. Sur ces conſiderations on a crû pouvoir expliquer la nature des differentes eſpeces de fiévres intermittentes qui d'ordinaire ne s'excitent qu'entre deux étez, c'eſt-à

dire, depuis la fin de l'un jusqu'au commencement de l'autre : elles se réduisent toutes à quatre, sçavoir à la tierce qui vient sur la fin de l'été & à l'entrée de l'automne ; à la quarte qui succéde souvent à la tierce aprés sept ou neuf accés ; à la quotidienne qui paroit environ le solstice d'hyver ; & à la tierce printaniere qui nait prés de l'équinoxe du printems.

Division des fievres intermittentes.

Les Anciens attribuoient la cause de la tierce automnale, à la corruption de la bile : mais l'air étant humide & froid en automne, n'est pas propre à engendrer ni à entretenir des matieres sulphureuses qui sont chaudes & séches ; on ne voit guére aussi dans ce tems que des hydropisies, & d'autres maux qui dépendent d'une constitution froide. Cette fiévre consiste plus vrai-semblablement dans un sang affoibli par la dissipation des particules spiritueuses & sulphureuses, laquelle s'est faite durant l'été, & par le froid de l'automne, où cette humeur se charge de cruditez qui s'étant separées de la masse, s'aigrissent par leur sejour, & y rentrant produisent ce tremblement froid toûjours suivi d'une ardeur qui les discute & les cuit promp-

Cause de la tierce automnale.

tement, parce qu'elles sont plus fluides & plus domptables : le frisson est icy plus rude & plus court que dans la quarte, parce que les corpuscules morbifiques étant moins grossiers pénetrent plus aisément, & se répandent davantage dans les fibriles membraneuses & nerveuses ; mais la chaleur mordicante est plus foible que dans les tierces du printems, parce que la matiere qui l'excite a moins de masse & de consistance; enfin tous les symptômes communs tels que la douleur de tête, la soif, &c. sont plus supportables, parce qu'ils ont pour cause un levain moins actif.

Raisons du prolongement des paroxysmes.

Quand le déclin des paroxysmes se prolonge & qu'ils se terminent lentement, c'est que la matiere morbifique n'est pas assez visqueuse & assez compacte pour s'engager promptement & s'arrêter toutes dans ses foyers incontinent aprés que la force de la fermentation est passée ; mais il en demeure toûjours dans le sang quelque portion qui continue de l'agiter & de le troubler jusqu'à ce qu'elle ait été entierement digerée : c'est pourquoy la fiévre approche d'autant plus de la continuë, que les levains fébriles sont plus

ſubtils & moins en état de s'attacher, & de s'accumuler en quelques endroits, & que le ſang eſt plus ſulphureux. Au contraire, plus ces levains ſont groſſiers & indigeſtes, & les parties huileuſes plus rares dans le ſang, plus la fiévre approche de la quarte; & lorſqu'une partie des corpuſcules acides ſont diſpoſez à s'amaſſer, & une autre à reſter dans le ſang, il ſe produit une fiévre continuë avec des redoublemens diſtinguez par intervales de tems qui la font appeller quotidienne, tierce, ou quarte : mais ſi ces fermens ont plus de groſſiereté & de tenacité, il s'en engendre de veritables fiévres intermittentes.

Signe du changement de la tierce en quarte.

On pourra prédire que la tierce automnale dégénerera en quarte, quand on verra que les intermiſſions ſeront allongées, que les ſueurs ſortiront plus promptement dans le déclin des accés, que les ſymptómes ne diminueront point, & qu'il n'y aura nul ſigne de coction : quand l'ardeur des paroxyſmes ſe relâche beaucoup plus ſans digeſtion de la matiere fermentative, on doit craindre la cacochimie, ſur tout dans un tems humide & froid : & la tierce continuë ſe change en inter-

mittente, lorſque le tems de la remiſſion, c'eſt-à-dire, celuy qui ſe trouve hors des redoublemens, devient moins facheux à paſſer, que le friſſon eſt plus rude, & que la matiere ne ſe cuit pas.

Durée ordinaire, des attaques & des intermiſſions.

Au reſte les paroxyſmes ſont communément de douze heures, & les intermiſſions de vingt-quatre dans la tierce. Mais la plûpart des Medecins ſe contentent de remarquer les jours, en ſorte qu'ils appellent également fiévres tierces, par exemple, deux fiévres dont l'une aura ſes bons intervales de vingt quatre heures, & l'autre de 48. comme lorſque celle-là s'excite le lundy à ſix heures du ſoir, & que le paroxyſme revient le mecredy à ſix heures du matin; & que dans un autre malade celle-cy commence à ſix heures du matin le lundy, & reprend le mercredy ſuivant à pareille heure du ſoir, les accés étant de douze heures dans toutes les deux. Il y auroit donc plus d'exactitude à compter le tems de l'intermiſſion par les heures, ou par les minutes, pour juger de la difference de ces fiévres. S'il n'arrive pas de bonnes criſes à cette tierce, & qu'elle vieilliſſe, elle dégénerera en fiévre quarte, ſçavoir lorſque pluſieurs cauſes concoureront à

Raiſon de meſurer la durée de l'intermiſſion par les heures.

Quand

former des cruditez, comme les alimens grossiers, la tristesse, les grandes évacuations, les fatigues; ainsi elle est plus ordinaire aux personnes un peu âgées, & au menu peuple, qui ayant épuisé leur sang de souphres & d'esprits durant l'été par un long travail, & ne les ayant pas reparées par des nourritures succulentes, ont tellement affoibli leur estomac, que le froid commençant à venir, il ne leur reste pas assez de chaleur interieure pour faire les digestions.

La tierce dégenere en quarte.

Dans cette maladie, l'on sent un frisson qui pénétre jusqu'aux os, la chaleur y semble mêlée de froid, la sueur & le temps du déclin finissent promptement, & le corps est un peu plus refroidi durant l'intermission qui du reste est entierement semblable à l'état d'un homme sain. Cette fiévre est la plus longue & la plus opiniâtre de toutes, persistant souvent plusieurs mois & même des années; elle a néanmoins coûtume de s'en aller au commencement de l'été; mais il est difficile de la guerir en automne.

Symptôme de la tierce.

On rendra raison de toutes ces choses quand on considerera que la matiere morbifique, étant icy tres-compacte

Cause de ces symptômes.

& tres tenace ne s'attenuë & ne s'échauffe pas aisément, s'arrêtant aussitôt que la fermentation a cessé, & se retirant toute dans ses réduits où il s'en accumule de nouvelle jusqu'a ce qu'elle y ait acquis une acidité qui cause des contractions aux fibres charnuës dont ils sont environnez.

Origines & caractere des quotidiennes.

Les fiévres quotidiennes proviennent d'un sang visqueux & épais tel que celuy des enfans & des personnes grosses & grasses dont les humeurs sont comme engourdies. Les accés prennent tous les jours & durent tres-long-tems, n'y ayant que quatre ou six heures d'intermission, parce que la matiere fébrile y étant tres-abondantes, sollicite incessamment par sa masse & par sa grossiereté les parties à la contraction, sur tout vers la nuit où le froid exterieur est plus grand, & où le paroxysme commence d'ordinaire, ne finissant que le lendemain environ midy : la chaleur y est douce & gâgne insensiblement toute l'habitude sans douleurs aiguës, parce que la matiere est lente sans acrimonie, le sejour qu'elle fait dans ses reservoirs étant trop court, & la fermentation qu'elle cause trop foible pour la génération

Effets de cette fiévre & leur principe.

des acides. Les urines ſont blanches & cruës au commencement, parce que la coction eſt languiſſante, mais elles ſe colorent & s'épaiſſiſſent par les frequens retours de la chaleur des paroxyſmes : le pouls eſt rare & tardif à raiſon de la foibleſſe du mouvement du ſang ; & les entrailles ſont pluſieurs fois gonflées de vents produits par les cruditez du ventricule, & par les matieres pituiteuſes accumulées dans les premieres voyes qui en ſont ſouvent obſtruées. Les malades ſuent peu dans le déclin, parce que les pores ſe bouchent par l'abondance des ſeroſitez, & que le ſang, s'étant peu rarefié durant l'ardeur de la fiévre, ſe contracte peu pour exprimer des ſeroſitez quand l'intermiſſion approche: cette fiévre vient communément au ſolſtice d'hyver, parce qu'en ce tems-là les cruditez ſe trouvent ramaſſées en plus grande quantité qu'en un autre, & que les humeurs y ſont plus entes & condenſées. La cure en eſt difficile, parce que la matiere eſt fort indigeſte, que le ſang humide & froid a cuit trop foiblement, & que la ſaiſon n'eſt pas favorable : le froid externe hâte le paroxyſme, parce que les

parties sensibles excessivement tenduës & chargées sont tres-disposées à se resserrer par la plus legere cause de contraction ; elles finissent le plus souvent vers le milieu du jour, parce qu'alors la chaleur de l'air se fortifie : les accés commencent par un tres petit frisson avec sentiment de froid, parce que la matiere manquant de pointes, ne peut irriter les fibres musculeuses jusqu'à les obliger à se contracter assez fortement : on sent tantôt du froid, tantôt du chaud, parce que durant l'ardeur même du paroxysme, il y a encore plusieurs particules éterogênes répanduës dans le sang, lesquelles étant poussées avec violence dans les intervales les plus étroits des parties sensibles, y excitent des contractions qui en chassent le sang, d'où survient une sensation de froid. Le printems qui raméne la chaleur dissipant ces cruditez éteint cette fiévre qui succede à la tierce, lorsque celle-cy a suffisamment amassé des cruditez pour causer des irritations par leur seule grossiereté, & par l'augmentation de leur volume. mais si cette matiere est assez attenuée pour devenir acide, elle produira la tierce à son tour.

Raison de l'alternative du chaud & du froid.

La fiévre tierce du printems est encore un effet de ces sortes de cruditez plutôt que d'une bile trop abondante, ou corrompuë, comme les Anciens le pretendoient ; puisque cette humeur est la moins sujette à la pourriture, & qu'elle en preserve elle-même les autres parties : de plus cette maladie arrive aprés l'automne, & durant l'hyver qui rendent les humeurs plus indigestes ; elle prend naissance principalement dans les tems & dans les lieux humides & froids & elle succede aisément à la fiévre quotidienne où la pituite abonde davantage, outre que dans les urines des malades on apperçoit des signes tres-certains de crudité. Il est vrai qu'une longue exposition au soleil, un rude exercice, les veilles, les boissons chaudes, la colere, les émétiques & les purgatifs violens donnent occasion à une telle fiévre ; mais ce n'est point en augmentant, échauffant ou alterant la bile ; c'est seulement qu'en agitant & rarefiant les humeurs, il s'en dégage ou il s'en forme plusieurs particules compactes, de même qu'en battant du lait on separe les corpuscules de beure & de fromage d'avec la portion sereuse ou

Cause des tierces printanieres.

plus liquide ; & ces particules se rencontrant dans quelques espaces resserrez s'y lient ensemble & y restent attachées, jusqu'à ce qu'y fermentant & s'y aigrissant elles excitent la fiévre.

Les tierces printanieres paroissent vers l'équinoxe du printems, parce que durant l'hyver il y a peu de causes qui agitent le sang & en débarassent les matieres cruës dont la collection produit la fiévre. La premiere attaque de cette sorte de fiévre est facilement confonduë avec la fiévre éphemere, parce que l'une & l'autre dépendent de causes qui troublent le sang & le rarefient: mais au bout d'une intermission qui n'est pas des plus tranquiles, parce qu'il reste toûjours dans le sang quelque portion de matieres crues qui l'émeut, un frisson survenant ôte le doute, & fait regarder la fiévre comme tierce, car le malade y sent des piqûres sous la peau, lesquelles ne s'observent nullement dans l'éphemere : ces fiévres tierces sont plus longues au commencement du printems que sur sa fin, parce qu'en ce tems-cy la matiere est moins abondante & plus disposée à la coction, ayant été attenuée par les accés précedens, & que le so-

Comment on les distingue d'avec les éphemeres.

Explication de leurs difference & de leurs symptômes.

leil agit avec plus de force. La soif brulante, la grande respiration, les frequentes veilles, & les delires procedent de la vehemence du mouvement du sang, & de sa rarefaction : la chaleur forte, acre & mordicante resulte d'un sang sulphureux & vigoureux, qu'une matiere subtilisée ouvre & agite. Les vomissemens de bile y sont fréquens, parce que le sang est échaufé, & rempli de souphres, plus la bile excrémentitielle regorge : le pouls est grand & prompt a cause de l'abondance, de la force, & de la grande dilatation du sang. Les accés ne durent pas plus de douze heures, parce que dans une ardeur vehemente les corpuscules qui causent la chaleur sont bien-tôt consumez. L'urine est plus chargée, parce que la chaleur étant plus considerable elle doit avoir plus digeré de matieres.

Cette fiévre est la plus courte de toutes les intermittentes & la plus facile à guerir, parce qu'il y a moins de cruditez que dans la quotidienne, qu'elles n'y sont pas si grossieres que dans la quarte, & que la saison n'y est pas si contraire que dans la tierce d'automne : elle est aussi des plus salutaires

D'où vient qu'elles sont plus courtes & plus salutaires que les autres fié-

vres périodiques.

parce que sa chaleur a la vertu de cuire & de consumer toutes les cruditez ramassées durant l'hyver, ce qui établit une santé parfaite dans la suite. Les accés reviennent plus vite, à cause de la subtilité de la matiere, de la chaleur du corps & de l'air environnant, qui accelerent l'acidité : néanmoins sur le déclin ils tardent davantage à se rexciter, l'ardeur febrile ayant dissipé beaucoup de particules qui la fomentoient, & qui restant en petite quantité & tres-attenuées n'irritent pas si-tôt, si vivement, & les déclins des paroxysmes sont fort prolongez, parce que la matiere étant plus deliée n'est pas si facilement mise en repos : enfin la contraction notable des vaisseaux, quand la chaleur cesse, doit faire sortir une abondance de sueurs.

D'où dépend la promptitude au retour des accés.

Difference de cette tierce d'avec l'automne.

Par cette description de la fiévre tierce du printems, on voit en quoy elle differe de la tierce d'automne : la matiere de celle-cy devient d'abord crue & tenace, & celle-là s'amasse & s'épaissit insensiblement pendant l'hyver. Il est beaucoup plus embarrassant de traiter la tierce d'automne qui souvent rend ses malades cacochimes, au lieu que l'autre se guérit presque naturelle-

ment, & sert même à purifier les humeurs, pourvû qu'il ne se commette pas de faute notable dans la cure, quoique les symptomes soient plus violens dans cette derniere que dans la premiere, où les signes de coction se manifestent plus tard, parce que le sang y a moins de vigueur, & qu'il y est plus chargé de cruditez.

Ce qui fait redoubler les fiévres périodiques.

Pour entendre la raison du redoublement des intermittentes, il faut considerer que la matiere morbifique peut être ou subtile ou grossiere, ou en partie subtile, & en partie grossiere; que plus elle est déliée & fluide, plûtôt elle s'aigrit & se remêle au sang; & qu'au contraire quand elle est épaisse elle n'est pas si promptement repoussée des extrêmitez dans les gros vaisseaux par la contraction des fibres; d'où vient que le frisson des quartes est plus long & plus rude: mais si cette matiere est plus copieuse, les contractions en sont excitées plus vîte, la quantité ou le volume recompensant icy la grossiereté & l'acidité qui pourtant cause des contractions plus vigoureuses qu'il ne s'en feroit à raison du simple poids ou du volume sans acrimonie de l'humeur peccante.

Ceci poſé, lorſque dans un même homme il ſe rencontre des matieres morbifique de diverſe conſiſtance, & que les parties viennent a ſe contracter legerement, la plus déliée de ces matieres rentre dans le ſang & cauſe un paroxyſme particulier, pendant que la plus denſe demeure encore en repos dans ſes reſervoirs, pour en ſortir quand elle ſera devenuë acide, ou qu'elle aura augmenté de volume, afin de produire un ſecond accés partiel. Mais ſi la contraction eſt aſſez forte pour chaſſer l'une & l'autre matiere de leurs réduits, il en reſultera un paroxyſme total.

Vous remarquerez que ces redoublemens ou accés qui renaiſſent dans un certain ordre entre les premiers qui ont paru, & qui continuent de revenir en des intervales de tems déterminez, tirent leur nom de la fiévre à laquelle ceux-cy appartiennent: ainſi, lorſque dans une fiévre tierce il ſurvient de nouveaux paroxyſmes, on les regarde comme des accés d'une double ou triple tierce; double s'il ne ſurvient qu'un nouvel accés entre deux anciens, & triple s'il s'en produit deux.

De ce qui double ou triple les quotidiennes.

La quotidienne eſt double ou triple, quand ſes propres accés prolongez ſe diviſent en deux ou trois autres qui vont & reviennent en un ſeul jour, non par l'interpoſition d'une ou de deux autres fiévres : mais par la diſcontinuité, & par l'excés de la matiere qui cauſoit les premiers paroxyſmes : Car 1°. avant la fin du paroxyſme accoûtumé & même au tems de ſa vigueur le malade ſe trouve ſurpris d'un nouveau friſſon : 2°. la durée des deux ou trois paroxyſmes nouveaux enſemble n'égale que celle du paroxyſme ſimple qui paroiſſoit en premier lieu & qui ne revient plus : 3°. ſi les médicamens, ou la conſtitution de la ſaiſon diminuë les levains ou les réunit mieux, la fiévre retourne en ſon premier état, ce qui montre que de tels redoublemens ne proviennent que de la grande quantité de la matiere morbifique qui ſollicite à diverſes repriſes les fibres membraneuſes & muſculeuſes à ſe contracter ; & non de quelque acidité qu'elle ait acquiſe, ny ayant pas d'intervale aſſez long entre les paroxyſmes pour donner lieu à cette matiere de ſe raigrir, ou de ſe corrompre.

L'excez de l'humeur febrifique multiplie les fiévres.

Deux especes de double tierce.

La double tierce est de deux sortes, l'une où le paroxysme sur-ajoûté revient de deux jours l'un, de même que le primitif, de maniere qu'il s'excite tous les jours un paroxysme, c'est pourquoy on l'appelle autrement demi-tierce : le paroxysme nouveau est plus doux & plus facile à guerir que l'original, ce qui doit faire conjecturer que la matiere de celuy-là est plus fluide, plus subtile & sans acidité, & que par de foibles contractions elle est exprimée de ses reservoirs pour produire un accés, pendant que la matiere plus tenace & plus fermentative de l'autre y reste jusqu'au lendemain, auquel tems par ses pointes plus aiguisées elle excite les fibres à se resserrer plus fortement, & à contraindre par là ces deux differentes matieres à se répandre dans le sang, d'où leurs résidus se retirent aprés la fermentation qui a produit le principal accés auquel le nouveau succéde, quand il s'est assez accumulé de matiere, pour obliger par sa masse, les parties musculeuses de la surface à se contracter un peu. La seconde sorte de double tierce consiste en ce que deux paroxysmes de tierces reviennent le même jour : elle

ſt compoſée de deux tierces, dont l'une qui dépend d'une matiere moins acide & plus coulante, precede l'autre de quelques heures; ainſi les attaques que fait celle-la chaque troiſiéme jour, comme celle-cy, ſont immédiatement ſuivies de paroxyſmes de cette derniere qui cauſe des contractions aſſez violentes pour exprimer dans les vaiſſeaux ſanguins les levains de tous les deux; & par cette union elles rendent le paroxyſme plus rude, après lequel elles ſe rengagent dans les eſpaces étroits de la ſuperficie, d'où la plus deliée ſort encore la premiere le troiſiéme jour ſuivant.

Comment ſe produit la triple tierce.

Quelques-uns ont encore obſervé une triple tierce, qui a trois paroxyſmes en quarante-huit heures: ces accés peuvent etre cauſez a diverſes fois par la quantité de la matiere morbifique qui ſe ramaſſe, ou deux fois par la quantité, & la troiſieme fois par ſon acidité, a peu prés comme dans les demi-tierces.

Explication de la quarte double.

Dans la quarte double où deux paroxyſmes ſe produiſent en deux jours conſecutifs, chaque troiſiéme jour étant exempt de toute attaque, il faut encore concevoir deux matieres de

differente nature ; l'une plus subtile & approchante de celle qui fait la tierce ; & l'autre plus épaisse, telle qu'il convient à la quarte, celle-cy s'aigrissant chaque quatriéme jour, & celle-là chaque troisiéme. Pareillement la triple quarte dans laquelle il survient en chacun des deux jours d'intervale qui se trouvent entre deux principaux paroxysmes de quarte, un nouveau paroxysme, de sorte qu'il n'y a aucun jour sans quelque accés, est produite par une abondance de nouvelle matiere morbifique qui s'ajoûte à l'ancienne, & qui semblable à celle de la fiévre quotidienne excite tous les jours un accés ; celuy qui vient chaque quatriéme jour étant plus violent que les autres, parce qu'il s'unit à celui que la matiere de la quarte simple doit former.

OBSERVATIONS DE quelques fiévres irregulieres.

De la nature & de la cause des fiévres froides.

L'On remarque des fiévres irregulieres qui sont distinguées par des caracteres particuliers. 1. Les Fiévres froides dont tout le paroxysme ou sa plus grande partie se passe dans le froid & dans des frémissemens : elles prennent naissance en des personnes qui

ont le ſang dépouvû de ſouphres & d'eſprits, ſoit aprés de longues fiévres, ſoit aprés de grandes hémorragies, & elles ſont cauſées par une matiere épaiſſe & peu fluide, qui ne ſortant que tres-difficilement des endroits où elles s'amaſſe, & s'aigrit de tems en tems, entretient un long friſſon, aprés lequel s'étant répanduë dans le ſang & n'y pouvant être ſuffiſamment attenuée, elle ſe rengage dans ſes réduits avant que d'exciter une chaleur ſenſible.

2. Les fiévres ardentes dont la chaleur fait tout le paroxyſme qui dure long-tems & revient quelquefois avant que l'ardeur fébrile ſoit entierement diſſipée, procedent d'un levain fort attenué reçû dans un ſang ſulphureux & ſpiritueux, qui par ſa fermentation dilate tellement les vaiſſeaux & les pores de tout le corps, qu'aprés qu'elle a ceſſé, cette matiere ne pouvant preſque être retenuë dans les reſervoirs, ſe remêle incontinent dans les humeurs pour recommencer un nouveau ſymptôme: c'eſt pour cela que de telles fiévres ſe changent ſouvent en continuës. *En quoy conſiſtent les ardentes.*

3. Les épiales où les malades ſentent le froid & le chaud en même tems par *Des fiévres où le chaud*

& le froid se rencontrent distinctement ensemble.

tout, viennent d'une matiere morbifique tres-dispersée, dont une partie s'aigrit indifferemment en mille endroits divers & y cause des contractions & des frissons, pendant que l'autre qui n'est pas moins étenduë se confond dans le sang qu'elle fait fermenter & qu'elle échauffe sensiblement dans des lieux voisins de ceux d'où il est exprimé, de sorte que les deux qualitez contraires de chaleur & de froidure semblent universellement répanduës & distinctement l'une de l'autre.

De celle où le dedans du corps brûle & le dehors gele.

4. La lipyrie qui consiste dans une chaleur qui brûle les entrailles, pendant que les parties externes sont tres froides, dépend de ce que la portion la plus visqueuse de levain fébrifique restant encore à la surface, irrite par ses pointes qui s'y sont dévelopées les fibres charnuës de toute l'habitude, au même tems que la portion subtile agite le sang dans lequel elle s'est insinuée; ou de ce que la matiere quoique homogêne, sort plûtôt des reduits qui se trouvent dans la substance des parties interieures, que de ceux des parties externes où le sang est moins actif & les pores moins ouverts, de maniere qu'icy le frisson commence, lors

qu

que la chaleur consume le dedans.

De celles où il ne s'excite point de sueurs

5. Les fiévres séches où le malade ne sué presque pas, sont de la nature des ardentes, & des continuës dans lesquelles le sang étant perpetuellement agité, troublé, & rarefié retient la serosité mêlée avec les autres principes.

Des fiévres où les excretions abondent.

6. Les fiévres sudatoires où la sueur est excessive, sont causées par une subtilité, une acrimonie, & une abondance de serositez aisément exprimées du sang qui se condense à chaque systole du cœur, & des vaisseaux qui se resserrent à chaque diastole.

De la fiévre accompagnée de toux seche.

7. Les fébricitans sont quelquefois tourmentez pendant l'accés d'une toux seche causées par des particules acides qui picottent les bronches & la trachée artere.

Et de plusieurs autres où il se produit differens symptoms.

8. D'autrefois la contraction universelle du corps, & les cruditez bouchant les pores il se fait un écoulement des serositez de la tête dans les poumons où le chemin est plus ouvert, & plus facile à frayer à cette lymphe durant le paroxysme.

9. Mais il peut arriver aussi que dans ce tems toute cette eau abonde aux orgnes de la salive plûtot qu'ailleurs, pour la même raison.

10. Ou bien le crachement & l
transpiration étant empêchés par quel
que cause, les serositez se filtrent plu
aisément par les reins, & les mala
des urinent abondamment durant leu
fiévre.

11. Que si ces mêmes humeurs
jettent dans le foye & dans les glande
des intestins pour rendre la bile plu
fluide & les excrémens grossiers plu
délayez par la rarefaction du fermer
intestinal, il en surviendra un cours d
ventre, que l'acreté du souphre d
sang augmentée par la fermentatio
fortifiera.

12. La bile devenuë plus acre
plus volatile par l'ardeur de la fiév
est pareillement capable d'irriter si fo
tement l'intestin où elle se décharg
qu'elle en pervertira le mouveme
peristaltique, dont la direction chang
la fera répandre dans l'estomac qu'el
mettra en convulsion, d'où s'ensu
vront des vomissemens bilieux. C
vomissemens peuvent encore venir d
cruditez qui causant de violentes co
tractions au ventricule, renverseron
le mouvement ordinaire du duod
num, & obligeront cet intestin de
vuider dans ce sac, qui rendra par

vomissement la bile & ces matieres cruës mêlées ensemble, comme on l'observe le plus souvent dans ces fiévres.

13. Les syncopales qui oppressent le fébricitant, & le mettent en danger d'expirer à tout moment, sont produites par une matiere acide qui durant l'accés se répand tout à coup dans le sang, & le coagule de maniere que le cours de ce fluide est comme suspendu, jusqu'à ce que les particules sulphureuses & spiritueuses ayent adouci, dissout, ou discuté ces acides, & rendu au sang sa liquidité par une chaleur qu'elles suscitent, & qui succede à la syncope.

Cause des fiévres où le malade souffre une oppression.

14. Les fiévres cardiaques qui sont accompagnées de défaillance naissent d'un picottement causé à l'orifice superieur du ventricule par les exhalaisons d'une bile tres-acre qui fermente; car cette partie est extrêmement sensible, à raison de la délicatesse des fibres nerveuses dont elle est abondamment pourvûë.

De celles où le cœur manque au fébricitant.

15. Les fiévres terminales dans lesquelles le malade est tourmenté de douleurs & de coliques cruelles, tirent leur origine tantôt des acides qui

percent les tuniques des intestins, tantôt d'une bile acre qui produit dans ces canaux des effervescenses énormes

16. Les fiévres suffocantes sont celles qui ont la proprieté d'exciter les affections hypocondriaques ou histeriques, c'est pour cela qu'elles sont familieres aux femmes : l'acidité des matieres peut toutefois causer quelque suffocation en resserrant extraordinairement les parties destinées à la respiration.

17. Il y a d'autres intermittentes où les malades sont contraint de respirer fréquemment, parce que le ventricule & l'abdomen sont tellement gonflez par les vents produits par des humeurs trop agitées, que le diaphragme fortement repoussé en haut resserre excessivement les poumons dans la poitrine, & les empêchant de recevoir à chaque inspiration une suffisante quantité d'air obligé à réiterer souvent cette action vitale.

18. La fiévre asthmatique vient d'une pituite gluante & acide qui tenant la poitrine en contraction ôte aux malades la faculté de respirer à leur aise.

De celles où la goutte s'irrite.

19. La fiévre goutteuse, ainsi nommée de ce que les douleurs de la gout

s'irritent principalement durant l'accés, & qu'elles s'en vont aprés que la fiévre eſt guérie, dépend d'une matiere morbifique dont la diſpoſition eſt aſſez conforme à celle que cauſe la goutte.

20. Les fiévres délirantes ſont des intermittentes dont les accés cauſent une ardeur qui ſe communiquant à la tête y trouble les ſens, & entretient les veilles, & le délire ; auſſi la chaleur fébrile n'eſt pas plûtôt paſſée que le malade s'endort, & que ſes douleurs de tête avec ſa folie ceſſent.

21. La fiévre mélancolique ou maniaque ſurvient aprés de grandes pertes d'humeurs ſpiritueuſes & ſulphureuſes, ou bien aprés de longues intermittentes, telles que les fiévres quartes qui ont dérangé les organes des ſens ; le malade devient furieux pendant la fiévre, & ſouvent aprés qu'elle a ceſſé.

22. La fiévre durant les paroxyſmes de laquelle les malades ſont fatiguez de la ſoif, dans le friſſon ou dans la chaleur, ou dans l'un & dans l'autre, prend naiſſance d'une matiere ſalée, acre & bilieuſe dont l'impreſſion irrite les fibres nerveuſes de la bouche, du goſier & du ventricule de la même

façon qu'elles le seroient par le défaut d'humidité : la chaleur interne, ou la grande rarefaction du sang, peut semblablement épuiser de serosité ces mêmes parties, dont l'aridité produira cette alteration incommode.

Des prognostics les plus remarquables sur les fiévres périodiques.

Explication des divers prognostics de toutes ces fiévres, & premierement de ceux qui sont favorables.

Ces prognostics qui sont ou generaux à toutes les intermittentes, ou particuliers à chaque espece, heureux, ou malheureux, pourront être expliquez par les principes sur lesquels on vient d'établir la cause de ces maladies.

1°. Les fiévres qui de continuës deviennent intermittentes sont ordinairement hors de peril, parce que la matiere qui causoit la fiévre continu commence à n'être plus ni assez acre ni assez abondante pour entretenir un fermentation constante & perpetuell dans le sang.

2. Le sédiment égal & blanc dan les urines, de même que les petit nuages qui paroissent sur la superficie sont d'un bon augure, parce qu'il signifient que la matiere morbifique s cuit, se digere & se separe.

3. Les vers qui sortent sur la fin d

la maladie promettent une santé constante pour l'avenir, parce qu'ils tenoignent que les cruditez dont ils se nourrissoient sont consumées, & qu'il ne reste plus que la chaleur douce qui es en faisoit éclore.

4°. Le retardement des paroxysmes oint au signe de coction, montre que a matiere diminuée n'est pas capable l'exciter les fibres à contraction aussi romptement que de coûtume.

5°. L'éresipele & la jaunisse font sperer que la bile & la chaleur interne auront la force de cuire la matiere.

6°. Les ulceres & les pustules qui iennent aux lévres presagent la santé; e que font pareillement les tumeurs ui naissent au bas ventre, au col & ux parotides, & celles que des ligatures produisent aux carpes & à d'autes parties; car c'est un signe que le ng se purifie, & qu'il pousse au dehors les levains qui le corrompoient, qui sont néanmoins encore trop rossiers pour sortir aisément par l'insensible transpiration, ou par les pores e la peau, qui en est déchirée, ou pûlevée.

Par les tubercules & les ulceres qui se produisent à la superficie.

7°. Les flux de ventre, les sueurs ui rougissent la peau & y causent des

démangeaisons, & les sueurs de mauvaise odeur sont souvent des symptômes salutaires dans lesquels la matiere fébrifique disposée à sortir cherche une issuë & la trouve par les filtres des intestins & de la peau : c'est aussi pour cette raison que les surditez, la paralysie de quelque membre, & d'autres infirmitez semblables annoncent la cessation de la fiévre par le dépôt qui se fait de la matiere morbifique sur tels ou tels organes.

Sur les sueurs de ventre & les sueurs.

Sur les causes febriques qui n'affoiblissent pas.

8°. Les fiévres qui viennent tout à coup sans aucune cause qui affoiblisse, sont faciles à guerir par la discussion de la matiere amassée comme par hazard dans le sang qui d'ailleurs est assez bien conditionné.

9°. Une fiévre intermittente ne doit pas durer, & n'est pas à craindre dans un corps d'une bonne constitution, & où les visceres sont sains, parce qu'en un tel temperament il y a d'ordinaire plus de vigueur pour digerer les matieres que pour engendrer des crudités ; sur tout quand l'été approche & que l'air devient chaud & sec.

Des signes de triste augure.

Quant aux pronostics sinistres, on observe que.

1°. Les redoublemens des accés son

périlleux à cause de l'abondance des mauvais levains, & de l'affoiblissement du malade.

2°. Si le frisson vient à contre tems à un malade déja fort affoibli, il y aura du risque, vû que c'est une preuve que le volume de la matiere l'accable, & que la chaleur naturelle ne peut plus resister à son impression.

3°. Les fébricitans qui mangent trop & qui boivent des liqueurs froides ou peu spiritueuses, prolongent leur mal & le rendent plus opiniatre, parce qu'ils étouffent les principes actifs de leur sang.

4°. Les urines ne demeurent longtems cruës que par un défaut dangereux de coction.

5°. Tout accablement de force, & les fréquentes inquiétudes donnent sujet de craindre que le malade ne succombe à l'effort de la fievre qui surviendra.

6°. Les tumeurs dont la matiere est repoussée en dedans sont suspectes, parce qu'elles montrent que cette matiere morbifique corrompuë par son séjour est repoussée dans le sang où elle ne peut manquer d'avoir de tristes effets.

7°. La froideur de l'haleine durant le chaud même de la fiévre marque ou que les poûmons ſont refroidis par l'abſence d'une ſuffiſante quantité de ſang, ou qu'étant fort oppreſſez, la reſpiration eſt ſi frequente que l'air inſpiré n'a pas le tems de s'y échauffer avant que d'en reſſortir; & l'une & l'autre cauſe ſont de mauvaiſe augure.

8°. Le refroidiſſement des extrémitez dans l'ardeur du paroxyſme eſt auſſi un ſigne lugubre, parce qu'il ne peut provenir que de la quantité exceſſive de la matiere qui les tient en contraction, ou des mouvemens du cœur trop languiſſans pour envoyer le ſang juſqu'aux parties les plus éloignées.

9°. Les ſueurs froides menacent un malade de ſuffocation.

10. Les convulſions ſont ſiniſtres en ce qu'elles marquent un tranſport de la matiere febrile cuite ou crûë au cerveau.

11. Les ſueurs qui ne s'excitent qu'à demy témoignent ou que la matiere bouche les pores par ſa grande quantité, ou que le ſang a trop peu d'activité pour atténuer les parties ſereuſes excrémenticielles.

12. L'abondance de la sueur à chaque déclin de paroxysme sans aucun soûlagement, est souvent suivie de l'oppression & de la consomption entiere du malade.

13. Les flux de ventre qui arrivent lorsque la matiere n'est pas encore cuite sont pernicieux, parce qu'ils affoiblissent le malade en vain.

14. Lorsque les fiévres intermittentes s'en vont dans une saison humide & froide sans aucun signe d'une bonne coction, on doit apprehender la cacochymie, à cause des cruditez qui restent dans un sang affoibli.

15. Le retardement des paroxysmes sans soulagement du malade, & sans marque de digestion de la matiere, signifie que la maladie sera longue, à raison de la grossiereté des levains & du défaut de la chaleur.

16. Enfin ces fiévres sont plus rebelles & plus pernicieuses dans un sujet dont le sang est rempli d'humeurs mélancoliques, c'est-à-dire, qui a disette de principes sulphureux & spiritueux capable de cuire ou de dissiper la matiere fébrifique & de soûtenir les assauts de la maladie.

Des prédictions particulieres sur chaque intermittente.

Aprés avoir raporté les prognostics sur toutes les fiévres en general, il nous reste peu de choses à dire sur ceux de chacune en particulier, vû que ces maladies dépendent d'une matiere de même nature.

Sur celles d'automne. Les fiévres d'automne souffrent difficilement la saignée, le flus de ventre, & tout ce qui refroidit & debilite, parce que la chaleur vitale n'est déja que trop affoiblie par la saison froide & humide, c'est pourquoi un régime, un air, & des médicamens chauds conviennent mieux à ces indispositions.

Sur la quarte. La fiévre quarte qui attaque des personnes âgées de plus de soixante ans a souvent une fin pernicieuse, parce qu'elles n'ont pas la force de cuire une matiere aussi cruë, & de resister à des symptômes aussi violens que ceux qui forment la maladie ; & cette fiévre n'est pas moins dangereuse quand elle se change en une continuë qui fatigue encore davantage un malade épuisé.

Sur la quotidienne. Les fiévres quotidiennes sont en train de s'en aller quand le malade rend la pituite par le vomissement ou par les

elles sur tout à l'approche du prin-
ems; car c'est une marque que les cru-
itez sont beaucoup atténuées, & que
a chaleur de la saison qui se fortifie
e jour en jour en fera une prompte
oction.

Sur l'enflure de certaines parties, &c.

Les tumeurs principalement des hy-
ocondres sont icy d'un bon présage
cause de l'abondance des cruditez
ui se jettent dans cette region où el-
s peuvent être plus aisément dige-
ées qu'ailleurs.

Un visage fleury & coloré d'une
ougeur naturelle donne lieu de for-
er un des meilleurs prognostics, puis-
u'il désigne que le sang est en quel-
ue façon dégagé des humeurs crüës.

Ces fiévres sont plus dangereuses
uand leurs paroxysmes arrivent de
our, car cela montre que la matiere
t assez abondante pour resister à la
aleur du soleil, & pour agir sans
oir aucunement besoin du froid de
nuit. Mais si cette maladie disparoit
ns des marques de coction, il est à
aindre que les cruditez ne gâtent le
ng & n'introduisent la cacochimie
u qu'étant poussées à la surface elles
y excitent de larges tumeurs.

La tierce du printems est d'autant

Sur la tierce Printaniere.

plus courte qu'elle eſt plus ardente parce que la matiere en eſt plûtot cuite, & elle dégenere plus communement en continuë qu'aucune autre parce qu'elle dépend d'une matiere plus facile à ſe ſubtiliſer.

De la cure des fiévres periodiques, ſelon ces mêmes principes.

Elles ſe guériſſent par une infinité de ſortes de remedes.

Il n'y a point de maladie ſur laquelles on ait propoſé tant de remedes differens que ſur ces fiévres, qui ſont les maladies les plus univerſelles de toutes. Preſque tous les medicamens ſimples ou compoſez y ont été employez, ſoit interieurement, ſoit exterieurement, ſans parler de mille moïens ſuperſtitieux que la populace met encore aujourd'huy en pratique.

Quatre points principaux qu'il faut avoir en vûe pour la cure.

Les intentions generales qu'on doit avoir dans le traitement des fiévres ſe reduiſent à celle-cy.

1°. De preſerver de l'attaque des intermittentes ceux qui ſemblent y être expoſez.

2°. De pallier ces maladies, lorſque quelque circonſtance ne permet pas d'entreprendre leur parfaite gueriſon.

3°. De les extirper entierement, en tout autre cas.

4°. De corriger la diſpoſition qu'elles communiquent aux humeurs & à toute l'habitude, & de reparer les maux qu'elles peuvent avoir laiſſez.

Des moyens de ſe preſerver de la fievre.

Pour ſe garentir de cette ſorte de maladie il faut entretenir le ſang dans ſa pureté, & en éloigner toutes les crudités ; & s'il s'introduit dans cette humeur quelques matieres indigeſtes, on doit empêcher qu'elles ne s'éjournent dans des reduits, & qu'elles ne deviennent en état de produire des paroxyſmes fébriles. C'eſt à quoy l'on réuſſit en faiſant reſpirer un air chaud & ſec, prendre des alimens de facile digeſtion, & uſer de tout ce qui fortifie ; & quand on ſe trouve dans des circonſtances où l'on ne peut éviter certaines cauſes morbifiques, on aura recours à la diéte & à des médicamens qui ayent la force de s'oppoſer aux effets de ces cauſes. *Diſpoſitions favorables de l'air.*

Ainſi ſuppoſé qu'on ſoit obligé de reſter dans des pays froids & humides, on tâchera de corriger les mauvaiſes qualitez de l'air du lieu où l'on eſt, par des feux qu'on y allumera, ou

par des vapeurs d'aromats qu'on y re
pandra: on garnira la table de gingem
bre, de clous de gerofle, de viande
Des alimens qui conviennent icy. cuites, de pain bien fermenté & u
peu sec : les allouettes, les perdrix, le
phaisans, les cailles, les canards & le
autres aquatiques à pieds plats; les la
pins, les liévres, le mouton & les autre
sortes de chairs les moins baveuses &
les plus jeunes seront en recommanda
tion; à quoi on ajoutera pour ce qui re
garde les plantes, des racines de bette
rave, de symphitum, de refort rustiqu
& d'angelique, les truphes, les oignon
& les autres qui seront chaudes ou sé
ches & propres à manger. Les écorce
d'orange, de citron, la canelle, le
feüilles de cerfeuil, de nasturce, d
persil, de pouillot, de serpolet, le ta
nacetum, le romarin, la ruë, la men
the, la sauge, la sariette, le fenouil
l'ormin, l'anis, la pimprenelle, &
toutes les autres un peu chaudes qu
plairont au goût. Les semences d'anis
de coriandre, d'aneth, la graine d
paradis; & le reste qui échauffe, del
seche, & flatte le palais : La noix mu
cade, les bayes de geniévre, le poivr
les coings, les cerises, les mures, l
poires un peu séches, les olives,

de ſemblables fruits qui deſſéchent ; Les fleurs de ſafran , de menthe , de ſureau, de naſturce aquatique, de houblon , de lavande , tous aromats , & toutes les autres drogues chaudes & ſéches dont on a coûtume d'aſſaiſonner les alimens.

La boiſſon ſera d'un vin ſtomacal & un peu rude, comme le vin du Rhin, le vin de Bourgogne , la forte biere houblonnée , l'hydromel , & les vins préparez , avec l'abſinthe , la centaurée , & les autres plantes raportées cy-deſſus. *Desqualitez de la boiſſon du malade.*

L'eſprit doit être gay & ſans inquiétudes, & l'on ſera dans de fréquens exercices qui réparent ou qui animent les particules actives, plûtôt qu'ils ne les diſſipent & ne les affoibliſſent. On entretiendra le ventre aſſez lâche, & de tems en tems on provoquera la ſueur & les urines par de doux médicamens, entre leſquels les plus efficaces ſeront les amers, tels que la petite centaurée, la racine de gentiane, & de contrayerva, l'abſinthe, les ſemences & les feüilles de chardon beni, les ſels d'abſinthe, de ruë, de geneſt, de thym, de veronique, de ſcordium, de vipere, & toutes les autres drogues deſſéchantes,

échaufantes, diaphoretiques, diuretiques,& antihydropiques comme le bois de ſaſſaffras,de gayac,le buis,le frêne, tous les ſentaux,le bois de lentiſque;la racine de ſarſepareille, d'énula campana, de fenouil, d'ache ; les ſommitez de pin, de geniévre, l'eau de chaux.

Contre les cauſes qui diminuent les forces & la chaleur naturelle on uſera de potions faites avec de puiſſant vin & des ſubſtances d'un ſuc vigoureux ; de la gelée d'avoine qu'on prendra avec du vin de Canarie & du ſucre, d'œufs frais, de conſommez & de précis de viandes ſucculentes.

De la nature des remedes qui y ſon propres.

Pour empêcher les mauvais effets des alimens de difficile digeſtion, il ſera fort-à-propos d'employer quelquefois des purgatifs ſtomachiques, tels que les pilules d'hiera avec l'agaric, ou les pilules de tartre de Quercetan, les pilules ſtomachiques, où l'on fait entrer des gommes, &c.

Lorſque les humeurs ſe ſont chargées de crudîtez, il s'agit de les attenuer, d'appaiſer le trouble du ſang & de nettoyer les premieres voies, comme il a été obſervé dans les articles des fiévres quotidiennes, & des tierces du Printems ; les remedes abſterſifs les

plus moderez qu'on pourra choiſir entre ceux qu'on vient d'expoſer dans ce chapitre, auront plus de vertu étant pris ſous une forme ſolide dans le tems qu'on eſt prêt de ſe mettre au lit, afin qu'ils operent pendant le repos; & que le matin à l'heure qu'on a coûtume de ſe lever ils provoquent les ſelles : toutefois afin d'être plus ſeur qu'ils n'interrompront point le ſommeil, & qu'ils n'obligeront point à ſe relever la nuit, on fera prendre environ un grain de laudanum opiatum, & on mêlera dans la compoſition des remedes purgatifs un peu de quinquina : par exemple, prenez de la maſſe pipulaire d'hiera avec l'agaric, & du tartre préparé à la maniere de Quercetan ſeize grains de chaque; du quinquina ſubtilement pulveriſé ſur le marbre demi ſcrupule, du laudanum opiatum un grain, avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, pour en faire ſix pilules en entrant dans le lit; ce qu'on réiterera toutes les fois qu'il ſera beſoin de vuider les premieres voyes.

Pareillement lorſqu'il ſera queſtion de faire vomir, il ne faudra pas ordonner des remedes plus forts qu'une préparation de biere & de lait, avec le

Du choix des émetiques.

chardon beny, de laquelle le malade uſera abondamment; ou bien on preſcrira deux onces d'oximel ſcillitique, ou de vin ſcillitique, ou deux ſcrupules de vitriol, le Medecin n'oubliant pas de donner toûjours un parégorique aprés que l'émetique aura eû ſon effet, afin d'aller au devant du trouble que le vomitif pourroit occaſionner dans le ſang, ce qui ſeroit capable de communiquer une diſpoſition febrile. La formule du parégorique, ou confortant & preſervant, ſera telle: Prenez de l'eau de pavot rheas deux onces, canelle préparée avec l'orge & la menthe une once de chaque, diacode une once, mêlez le tout enſemble pour en faire un breuvage à prendre aprés que l'émetique aura operé.

Médicamens qui conſervent le ſang. Le ſang ſe maintiendra dans ſa conſiſtance, & dans ſa tranquilité ordinaire, s'il ne ſurvient aucune des cauſes qui peuvent l'agiter, telles que celles qu'on raporte dans le chapitre de la tierce printaniere; & pour éluder plus infailliblement leur impreſſion, on employera les parégoriques, les refrigerans, & les aſtringens comme l'alum, le bol d'armenie, le corail rouge, les perles, les racines de

tormentille & de bistorte; ou les amers stiptiques qui sont de grande efficace pour assoupir les tumultes du sang, par exemple, la racine de tormentille mêlée avec la racine de gentiane, ou les sommitez de petite centaurée; autrement prenez de l'écorce de quinquina reduite en poudre impalpable une once, du sirop de corail, & du sirop de roses séches de l'un & de l'autre également, & autant qu'il est necessaire pour former un bol à prendre sur l'heure du sommeil. Si les veilles pressoient, ou qu'il y eût soupçon de quelque trouble dans le sang, il faudroit ajoûter à ce bol un grain de laudanum opiatum.

Précaution generale dans le traitement.

Le Medecin doit néanmoins prendre garde qu'en voulant atténuer & dissiper les cruditez, il ne rarefie & n'agite excessivement le sang, il faut plûtôt tâcher de faire contracter une chaleur telle qu'elle paroît au Printems dans cette humeur, pour ne pas s'éloigner du temperament naturel, si ce n'est dans une saison humide & froide, ou dans une constitution cacochyme, ausquels cas il seroit permis d'user de remedes un peu plus chauds, & de liqueurs plus vigoureuses, y en-

tremêlant les stiptiques amers, les parégoriques, les astringens, & ordonnant pour ces derniers de porter autour du poignet des amulettes assaisonnées de sel: mais si l'on s'appercevoit que l'ardeur se glissât dans le sang, on en viendroit à la saignée, aux clysteres, aux rafraichissans, & aux autres moyens qui mitigent, & qui ralentissent peu a peu l'émotion.

Méthode de pallier les fiévres.

Lorsqu'on a seulement dessein de pallier la fiévre, & de suspendre les symptômes sans ôter la matiere morbifique, soit parce qu'on voit le malade si accablé, qu'on a sujet de craindre que l'effort des paroxysmes ne l'enleve, ou parce qu'il aura des affaires pressantes ausquelles ils l'empêchent de vaquer, soit enfin pour changer de méthode, & commencer par de nouveaux remedes la cure d'une fiévre qui aura resisté à tous les autres; on obtiendra ce qu'on souhaite en remettant toutes choses dans l'état où elles étoient avant que la disposition à la fiévre fut reduite en acte; c'est-à-dire, si l'on atténue tellement les cruditez qu'elles ne puissent plus s'arrêter dans aucun reduit, & si l'on donne au sang une consistance assez ferme pour n'ê-

tre point extraordinairement ému de toutes ces matiere indigeſtes qu'il contiendra.

Des moyens qu'on doit choiſir pour cela.

La chaleur & la fermentation ſubtiliſent tous les corps & les reduiſent ou en cendres, ou en eſprits : mais ces moyens ſont trop dangereux pour être employez icy, parce qu'ils pourroient émouvoir & rarefier exceſſivement les humeurs qu'on veut au contraire appaiſer, & raffermir : Les ſubſtances apres & dures comme les terreſtres & les ſalines, ou celles qui participent des unes & des autres tendent mieux nôtre but, & principalement les ſels, parce qu'ils ſe mêlent plus promptement dans le ſang, & qu'ils pénétrent plus intimement par tout le corps, étant fondus par les fermentations naturelles, & diſſouts par les ſeroſitez qui les entraînent dans les conduits les plus ſerrez, où ils diviſent & froiſſent les ſucs compactes & groſſiers qui s'y retirent ; c'eſt pourquoy les ſels lixiviaux, le ſel de tartre, le vitriol de Mars ſeront tres-propres à purger le ſang d'un phlegme ſuperflu, & à communiquer plus de fermeté aux humeurs louables, aprés quoy les particules terreſtres acheveront de donner au

sang cette consistance requise : car par leur stipticité elle s'oposent a la dilatation ; & au tumulte des parties du sang en les resserrant sous un moindre volume : mais l'usage des seules matieres salines, ou des terrestres seules ne satisferoit point à ce qu'on demande, car les premieres passent trop vite par le sang, & les secondes resserrant le pilore, pourroient se corrompre par leur long séjour dans le ventricule, & sont trop grossieres pour s'insinuer facilement par les veines lactées dans la masse des humeurs; au lieu que les corpuscules salins & piquants joints aux terrestres & stiptiques ont ordinairement tout l'effet souhaité, jusqu'à ce que la purgation, le vomissement, ou quelque exercice pris inconsiderément ait excité de nouveau la fiévre, ou dissipé la force des médicamens qui l'empêchoient de se produire.

Les narcotiques, & les parégoriques contribuent beaucoup à calmer le sang ; mais ils épaississent plus les humeurs qu'ils ne les subtilisent, & leur vertu passe en peu de tems : c'est pour cela qu'on ne les doit regarder que comme des médicamens auxiliaires

bon

ons pour diminuer les douleurs inſu-
ortables, arrêter des fermétations vio-
ntes, & procurer un doux ſommeil.

Palliatifs à prendre interieurement.

Les ſubſtances terreſtres ſalines ſont
es meilleurs palliatifs qu'on puiſſe
ropoſer de prendre interieurement,
omme le quinquina, l'alum, le vitriol
e Mars, la racine de tormentille don-
ez avec des amers & les ſels, ou ap-
iquez exterieurement, comme on
it de ceux dont on compoſe des amu-
ttes à mettre au poignet; ſçavoir, le
antain, les racines de tormentille, de
ſtorte, de quinte feüille, & la bourſe
e paſteur; ou la piloſelle, le guy,
s feüilles, les boutons, & l'écorce
ndre de chêne; ou la queuë de che-
l, les fleurs de balauſte, les roſes
uges, les grattes-cu, les prunes ſau-
ges, les nefles, les coings, & plu-
urs autres aſtringents que l'on mêle
t avec le ſel commun & l'alum, ſoit
c quelqu'autre ſel & le vinaigre,
ur donner au tout qu'on bat enſem-
une forme de cataplaſme: on ſe ſert
ſſi de conſerves aſtringentes faites
c les roſes rouges, les prunes ſau-
ges, &c. que l'on confit avec le ſu-
: où vous remarquerez que ces aſ-
ngens reſultent de particules terreſ-

Palliatifs externes.

tres,& que l'efficace des amers dépend des corpuscules terrestres salins qui les constituent. Au reste les cataplasmes que nous venons de raporter, agissant en ce que leurs sels resouts par l'humidité des autres ingrédiens pénétrent les vaisseaux du poignet, ou des autres parties du corps les plus délicates sur lesquelles on les impose, & se glissent dans le sang avec d'autant plus de facilité que les pores sont dilatez par la tiedeur humide du médicament; de sorte que se confondant avec cette humeur ils y atténuent la matiere crue & repriment la fermentation febrile, comme si l'on avoit pris ces remedes par la bouche. Leur operation peut encore venir de ce que les ligatures qu'on fait à la partie, & les pointes du remede qui l'irritent incessamment y causent des contractions imperceptibles qui se transmettant à tout le genre membraneux, & musculeux contraignent les particules crues de rester dans le sang, au moins pour quelque tems, & de s'y cuire.

Explication de l'action de ces cataplasmes.

Proprietez du quinquina.

Le quinquina est sans contredit le remede qui arrête le plus immanquablement les fiévres; or sa stipticité, & son amertume témoignent sa qualit

terrestre saline, aussi n'est-il pas inflammable, comme les corps huileux ou sulphureux ; il ne frape point le goût comme les matieres spiritueuses, & il est sec au toucher : de plus quand on en fait l'analyse chymique, on en tire une portion considerable de terre, & de sel, & une petite quantité d'esprit, d'huile, & d'eau.

Differences des medicamẽs terrestres salins.

Mais il faut observer qu'entre les drogues terrestres-salines, il y en a où les sels sont lâchement liés à la terre, de maniere qu'ils la quittent dans le ventricule, ou dans les intestins qu'elle ne peut traverser : on distingue de tels médicamens par le goût en ce qu'ils n'ont qu'une saveur salée, & qu'il reste autour de la langue & du gosier un sentiment de stipticité, ou d'astriction qui dépend des particules terrestres qui s'attachent en ces endroits que les sels pénétrent aisément : de cette nature sont l'alum, le vitriol commun, le vitriol de Mars, & les sels qu'on unit par art avec les astringens pour leur faire resserrer le ventre : En d'autres terrestres-salins, le sel & la terre s'unissent si étroitement, que sortant ensemble du ventricule, & passant de compagnie à travers les

vénes lactées, ils vont ſe répandre dans le ſang, ou par l'union de leurs forces ils ſurmontent la violence des paroxyſmes : on reconnoit ces remedes à leur grande amertume qui ne ſe fait ſentir ſi rude, que parce que les particules terreſtres entrant avec les ſalines dans les pores de la langue, en relâchent par leur ſurface heriſſée les filets nerveux, & y cauſent des perceptions deſagréables ; enfin de ces derniers les uns ſont plus, les autres ſont moins terreſtres: mais puiſque le quinquina excelle par deſſus tous les autres amers employez pour les fiévres, nous expliquerons les phœnomênes qui ſe remarquent dans ſon uſage.

Raiſon des vertus de quinquina.

1°. La vertu de cette écorce demeure plus long-temps dans le ſang, & arrête plus efficacement les paroxyſmes, à cauſe de la ferme liaiſon de ſa terre avec ſon ſel, par laquelle ces deux principes agiſſent davantage dans les humeurs, & s'y confondent plus intimement pour leur faire prendre une conſiſtance contraire à la fiévre. 2°. Toutefois ſi l'on ne continue pas l'uſage de ce remede, même aprés que les paroxyſmes ont ceſſé, ils reviennent, ſoit parce que la vertu du remede ſera

consumée au bout de quelques semaines, & avant que les cruditez ayent été digerées, soit que le sang ait été ému, & dilaté par un regime échaufant, par l'usage du vin, ou des cardiaques, par des purgatifs, ou par des émetiques dont les effets s'oppose nt à la réünion, & à la tranquilité qu'on tâche de procurer aux parties du sang.

3°. Un ulcere interne des poûmons, des reins, &c. dissipe l'action du quinquina, & rapelle en peu de tems les paroxysmes que ce medicament avoit suspendus, parce que la sanie de cet ulcere se mêlant incessamment dans le sang le trouble, le rarefie & y cause une fièvre hectique.

Pourquoi un ulcere empêche l'effet du quinquina.

4°. Dans les fièvres un peu chaudes dont les relaches se font à peine apercevoir, le quinquina est pernicieux, principalement quand les malades sont jeunes, d'un temperamment sulphureux, & qu'ils ne peuvent rester hors du lit; il n'a pas non plus tant d'efficace quand la saison est chaude; car le sang est alors trop rarefié, & trop ému; & la matiere morbifique divisée par la chaleur excessive, & par les particules du remede sans être assez cuite pour pouvoir être évacuée, agite encore da-

Comment nuit aux fièvres qui approchent des chaudes.

vantage les humeurs, d'où surviennent des convulsions ou des délires.

Divers effets de ce remede.

5°. Il arrive quelquefois que l'usage de cette écorce augmente la véhémence du paroxisme en même tems qu'elle dispose le malade au recouvrement de sa santé, parce que c'est une marque de la prompte impression du remede sur la matiere febrique, & sur le sang qui s'en échauffe & s'en atténuë plus intimement: vû que le quinquina prépare cette humeur à une consistance plus ferme, & moins rarefiable, laquelle ne manque pas de s'introduire sur le déclin du paroxysme, & durant l'intermission, pourvû que le malade continue d'user de ce remede, qui néanmoins le plus souvent abrege, & modere les paroxysmes dés qu'on l'a employé, parce qu'il tend dabord à resserrer la masse du sang, & à la rendre moins inflammable.

D'où vient qu'il fait suer.

6°. Il est sudorifique en ce que ses parties salines fondent les matieres séreuses & leur donne plus de pénétration pour ouvrir les pores des parties solides du corps, & les débarrasser du limon qui les bouche, pendant que la portion terrestre de la même écorce resserre le sang, & en exprime la lym-

phe. C'eſt auſſi pour cela que ceux qui prennent du quinquina urinent copieuſement, ſur tout quand le froid exterieur, ou quelqu'autre cauſe empêche les ſueurs de couleur; & leurs urines ſont fort claires, parce qu'elles ſe ſéparent trop promptement du ſang pour ſe teindre par la diſſolution des ſouphres qu'elles pourroient entraîner ſi elles y ſejournoient davantage : & tant les ſueurs que les urines ſont des ſignes du départ de la fiévre, parce qu'elles ne ſont produites, comme on a dit, que par la condenſation, & par la pacification du ſang.

7°. Il provoque quelquefois les ſels en déterminant vers les inteſtins les humeurs qui proviennent de la fonte des ſeroſitez & des autres matieres glaireuſes excrementicielles, auſſi-bien que de la condenſation du ſang, & qui par les pointes des ſels du quinquina dont elles ſe ſont chargées, irritent les membranes de ces viſceres, & en détachent les mucoſitez. *En quels cas il purge.*

8°. Il reſte long-tems dans le ventricule quand on le donne en ſubſtance, à cauſe de ſa partie terreſtre, & de la forte liaiſon de ces principes : Toutefois il éteint les paroxyſmes, *Ce qui le retient dans l'eſtomac.*

parce que les liquides que le fébricitant avale enſuite tirent aiſément la teinture de cette drogue aidez de la chaleur du mouvement ſenſible, & des levains de l'eſtomac, & la portent dans le ſang ; auſſi guerit-elle mieux les fiévres étant priſe en poudre, qu'autrement.

Quels liqueurs développent mieux ſa vertu.

9°. Les liqueurs un peu acides & rudes, comme le vin du Rhin & le vin rouge de France, où le vin de Grenade, ſont plus propres pour extraire la teinture ou les particules les plus actives du quinquina, & pour leur faciliter l'atténuation des cruditez, & la conſtriction des parties du ſang, que ne ſont d'autres liqueurs moins animées, plus douces & aqueuſes, comme le petit lait, le mélange de lait & de biere, les ptiſannes, &c. qui émouſſent l'âpreté utile de ce ſimple.

L'hydropiſie & l'hectiſie où il eſt propre.

10. Le quinquina eſt ſouvent avantageux dans l'hydropiſie cauſée par la fiévre, parce qu'il nettoye les pores excretoires du corps, qu'il ſollicite les organes à ſe décharger des humeurs ſuperflues, qu'il exprime la ſeroſité du ſang, & qu'il fortifie la digeſtion par ſa qualité ſtiptique amere : & il remedie pareillement aux fiévres hectiques des

jeunes gens, parce qu'il consume les cruditez d'où elles naissent, qu'il appaise les fermentations déréglées, & que contribuant à la digestion il donne lieu à la generation d'un chyle pur & laiteux qui convient extrêmement dans cette maladie.

11. Les premiers paroxysmes qui paroissent dans les récidives quand on manque en quelque point dans l'administration du quinquina sont d'ordinaire accompagnez de beaucoup d'ardeur, parce que les parties spiritueuses & sulphureuses du sang se sont separées & ranimées pendant leur suspension, & que les cruditez plus dispersées ont fait une division plus intime de la masse des humeurs qui en sont devenuës plus fermentatives.

D'où procede l'ardeur dans les récidives.

12. Selon ce que nous venons de remarquer il paroît que si l'on est obligé de suspendre des fiévres chaudes qui n'ont presque pas de relâche & qui aprochent des continuës, & qu'on veuille se servir du quinquina, il sera à propos d'empêcher que le malade ne reste long-tems au lit, & qu'il n'y fasse pas beaucoup couvert, d'entretenir dans la fraicheur l'air qu'il respirera, de luy faire user d'une boisson

Précaution pour l'usage du quinquina dans les fiévres chaudes.

rafraichissante, comme d'une ptisanne où l'on aura infusé du suc de limons, ou d'orange, ou quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de souphre jusqu'à une agréable acidité ; de le saigner, quand il y a plénitude, & de luy lâcher le ventre par des clysteres émolliens s'il est constipé : on pourra même luy faire observer ce regime durant quelque tems avant que de luy ordonner ce médicament, afin de rendre la fiévre plus intermittente.

Il est dangereux dans une avondance de crudités.

13. L'usage de cette écorce est encore périlleux lorsque les crudités sont dans une quantité excessive, parce qu'un tel remede ne sera pas capable de les atténuer suffisament, & que ne pouvant être absorbées toutes dans le sang, elles se répandent en divers endroits où elles causent de grands désordres, soit par leur propre aigrissement, ou par les obstructions qu'elles font, soit par les fermentations, ou les coagulations qu'elles produisent en se mêlant avec differens sucs : d'ailleurs les excrémens pituiteux qui séjournent dans l'estomac embarrasseront les particules de cette drogue, & l'englueront de maniere qu'elle n'aura plus d'effet, & qu'il se formera dans

cet organe, ou dans les boyaux des masſes opprimantes, & quelquefois indomptables qui bouchant les conduits, ou chargeant extraordinairement les fibres mouvantes des parties en arrêteront toute l'action, non ſans mettre la vie du malade en riſque.

14. Ainſi dans les fiévres quotidiennes doubles ou tierces, & dans toutes les autres qui redoublent, il faudra diminuer des cruditez ſelon leur abondance, avant que d'employer le quinquina ; ce qui ſera executé par des émetiques & par des purgatifs phlegmagogues & abſterſifs, tels que ſont le ſel de vitriol, l'oxymel ſcillitique, le vinaigre ſcillitique pour les vomitifs ; & pour les catartiques ou purgatifs, on employra les pilules de tartre de Quercetan, & les autres dont on a parlé cy-devant, auſquelles on doit toûjours ajoûter la crême de tartre, ou le tartre vitriolé ou quelqu'un des ſels lixiviels cy-deſſus : outre ces évacuations on eſſayera de cuire, & de rectifier une partie de ces matieres, comme nous l'expliquerons bien-tôt. *Pratique à garder en de tels cas.*

15. Mais le quinquina eſt d'un uſage tres-ſeur & tres-commode dans toutes les fiévres qui ont des intermiſſions *Circonſtances où le quinquina réuſſit.*

longues, & manifestes, parce que le malade qui n'est point sujet aux inconveniens que nous avons remarquez dans les autres fiévres, & que la durée des bons intervales rend l'operation de cette plante plus efficace pour pacifier le sang, & lui donner plus de consistance: ainsi elle est toûjours d'un grand succés dans les quartes, & dans les tierces soit d'automne, soit de printems qui sont regulierement intermittentes; au lieu que dans les fiévres ardentes, & dans les continuës qui ont du relâche de tems en tems, il arrive quelquefois que la prise de six ou sept dragmes de quinquina n'aporte aucun soulagement au malade, ou que même il en est plus échaufé, dans lequel cas il faut se désister de ce remede, & recourir à un regime rafraichissant & confortatif, jusqu'à ce que la chaleur de la fiévre soit beaucoup diminuée, & en cet état on pourra réprendre le quinquina.

En quel temps on l'employe.

16. Il est mieux de commencer l'usage de ce médicament vers le déclin d'un paroxysme, afin que le sang qui se trouve en train de se resserrer & de se tranquiliser, y soit encore plus constamment déterminé par le mélange des parties de la drogue: mais si l'on

eſt fort preſſé d'arrêter la fiévre, on donnera le quinquina en plus grande quantité, réduit en poudre tres-ſubtile, infuſée & agitée dans du vin un peu auſtere, réiterant ſouvent les priſes entre leſquelles on ordonnera quelque doſe d'une teinture fort chargée de cette même écorce ; & quand les malades ne ſeront point en danger, il ſuffira de leur faire prendre une demi-once, ou ſix dragmes de quinquina pendant le tems d'une intermiſſion, & le jour plûtôt que la nuit, ſçavoir deux ſcrupules de quatre en quatre heures dans les fiévres quartes ; une dragme de trois en trois heures dans les tierces ; & autant dans les quotidiennes, & dans celles qui redoublent, augmentant le nombre & la quantité des doſes ſelon que les bons intervales ſeront courts.

Ce qu'on doit faire quand le cours de ventre ou la conſtipation s'oppoſent à l'effet de ce medicament.

17. Lorſque le cours de ventre empêche l'effet du médicament, il faut employer les aſtringens & les opiates, comme la teinture de roſes, la tormentille, le bol d'armenie, le diaſcordium, le laudanum opiatum, &c. & quand il y aura une conſtipation, on mêlera aux plus doux purgatifs, le laudanum & le quinquina : s'il y a

plétore, ou que les humeurs soient dans une effervescence dangereuse, on prescrira la saignée. Tous autres ingrédiens que ceux qu'on a rapportés, ne conviennent nullement à l'usage du quinquina, qui pourra cependant être supléé quelquefois par les amers stiptiques, comme la petite centaurée, joints aux astringens, & secondez par des amulettes terrestres salins.

De la cure parfaite, & radicale des fiévres intermittentes.

Pour guerir absolumẽt ces maladies, il est necessaire d'atténuer tellement la matiere qui les entretient, qu'elle puisse sortir au dehors par les conduits excrétoires : & cette atténuation s'executera en procurant une chaleur qui cuise, & qui digere les cruditez, comme on y réüssit en persistant dans l'usage des médicamens terrestres salins ou des sels lixiviels & des amers, par le moyen desquels on empêche les recidives ; & en évitant les causes qui disposent à la fiévre, telles que sont toutes les choses qui humectent, qui refroidissent, ou qui affoiblissent trop & les matieres indigestes ; en quo

Matiere d'atténuer l'humeur morbifique pour la dissiper.

rien n'eſt meilleur que d'uſer de remedes terreſtres ſalins ou ſtyptiques amers, entre leſquels le quinquina eſt le plus ſouverain dans ces maladies, principalement quand on le prepare à la maniere de Talbot Medecin Anglois dont voici la pratique. On prend une livre de quinquina qu'on reduit en poudre ſubtile, & l'on verſe deſſus alternativement de la décoction d'anis & de ſuc de perſil, pendant un jour ou deux; enſuite on le met dans un vaiſſeau de terre qui peut contenir huit pintes ou environ, & y agitant continuellement la poudre, on le remplit peu à peu de vin rouge: on la laiſſe en cet état infuſer à froid huit jours durant, ayant ſeulement ſoin de la remuer trois fois le jour avec un bâton ou une ſpatule, aprés quoy on paſſe l'infuſion pour la garder dans des bouteilles de verre bien bouchées.

Preparation du quinquina ſuivant le Medecin Anglois qui la mis en vogue.

Ce vin médecinal ſe donne aux fébricitans juſqu'à la quantité de cinq ou ſix onces, de trois heures en trois heures excepté le tems du ſommeil, & l'on commence du déclin d'un paroxyſme à l'accés du paroxyſme qui le ſuit, ce que l'on continue tant que les paroxyſmes tardent à diſparoître: puis

Uſage de cette potion fébrifuge.

on fait prendre durant six jours consecutifs le matin à jeun le même remede. Sur le marc de l'infusion précedente, on ajoûte demie livre de nouveau quinquina pulverisé, & on en fait une infusion comme du premier pendant dix jours ; on le passe & on en donne le matin cinq ou six onces seulement de deux jours l'un dans l'espace de huit jours, à compter depuis les six précedens : on met encore infuser comme ci-devant le marc de la seconde infusion l'espace de dix autres jours ; & l'on en prescrit six onces à prendre le matin pendant quatorze jours & ensuite de trois jours l'un au matin durant l'intervale de quatorze autres jours.

Preparation d'une teinture. On se sert encore de la teinture suivante: reduisez deux onces de quinquina en poudre impalpable en le froissant sur le marbre, & l'ayant mis dans une bouteille de verre répandez-y huit onces de bon esprit de vin ; exposez le vaisseau aux rayons du soleil quinze jours durant ; gardez cette teinture en tenant ce vase exactement bouché, pour la joindre dans le besoin à toutes les doses qu'on ordonnera des infusions precedentes quand la fiévre sera

Son usage.

piniâtre, verſant ſix ou ſept gouttes
le la teinture ſur chaque priſe de ces
nfuſions.

On compoſe auſſi un électuaire avec
a quantité qu'on veut de quinquina
ulveriſé, & du ſirop de limons: on ſe
ert de ce remede, quand la premiere
nfuſion de quinquina n'a pas eu de
uccés. Dans une grande repletion où
e ventre eſt trop reſſerré on verſe ſur
eux livres des infuſions cy-deſſus en-
iron quatre onces de vin ainſi com-
oſé: prenez une once de hiera picra,
faites-la infuſer durant huit jours
ans une livre de vin rouge de Fran-
e, agitant le vaiſſeau les trois pre-
iers jours une fois le jour : on con-
erve cette teinture dans un vaiſſeau
e verre bien clos. Néanmoins ſi la
pletion n'étoit pas conſiderable, ni
conſtipation énorme, il ſeroit plus
pedient de donner un clyſtere pré-
uré avec des drogues émollientes,
urce que les purgatifs cauſent trop
e trouble dans le ſang. Mais ſi l'on
oit deſſein de cuire la matiere ſans
rêter les paroxyſmes auparavant, on
roit obligé de ſe ſervir de médica-
ens chauds & diſcuſſifs qui ſont en
and nombre, comme toutes ſortes

D'un électuaire de quinquina.

Autre Méthode pour d'autres cas.

d'eſprits vineux, de vins puiſſans, d'aromats, & les racines, les tiges, les feüilles, les fleurs, les fruits, les ſemences de mille eſpeces de plantes, & de pluſieurs mineraux: même les ſels lixiviels, les ameres, & generalement tout ce qui peut ſubtiliſer ou fondre les cruditez, comme les préparations de mercure, d'antimoine, de plomb, &c. qui ſont tres-capables d'avancer la coction de ces ſubſtances indigeſtes avec le ſecours de la chaleur naturelle, ou de l'ardeur fébrile.

La coction ne doit pas être précipitée.

Mais dans l'uſage de ces médicamens chaux & atténuans il faut prendre garde de précipiter ſi fort la coction des mauvais levains, que la fiévre s'en allume davantage, & que les ſymptomes en deviennent plus furieux: de plus quand la fiévre eſt trop violente ce que l'on reconnoît à la forte chaleur du malade, au peu de relâche qu'elle luy donne, au pouls grand & vîte, aux veilles fatigantes, au ſommeil interrompu, au délire, à la ſoif & à des accidens ſemblables qui naiſſent d'une trop grande ardeur, l'on s'abſtiendra des remedes qui échauffent, employant au contraire ceux qui rafraichiſſent, & qui pacifient, juſqu'

e qu'on ait réduit le corps à une cha-
eur naturelle à laquelle il faudra
bandonner le reste de la cure.

En automne, ou en hyver, ou dans
n tems froid & humide, principale-
ent si la matiere est lente & grossie-
e, on ne doit pas feindre de donner
ux fébricitans des liqueurs fortes &
pirituеuses avec les remedes convena-
les : mais en été, ou durant une saison
'une constitution chaude & séche, &
ans un sujet jeune, vigoureux & à la
eur de l'âge, ou dont le temperament
ulphureux & spiritueux, rend la ma-
ere fébrifique plus deliée & plus ra-
éfiable, ces sortes de liqueurs ne doi-
ent point être accordées ; & les pur-
atifs aussi-bien que les émetiques se-
ont icy plus avantageux, parce que la
atiere y est plus cuite, & plus aisée
évacuer : ces mêmes remedes pour-
ont convenir pareillement dans les
évres où les cruditez seront amassées
ans l'estomac & dans les intestins :
ais on observera de n'user ni de ces
vacuans, ni des autres, non plus que
e la saignée quand on aura lieu d'a-
réhender l'épuisement des forces &
es esprits du malade, dont l'affoibliss-
ment augmenteroit la quantité des

Cure différente suivant les saisons, & les temperamens, &c.

sucs indigestes, & s'opposeroit à leu coction. Il est plus à propos d'avan cer insensiblement la coction des ma tieres par l'usage moderé des atté nuans, tels que les amers, les sels li xiviels, les vins un peu austeres qu abondent en particules salines sulphu reuses, & d'évacuer de tems en tem par des diaphoretiques, des diureti ques, de doux cathartiques, & d legers vomitifs, ce qu'on jugera êtr digne, ou suffisamment subtilisé.

Comment on répare ce que la fiévre a détruit.

La disposition fébrile sera corrigé en ôtant les causes qui la fomentent & recourant à celles qui rétablisser une santé constante par les moyens qu nous avons déclarez. Quand il s'ag de reparer des desordres que la fiévi intermittente a causez, comme l'ama grissement, la diminution des forces la perte des parties sulphureuses & sp rituëuses, il faut aprés avoir purgé tou les restes de la maladie. 1°. fortifier l organes de la digestion, & éguis l'appetit par l'usage des bons vins, o de bieres préparées avec l'absinthe la centaurée, & les autres amers cité cy-devant : 2°. nourrir les convale cens avec les alimens de facile dige tion, & de bon suc. 3°. la cacoch

ie, la leucophlegmatie & de ſemblables affections qui tirent leur origine des cruditez, ſeront traitées comme des fiévres intermittentes, longues & opiniâtres, parce que la matiere morbifique eſt la même dans ces affections, que dans ces fiévres.

Reflexions ſur les Syſtêmes précédens, avec l'expoſition d'une nouvelle Theorie.

On a vû dans le raport que je viens de faire des hypothèſes & des méthodes curatoires qui ont été propoſées ſur les fiévres par les plus célébres Medecins, que tous regardent le vice des humeurs, comme la cauſe de la diſſance de ces maladies, & de leur entretien, & ſupoſent des cruditez ou des embarras, & des fermens acides qui de tems en tems s'accumulent dans la maſſe du ſang, & deſquels ils ne ſpécifient ni la quantité, ni la qualité, pour l'explication des fiévres intermittentes; ils reconnoiſſent pour les fiévres continuës une fermentation perpetuelle, ou une irritation que les humeurs par leur acreté ou par leur groſſiereté font ſans ceſſe aux fibres mouvantes des organes, & ſur tout à

celles du cœur. Mais si l'on peut
contenter de ces dernieres causes pou
les fiévres qui persistent toûjours a
même état, & qui ne diminuent qu'a
vec les forces du malade, l'on n'a en
core rien en cela pour rendre raiso
des redoublemens qui survienment e
des tems reglez dans la plûpart de ce

Défauts de tous les systêmes proposez sur la fiévre.

fiévres, & l'on reste dans une entiere
ignorance du principe qui produit le
périodiques, & qui détermine si juste
le tems de leurs retours, sans faire pa
roître durant tout l'intervale qui se
pare un accés de l'autre aucun symp
tôme de maladie, si ce n'est quelque
fois dans les tierces, & dans les quot
diennes où l'appetit, le sommeil &
les forces, ne se trouvent pas en leur
entier durant l'intermission, comme
si la personne avoit une santé parfaite

Les uns font consister ce princip
dans un levain acide qui se filtre e
quelque organe tel que le pancreas
où ils prétendent que le sang dépos
un suc qui doit être separé par cett
glande, & mis en reserve dans des con
duits où il est sujet à s'aigrir &
s'épaissir, de maniere que les tuyau
excrétoires qui ont coûtume de le ver
ser de tems en tems dans l'un des pre

niers intestins en étant obstrués, cette queur s'y amasse de plus en plus, jusu'à ce qu'y devenant tres-acre & y rmentant, elle débouche ces canaux se répande dans le conduit intestil où elle se mêle avec la bile & le nyle pour passer ensemble par les vées lactées dans le canal torachique : e là vient que le long du dos les malaes commencent à ressentir le froid, rce que la lymphe de ce canal épaisi & ralentie plus qu'à son ordinaire r l'insinuation de ce chyle infecté un acide qui le coagule, pique les bres nerveuses qui entrent dans la mposition de ce long tuyau, & en arête l'émotion moderée qui se comuniquoit à des membranes & à d'aus parties sensibles du dos pour y foenter une douce chaleur, sans laquelle ces parties se froidissent, se serrent, & resistent au cours du ng qui tend à enfiler leurs vaisseaux ilaires, d'où s'excite une froideur.

Cause du frisson qui commence à se faire sentir au dos.

Ce mélange grossier de bile, de suc ncréatique aigri, de chyle & de lymhe, poursuivant sa route va se rend au cœur qui le distribue par les ères à toute la masse du sang, dont minue notablement le mouvement

naturel, en sorte que les membres & toute la surface exterieure du corps qui ont peu de principes de chaleur, recevant un sang si ralenti & si rempli d'acides, sont d'abord saisis de froid, & leurs fibres mouvantes mises en des convulsions soudaines & legeres qui font frémir tout le corps; & ce frisson dure jusqu'à ce que les matieres acides & indigestes, a force d'être battuës par les arteres, & de circuler par differents organes se soient atténuées & mises en un mouvement extraordinaire qui ne s'appaise que par la dissipation des particules les plus actives, par le relâchement des organes qui ont dû être dans une plus grande émotion durant l'ardeur de la fiévre, & par la sortie des sucs étérogènes qui laissent dans le sang un levain capable d'en produire de nouveaux dans les organes où il se filtrera comme le premier, par exemple dans le pancreas, où ce ferment se multipliera jusqu'à ce qu'il soit devenu assez pénétrant pour lever les obstructions qu'il y aura derechef formées; le temps qui se passe à cette filtration insensible, & à l'acquisition de cette acidité propre à exciter tous les symptômes de la fiévre pendant que toute

Comment le froid se répand ensuite par tout

D'où vient que l'ardeur succede au frisson.

outes les autres fonctions s'executent omme dans un corps tres-sain, cet itervale, dis-je, etant égal entre deux ccés qui se suivent, parce que la production d'une quantité suffisante de lvains, dépend principalement d'un ertain nombre de battemens de cœur, o respirations, &c. lequel se trouve eu prés le même en pareil tems dans homme qui se porte bien.

Ce qui détermine la longueur des bons intervalles.

Ceux qui font retirer les restes de matiere morbifique aprés le paroxisme dans les pores les plus étroits s parties solides, pretendent aussi exquer par leur hypothèse tout ce qui garde ces retours de la fiévre.

1°. L'intermission arrive dans ces vres, de ce qu'une partie de la matre morbifique étant évacuée par l'insible transpiration, par les sueurs, r les urines, ou par les sels, le résidu s compacte se rengage dans les estres les plus étroits jusqu'à ce qu'il s'aigrisse, ou s'y amasse assez pour vir la force d'en sortir, & de renouder les symptômes; & le humeurs meurãt pures durant son sejour coulent librement dans leurs canaux, & rnissent à tous les organes les sucs cessaires pour l'exercice des fonctiõs:

2°. L'intermiſſion a des retours cer
tains & reglez, parce que toutes l
matieres qui ſont propres à s'aigrir e
tel ou tel tems poſé certaines circon
tances, doivent acquerir des point
dans le même eſpace de tems, lorſqu
ces circonſtances ſubſiſtent, quell
que ſoient ces matieres, lait, chyl
ſéroſité, émulſion, ou levain morb
fique analogue à ces ſubſtances : ce l
vain frais reſtant donc dans les mêm
endroits du corps, y étant fomen
par la même chaleur, s'y augmenta
par l'addition des mêmes ſucs, ent
ſe rencontrant dans les mêmes circo
ſtances que l'ancien qui participe
d'une même nature, il faut que celu
là s'aigriſſe dans le même intervale
tems, à moins qu'un médicamen
ou quelque regime de vie inuſité
retarde ou n'avance cet aigriſſeme
d'où s'enſuit le paroxyſme.

Autre raiſon de la regle des retours du paroxyſme.

3°. Les intervales ſont purs & ſa
aucun ſigne de maladie, lorſque to
la matiere eſt évacuée, & que ce
qui reſte encore cruë s'eſt retirée d
les pores : Mais on s'apercevra to
jours de quelque deſordre, ſi le ſa
n'eſt pas parfaitement dégagé de ce
ſorte de matiere fébrifique, ſoit qu'

ait été trop abondante pour sortir toute durant le déclin du paroxysme, soit que les restes ayent trop peu de consistance pour s'arrêter dans les pores, ou trop de grossiereté pour sortir au dehors, ou que quelque cause en empêche l'évacuation & les oblige de se remêler dans le sang pour y continuer le trouble, qui néanmoins va d'ordinaire en diminuant depuis le déclin du paroxysme, jusqu'au renouvellement d'un autre, parce que la coction & l'évacuation s'en font peu à peu.

Cause des redoublemens reglés dans les continues.

4°. L'on voit des fiévres continuës qui ont des redoublemens périodiques reglés, parce que ces maladies dépendront de deux sortes de matieres, dont l'une sera si subtile & si sulphureuse qu'elle ne pourra être retenuë nulle part, & qu'elle sera dans une perpetuelle agitation dans le sang qui en concevra une émotion fébrile, & l'autre un suc indigeste qui ne fermentera que de tems en tems; c'est-à-dire que ces fiévres seront composées d'une continuë, & de quelque intermittente dont l'accés augmentera la violence de la premiere.

5°. L'intervale des paroxysmes ne s'étend point au de là de trois jours,

vû qu'il est impossible qu'une matiere aussi disposée à l'aigreur que le chyle, ou la matiere morbifique, tarde davantage à s'aigrir dans des lieux tiédes tels que les pores des parties charnuës d'un corps animé.

D'où dépend la différente durée des bons intervales.

6°. Ces bons intervales sont plus longs ou plus courts en certaines fiévres qu'en d'autres selon que la matiere fébrile est d'une nature à contracter plus ou moins facilement de l'aigreur en celles-cy qu'en celles-là.

Cause du retardement ou de l'avancement des accés.

7°. Les accés tantot avancent, tantôt retardent, parce que la constitution du corps, & la consistance de la matiere morbifique sont sujettes à des changemens considerables : c'est aussi pour cela qu'on observe souvent que les accés sont déréglez ; car suivant les fautes qui se commettent dans le vivre, dans l'exercice, dans la respiration, dans les excrétions, la matiere varie en sa quantité ou en sa qualité, ainsi la débauche, l'exposition au froid &c. non seulement hâtent les paroxysmes, elles pervertissent même l'ordre des symptômes, comme on le remarque dans les fiévres irrégulieres.

Borelli, & quelqu'autres qui attribuent au vice du suc nerveux ou des

esprits animaux, & à l'alteration des liqueurs que filtrent diverses glandes où les nerfs aboutissent, la cause de toutes les fiévres, soutiennent que les périodiques n'ont leurs retours reglez que parce que l'humeur qui coule incessamment par les conduits des nerfs est sujette à s'épaissir insensiblement dans un certain tems, jusqu'à boucher entierement les extrémitez de ces conduits dans lesquels cette humeur s'entassant de plus en plus, force enfin les obstacles, & se répand dans les glandes qui de leur coté separent un liquide tellement proportionné à cette humeur, qu'étant mêlez ensemble ils excitent une effervescence froide, comme on en remarque dans le mélange qu'on fait en chymie de plusieurs liqueurs; & la matiere de cette fermentation venant à s'insinuer dans le sang par des vaisseaux qui se terminent à ces filtres cause le frisson à toute l'habitude, où le sang ainsi imprégné de particules qui ralentissent son mouvement est envoyé: mais cette même matiere continuant d'être agitée dans tout le corps par le mouvement circulaire qu'elle est contrainte de suivre, & par les contractions réiterées du

Raisonnement de quelques Modernes sur la regularité des retours.

cœur, & de plusieurs autres parties, s'atténuë & s'échaufe à la fin extraordinairement ; ou bien un nouveau dépôt du suc nerveux dans les glandes ayant une autre proportion avec la lymphe qu'elles filtrent, produit une chaleur qui devient universelle, comme le frisson auquel elle succéde, persistant jusqu'à ce que toute l'humeur fermentative ardente soit consumée, & qu'elle ait laissé le sang dans sa tranquilité accoûtumée : mais ces fermentations chaude & froide n'ôtant pas aux glandes & aux nerfs, la disposition de separer des liqueurs pareilles aux premieres qui ont donné occasion à la fiévre, il s'y en filtre de recentes qui se trouvant en même volume & avec les mêmes qualitez au bout du même intervale de tems que les levains précedens ont employé, pour devenir propres à exciter la fiévre, se mêlent ensemble comme ces premiers fermens ont fait, & sont suivis de pareils effets qui sont le frisson, & l'effervescence, ou la chaleur de la fiévre.

Comment on passe du frisson au chaud de la fiévre.

Pour rendre raison d'où vient que les tems dont les accés sont separez, ne sont jamais que d'un jour, de deux, ou de trois, ils apportent un exemple d

rois verres égaux contenans chacun ine pareille quantité d'eau, & dans e premier desquels on vienne à répan- lre six onces de farine, par exemple, lans le second trois onces, & dans le roisiéme deux seulement, il est cer- ain que la farine étant la moitié moins cartée dans le premier que dans le uivant, il se formera deux fois plûtôt lans celui-là que dans celui-cy, & une ois & demie plus vite dans ce dernier que dans le troisiéme, une colle qui ourra boucher plus promptement & lans la même proportion que les quan- itez de cette poudre, de petites ouver- ures qui se trouveront également dans es vaſes. Suppoſé donc pareillement que la matiere glutineuſe & acide qui ait la fiévre, se gliſſe au dedans des erfs d'un homme en une quantité ouble ou triple, de ce qui s'en insi- uë en pareil tems dans ceux d'une emblable perſonne, & que cette ma- iere s'aille rendre peu à peu dans les landes où ces sortes de tuyaux se dé- hargent, & se mêler avec le suc u'elles filtrent, & qu'on peut croire tre en égal volume dans ces deux ommes, il faudra que dans le pre- nier les obstructions se faſſent pen-

Explication de la durée des intervalles par experience.

Aplication de cette experience.

dant un tems deux ou trois fois plus court que dans le second ; & par consequent les symptômes qui suivent necessairement de ces obstructions des canaux glanduleux & nerveux, c'est-à-dire, les frissons & les ardeurs de la fiévre, le retardement & l'acceleration de la respiration & du pouls, &c. causez tant par les differentes fermentations qui s'excitent dans les glandes & dont la matiere se distribue dans le sang, comme on a dit, que par les diverses irritations que les extrêmitez des nerfs en reçoivent, & qu'ils transmettent d'abord au cerveau, & de là au cœur, & aux organes de la respiration, doivent survenir deux ou trois fois plus tard dans celuy-cy, en qui il produiront la tierce, ou la quarte, que dans celuy-là qui sera tourmenté de la quotidienne : & comme aprés le paroxysme les levains se rengendrent de la même maniere qu'auparavant dans l'un & dans l'autre, si les filtres n'ont pas été changez, ni les humeurs corrigées, les mêmes fiévres reparoitront infailliblement dans ces mêmes sujets dans l'un au bout d'un jour, & dans l'autre au bout de deux ou trois jours.

Cause de la renaissance des mêmes paroxysmes.

Quand on met le foyer de la fiévre

non dans un organe particulier, ni dans pluſieurs en general, ainſi que les auteurs des Syſtêmes dont je viens de parler, mais dans le ſang, on ne raiſonne guéres autrement ſur la cauſe de la regularité des retours : On dit par exemple, que les levains fébriles ſe multipliant imperceptiblement dans la maſſe du ſang, s'y épaiſſiſſent tout à coup par l'union de leurs parties diſperſées, & refroidiſſant cette humeur donnét naiſſance au friſſon & au tremblement qui doit être ſuivi d'une ardeur extraordinaire par l'atténuation que cette matiere febrile ſouffre de la part du cœur & des autres organes actifs qu'elle irrite en les traverſant avec peine: mais cette chaleur diſſipant en même tems la matiere aprés qu'elle l'aura tres-ſubtiliſée, les humeurs reprennent incontinent un mouvement paiſible qui dure un ou deux jours, ou trois au plus, ſelon que les fermens fébriliques qui n'ont point été entierement puiſez dans le paroxyſme, ni par les remedes, ſe rencontrent dans des diſpoſitions qui les reproduiſent plûtôt ou plus tard dans une quantité ou dans une acidité ſuffiſante, pour exciter de nouveau les ſymptomes de la fiévre ;

Raiſonnement fait ſur le même ſujet ſuivant d'autres Syſtémes.

& ces disposition restant sensiblement les mêmes dans un même malade; les accés reviennent chez luy a la fin de pareils intervales de tems reglément.

Critique de toutes ces hypotheses.

Mais il est évident que dans les hypotheses qu'on vient de parcourir, & ausquelles toutes celles qui ont eté proposées jusqu'à present, peuvent etre rapportées au sujet des fiévres intermittentes, on ne découvre aucun principe clair & constant de la regularité de leurs périodes; car en premier lieu, on ne peut citer dans la nature aucun exemple de liqueur sujette à des alterations périodiques si courtes & si reglées, laquelle aprés sa fermentation & la dissipation des particules les plus actives, laisse une residence de même vertu que la matiere dont elle est provenuë : secondement les manieres si differentes de vivre que les fébricitans observent, les uns jeûnant presque tout le tems de l'intermission, les autres mangeant à leur ordinaire, & les autres prenant divers remedes, devroient toûjours varier extrêmement les paroxysmes, prolonger ou racourcir les bons intervales, puisqu'elles fournissent des matieres tres-disproportionnées dans leur quantité, &

1. Objection contre ces Systêmes.

2. Objection.

dans leur qualité ; cependant malgré cette inégalité de regime la fiévre n'en est souvent ni plus foible, ni plus forte, & ses accés ni plus rares ni plus frequens.

D'ailleurs le sang qu'on tire de ces malades paroit d'ordinaire aussi pur & quelquefois même mieux conditionné que celui de personnes tres-saines, tous ceux qui l'ont fort corrompu n'étant pas toûjours attaquez de la fiévre. *3. Objection.*

De plus cette maladie se contracte & se perd quelquefois si soudainement, & par des causes si legeres qu'on n'a pas raison de croire que les humeurs en puissent être alterées, ou purifiées aussi subitement qu'on le suppose : ajoûtez que les affections fiévreuses se feroient continuellement sentir avec plus ou moins de peine, ou qu'on verroit des fiévres qui auroient des intermissions d'une heure, de deux heures, &c. ou de 4. six, ou huit jours, & même d'une plus longue durée, si les retours de ces maladies dépendoient de causes aussi inégales, & aussi inconstantes que celles qui produisent, & qui changent les humeurs dans nos corps. *4. Objection.* *5. Objection.*

Il seroit inutile de faire davantage

d'objections contre tous ces Systêmes puisque ceux mêmes qui les ont inventez ne les proposent point autrement que comme des opinions problématiques, en attendant que quelqu'un répande sur cette matiere des plus obscures de la Medecine quelques lumieres plus sures, & telles que j'espere qu'on les pourra tirer des considerations suivantes déduites du Systême des muscles proposé & expliqué dans le quatriéme Journal du progrez de la Medecine.

Remarque pour l'établissement d'un nouveau Systême.

Tout le corps de l'homme est une machine composée d'une infinité de fibres membraneuses, nerveuses & charnuës, toutes élastiques & tenduës en maniere de pendules, dans une agitation reglée & perpetuelle, sensible ou insensible, entretenuë par les vapeurs qui s'exhalent sans cesse des humeurs fermentatives qui circulent dans toutes les parties; c'est de la liaison & des raports qui se trouvent entre ces ressorts toûjours en action que resultét les mouvemens manifestes, réguliers & périodiques de certains organes, sçavoir les battemens du cœur, la dilatation & la contraction alternatives de la poitrine pour la respiration,

le mouvement peristaltique de l'estomac & des intestins, &c. Or toutes ces actions reiterées les unes en un certain espace de tems, les autres en un autre suivant la tension ou le relâchement, le racourcissement ou la longueur, la grosseur ou la délicatesse des fibres organiques, & l'agitation des corpuscules qui les ébranlent, mettent insensiblement d'autres organes en train d'agir dans des intervales de tems plus longs ou plus courts; & la differente composition de tous ces mouvemens périodiques peut encore exciter les ressorts de plusieurs autres visceres, & même de tout le corps à produire selon certaines vicissitudes, des émotions convulsives, & des excrétions en maniere de crises qui changeât plus ou moins l'économie animale.

Cause de quelques mouvemens critiques.

Nous pouvons donc regarder le corps humain comme un assemblage harmonique de diverses pendules susceptibles de mille diverses dispositions par lesquelles ils reproduisent de tems en tems plusieurs sortes d'effets: ainsi lorsqu'un homme aura fait un rude exercice, qu'il se sera long-tems exposé au soleil, qu'il aura pris des boissons trop

Comparaison du corps animé, & d'une machine à pendules.

froides ou trop chaudes, &c. ſes partie membraneuſes & muſculeuſes en pou ront avoir reçû une telle impreſſio que par le concours de leurs oſcil lations ou battemens, tout le corp en friſſonnera durant deux ou troi heures, aprés quoy le ſang repouſſ au dedans par les legeres convulſion des muſcles de la ſurface ſe ſera telle ment échaufé que les vibrations d cœur en deviendront plus fréquente & plus vigoureuſes pour chaſſer ce li quide dans tous les membres & ver la peau, ce qui rompra l'accord d toutes ces contractions précipitées qu cauſoient le froid, & répandra ur ardeur qui regnera à ſon tour tant qu le cœur & les autres principes de circulation & de l'atténuation des hu meurs demeureront en branle. Ma les reſſorts ſe relâchant, ou s'uſant force d'être ſi ſouvent tendus, & d tendus, le mouvement du ſang dim nuera, & les tuyaux affaiſez exprim ront une lymphe qui s'écoulera p les ſueurs.

Comment le chaud ſuccede au froid.

Origine des ſueurs.

Alors la diſpoſition naturelle l'em portera ſur l'étrangere & les fébric tans rentreront dans leur premier ét

ain, juſqu'à ce que les parties laſſes
'exercer leurs fonctions à la maniere
rdinaire, ſe trouveront plus prépa-
ées à renouveller la fiévre dont il ſe
ontracte dés le premier accés une ha-
itude qui ſe confirme de même que
es autres habitudes par des actes réi-
erez, enſorte que le corps d'un hom-
ne étant monté ſur les tons qui font
a fiévre, ainſi que ſur ceux qui font
a ſanté, il paſſe alternativement de
'un à l'autre de ces états ſelon que les
rganes ſont tantôt plus diſpoſez à
oûtenir celuy-cy, & tantôt à ſoûtenir
eluy-là. Il ſera beaucoup moins diffi-
ile, ce me ſemble, de rendre raiſon
es principales choſes qui regardent
s fiévres périodiques, par ce nou-
eau Syſtême que par les hypothêſes
récedentes. Car

D'où dépendent ces retours alternatifs de la ſanté & de la maladie.

1°. Si l'on demande d'où vient que
s intermiſſions des fiévres ſont tou-
es préciſément d'un ou de deux jours,
u de trois au plus ? Je répondray que
'eſt parce que le corps eſt accoûtumé à
e changer notablement qu'une fois
ous les jours ; on ſe leve, on ſe cou-
he, on fait un bon repas, &c. une
ois par jour ; ce qui dépend tant des
evolutions journalieres du ſoleil qui

Explication des ſymptômes de ces fiévres.

Ce qui produit la quotidienne.

se montre & se cache une fois en ving quatre heures, que d'une disposition où nos organes sont dés la naissanc pour accommoder leurs operations cette vicissitude, & pour diviser no employs en ceux du jour, & en ceu de la nuit. Ainsi les mauvaises hab tudes comme les bonnes s'introdu sant dans le corps affecteront les pe riodes d'un jour, ou tendront à se re duire en acte plûtôt de vingt-quatr en vingt-quatre heures, pour forme les quotidiennes qu'en tout autre in tervale de tems : mais l'habitude sain ayant souvent plus de force que l morbifique, pourra empêcher l'acte c celle-cy dans le tems qu'il devoit r reproduire, & l'heure étant passée l fiévre ne sollicitera plus son retour qu vingt-quatre autres heures aprés pou faire un accés de fiévre tierce. Si l constitution naturelle du sujet est en core capable de resister à une secon de attaque, la maladie qui ne le re prendra que le lendemain donnera naissance à la quarte, & si par tou ces délais elle n'a pas acquis une v gueur suffisante pour se rendre man feste, elle se dissipera entierement.

Raison de la fiévre tierce.

Origine de la quarte.

2°. Le sang de ces fébricitans qu

ont de bons intervales, ne paroit nullement corrompu les premiers jours, parce que le vice n'eſt pas dans les humeurs, mais dans une certaine tenſion ou flexibilité de fibres : mais les fortes contractions qui s'excitent au cœur & à d'autres viſceres, alterent à la longue la conſiſtance & la temperature des ſecs, comme il arriveroit au lait & au vin qui ſeroient extraordinairement remués ou battus.

3°. Les fiévres doubles ou triples ne ſont que des habitudes differentes qui ſeront formées dans un même homme à l'occaſion de quelques actions réïterées pluſieurs fois en deux ou trois jours, ainſi qu'on peut communiquer à un ſeul corps des diſpoſitions à divers mouvemens à la fois, comme à ſe tranſporter en droite ligne pendant qu'il tournera ſur ſon centre, & que ſes parties s'agiteront entr'elles. *D'où procede la duplication ou la triplication des fiévres.*

4°. Les fiévres continuës qui ſont toûjours cauſées par des irritations perpetuelles que feront ces corps piquans, un pus aigri, ou quelque humeur trop échauffée contre des parties nerveuſes, membraneuſes, ou muſculeuſes, ſeront ſujettes à des redoublemens qui ne ſont que des accés de

fiévres intermittentes dont les habi-
tudes ſe ſont produites par l'ardeur de
continuës qui ſera augmentée par cer-
taines circonſtances.

5°. Toutes ſortes de médicamens
aqueux, froids, ſpiritueux & chauds,
ſalins, terreſtres, huileux, doux, aci-
des, amers, émetiques, purgatifs, ſu-
dorifiques, diuretiques, relachans &
reſſerrans; les mouvemens des paſ-
ſions, les efforts de l'imagination;
l'égard des remedes ſuperſtitieux, di-
vers exercices, &c. violens ou mode-
rez, ont été pluſieurs fois utiles, &
d'autrefois nuiſibles en ramoliſſant ou
diſſolvant, en reſtraignant ou forti-
fiant à contre tems, ou à propos les fi-
bres de certains organes, par exemple
du cœur ou de l'eſtomac, leſquels il
ſuffit ſouvent de relâcher & de reſſer-
rer, ou de tourner de telle ou de telle
façon pour leur faire perdre les diſpo-
ſitions à la fiévre.

6°. Quelques fiévres intermitentes
ſont accompagnées d'une rougeur, ou
d'une pâleur univerſelle, de convul-
ſions, de frénefie, de vomiſſemens,
de ſueurs, de dépôts, & generalement
de preſque tous les ſymptômes dont
le corps humain eſt capable, parce que

es agitations fébriles peuvent se transnettre aux organes & aux matieres qui ont propres à causer de tels phœnonênes.

Exposition des hypotheses des Anciens.

On ne doit pas beaucoup s'arrêter ce que les Anciens ont pensé touhant les fiévres intermittentes, parce qu'ils manquoient d'experiences, & qu'ils négligeoient trop les loix de la nécanique, pour établir une theorie onstante qui expliquat des problênes aussi difficiles & aussi admirables que sont les retours de ces fiévres. Ils e contentoient d'enseigner sans aucune raison solide que toutes les fiévres prevenoient d'une pourriture d'huneurs dont les vapeurs répanduës par out le corps y excitoient une chaleur trangere, faisant consister toute la ifference des intermittentes & des ontinuës, en ce que la matiere de celes-cy étoit plus abondante, ou plus orte que l'humeur morbifique des aures, laquelle humeur venant à manquer, l'ardeur se temperoit, & les hoses rentroient dans leur état ordiaire, jusqu'à ce qu'il se fût amassé ans les organes quelque excrément ont la pourriture communiquée au œur, se répandoit de là par les veines

à toute l'habitude : ayant distingu toutes les humeurs en quatre, sçavoi le sang, la pituite, la bile, la mélan colie, ils assignoient la cause des fié vres continuës au vice du sang qui s trouvant en plus grande quantité qu les trois autres ensemble, pouvoit long tems entretenir une chaleur violent dans les vaisseaux.

Quant aux fiévres intermittentes qu sont reduites à trois especes la quoti dienne, la tierce, & la quarte, ils attri buoient la premiere à la pituite, com me à la plus copieuse de toutes apré le sang, la seconde à la bile, & la troi siéme à l'humeur noire & terrestr qu'ils nommoient mélancolie, & qu à raison de sa petite quantité ne pou voit fournir qu'a des accés plus rares de là ils concluoient que les foyer de ces fiévres étoient les mémes qu les sources des humeurs ausquelle elles répondoient, sçavoir le ventri cule pour les quotidiennes, le foy pour les tierces, & la ratte pour le quartes.

Princi pes & foyers des di verses inter mitten tes.

Ils tâchoient de confirmer leu doctrine par certaines remarques qu'il avoient faites, comme 1. Que dan la quotidienne les malades étoient af-

gez de maux d'eſtomac, qu'ils oient des excretions pituiteuſes, 'elle naiſſoit principalement en hy- r & plûtôt dans les vieillards, & ie le ſimple froid précedoit l'ardeur paroxyſme.

Obſervations par leſquelles ils croyoient pouvoir défendre leurs opinions.

2°. Que dans la tierce les excré- ens étant bilieux, il y avoit chaleur foye, ſur tout chez les jeunes gens, en Été où elle regne, & que ſa aleur étoit à la ſuite d'un friſſon.

3°. Et que la quarte faiſoit évacuer s humeurs melancoliques & aduſtes, malades ayant des obſtructions & s gonflemens de ratte ſur tout en tomne, & dans les atrabilaires qu'el- ttaque plus communément en com- nçant par des horreurs, qui témoi- ent l'auſterité de la matiere.

Mais pour refuter ces opinions & preuves, il nous ſuffira de dire 'elles ſuppoſent des humeurs que n ne reconnoît plus dans le corps imé, & qu'elles ſont contraires à des ſervations tres-communes à pre- ſent, & infiniment plus exactes que les des Anciens.

Refutation de ces raiſonnemens.

REFLEXIONS SUR LA CUR des Fiévres intermittentes

CHAPITRE I.

De la Méthode generale de guerir c ſortes de Fiévres.

IL eſt certain que les conſtitutio des liqueurs, & des parties ſolid de nos corps, auſſi bien que la ten perature des ſaiſons variant beaucou indiquent des remedes & des uſag tres-differens, ſans parler des circon tances qui regardent l'âge, le ſexe la complication des maladies, & pl ſieurs autres choſes qui doivent fai changer la conduite du Medecin; ain il n'eſt pas poſſible de trouver u maniere de cure qui s'applique un verſellement à toutes ſortes de mal des, & en tous les tems avec un p reil ſuccés, à moins que l'on n'ait l prudence d'accommoder aux cas pa ticuliers la méthode generale.

On obſerve que les fiévres inte mittentes s'excitent rarement en Été parce que cette ſaiſon entretient les hu meurs dans une fermẽtation perpetue

le qui diſpoſe plûtôt aux fiévres conti-
nües : Mais au printems & en automne
qui ſont des ſaiſons aſſez ſemblables
l'une à l'autre par leur temperature, &
par la force végétative qui s'y renou-
velle ; le ſang contracte aiſément des
acrimonies fiévreuſes, par le mélan-
ge des particules nitro-aëriennes plus
abondantes au printems qu'en autom-
ne ; ce qui fait que les intermittentes
ont des retours plus promts en la pre-
miere ſaiſon, qu'en la ſeconde, mais
moins qu'en hyver où le ſang eſt rem-
pli de parties plus éterogènes, & plus
cruës: c'eſt pourquoy l'on doit ſe com-
porter differemment à l'égard de ces
fiévres par rapport à leurs differentes
cauſes, tâchant dans la cure de toutes
ces maladies de remplir ces trois in-
dications ; ſçavoir, 1°. De moderer,
ou d'appaiſer l'orgaſme ou la fermen-
tation de la matiere morbifique. 2°. de
remettre le mouvement des humeurs
les plus ſpirituëuſes dans ſon degré &
dans ſa direction naturelle, 3°. enfin
de fortifier le tiſſu & le reſſort des or-
ganes affectez, tels que le cerveau &
l'eſtomac entr'autres.

Pour répondre à la premiere, il faut
diminuer le foyer de la fiévre par des

évacuations tant generales que particulieres, comme la saignée, le vomissement, la purgation, la transpiration insensible, la diurese, le crachement, &c. y employant aussi les digestifs, les temperans, & quelquefois les topiques. Pour la seconde intention, ou pour calmer les mouvemens desordonnez des esprits, on commencera par les digestifs, & par les absorbans ou temperans, souvent par les opiats : & en troisiéme lieu, pour rétablir les fibres de leur déréglement, ou de leur relâchement & de leur tension dépravée, on mettra en usage les remedes qu'on nomme particulierement spécifiques, comme le quinquina, &c.

Je dis donc premierement, qu'il n'y a presque pas de fiévre intermittente où il ne faille d'abord saigner, si ce n'est dans des malades extrêmement affoiblis, qui auront soufferts de grandes hémorragies, ou dont les forces auront été d'ailleurs épuisées : aprés la saignée l'effervescéce du sang sera plus paisible, & il s'élancera dans le cerveau avec moins d'impétuosité : mais il est plus à propos d'ouvrir la veine dans le chaud du paroxysme que dans

un

n autre tems où le sang moins rare-
é, & les organes moins gonflez, il
ste plus de matieres éterogènes em-
rrassées, & mal-propres à se separer
s autres parties des humeurs, & à
rtir de leurs foyers.

Aprés la saignée on aura recours
x vomitifs qui administrez dans une
casion favorable, ont souvent em-
rté la fièvre sans recidive, sur tout
rsque le ventricule se trouvoit farcy
matieres impures, & que le mala-
vomissoit facilement, sans être su-
aux convulsions; car les secousses
i se font par l'action de l'émetique
communiquant du ventricule à l'o-
ine des nerfs, ces parties tres-sus-
btibles d'agitation reprennent leur
sion en s'ebranlant, & se contrac-
t pour exprimer les sucs étrangers
nt ils étoient imbibez.

Pour troisiéme moyen on fera agir
purgatifs, qui selon le témoignage
Autheurs, ont coutume de guerir
maux, & sont plusieurs fois indi-
z suivant les loix de la Medecine;
es remedes auront d'autant plus
ficace, qu'ils seront donnez peu
eures avant le paroxysme, soit dans
commencement des fièvres, soit

dans le progrez, afin que les fermentations excitées par le purgatif venant à ſe joindre à celles de la matiere morbifique, le levain corrompu eſt diſcuté avec plus de force, & les parties fibreuſes plus irritées ſe contractant plus vigoureuſement le pourront mieux atténuer, & diſſiper. Mais dans un tems éloigné de l'orgaſme, n'y ayant point de diſpoſition à fermenter, on preſcrira les lénitifs, c'eſt-à-dire, les médicamens incapables d'agiter beaucoup le ſang, & propres à s'inſinuer dans les parties nerveuſes pour en entraîner les corpuſcules éterogènes.

Ces adouciſſans ſeront par exemple, le calomelas, & les autres foibles mercuriels, le febrifuge de Riviere, &c. Mais s'il arrive que quelque violent purgatif chaſſe des fiévres, cet effet doit être attribué aux particules pointuës & irritantes de ce médicament, leſquelles étant entrées dans le cerveau par la circulation des humeurs qui les y ont tranſportées, diſſipent ou abſorbent les ſeroſitez ſurabondantes dont ce viſcere eſt abreuvé, & dont ils font par conſequent reſſerrer les fibres qui par là excluent l'entrée à la matiere

orbifique qui devoit l'y préparer à oduire de nouveaux paroxyſmes : ais l'uſage de ces médicamens ne nviennent qu'à ceux qui ont le tiſſu cerveau aſſez ferme, & il eſt tres-ngereux pour des conſtitutions dé-cates.

Chacun ſçait que les diaphoretiques nnez avant le paroxyſme emportent uelquefois des fiévres intermittentes, ont la raiſon eſt que les pores de la au étant relachez par la chaleur hu-ide du lit ou le malade ſe met, & les rticules de ces médicamens compo-z de ſels volatils, & actifs, comme ſel armoniac, la thériaque, &c. enuant le ſang, & pouſſant la ma-re morbifique au dehors, avant elle ait acquis le degré d'acrimonie pable de cauſer un accés ; le cerveau toutes les autres parties fibreuſes diſpoſent à ne plus recevoir, ou à plus retenir ces ſucs éterogénes, que mêmes remedes ſont d'ailleurs en de temperer & d'adoucir.

Mais cette méthode ne répond pas ojours à nos intentions, & peut ne rendre la maladie plus opiniâ-: car ſi la complexion du cerveau fort relachée, ces remedes ne le

feront pas ſuffiſamment reſſerrer, & diſpoſeront plûtot à une langueur, & au ſcorbut par la dépravation des humeurs les plus ſpiritueuſes & les plus actives.

Les diuretiques ſont plus ſeurs & plus efficaces dans ces fiévres, en ce qu'ils font l'office de digerans, & d'évacuans : on y préferera ceux qui ſeront un peu aigrelets, ou qui ſe trouveront compoſez d'acides & d'alkalis dont l'action ſera de réprimer les efferveſcenſes du ſang, de donner aux molécules de la matiere morbifique une figure, & une fluidité qui les rende propres à s'échaper par les vaiſſeaux excrêtoires, & de ſolliciter les parties ſolides à des contractions moderées qui les dégagent des corpuſcules les plus embarraſſans.

Les Medecins attribuent toutefois plus de vertu aux alterans qu'aux évacuans pour guerir les fiévres périodiques. Ceux-là ſe diſtinguent en digeſtifs, & en ſpécifiques ; les médicamens digeſtifs ſont ceux qui atténuant & tranſpoſant les parcelles du ſang & des autres liqueurs, trouvent à la fin moyen de les purifier, & qui picotant legerement les fibres mouvantes, les re-

ettent dans leur tenſion reguliere,
dans des contractions qui ſe com-
uniquant aux ſucs dont tout le corps
t pénétré, redonnent le mouvement
la conſiſtance ordinaires, rétabliſ-
nt ainſi toute l'œconomie dans ſa
erfection. Ces ſortes de remedes ſont
plûpart d'une ſubſtance ſaline garnie
e pointes un peu roides, qui mûës
ar les corpuſcules ſpiritueux ou fer-
ientatifs qu'ils rencontrent en che-
in, s'inſinuent & ſe développent
ans les humeurs qu'elles modifient
vantageuſement pour l'animal.

De ce genre ſont les matieres qui
récipitent les acides corrompus, en
s contraignant de s'échaper par les
tres & les émonctoires communs,
rincipalement par les voyes de l'uri-
e; & qui corrigent auſſi les irregu-
ritez, ou les qualitez dépravées des
lqueurs, en chaſſant par les mêmes
utes celles qui ne peuvent recevoir
e meilleurs diſpoſitions. Quoyque
s Medecins ayent coûtume de choi-
ſ ces remedes indifferemment en-
e les acides, les ſulphureux & les
l iviels, cependant ceux qui ſont mo-
crément acides, ou nitreux, ou qui
ſultent d'un melange d'alkalis, &

d'acides, comme on le remarque dans le tartre vitriolé, rempliſſent mieux icy les indications, vû qu'il y a grande apparence que les ſubſtances actives de nôtre corps ſont toutes réparées par un aliment nitreux, c'eſt-à-dire, qui tient de l'acide & du ſalé volatil, en ſorte que les défauts de cette machine ne peuvent guére être reparez que par des médicamens doüez de ces deux facultez ; de plus lors qu'il arrive que les parties ſulphureuſes ſont trop exhaltées chez nous, ainſi qu'il paroît dans les fiévres, l'un ou l'autre des principes qui compoſent un médicament de nature nitreuſe étant prudemment adminiſtré en appaiſe auſſitôt les émotions, & fait rentrer les parties fibreuſes dans la tenſion qui leur convient : & c'eſt par là qu'on explique aiſément l'effet de l'eſprit de ſel armoniac donné un peu avant le paroxyſme qui doit venir, & qui l'empêche tres-ſouvent de s'exciter.

L'on objectera peut-être que les fiévres quartes & les fiévres tierces qui comprennent preſque toutes les fiévres intermittentes, provenant pour l'ordinaire d'un ſuc qui dégenere en acide, ou en une eſpece de nitre ; les

médicamens digeſtifs qui ſeroient aci-
es ou nitreux ſembleroient favoriſer
es maladies, & les devoir augmen-
er ; mais je répondray que bien que
e ne conſeille pas l'uſage de ces re-
nedes generalement dans toutes ſortes
e fiévres ſans quelques précautions, il
aut néanmoins reconnoître beaucoup
e difference entre l'acidité des drogues
ont j'entens parler & celle qui produit
a maladie : la matiere de l'acidité du
médicament a ſubi toute l'exaltation
ont elle étoit capable, & ne peut plus
'accroître, au lieu que l'acidité de la
natiere fébrifique eſt en train de s'aug-
nenter par les nouveaux dégrez d'ac-
vité que la fermentation luy fera ac-
uerir ; c'eſt pourquoy ces efforts ſe-
ont tres-differens de ceux d'une aci-
té parvenuë au plus haut point : l'a-
dité du médicament eſt uniforme
ans toute la maſſe ; & celle de l'hu-
eur morbifique reſulte du mélange
differentes aciditez, dont chacune
fecte une portion de cette humeur
parément des autres ; la premiere
erce d'abord ſon action toute entiere
ns le ventricule, & dans les premie-
s voyes, & la ſeconde s'engendre
u à peu dans les endroits du corps

les plus reculez, & vers l'origine des nerfs, ainsi lors qu'un tel médicament aura commencé d'agir sur le ventricule si éloigné du foyer de la maladie, & qu'il parviendra à la mine des matieres viciées, une grande partie de sa force sera dissipée par le long trajet, & il ne se trouvera plus capable de multiplier le ferment fébrile, quand même ils auroient été avant les changemens qu'il a subis, de pareille qualité l'un & l'autre : il faut donc croire que les médicamens acides étant astringens fortifient le ventricule quand ses fibres sont trop lâches, & le disposent ainsi à mieux preparer les alimens; ajoûtez que s'étant introduits dans le sang, ils y calment ou y excitent des fermentations selon le besoin, & qu'enfin ayant glissé jusqu'à l'origine des nerfs, ils les font resserrer & fremir pour exprimer & rejetter hors d'eux les sucs qui n'ont ni la douceur, ni la fluidité requise pour les fonctions de la vie, ce qui doit au moins suspendre le mal pour quelque tems.

Les digestifs seront employez non seulement au commencement de la maladie, mais encore dans tout son cours ; parce que la matiere morbifi-

ue demande une longue correction,
une purification exacte, ſon vice
ant entretenu par les alimens que ſa
ontagion gâte tres-promptement.

Quant aux ſpécifiques qu'on nom-
e icy fébrifuges, ils ſemblent d'une
ature compoſée qui n'opere dans les
évres intermittentes ni à raiſon des
ls, ni à raiſon des autres principes
ymiques qu'ils peuvent contenir;
ais en vertu de l'union, & de la tiſ-
re de leurs parties, de maniere qu'é-
nt admis dans nos humeurs, ils ne
y reſolvent point en de tels principes;
ais ils y conſervent leur tiſſure en-
ere, nonobſtant l'atténuation qu'ils
ouffrent, & par cette tiſſure que
urs parcelles retiennent, ils ont la
rce de diſſoudre les grumeaux du
ng & des autres liqueurs, ou d'ar-
er l'exceſſive émotion qui s'y ex-
é.

Si l'on demande comment les opiate
aiſent les fiévres, je répondray que
s remedes ſuſpendant les fonctions
imales, doivent agir dans le cerveau
leurs particules s'engageant dans
embouchûres des vaiſſeaux excré-
res, ou des racines de nerfs les bou-
ent en partie par elles-mêmes, &

en partie par le suc nourricier qu'elles ont épaissi, & qui venant à se presenter à ces ouvertures les ferment, & empêchent les liquides les plus déliez qu'on nomme esprits d'y passer, formant le même obstacle à la matiere morbifique qui tendoit à couler par-là ; d'où il arrive que le sentiment & le mouvement sont interrompus en même tems que le cours de cette matiere cesse. Le cœur bat néanmoins comme de coûtume, & les fonctions des visceres sont peu alterées, ce qui peut dépendre d'une conformation particuliere & naturelle des nerfs destinez à des actions absolument necessaires à la vie, tels que sont ceux de la paire vague dont les emboûchures seront toûjours disposées à livrer aisément passage aux substances propres à l'exercice de ces actions; les affections & les symptômes des hypocondriaques semblent assez prouver l'élargissement de ces tuyaux nerveux continuellement prêts à recevoir des sucs irréguliers qui descendant par-là dans les visceres y vont causer tous les desordres que l'on remarque dans ces maladies : mais que les opiats ont procuré le sommeil en rélâchant les nerfs,

es parties revenant d'elles-mêmes à
ur tenſion ordinaire, rétabliront
oute l'œconomie animale qui ſera dé-
vrée des attaques de la fiévre, ſi du-
nt ce ſommeil le foyer fébrile n'a-
nt pû recevoir de nouvelle matiere
eſt éteint & diſſipé.

Pour expliquer la vertu des amu-
ttes qui ſont des drogues qu'on ap-
ique vulgairement aux poignets pour
érir les fiévres intermittentes, il
ut conſiderer que la matiere de ces
edicamens étant compoſée ou d'aſ-
ingens, ou de ſels volatils, ou de
ſolutifs, il eſt conſtant que l'un ou
utre de ces deux premiers genres de
ogues ne manque point de faire con-
cter fortement les tendons ſur leſ-
els ils ſont poſez, & dont ils vont
iter les fibres en s'y gliſſant par les
res de la peau ouverts par la cha-
r & par la moëteur de la partie :
ette contraction ſe communiquant
mptement au cerveau, à raiſon de
grande tenſion & de la multitude
filets tres-ſenſibles de ces parties,
it une impreſſion conſiderable qui
errant le tiſſu relâché des fibres du
veau, en chaſſe les ſucs éterogènes
s'y étoient introduits, & en in-

tercepte d'autres aussi depravez qui s'y portoient : or la tension de ces fibres s'étant une fois remise dans son état naturel, s'y maintient long-tems.

A l'égard de la maniere dont les resolutifs operent, nous devons penser que quelques-unes de leur particules étant attenuées & mises en mouvement par la chaleur de la partie, & par les vapeurs qui s'en exhalent se fourrent par les pores des veines de la superficie de la peau, jusques dans la masse du sang qu'elles changent souvent assez notablement pour luy faire contracter une fermentation qui détruise les levains de la maladie: ajoûtez que circulant avec cette humeur, elles monteront à la tête où elles fortifieront le cerveau, & le disposeront à le debarasser des choses qui l'incommodent; entre une infinité de formules que je pourrois citer, je me contenteray d'en découvrir une nouvelle qui consiste en un cataplasme fait avec du quinquina subtilement pulverisé qu'on mêle dans une suffisante quantité de savon noir pour le faire tenir contre le poignet au moyen d'un linge, & d'une bande.

CHAPITRE II.

De la Cure de chaque espece de Fiévres intermittentes.

APrés ces considerations sur la methode generale de guerir les fiévres périodiques de toute espece, l'ordre veut que nous passions aux cures particulieres de chacune ; mais sans nous engager à rapporter icy des recettes qu'on trouve abondamment dans tous les Traitez de Medecine, & qui doivent ceder à la prudente administration du quinquina dont nous parlerons: nous disons premierement que pour les fiévres quotidiennes, il faut communément saigner d'abord le malade, parce que dans cette maladie le sang étant plus rempli de matieres étiologénes, il s'agit principalement de se precautionner contre les effervescences. Ensuite on employera les émetiques si il y a naufées, ou vomissemens imparfaits, ou oppression d'estomac, & lorsque le malade aura de la facilité à vomir, il suffira de luy prescrire une dose de sel de vitriol, ou d'oxymel

scillitique, ou quelquefois de petit lait temperé avec la cervoise, ou alteré avec le chardon beny ; autrement on mettroit en usage une infusion de safran des métaux, ou quelqu'autre médicament antimonial.

Aprés le vomissement, on en viendra aux digestifs, afin de reprimer ainsi l'orgasme ou la trop grande activité du sang, & de pousser au dehors par les urines une partie de la matiere morbifique cuite & disposée à cela par les remedes qui se pourront préparer avec la crême de tartre, le sel admirable de Glauber ; le sel d'absinthe, le corail, ou quelques autres alkalis pris separément, ou mêlez avec des acides selon qu'il y aura ou des acides, ou des sels fixes, ou des particules sulphureuses à corriger & à dompter : il sera permis de les accompagner d'une décoction aperitive, d'y joindre le vin blanc, ou de prescrire des bouillons d'avoine à prendre deux ou trois fois le jour, persistant dans cette pratique jusqu'à ce que la coction de la matiere se manifeste aux urines.

Mais si les inquiétudes, & d'autres fâcheux symptômes font soupçonner quelque dépost de sucs alterez dans les

aiſſeaux, on aura recours à quelque urgatif atténuant, comme les décoc-ions ameres; & au cas que l'oppreſſion u ventricule perſiſte ou ſe renouvelle, faudra repeter le vomitif, mais com-ne il y a à craindre de trop irriter & 'accabler ainſi les parties nerveuſes, n appliquera les veſicatoires, puis les ls volatils tels que les eſprits de cor-e de cerf, de ſel ammoniac, &c. our réveiller & vivifier les eſprits ani-aux, pour hâter & accomplir la di-eſtion; que ſi l'on ne profite en rien ar cette conduite, il faudroit recou-r aux ſpecifiques, entre leſquels le uinquina eſt d'un tres-heureux ſuc-z quand on a beaucoup évacué.

Le traitement de la fiévre tierce n'eſt s fort different de celui de la quo-dienne, non ſeulement quant aux ands remedes, ſçavoir la ſaignée & s vomitifs; mais encore pour l'uſage es autres, avec cette difference néan-oins que ces fiévres-cy regnent ſur ut au Printems ou le ſang eſt plus iritueux, & par conſequent doüé de rties plus exaltées & plus fermenta-ves, l'on doit être plus circonſpect à primer les émotions qui pourroient mpre les vaiſſeaux, & cauſer du trou-

ble dans le cerveau : c'eſt pour cela qu'on eſt obligé de ſaigner plus frequemment,& plus copieuſement pendant que la fiévre eſt irritante , ayant toutefois égard à la complexion & à l'âge du ſujet , ſans parler des autres circonſtances qui ne doivent point être negligées : au reſte la bile s'allumant icy plus promptement & en plus grande quantité , juſqu'à regorger dans le ventricule,d'où ſurvient une preſſante envie de vomir , on aura ſoin de preparer des émetiques convenables , ſi quelque défaut naturel ou accidente ne s'y oppoſe ; & s'il y avoit des matieres amaſſées comme des ſedimens qui croupiſſent,on preſcriroit des purgations par des minoratifs ou ſubtiliſans, & on s'attacheroit d'ailleurs aux digeſtifs que l'on choiſiroit parmy les nitreux , ou les acides qui reſiſtent à l'action des principes ſulphureux diſpoſez à s'exalter & diminuent les liqueurs capables de ſe convertir en bile. On ordonnera utilement avant les paroxyſmes qu'on prévoyra,le breuvage de Crollius,compoſé d'eau de chardon beny, de ſel d'abſynthe , & d'huile de vitriol,ou quelqu'autre precipité propre à pouſſer au dehors la matiere mor-

ɔifique aſſez meure, & déja preparée
ı ſortir, ou à luy donner en ſe mêlant
ıvec elle une conſiſtance ou une figure
ɔommode pour être filtrée ; ou bien à
ſaire contracter les glandules du cer-
veau, en ſorte qu'à l'avenir elles ne
ɔuiſſent plus recevoir de particules
ɛterogênes ; mais ſi la maladie ſubſiſte
ncore aprés ſix ou ſept paroxyſmes
inſi traitez, on uſera du quinquina
omme dans les quotidiennes, & il aura
.e meilleurs effets aprés ce traitement,
ue s'il avoit été employé dés le com-
ɔencement, ſans avoir au moins fait
receder le vomitif.

Quant aux fiévres quartes, elles ont
ɔôins beſoin de ſaignées que les autres
ù le ſang eſt plus impetueux & plus
ɛrmentatif ; au lieu que dans celles-
ı qui ſurviennent ordinairement en
ıutomne les humeurs ſont plus groſ-
ɛres & plus lentes : & quand les cir-
ɔnſtances obligent d'ouvrir la veine,
ı faut proportionner la quantité du
ıng qu'on doit tirer, à la force de la
ɛrmentation ou de l'orgaſme, & au
ınger que l'on craint qu'il ne ſe faſſe
ɔ dépoſt ſur quelque partie noble ;
ıais on doit particulierement recou-
ɛ aux vomitifs, & même les repeter

quelquefois, parce que le cerveau qu
eſt fort embaraſſé de ſucs aigres & fer
mentatifs, a beſoin d'être puiſſamment
excité à ſe dégager de ſes impreſſion
nuiſibles: au reſte les alkalis digeſtifs
& les ſels volatils doivent être uſité
aſſez long-tems pour vaincre cett
âcreté, & l'on doit beaucoup inſiſte
ſur les décoctions ameres qui répon
dent à cette intention, & rétabliſſen
le ſang dans une bonne conſiſtance
mais ſi la fiévre ne quite point aprés ſep
ou huit paroxyſmes attaquez ſuivan
cette méthode, on en viendra au prin
cipal ſpécifique qu'on pourra tirer o
des vegetaux, ou des mineraux, o
des animaux, ſoit par la ſimple Phar
macie, ſoit par le ſecours de la Chy
mie, tel qu'eſt le quinquina qui man
que néanmoins tres-ſouvent ſon effe
lorſqu'on le donne à contre-tems, &
avant que d'avoir fait préceder les éva
cuations requiſes, pour entraîner l
plus grande partie de la matiere mor
bifique, & préparer les parties à re
cevoir plus intimement les influence
de cette drogue.

CHAPITRE III.

De la vertu du Quinquina pour arrêter les Fiévres intermittentes.

[Es heureux & prompts effets du quinquina ſont élevez au deſſus de ous les autres fébrifuges qui ont été epuis ſa découverte fort négligez : à égard de ces maladies quand elles ſe ont renduës opiniâtres. Nous examierons d'abord ce qu'il produit dans le orps de ceux à qui on l'ordonne, pour n tirer quelque éclairciſſement ſur maniere d'operer : enſuite nous remercherons qu'elle peut être ſa compoſition radicale ; de là nous paſſerons l'ordre de ſes operations, & aux incipes qui le font agir.

Premierement, tout le monde ſçait n'aprés une priſe de quinquina dónée une quantité ſuffiſante, le paroxyſre qui devoit s'exciter eſt ſuſpendu, purvû que ce ne ſoit pas au commencment de la maladie, ou dans des crps trop cacochymes ; lorſque les atieres depravées ſont encore cruës attachées aux foyers, ou fort emba-

rassées avec les liqueurs les plus pure
vû qu'en de tels cas la fiévre s'allume
roit davantage, se changeroit en con
tinuë, & attaqueroit le cerveau d'o
s'ensuivront des langueurs, des syncc
pes, des mouvemens convulsifs, &c.

Il faut secondement observer qu
cette écorce ne cause ordinairemer
aucune évacuation notable, soit par
vomissement, soit par les selles ou p
les urines, soit par les sueurs ou p
les crachats, & que même ceux q
seroient sujets à de telles excrétions
en pourroient être délivrez par le se
usage du quinquina: mais il arrive ass
frequemment que les paroxysmes r
viennent avec autant de furie qu'a
paravant, aprés avoir manqué six c
sept fois de reparoître aux jours dest
nez; c'est ce qu'on remarque non se
lement dans ceux qui vivent irregul
rement, mais encore dans les perso
nes qui prennent le plus de precauti
pour conserver leur santé, sur to
quand la fiévre est épidemique par u
mauvaise disposition de l'air, ou quar
la maladie avoit eu un grand nomb
d'accés avant l'usage de ce remede.

De plus les violens purgatifs adm
nistrez inconsidérement aprés le qui

ina augmente ces maux qui ont coû-
ne de s'enraciner encore plus pro-
ndement quand on reſte long-tems
lit : enfin l'on remarque qu'étant
nt avec des medicamens auſteres ou
des il réüſſit mieux, ainſi que le fa-
eux Talbot l'avoit pratiqué, ajoû-
t du ſuc de limons à toutes les doſes
quinquina; c'eſt auſſi pour cela que
ſieurs Medecins font avaler une dé-
ction amere pardeſſus la priſe, les
eres étant douez pour la plûpart de
ticité & de rudeſſe : & ce qui rend
illeurs le quinquina plus recom-
ndable, c'eſt que ceux qui ſe ſont
ris des fiévres par ſon moyen re-
uvrent leur premiere vigueur plus
que s'ils en avoient été delivrez
d'autres febrifuges.

ur la compoſition de l'écorce dont
s parlons, je diray que ſon tiſſu
oit fort ſerré, je veux dire que ſes
ticules ſalines, ſulphureuſes & ſpi-
euſes, s'il y en a actuellement de
es dans les mixtes, ſont ſi étroite-
nt liées, & impliquées avec les ter-
res, qu'elles ſe ſeparent tres-diffi-
lment les unes des autres, & que
molécules rameuſes qu'elles for-
nt ne ſe diſſolvent que rarement, &

& par des agens extraordinaires, com-
me on le peut conjecturer par l'usag
auquel elle est naturellement destinée
ainsi que toutes les autres écorces
sçavoir de couvrir les parties interieu
res des plantes, & de les garentir de
injures externes de l'air, de la pluye
& des autres matieres qui ont coutu
me de les toucher immédiatement,
quoi ces écorces ne pourroient servir
si elles recevoient aisément atteinte &
dommage des impressions du dehors
ajoûtez que nôtre écorce ne se dissou
pas promptement dans les liqueurs
quelque force qu'elles ayent, à moin
qu'elles ne soient d'une nature corro
sive, & même elle ne dépose pas d'au
tre teinture que des particules inte
grantes qui contiennent chacune d
tous les principes de l'écorce, & qu
peuvent se cacher dans les pores de
liqueurs employées à cette extraction
comme on s'en apperçoit au goût qu
n'est pas different de celuy de la pou
dre qu'on feroit avec l'écorce entiere
& à l'efficace de la même teinture qu
opere la guerison sous la même dos
que la poudre donnée en substance.

On objectera que l'amertume de l
drogue témoigne une texture assez lâ

he des principes , & que quand la
ompoſition d'un mixte eſt ſerrée , il
'a point de ſaveur , comme on le re-
narque aux métaux , aux pierres &
d'autres corps de pareil tiſſu. Je ré-
onds que l'amertume du quinquina
'eſt pas conſiderable , & qu'on ne
en apperçoit qu'aprés que ſa poudre
été quelque tems retenuë dans la
ouche , ou aprés avoir laiſſé macerer
plante dans une liqueur convenable;
'ailleurs cette qualité ne dépend pas
nt d'un principe Chymique que de
uelque figure , & d'une maſſe déter-
inée qui ſont capables d'affecter le
ns du goût d'une maniere propor-
onnée à leurs déterminations;& qui
urroit empêcher que les corps com-
ſez ne fiſſent ſous un tres-petit vo-
ne la même impreſſion ſur l'organe
aiſon de leur figure & de leur ſoli-
é, que les principes Chymiques dé-
aſſez y pourroient faire ; Il eſt ne-
ſaire qu'en vertu de cette conſti-
ion,les parcelles de ce médicament
ent friables,& qu'en ſe briſant leurs
gmens retiennent des figures irre-
gieres & anguleuſes qui irriteront
leurs pointes les fibres contre leſ-
lles elles s'appliqueront, d'où ſur-

viendra une contraction, ou un reſſerrement de la partie qu'elles occuperont

CHAPITRE IV.

Des principales parties où le Quinquina exerce ſon action.

NOus avons preſentement à parcourir les endroits où le quinquina exerce ſes forces, & quels antagoniſtes il doit vaincre pour arrêter les fiévres intermittentes. Les premieres regions qu'il traverſe ſont compriſes depuis le ventricule juſqu'aux emboûchures des vaiſſeaux lactées thorachiques dans les veines ſoûclavieres : les ſuivantes ſont les cavitez de tous les vaiſſeaux ſanguins dans leſquels il ſe repand & circule avec le ſang ; & les troiſiémes ſont l'habitude par tout où elle pourra être aſſignée au delà de ces vaiſſeaux, & d'où il eſt permis de concevoir que le foyer de la maladie tire ſa ſource pour exciter le paroxyſme. Les derniers enfin ſont le genre nerveux, c'eſt-à-dire, le cerveau, les nerfs & leurs propagations.

Outre tous ces vaiſſeaux contenan: dan

ans leſquels le quinquina a déployé
s reſſorts, il faut encore comprendre
ue les ſucs renfermés dans tous ces
ndroits ne ſont pas moins le ſujet im-
ediat de ſon action, en ce qu'il s'y
èle exactement, & que participant à
urs mouvemens de tranſport, de flui-
té, de chaleur, & de fermentation
s molécules vont çà & là faire des
viſions, des compoſitions & des émo-
ons, ou des fixations, ſelon les diffe-
ns rapports qu'elles ont avec ce qu'-
les rencontrent, pour changer la
mperature des humeurs en une meil-
ure, & reſtituer les parties fibreuſes
ns une juſte tenſion.

Il y a raiſon de croire que le chyle
çoit quelque modification de cette
orce, puiſqu'il luy ſert de premier
hicule; & qu'il paſſe avec elle dans
us les viſceres glanduleux, charnus
nerveux où ils ſubiſſent enſemble &
ec le ſang toutes les filtrations, les
itulations, & les ſublimations que
s organes en peuvent faire. D'ailleurs
parcelles du quinquina ſe mêlant
plus en plus avec le chyle par la jon-
on de la bile, du ſuc pancreatique,
de la lymphe dans les inteſtins, dans
veines lactées & dans les glandes

du meſentere, doivent donner dans ce premier extrait des alimens plus de fluidité & de vigueur, pour reparer les forces & la conſiſtance dont le ſang a beſoin ; & il ne faut pas douter que le ſang dans lequel ce médicament paſſe enſuite, n'en reçoive de favorables impreſſions en circulant, s'échauffant & s'agitant diverſement enſemble dans les vaiſſeaux les plus étroits, comme dans les plus amples.

A l'égard de la troiſiéme région, je veux dire de l'habitude du corps, il eſt conſtant qu'étant toute poreuſe, elle ne peut manquer de recevoir & de cacher quantité de parcelles de quinquina diſperſées, qui feront contracter les membranes qui forment ou qui tapiſſent les réduits les plus intimes de cette région, & leur donneront des mouvemens ou une fermeté qui les diſpoſera à ſe débaraſſer des mauvais levains, ou à reſiſter à leurs attaques. On pourroit croire que le médicament dont il eſt queſtion ne ſeroit pas capable, vû ſa ſolidité d'être ſuffiſamment attenué pour ſe gliſſer dans les racines des nerfs, & ſe répandre dans leurs troncs; mais il y a dans les animaux tant de cauſes de diviſion & de diminution des

bſtances qu'on ne doit avoir nulle
ine à accorder qu'il ſe trouve chez
ous des forces ſuffiſantes pour ſubri-
er autant qu'il eſt neceſſaire à cet
fet les molecules du quinquina, &
our leur donner par ce moïen la faci-
é d'agir ſur le genre nerveux, & de
lterer même plus qu'elle ne font le
ng, qui ſouvent n'en ſera nullement
teré, lorſqu'elles auront donné aux
erfs des atteintes conſiderables, com-
e nous le remarquons dans l'uſage
autres drogues; ainſi les racine de pa-
ts ſauvage mâchées produiſent quel-
efois une eſpece de fureur ou de
nie ſoudaine, & qui paſſe inconti-
nt les racines de ciguë aquatique, &
jusquiame, la noix vomiques &
ſieurs autres choſes avalées, font
r principale irritation ſur les nerfs
s cauſer de changement aux hu-
urs, ce qui ſe manifeſte ſur tout en
x qui uſent de mercure.

Mais quoyque le quinquina agiſſe
toutes les régions, il ne les affecte
toutes également : il n'eſt gueres
bable qu'il gueriſſe par les ſeules
difications qu'il imprime au chyle,
ſque la maladie ne dépend pas de la
e depravation du chyle, les trem-

blemens de tout le corps, & les friſſon
qui ſont les premier ſymptômes de l
fiévre , témoignant que ſon foyer e
ailleurs que dans les premieres voye
qui ne peuvent être offenſées que lo
qu'il s'excite des nauſées , des vomi
ſemens , des tranchées, &c. cette ma
ladie ſurvenant même ſans aucune a
teration des humeurs; de plus ſi la fi
vre provenoit des alimens , il n'y a
roit pas de meilleur moyen de s'
préſerver , & d'en guerir que de je
ner. J'accorderay cependant que l
frequentes priſes du médicament pe
vent diſpoſer le chyle à fournir u
nourriture plus pure au ſang , & a
ſuc nerveux , ainſi qu'aux autres l
queurs qui par leur dépravation entr
tenoient la maladie.

Il eſt vray que le quinquina don
immédiatement avant le paroxyſme
ſuſpend ou le retarde , quoyqu'il ſer
ble que le remede n'ait pas encore
le tems de ſortir des premieres voye
& d'agir ſur d'autres ſucs que le chy
& le ſuc ſalivaire : mais il eſt raiſo
nable de penſer que les particules
plus ſubtiles de ce médicament ſe r
pandent comme une vapeur dans to
le corps à travers les pores des p

es sans suivre la route de la circula-
on des humeurs les plus grossieres,
t vont faire leur impression sur le
oyer de la maladie en quelque lieu
eculé qu'on le place; l'on peut soup-
onner aussi que le quinquina restant
n peu de tems dans le ventricule y
ffecte les extremitez des nerfs de telle
açon, que sans transmission de ma-
iere, il s'en communique au loin de
ons effets; car nous devons regarder
es nerfs comme des cordes tenduës
epuis les extrêmitez du corps & de
oute l'habitude jusqu'au cerveau, de
aniere que les émotions passent fa-
ilement d'une extrêmité à l'autre, &
e dispersent par toutes les parties ner-
euses qui tiennent assez fermement
s unes aux autres, comme on le con-
ecture par les convulsions qui arrivent
ans la piqûre d'une partie tendineu-
ou nerveuse telle que la main, ou
pied fort éloigné du cerveau : s'il
excite donc dans les nerfs stomachi-
ues quelques mouvemens de consf-
iction, tous les autres en seront bien-
t resserrés par la sympatie, & le de-
rdre qui vient de leur relâchement
ommencera d'être reparé, & le cer-
au de se remettre dans sa tension ac-
outumée.

La ſeconde région n'eſt pas non plus le lieu où ſe termine la principale action du quinquina pour la ſuſpenſion du paroxyſme des fiévres, vu que les prélu les de leurs retours ſe font apperceveir dans une région encore plus éloignée que les vaiſſeaux ſanguins & autres : ajoûtez que les parties du médicament ſont aſſez ſolides pour traverſer le ſang toutes entieres : d'ailleurs elles ne cauſent aucune fermentation manifeſte dans le ſang, & nulle évacuation ne ſuccede aux priſes de ce remede ; & s'il avoit la vertu d'arrêter les fiévres en purifiant le ſang, & les autres humeuas, pourquoi ne réüſſiroit-il pas dans les fiévres continuës dont le foyer eſt inconteſtablement dans les ſucs dépravés ? Nous ferons donc mieux de penſer que ſi le quinquina produit quelque alteration dans les humeurs en faveur du malade, c'eſt en les préparant à fournir une nourriture plus convenable, à exciter un mouvement plus reglé, & à communiquer plus ou moins de ſenſibilité aux parties organiques & fibreuſes ou ſolides qui ſont le ſiége, le plus ordinaire des fiévres periodiques.

La troiſiéme region, ſçavoir l'hab

ıde du corps, n'eſt pas plus propre ue les deux précedentes à recevoir la lus graude efficace du quinquina, car ette region eſt ſi étenduë, & ſes celıles ſont en ſi grand nombre que la arcelle du medicament qui ſeroit ontenuë dans chacune ſeroit abſorbée ar les gouttes de ſang qui s'y doivent n même tems fourrer, & ne pourroit gir autant qu'il ſeroit neceſſaire ſur a matiere morbifique qui s'y ſeroit antonnée: de plus il eſt probable que e quinquina ne coule pas avec une gale liberté dans tous les vaiſſeaux, : qu'ainſi paſſant plus abondamment ans ceux qu'il choiſit, va tout ſe renre à des lieux particuliers où ils abouſſent.

CHAPITRE V.

De l'action du Quinquina ſur le genre nerveux.

L nous reſte à examiner la quatriéme région, c'eſt-à-dire, le cerau & les parties nerveuſes où il me roît plus vrayſemblable que les partules du médicament font leur plus onſiderable operation: pour s'en con-

vaincre il faut refléchir ſur l'action relative des médicamens à l'égard des parties ſolides, & des humeurs de nos corps : & en premier lieu, toutes ſortes de mixtes n'agiſſent pas avec une pareille efficace contre toutes ſortes de ſubſtances ; ceux dont le tiſſu eſt plus lâche & les molécules plus aiſées à ſeparer, cauſent des changemens plus prompts que ne font les autres dont les parties ſont plus étroitement ſerrées enſemble; c'eſt pourquoy nous voyons tant de difference entre les actions de médicamens durs & compactes, car ceux-là ſe répandent auſſi-tôt dans toutes les liqueurs qu'ils rencontrent & ſe gliſſent fort vîte dans les intervales ou pores des parties ſolides aſſez ouverts pour les admettre, ainſi ils ne tardent pas à imprimer quelque nouvelle modification aux ſubſtances, ſoit fluides ſoit conſtantes dont les animaux ſont formés ; mais les drogues ſéches & ſerrées ne peuvent exercer leurs vertus ſans quelque préparation qui ramoliſſe leurs parties, ou qui les ſubtiliſe ſuffiſamment pour ſe diſperſer & s'inſinuer où il eſt beſoin.

Secondement vous remarquerez que les matieres les plus liquifiées,& d'u-

compoſition moins ferme déployent leurs reſſorts, & communiquent leurs bonnes, ou mauvaiſes qualitez en trés-peu de tems, de maniere que ſi elles n'ont des parties trés-actives, ou qu'elles ne ſoient données en grande quantité, elles n'auront point aſſez de vigueur pour paſſer les premieres voyes, ou pour étendre leur énergie au de là du ſang, & des autres humeurs; au lieu que les médicamens compactes & les parties ramaſſées qui ſont liées les unes aux autres par quelques liens difficiles à diſſoudre ſe tranſmettent avec leurs proprietez juſqu'aux endroits les plus intimes & les plus éloignés de la ſurface des viſceres, parce qu'ils reſiſtent à l'action des liqueurs au milieu deſquelles ils ſe gliſſent, & qui leur ſervent ſeulement de véhicule pour les porter juſqu'à ces endroits où ils arrêtent, ſoit dés là premiere fois qu'ils y abordent, ſoit aprés leurs circulations.

En troiſiéme lieu, il faut faire attention à la figure & à la conſiſtance des médicamens pour juger de leur action, quand ils ſont deſtinés à s'inſinuer plus avant, & à changer la conſtitution où la tenſion des parties ſo-

lides : car ceux qui avec beaucoup de maſſe & de dureté ont leurs parties trés-irrégulieres , doivent concevoir plus de mouvement dans les fluides , & s'appliquer plus rudement contre les parties ſolides , en laiſſant dans les intervales de leurs angles des eſpaces pour l'inſinuation d'autres ſubſtances plus deliées , ou plus molles ; au contraire des médicamens dont les parties ſont plus mouſſes & plus fléxibles ſans inégalité à leur ſurface , parce que l'impreſſion qu'ils feront ſera plus foible , & que s'affaiſſant les unes ſur les autres , ils s'accumuleront dans les vaiſſeaux , & formeront des obſtructions , ou gliſſeront pardeſſus les pores ſans les dilater , ni les reſſerrer.

Quatriémement, il faut que les parties ſoit fluides , ſoit ſolides ſur leſquelles le médicament doit agir ayent quelque proportion par leur conſtitution ou leur figure , & par leur maſſe avec les molécules du médicament même pour s'y unir , ou pour s'en ſeparer , & pour exciter ou pour appaiſer certains mouvemens favorables , ou nuiſibles. Enfin il eſt néceſſaire que le médicament pénétre juſqu'au foyer de la maladie , enſorte que ſi un vif-

cere , ou un membre eſt principale-ment affecté , les Médecins doivent ſi bien diriger le remede qu'il aille agir ſur cette partie, quand la cauſe du mal y fait ſa principale reſidence, ou qu'elle influë de la ſur tout le reſte , & que le remede procure une prompte guériſon.

De toutes ces conſiderations nous devons conclurre que le quinquina ayant ſes parties trés-peu diſſolubles, & peu diſſipables , par conſequent il ne perd point toute ſon activité dans le ſang , mais il circule avec luy pluſieurs fois en retenant beaucoup de ſes forces , juſqu'a ce qu'il trouve un nombre ſuffiſant des pores diſpoſés à le recevoir & à l'arreter : or ces pores ne peuvent gueres ſe rencontrer que dans la ſubſtance corticale du cerveau, dont la moleſſe cedera aiſément aux parcelles ſolides de notre drogue en s'accommodant à leurs figures inégales & peu propres pour s'inſinuer dans les racines des veines de cette même ſubſtance qui ne manquera pas de conduire les particules médicamenteuſes aux embouchures des nerfs où le ſuc nerveux & les eſprits leur ſerviront de véhicule ou d'éguillon, pour agir plus

efficacement sur les parties où les nerfs se distribuent, & remettre les fibres dans la tension ou dans la souplesse, & la mobilité necessaire au rétablissement de l'œconomie, & a l'extinction du foyer de la fiévre.

On dira peut-être que la plus grande partie du remede sortant par les selles & le reste se distribuant dans toutes les humeurs, il en doit parvenir au cerveau trop peu pour arrêter d'aussi grandes émotions que celles de la fiévre; mais il sera facile de répondre que cette petite quantité suffisant toûjours pour débarasser les principes des nerfs, & en défendre l'entrée à la matiere morbifique sera capable d'appaiser les symptômes, & d'effacer entierement les mauvaises habitudes par la repetition de la même dose, & par les autres parcelles du médicament répanduës dans toute la masse du sang qui les portera les unes aprés les autres aux mêmes endroits du cerveau à mesure que celles qui auront précedé s'y consumer nt.

Pour comprendre nôtre hypothêse il faut donc reconnoître qu'aussi-tôt que ce médicament aura été dans le ventricule, il y sera attenué par de

vains qui y coulent,& rendu propre
s'inſinuer par les veines lactées , &
ar d'autres vaiſſeaux lymphatiques
ans le ſang pour circuler avec luy en
ſubtiliſant de plus en plus,& aborder
nfin aux glandules du cerveau , & de
pénétrer juſqu'au milieu de ce viſ-
ere ou rencontrant les embouchûres
es nerfs , il fait effort pour les tra-
erſer , & en les irritant par les poin-
es de ſes parties , il les oblige à des
ontractions qui chaſſét hors du corps
a cauſe du mal. Voyons preſentement
les obſervations qui ſe font dans l'u-
ge du quinquina peuvent être aiſé-
nent expliquées par nôtre hypotheſe.

CHAPITRE VI.

Preuves de l'hypotheſe précédente tirées de ce qui s'obſerve de l'employ du Quinquina.

LOrſque dans le commencement de la maladie les ſucs étant encore crus , & trop compactes , ou la lie des humeurs trop abondante l'on donne le quinquina,la fiévre n'en ſera pas ſurmontée à la premiere doſe , parce

que le médicament est trop foible pour atténuer & dissiper tant de matieres impures & indigestes : & s'il arrive que quelques-unes des parcelles du médicament serrant entre elles quelques molécules hétérogènes restent engagées ensemble dans les pores des nerfs, le cours du suc spiritueux en sera interrompu, ou dereglé ; dela surviendront divers symptomes dans le genre nerveux; & lorsque le remede dispersé dans le sang y embarassera la matiere morbifique en l'empêchant de se meurir & de se préparer a la sortie jusqu'à ce que la masse des humeurs relachée, & mise en fermentation excite une fiévre continuë à la place d'une intermittente.

De plus il ne se fait nulle évacuation notable aprés la prise du quinquina ; & la plus grande partie des excrétions qu'il procure est tirée du sang qui se trouve en trop grande quantité pour être suffisamment purifié par une si petite dose du médicament ; au lieu que la même dose érant considerable par rapport au volume du suc nerveux, elle sera bien capable de lui donner les modifications necessaires pour couler avec moderation & influer dans les

arties qui ſont les plus dépourvuës.
e vigueur en ſe débaraſſant des ma-
ieres étrangeres.

Si l'on voit quelquefois que des éva-
uations ſuivent de l'uſage du quin-
uina, l'on n'en doit point accuſer ce
nédicament, mais quelque conduite
rreguliere de ceux qui auront gouver-
e le malade ; ou bien elles provien-
ront d'une émotion que des matieres
ou des actions extraordinaires auront
ntroduites dans le ſang, ou dans les
utres liqueurs. Mais quand des éva-
uations ſont arrêtées par les priſes du
quinquina, il faut attribuer ce bon effet
la vertu de ce remede ſur les parties
nerveuſes, qui par les contractiõs qu'il
aura excitées reſſerreront les organes
le toutes les purgations: Et pour preu-
ve que le relâchement, ou une certaine
rritation des nerfs peut ſouvent pro-
luire des écoulemens involontaires,
'on n'a qu'à réfléchir ſur les diarrhées
que cauſe en quelques perſonnes d'ail-
eurs aſſez ſaines une peur ſubite ; ſur
es ſalivations, ſur les ſueurs & ſur
es urines que rendent d'autres gens à
a vûë d'un médicament qui leur eſt
déſagréable: le quinquina arrêtera donc
es évacuations, en émouſſant les poin-

tes des sucs irritans, en les empêchant de se répandre dans la masse des humeurs, en remettant dans l'ordre les fibres des organes dont le dérangement fait la maladie. Il n'est pas fort rare que les paroxysmes de la fièvre se renouvellent après les doses de quinquina, qui les auront suspendus durant plusieurs jours, car il se peut faire qu'une intemperie de l'air, un mauvais régime de vie, & d'autres causes propres à réproduire ce mal, effacent les bonnes impressions du médicament; ajoûtez qu'il y restera des particules morbifiques dispersées dans le sang, & dans les pores du cerveau, lorsqu'elles seront en certains sujets si grossieres ou si fortement engagées, que la premiere action du remede ne pourra pas les atténuer assez, ou les chasser des endroits qu'elles occuperont; de maniere qu'il sera besoin de repeter les prises pour achever de corriger ces restes ou de les chasser entierement hors du corps par quelque voye que ce soit. Si l'on demande d'où vient que de violens cathartiques font revenir les paroxysmes qui auront été arrêtés par le quinquina, il faudra répondre que ces purgatifs se sont trouvés assez forts

pour retirer les particules du médicament des interſtices où elles s'étoient logées pour exclurre l'entrée de la matiere fébrifique dans les nerfs qui ſeront de nouveau diſpoſés à recevoir cette matiere; l'on remarque auſſi que les malades qui demeurent trop longtems au lit, reçoivent peu de ſoulagement du quinquina, parce que les molécules de cette drogue, atténuées comme elles doivent l'être pour avoir de l'efficace, ſortent aiſément par les pores de la peau trés-relâchée en ces malades; outre que les conduits des veines du cerveau y ſont ſi ouverts, qu'elles les enfilent avec le ſang, plûtôt qu'elles ne ſe jettent à côté dans les reduits de la ſubſtance corticale de ce viſcere qui conduiſent aux nerfs.

De ce que le quinquina joint aux acides, a des effets plus conſiderables pour la cure des fiévres; il faut conclurre que les particules de ce médicament ſont renduës plus roides, plus actives, & les plus ſtiptiques par cette union à des drogues qui d'elles-mêmes ſont fébrifuges, & dont l'action s'exerce principalement ſur le cerveau & ſur les nerfs, ayant une vertu reſſerrante & fortifiante; telles que ſont la

centaurée, la gentiane, la quinte-feüille, l'alum, &c. qui réüssissent encore aujourd'huy dans ces maladies à la place du quinquina. La raison pour laquelle les malades se rétablissent plus vite en leur premiere vigueur aprés une fiévre intermittente appaisée par le quinquina, qu'aprés une continuë guerie par le même remede; c'est que les fiévres périodiques consistent particulierement dans un desordre d'un genre nerveux, & que le foyer des continuës est attaché aux vices du sang: or nous avons montré que le quinquina operoit davantage sur le principe des nerfs, que sur le sang, & de la bonne constitution des nerfs dépend la réparation de toutes les autres parties solides.

CHAPITRE VII.

Application de toutes les Observations précedentes à la pratique.

L'On ne peut gueres se dispenser de faire précéder les évacuans quand on a dessein d'user du quinquina; car il est fort à propos de nettoyer les premieres voies de quantité d'excrémens

ui retiendroient, ou corromproient
s parcelles du médicament : entre
s émetiques on doit préferer les an-
moniaux, comme l'infuſion du saf-
an des métaux, le ſouphre d'antimoi-
e, le tartre émetique &c. On y em-
loyera quelquefois le ſel de vitriol,
oxymel ſcillitique &c. pour ceux qui
iront un peu plus de peine à vomir ;
uant aux purgatifs, je conſeillerois
eulement les plus doux, tels que la dé-
oction amere, le ſené, ou la rhubarbe
n infuſion, la caſſe, la manne, les ta-
narins, ſuivant les formules uſitées,
es pilules tartarées, les ſtomachiques
ſemblables évitant les remedes qui
irent avec violence.

A l'égard de la maniere de donner
e quinquina elle dépendra des Mede-
ins, ou de la diſpoſition qu'auront
es malades à le prendre plûtôt ſous
ne forme que ſous une autre; il a tou-
efois plus d'efficace pris en ſubſtance
ulveriſé, & mêlé ſoit dans un véhi-
ule liquide, ſoit dans une forme de
ol ou de pilules, vû que de cette fa-
on il dure plus long-tems dans le ven-
ricule où ſes parties ſont diviſées plus
xactement pour le levain ſtomacal,
& plus intimement unis aux parcelles.

des alimens, pour passer avec le chyle qu'ils doivent former, jusques dans le sang qui le conduira au cerveau où sa vertu attend de se développer pour en éloigner la matiere morbifique, ou la purifier, à quoy contribueront les spécifiques amers qu'on fera servir de véhicules.

C'est la coûtume aujourd'huy de prescrire de larges doses de quinquina, par exemple, au poids d'une dragme pour les adultes, & de réiterer la même quantité de quatre en quatre heures, afin que les premieres parties du médicament secondées par d'autres qui viendront ensuite, ne manquent point de dompter entierement le mal.

Il y a des malades auxquels on ne peut faire prendre le quinquina qu'en décoction dans de l'eau, & pour lors il faut employer une plus grande quantité de la drogue, parce que l'eau ne s'en charge guéres, à moins qu'on ne la fasse boüillir trés-long-tems, ou qu'on y jette la poudre du quinquina extraordinairement attenué : il faut donc tripler ou quadrupler la dose du remede, quand on veut le faire prendre en décoction, afin qu'il s'en transmette suffisamment au cerveau, la plus

rande partie ſe diſperſant ailleurs.

Si mettant à la décoction trois fois
oins de vin, ou de quelque autre acide
omme de ſuc de limons ou d'oranges,
'eſprits de ſouphre, ou de ſel alkali,
cc. on ajoûtoit par exemple, celuy du
rtre ou de l'abſinthe, ſelon les diver-
s diſpoſitions du malade, l'on fortifie-
it le ventricule, & l'on exhaleroit ſes
vains trop affoiblis: mais quand on a
ffaire à des malades ſujets aux diar-
ées, il ſera bon de preſcrire le lauda-
um, ou quelque ſtiptique pour ac-
ompagner le quinquina. Au reſte l'on
ſt obligé, aprés que les paroxyſmes
nt été ſuſpendus, de continuer l'u-
ge du remede pluſieurs jours au delà,
çavoir trois ou quatre jours auſquels
'attaque de la maladie avoit coûtume
e ſe renouveller, afin qu'il y ait dans
e ſang des ſecours toûjours prêts pour
aſſer du ſang dãs les racines des nerfs,
u cas que les premieres particules du
emede les abandonnaſſent avant que
e les avoir ſuffiſamment rafermies &
eſſerrées, & même on pratique avec
rudẽce la méthode de repeter le quin-
uina au bout de dix jours, de crainte
ue la fiévre ne revienne faute d'un
ntidote qui reprime les malignes in-

fluances des corpuscules morbifiques qui seroient restées dans le corps, ou qui s'y seroient reproduits, à raison de la mauvaise habitude des organes, laquelle tarde beaucoup à être entierement effacée.

Quoyqu'au commencement le quinquina n'ait été recommandé que pour la cure des fiévres intermittentes, on l'employe néanmoins à present, & avec succés contre la plûpart des maladies croniques, parce que le foyer ou le siége de ces maladies est vraisemblablement dans le genre nerveux, sur tout quand elles sont sujettes à des retours, ou à des redoublemens. J'ay crû devoir finir cette Dissertation par quelques histoires qui serviront à confirmer les raisons que je viens d'apporter sur l'operation de ce médicament, & sur la cause ou la source des intermittententes.

CHAPITRE VIII.

Diverses Histoires de malades traités par le Quinquina.

UN homme ayant été long-tems travaillé d'une fiévre périodique, & ayant usé en vain de divers médica-

ens , se resolut enfin d'éprouver la
ertu de l'écorce du Perou , pour sui-
e le conseil de son Medecin ; il en
it le soir , & s'étant endormi incon-
nent aprés , il ne tarda pas à faire un
nge extraordinaire qui lui laissa une
vive idée du quinquina , qu'a son
veil il s'en sentoit encore tout ému ,
oyqu'il n'eut presque jamais pensé
quinquina , & depuis ce tems-là ,
n mal ne parût plus ; ce qui prouve
ie les particules du médicament étant
rvenuës avec le sang à la partie cor-
cale du cerveau où elles furent sepa-
es pour être insinuées dans les con-
uits les plus étroits des nerfs, y avoient
rite les fibres, & gravé des images du
uinquina aussi profondes que si le
alade en avoit été frapé durant la
ille , & l'ébranlement s'en étant
mmuniqué jusqu'au plus intime sie-
de l'ame , il se sera excité un grand
mbre d'idées qui l'auront jetté dans
trouble & l'inquiétude , en même
ns que les molécules du médica-
nt rempliſſant les emboûchures des
rfs en excluoient tous les corpuscu-
hétérogénes qui auroient pû don-
r le branle à de nouveaux paroxys-
s de la fiévre.

2. Un autre malade attaqué de fiévre tierce fut gueri par l'usage réiteré du quinquina ; mais les paroxysmes de cette fievre revinrent au bout d'un mois, ou environ ; le même remede les chassa de nouveau, & dans le jour périodique suivant, il s'excita des convulsions pareilles a celles des épileptiques, lesquelles reprirent plusieurs fois le malade, & duroient quatre heures à chaque fois, comme les paroxysmes de la fiévre tierce ; mais elles furent dissipées tant par des évacuans que par des antiépileptiques: or d'où vient droit que ces affections spasmodiques où ces convulsions auroient observé les mêmes periodes que la fiévre intermittente, en se renouvellant aux mêmes jours, & perseverant à chaque attaque le même espace de tems que cette espece de fiévre, si elle n'avoit son siege au même endroit que tout le monde reconnoît pour celuy des convulsions, c'est-à-dire le cerveau.

Il est donc arrivé à ce dernier malade que les parcelles du quinquina n'étant point arrêtées aux emboûchures des racines des nerfs qui se trouvoient trop élargies par le passage de la matiere morbifique quiles avoit traversé

penda

endant un mois de fiévre avoient pé-
etré juſqu'aux principes nerveux qui
orment la moële ſpinale, en ſorte
u'elles ne faiſoient point d'obſtacle à
entrée de la matiere dans le cerveau,
uoyqu'elles s'oppoſaſſent à ſon inſi-
uation ulterieure, en l'empêchant
'aller plus avant dans cette moële;
inſi les ſymptômes uſités devoient
iſparoître, mais le levain de la fiévre
ant la facilité de ſe porter juſqu'au
edans du cerveau, & de ſe gliſſer en
artie par la paire vague dont la ca-
ité eſt plus dilatée que celle des au-
es paires de nerfs; aura pû y acque-
r une acidité dont l'impreſſion étoit
apable de mettre en convulſion dif-
erens organes où les nerfs du cerveau
répandent, & y produire par con-
quent des ſymptômes de l'épilepſie
ui auront perſiſté, & ſe feront re-
ouvellés juſqu'à ce que par la vertu
es purgatifs donnés à propos; & par
'autres médicamens antiſpaſmodi-
ues, ces particules éterogènes qui
uſoient l'irritation euſſent été chaſ-
es du corps, ou corrigées, & que le
ſte de leur levain eût été enfin diſ-
pé par les émotions des paroxyſmes
ui ne revinrent plus, dés que le cer-

veau fut rétabli dans ſa conſtitution naturelle.

3. Un jeune Homme ayant été attaqué d'une douleur univerſelle trés-aiguë aſſez reſſemblante à un rhumatiſme convulſif, où il rendoit une urine claire, copieuſe, & avoit un pouls vîte, & foible, reſta plus de douze heures dans ce tourment provenu d'un froid qu'il avoit enduré auparavant.

L'on ordonna pour appaiſer la violence de ce ſymptôme d'ouvrir la veine du bras, & de prendre enſuite un doux vomitif, puis quinze gouttes de laudanum liquide de quatre en quatre heures dans un julep cordial, juſqu'à ce que la douleur fût paſſée, & la convulſion diminuë notablement. Le lendemain matin le pouls devint fort & vîte, l'urine teinte de rouge & briquetée, par où la fiévre ſe manifeſta: le paroxyſme finit par des ſueurs abondantes, & pour prévenir le renouvellement des ſymptômes en étouffant le foyer du mal, on preſcrivit une large doſe de quinquina mêlé avec le laudanum; ce qui réüſſit, car le malade paſſa trente-ſix heures ſans fiévre, ſes urines, & ſon appetit reprirent leur état ordinaire, & il ſe remit à ſes em-

ois acoûtumés; mais aiant négligé de
éiterer le quinquina, il eut au bout de
. jours 2. accés de fiévre tierce, mais
eu rudes, & dont il fut parfaitement
élivré par le moyen de cette drogue.
4. Un Garçon ayant fait la débauche
e vin, fut ſurpris d'horreurs & de
iſſons, accompagnés d'une douleur
orrible autour du diafragme, & d'une
rande difficulté de reſpirer : dans cet
ccablement qui perſevera pluſieurs
eures, on luy ſentoit à peine les ar-
res battre, & le levain du ventricu-
ne pouvoit plus digerer les alimens.
n commença la cure par le dégage-
ent de ce viſcere, en ordonnant par
ueillerées une dragme & demie de
l de vitriol mêlé dans une once &
émie d'oxymel ſcillitique, & faiſant
er de la liqueur poſſetique chaudeque
eſt une eſpece de petit lait avec le ſu-
re dans les intervales des priſes, aprés
ue le malade eut vômi, il ſe fit bien
ouvrir dans un lit, où il prenoit de
ms en tems trois ou quatre cuillerées
un julep fait d'eau de meliſſe & de
riſes noires au poids de quatre onces
chaque, broüillées dans de l'eau de
roine compoſée, de l'eau épidémi-
e, & du ſirop d'œillets mêlees à la

quantité d'une once & demie de chaque ; aprés quoy pour dissiper les convulsions on fit tirer huit onces de sang, & prendre un bol formé de demi-once de thériaque d'andromaque, & de pareille quantité de poudre de pattes d'écrevices composée, en avalant une prise de julep précedent pardessus : pour éviter le changement de cette maladie en fiévre maligne qu'on avoit sujet d'apprehender, vû l'abbattement des forces, & de l'ardeur de la saison, car c'étoit en Été, on relâcha le ventre constipé, y employant une décoction émoliente donnée en clystere au poids de deux onces, & faite de miel mercuriel & de sucre rouge mêlés ensemble à la quantité de deux onces de chaque, avec deux scrupules des especes d'hiera-picra : dés que le lavement fut rendu, on fit prendre demi-dragme de poudre de pattes d'écrevisses composée dans une cuillerée du julep cy-dessus, laquelle prise étoit repetée de six en six heures : on appliqua aussi-tôt trois vésicatoires, l'un à la nuque au col, & les deux autres aux poignets partie interieure au dessus du pouls ; & l'on prescrivit un bol thériacal pour l'heure du sommeil ; le

our d'enſuite le malade étoit preſque
ans fiévre, c'eſt pourquoy l'on ſe con-
enta de réiterer le julep cordial, le
lyſtere, & le bol thériacal ; mais en-
viron le milieu de la nuit, il fut atta-
qué de convulſions horribles qu'on ne
pût arrêter qu'avec le ſecours du lau-
danum : la fiévre y ſucceda par l'ar-
deur qui s'excita dans le ſang dont on
ira huit onces ; on preſcrivit aprés la
ſaignée un bol thériacal, & l'on ap-
pliqua ſur la region ombilicale l'em-
plâtre hiſterique enduit du galbanum
aux bords: puis on fit prendre de trois
en trois heures deux pilules compoſées
le galbanum, d'ammoniac, d'aſſa-fœ-
tida, & de caſtoreum, avec quatre
cuillerées de ce julep : prenez eaux de
mélisſe de rhuë, & de ceriſes noires
trois onces de chaque ; eaux de pivoi-
ne & de bryone compoſée, une once
& demie de chaque; teinture de caſto-
reum une dragme & demie, eſprit de
ſel armoniac demi-dragme, ſirop de
nivoine compoſé une once & demie,
& préparez ces drogues ſelon l'Art.
Nonobſtant ces remedes, le paroxyſ-
me redoubla l'année ſuivante accom-
pagné de convulſions du diafragme &
des autres parties deſtinées à la reſpi-

ration avec de fréquentes défaillances, tous lesquels accidens ne purent être surmontés qu'à force de laudanum. Remarquant par cette troisiéme rechutte que les mouvemens convulsifs s'habituoient à revenir, au bout de pareils intervales, & que les urines étoient fort teintes & briquetées, on comprit qu'il y avoit du levain fébrifique, c'est pourquoy on prescrivit cette potion antifébrile à réiterer de trois en trois heures jusqu'à douze fois, y ajoûtant toûjours un grain & demi de laudanum préparé pour la dose du soir; cette potion se fait en prenant eau de chardon beny deux onces, eau de pivoine composée, & sirop de gerofles deux dragmes de chaque, avec une dragme de poudre de quinquina trés-subtile; par ce traitement le malade se rétablit parfaitement, & se confirma dans sa santé en employant à diverses répriſes une once de quinquina.

5. Un homme aprés avoir enduré un froid trés-rude, tomba dans des convulsions de poitrine qui l'étouffoient; les arteres luy battoient lentement, & presqu'imperceptiblement, & il avoit un assoupissement comme apoplectique: dans cet état on luy tira

quatorze onces de sang du bras, & on lui fit prendre une pilule composée d'ammoniac, de galbanum, de castoreum, & d'assa-fœtida avec un julep céphalique aiguisé de sel ammoniac, & de teinture de castor : on luy frotta rudement le front, les tempes, & les extrémités qu'il avoit trés-refroidies, en imbibant toutes ces parties d'esprit de sel armoniac.

Les mouvemens convulsifs furent appaisés, & les douleurs diminuées, en sorte qu'on le put coucher dans un lit où on le tint chaud, & au bout de trois heures les symptômes parurent fort adoucis, le pouls étant plus reglé, la respiration plus libre, & les forces augmentées: ayant rendu un lavement qu'il avoit reçû, il prit une potion paregorique faite avec trois dragmes de sirop de méconium, quatoze gouttes de laudanum liquide, & cinq grains de sel volatil de corne de cerf ; cette potion fut repetée de quatre en quatre heures, & dans la crainte qu'il ne survint une fiévre maligne à raison de l'oppression des esprits, on fit appliquer sur la nuque du col un vésicatoire âcre.

Le lendemain on trouva le malade

en de grandes sueurs avec un pouls plus vite & fort & des urines rouges, & de couleur de brique, étant exposées à l'air froid, ce qui témoignant un levain febrile determina à ordonner une dragme de quinquina dans un breuvage convenable, & la potion fut réiterée de quatre en quatre heures avec addition d'un grain de laudanum pour la potion de la nuit : le troisiéme jour de la maladie, il luy survint aux jambes une espece de rhumatisme convulsif douloureux qui fut dissipé le quatriéme jour par l'usage du quinquina : son appetit revint, & l'urine reprit sa couleur ordinaire : mais trois jours ensuite il retomba dans des convulsions de poitrine, l'urine devint bien plus rouge, & sur cet indice de fiévre on le saigna deux fois en deux jours qu'on luy fit user de laudanum & de quinquina qui le rétablirent pour quatre jours, aprés lesquels la poitrine se sentit encore oppressée par quelques convulsions qui disparurent pourtant au moyen d'une saignée, & d'un bol fait avec demie-once de thériaque, & un grain de laudanum ; ce qui opera pendant la nuit par une abondance de sueurs: le matin

ivant les urines ayant parû brique-
es, on employa le quinquina dont
n fit prendre une once tous les qua-
e jours un certain eſpace de tems à
fin duquel le malade fut entiere-
ent guery.

6. Une fiévre intermittente ayant
trêmement affoibliy un malade, il
excita une eſpece de colique qui
augmenta horriblement en quatre
urs, avec convulſions, vomiſſemens
frequentes defaillances : ces cruels
mptomes furent cependant appaiſez
ec le ſecours d'un clyſtere, des fo-
entatiõs exterieures & du laudanum
ont on redoubla les priſes durant l'eſ-
ce de vingt-quatre heures, aprés
oy le Medecin quitta le malade ſans
oir égard au levain qui reſtoit de la
évre : mais la convaleſcence n'ayant
uré qu'un jour la fiévre, ſe remontra
ec des apparences de malignité tel-
s que les défaillances, le pouls vîte
foible, l'urine rouge, les aphthes
goſier, & le malade ſans perception
douleur dont la diſpoſition avoit
é tres-émouſſée par la qantité ex-
ſſive de laudanum. On ſe ſervit donc
propos de pluſieurs véſicatoires pour
ppeller les eſprits, & pour r'allumer

l'ardeur dans le sang : a cette même intention l'on prépara un bol avec la theriaque, la confection alkermes, & la poudre de pattes d'écrevisses composée, à la quantité de demi dragme de chaque, & l'on fit prendre ce mélange de six en six heures dans du julep cordial.

Le jour suivant le pouls étoit plus fort, mais les défaillances & les autres symptomes se trouvoient diminuées, & le sommeil tranquile : le paroxysme néanmoins joint à de legeres défaillances revenoit de deux nuits l'une, & les aphtes s'étendoient par toute la bouche avec inflammation, salivation, & petits hoquets : contre ces indispositions on ordonna la teinture de quinquina, & les gargarismes, en cotinuant l'usage des bols alexifarmaques, & des juleps cordiaux qui firent enfin reprendre des forces au malade dans l'espace de six jours; mais comme le paroxysme revenoit selon sa coûtume, l'on prescrivit heureusement le quinquina en substance, & on le renouvelloit toutes les quatre heures sous cette formule: prenez d'eau de chardon-beny deux onces ; eau épidemique, & sirop de geroflés deux dragmes de chaque

iinquina ſubtilement pulveriſé deux
rupules , & un ſcrupule de theria-
ue , du mélange deſquels ingrediens
n fera une potion : durant ce traite-
ent la nature exprimoit par les con-
uits ſalivaux l'humeur virulente de
maladie , en maniere de criſe ; c'eſt
our cela qu'on ordonna de prendre
s potions febrifuges deux jours de
ite , & deux fois à chaque jour , ce
i réüſſit ſi avantageuſement que l'u-
ne , le pouls , le temperament ,
ppetit étant rentrés dans leur état
turel , la perſonne reprit ſes occu-
tions précedentes à la grande joye
ſes amis.

7. Un Artiſant ayant été ſurpris de
ſſons,& d'une douleur du côté gau-
e accompagnée de convulſions qui
mettoient hors d'haleine comme un
ripneumonique , d'une toux ſéche,
ne envie de vomir , & d'une dou-
r violente autour des poûmons , &
la plévre,reçût un lavement carmi-
if qu'il rendit , & fut ſaigné du
s du côté malade nonobſtant un
ls fourmillant , & des convulſions
loureuſes , pour la guériſon deſ-
lles on fit une fomentation avec les
nes de perſil & de fenouil , les ſe-

mences de lin & de fénugrec , & les
fleurs de camomille , & de mélilot , le
tout cuit dans l'eau , pour être mis en
ſuite dans une veſſie de bœuf & la
remplir à moitié , afin d'être appliqué
chaudement aux parties affectées
quand on jugeoit à propos d'ôter cette
veſſie , on ſubſtituoit en ſa place un
morceau de drap chauffé, & oint d'un
liniment préparé avec l'onguent de
guimauve , l'huile de lys blanc , &
l'huile de brique parties égales : pu
pour appaiſer davantage les eſprits on
preſcrivit quinze gouttes de laudanum
liquide à prendre dans un julep cordial
de quatre en quatre heures durant les
douleurs ; & dans le deſſein de lubri
fier les tuyaux poulmonaires, & de fa
ciliter par ce moyen la ſortie du phleg
me embaraſſé parmi les bronches , on
fit une mixtion d'une once & demie
d'huile d'amandes douces récente ,
de pareille quantité de ſirop capillaire
avec une dragme & demie de ſucre
blanc criſtaliſé , pour la donner par
cuillerées au malade , en réiterant la
doſe de quatre en quatre heures ,
preſcrivant de boire enſuite quatre on
ces d'un apozême chaud compoſé d'une
livre & demie de décoction pectora

dépurée, d'une once de teinture de ſafran, & d'une once & demie de ſirop de capilaire; les mouvemens convulſifs étant par-là diſſipés, le pouls augmenta, le malade ne ſe ſentit plus de douleur, & la fiévre commença de ſe manifeſter, & finit par une ſueur chaude, par une liberté de reſpirer, & par un rétabliſſement de forces où il s'endormit; Le lendemain ſon urine parut chargée & de couleur de brique, c'eſt pourquoy on lui ordonna une priſe de quinquina qui devoit être repetée de quatre en quatre heures, ajoûtant le laudanum à la doſe du ſoir : & au bout de deux jours l'urine reprit ſa couleur ordinaire, la fiévre ayant été entierement éteinte : on conſeilla toutefois au malade de reprendre le quinquina vers le dixiéme jour de la convaleſcence, pour achever de diſſiper le foyer de la fiévre, ce qu'ayant negligé elle revint aprés deux ſemaines avec tous les ſymptômes d'une tierce legitime qui diſparut aprés une nouvelle priſe de nôtre écorce peruvienne.

On a gueri en peu de tems par cette même methode pluſieurs malades de fiévres intermittentes accompagnées des plus cruels paroxyſmes de peripneumonie.

8. Un Teinturier en âge de 40. ans, aprés avoir souvent enduré du froid, fut surpris le septiéme jour de May d'une violente maladie qui consistoit en de rudes vomissemens, des déjections affoiblissantes, des tranchées, & un rhumatisme universel, ou des contractions de toute l'habitude, avec une grande rougeur par toute la peau, & les urines fort rouges, & épaisses. Le paroxysme dura prés de dix heures, & finit par une sueur copieuse; le frisson, les bâillemens, & les autres symptômes de la fiévre intermittente n'étoient pas beaucoup manifestez dans cette premiere attaque: mais le neuviéme jour la maladie se r'excita avec des symptomes si violens que le malade croioit à tout moment expirer on tira aussi-tôt dix onces de sang du bras pour appaiser la fureur des esprits, & diminuer la douleur, puis afin de terminer plus promptement le paroxysme, on pousa par les sueurs avec le bol suivant: prenez thériaque d'andromaque demi-dragme; poudre d'écrevisses composée un scrupule, sirop d'œillets autant qu'il en faut pour en former un bol; aprés quoy on fit avaler ce julep: prenez eau de melisse,

eau de céríſes noires quatre onces de chaque; eau épidemique deux onces, ſirop d'œillets dix dragmes pour en compoſer un julep, dont le malade prendra à ſa volonté trois ou quatre cuillerées au lieu de boiſſon, uſant d'eau de poulet, ou de décoction blanche pendant tout le paroxyſme, enſuite duquel il faut étouffer le foyer de la fiévre par le fébrifuge dont nous allons donner la préparation; il doit être pris ſur le ſoir: le lendemain matin, & de quatre en quatre heures dans la ſuite; ajoûtant toûjours pour le ſoir le laudanum diſſout à la quantité d'un grain dans la potion, afin d'empêcher l'excés de la fermentation, & les convulſions douloureuſes du ventricule, & des inteſtins: prenez eau de chardon-beny deux onces; eau épidemique & ſirop d'œillets deux dragmes de chaque, & dans le mélange de ces liqueurs broüillez exactement une dragme de quinquina reduit en poudre ſubtile: mais parce que l'écorce qu'on avoit employée avoit eû trés-peu de force, la fiévre attaqua de nouveau l'onziéme jour; quoique ce dernier accés ne fût pas ſi long, ni ſi vehement que les autres, on fit uſer aſſez ſouvent de ce

julep: prenez eaux de melisse & de cérises noires quatre onces de chaque ; eaux épidemique , & de canelle orgée trois onces de chaque; eau de pivoine composée demi-once, perles preparées une dragme & demie; sucre blanc cinq dragmes ; meiez , & faites-en un julep : le malade usa de meilleur quinquina pendant le paroxysme ; & le treizieme de May il se trouva entierement sans fiévre : mais quinze jours ensuite elle commençoit à revenir, parce que l'on n'avoit pas pratiqué la methode de réiterer les prises du quinquina au bout de quelque tems : il y falut avoir recours pour se confirmer dans une pleine santé.

CHAPITRE.

Suite des cures operées par le Quinquina.

1. UNe Dame âgee de soixante ans ayant été attaquée depuis plusieurs années de toux , d'embarras de poûmons, de colique, & de jauniſſe en consequence d'une obstruction de foye sentit une douleur poignante durant

inq ou ſix jours à l'hypocondre droit, & ſe mit entre les mains des Medecins e vingt-ſix de Mars : elle croit vêtuë a 'ordinaire, mangeoit de la viande, & é promenoit dans ſa chambre ſans onner d'indices notables de fiévre, e pleureſie, ou de peripneumonie ar la toux, par les difficultez de reſ- irer, par le battement du pouls, ni par a temperature de tout le corps : ſes rines étoient pourtant fort teintes, & époſoient un ſediment briqueté, ce u'on attribuoit à la mauvaiſe affec- on du foye qui cauſoit la jauniſſe; & ur cela on fit tirer du bras droit dix on- es de ſang, ordonnant de lécher une uillerée de looc qui devoit être diſſout ans quatre onces d'apozème chaud, renouvellé de quatre en quatre heu- es de la même maniere: pour ce looc renez l'huile d'amandes douces re- ente, & ſirop d'éryſimum une once demie de chaque ; ſucre cryſtallin lanc une dragme & demie ; faites du ut un mêlange intime, & en formez ne matiere propre à lécher. Quant l'apozème on le prepare en prenant acines de perſil, de fenouil, de chien- ent, d'aſperges & de chicorée deux nces de chaque ; racine de curcuma,

& écorce interieure de berberis un
once de chaque , raiſins de corinth
deux onces ; ràclures de corne de cer
& d'yvoire demie once de chaque
ſafran dans un nouët demi-dragme
ſemence d'anis une dragme : cuiſé
toutes ces drogues dans une ſuffiſant
quantité d'eau de fontaine que vou
reduirez ſur le feu à deux livres ; é
ſur la fin de l'ébulition ajoûtez hui
onces de vin blanc , paſſez ; & ſur l
colature répandez eau de vers de terre
& ſirop des cinq racines trois on
ces de chaque , puis faites vôtre apo
zême. Le 27. du même mois on re
connut à la difficulté de reſpirer qu
les poûmons étoient offenſés auſſi-bie
que le foye;& l'on preſcrivit à la ma
lade de prendre aux heures medecina
les , c'eſt-à-dire éloignées du repa
trois des pilules ſuivantes dans un
cuillerée de looc, en avalant une pri
d'apozême par deſſus , & couvrar
d'une étoffe imbuë du liniment que j
vais décrire , les parties affectées
prenez onguent de guimauve demi
once ; huile de lys blancs , & huile d
briques trois dragmes de chaque ; fai
tes-en un liniment. Pour les pilule
prenez cleoportes préparées une drag

e & demie ; ammoniac dépuré deux
rupules , fleurs de Benzoin demi-
agme , extrait de ſafran , & baume
u Perou cinq grains de chaque ,
ume de ſouphre therebentiné au-
nt qu'il en faut pour former des pi-
les de groſſeur médiocre que l'on
rera. Le vingt-huit on ordonna
pozème qui ſuit pour diſſoudre le
legme viſqueux qui paroiſſoit em-
raſſer les bronches : prenez décoc-
on pectorale purifiée une livre &
mie ; teinture de ſafran une once ,
op des cinq racines une once & de-
ie , mêlés & compoſés l'apozême
nt on preſcrira de larges doſes : &
n de remedier aux veilles , & à une
tite fiévre dont cette femme étoit
ligée , on luy fit avaler à l'heure du
mmeil le bol ſuivant avec une priſe
une apozême pectoral : prenez demi-
agme de theriaque d'andromaque ,
vingt-cinq grains de poudre com-
ſée de pattes d'écrevices, mêlez ces
ux choſes avec une ſuffiſante quan-
é de ſirop d'œillets , pour un bol.
29. pour lubrifier ou aſſoupir les
onches du poûmon , & lever l'ob-
uction du ventre, on preſcrivit deux
illerées d'huile de lin tirée ſans feu

à prendre de deux heures en deux heu
res avec un verre d'apozéme pectora
ce qui modera beaucoup les douleur
& à l'heure du sommeil on repeto
le bol theriacal ci-dessus marqué pou
dissiper la petite fiévre, & les veille
Le 30. étant dégoûtée de l'huile de li
& la difficulté de respirer se changea
en asthme, peut-être à cause du b
thériacal réiteré trop de fois, on exc
ta le vomissement avec l'oxymel scill
tique & l'eau forte de canelle au poi
d'une once de chaque, & l'on contin
l'usage du looc avec l'apozême pect
ral: la respiration en fut tres-soulagé
& le 31. le malade recommada le dou
émetique qu'on luy avoit donné
veille, le flus de ventre en ayant é
augmenté, on ordonna de prendre
soir du bol thériacal : le premier jou
d'Avril les langueurs & la fiévre s'a
crûrent, & on prescrivit quatre cui
lerées du julep cordial suivant, pr
nez eaux de mélise & de cérises no
res quatre onces de chaque, de canel
& d'orge épidemique deux onces c
chaque ; perles preparées une dragn
& demie, sucre blanc cinq dragm
mêlez & preparez le julep : on fit auf
tirer du bras huit onces de sang,

ur dégager les poûmons on ajoûta
ingrediens de l'apozéme pectoral
racines d'iris, & d'aunée, faisant
ndre encore toutes les quatre heu-
demi dragme de la poudre suivante
s une cuillerée de julep : prenez
ail rouge, perles préparées, pou-
de pattes d'écrevisses composée,
sel prunel demi-dragme de chaque,
lez pour partager en quatre prises :
in pour soulager le genre nerveux
commençoit à être fatigué on ap-
qua deux larges vesicatoires âcres à
partie interne des bras ; & le second
r d'Avril on tenta de delayer &
temperer les humeurs gluantes en-
gées dans les poûmons par une boiſ-
copieuse de l'apozéme qui se fait
prenant deux onces de racine de
rzonere d'Espagne ; demie-once
regliſſe rapée, trois onces de rai-
s de Corinthe, pour faire cuire le
t dans une suffisante quantité d'eau
rge à reduire sur le feu au poids de
tre livres, afin d'ajoûter à la cola-
e qu'on en doit faire une once &
nie de sirop d'aigre de citron, pa-
lle quantité de sirop violat, & au-
t de sirop balsamique, pour en com-
ser l'apozéme. On soulagea aussi la

malade de sa toux & de ses veille
avec le bol qui suit : prenez thériaqu
d'Andromaque & baume de Lucat
demi dragme de chaque, conserve d
fruits de roses de chien, & formez-e
un bol à prendre le soir ; enfin la fiè
vre commençant à se faire mieux re
connoître par les paroxysmes qui re
venoient tous les jours avec de gran
des douleurs, veilles & délire ; o
ordonna le troisiéme jour d'Avril un
saignée du bras, & pour détruire l
foyer de cette fiévre, on fit prendr
douze dragmes de quinquina mêlé e
poudre avec égales parties de sucr
blanc, divisant ce mêlange en plu
sieurs doses de deux dragmes chacun
pour être prises de quatre en quatr
heures, tenant sur la partie affligée u
morceau d'étoffe frotté d'huile ano
dine chaude, & presentant dans l
besoin trois ou quatre cuillerées d
julep suivant, pour fortifier contre le
langueurs.

Prenez eau de méliſſe & de cerise
noires quatre onces de chaque, ea
épidémique deux onces, confection
alkermes préparée sans musc une onc
& demie, une once de sirop d'œillet
& une feüille d'or, mêlez, & compo

z - en un julep ; toutes ces choſes
ant été éxecutées la fiévre diſparut,
ſommeil étoit tranquile, & la veille
veuſe & ſans fatigue; c'eſt pourquoy
n ſe contenta de donner un looc
ur débaraſſer la poitrine, & un bol
lſamique pour le ſoir qui fut repeté
ſixiéme jour a la même heure, aprés
e priſe de quatre onces de teinture
quinquina preſcrite pour appaiſer
legeres émotions. Le ſeptiéme du
ême mois l'on ne vit aucune mar-
e de fiévre; mais pour diſſiper quel-
e reſte de convulſion, & de dou-
ır de côté, on fit uſer environ l'heure
ſommeil des pilules narcotiques
mpoſees de huit grains de pilules
cynogloſſe, & de deux grains d'ex-
it de ſafran, le tout à partager en
ıx pilules à dorer : & pour réta-
r entierement les poumons de l'em-
ras qu'ils avoient ſouffert, on fit
ler de tems en tems par cuillerées
n looc pectoral : le huitiéme jour
réitera les pilules preſcrites avec
cés la nuit précedente ; & le neu-
ne craignant que le foyer de la fié-
ne ſe rallumât, on ordonna le bol
rant pour être avalé trois fois par
::prenez une dragme de quinquina

ſubtilement pulveriſée, demi dragme de ſucre blanc, & en formez un bo avec une ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces nouvelles, y ajoûtant quatorze gouttes de laudanum liquide a prendre aprés la doſe du ſoir. le dixiéme jour le malade ſe plaignit d'un leger reſſerrement de la gorge ordinaire aux hiſteriques, ce qui luy fit prendre de quatre en quatre heures deux des pilules ſuivantes: prenez gommes ammoniac & galbanum de demi-dragme de chaque, formez-en quatorze pilules que vous dorerez incontinent aprés que le malade en aura pris une couple, il faut qu'il avale quatre cuillerées de l'apozéme ſuivant.

Prenez racine de ſcorzonere d'Eſpagne une once & demie; raiſins de corinthe deux onces, regueliſſe demi once: cuiſez dans deux livres d'eau d'orge à reduire aux trois quarts; & dans la colature verſez une once de teinture de ſafran, & deux onces de ſirop d'éryſimum: mêlez & faites un apozême; l'embarras des poûmons & la diminution de l'appetit indiquant un changement d'air, la malade ſe fit tranſporter à la campagne, avec ordre à cauſe des reſtes de toux & de diffi-

cul-

ités de reſpirer, & d'avaler tous les
atins trois des pilules ſuivantes.

Prenez ammoniac dépuré & fleurs
: benjoin demi-dragme de chaque,
ume de ſouphre aniſé autant qu'il
n faut pour former une maſſe pilu-
ire qu'on ſeparera en parties de me-
ocre groſſeur, faiſant prendre cha-
ue nuit huit grains de cynogloſſe par
ſſus; & pour prévenir le retour de
maladie, on ordonna de prendre à
verſes fois au bout de deux jours ſix
agmes de poudre de quinquina, &
on fit un emplâtre avec un mélange
: l'emplatre de Paracelſe & de mi-
um, parties égales pour impoſer ſur
s endroits fatigués de la douleur;
rés quoy cette Dame ſe trouva par-
itement guerie, joüiſſant encore à
eſent d'une pleine ſanté.

10. Le vingt-quatriéme de Janvier
ne femme groſſe de cinq mois ayant
é attaquée d'une grande douleur des
mbes, puis de convulſions doulou-
uſes avec vomiſſemens, & cris gé-
iſſans comme d'une femme prête à
fanter, fit venir une Sage femme
troiſiéme jour de ces ſymptômes;
pour prévenir l'avortement on or-
nna de luy tirer du bras ſept onces

de ſang : le vingt-huitiéme on appella un Medecin qui reconnut au pouls, à la langue, & à l'urine qu'il y avoit fiévre: d'ailleurs ces cruels ſymptômes étoient revenus de deux jours l'un dés le commencement de la maladie, & l'orifice interne de la matrice étoit exactement bouché, aucune goutte de ſang menſtruel ne s'étant écoulée; c'eſt pourquoy il conjectura que ces douleurs convulſives ne procedoient point de la matrice, & ne préſageoient point d'avortement ; mais qu'elles dépendoient des inteſtins irrités par quelque levain febrile, & qu'aprés la ſaignée il faloit une potion febrifuge de quinquina qu'on devoit réiterer de trois en trois heures pour détruire ce foyer dans ſa ſource ; ayant donc accompagné chaque doſe de ce remede de quatorze gouttes de laudanum liquide, les mouvemens convulſifs, & le vomiſſement furent arrêtez, & dés le lendemain la malade étoit ſans fiévre & ſans émotion ; mais ayant du dégoût pour le quinquina en ſubſtance, on lui fit prendre au lieu de la poudre, la teinture de la même drogue avec le laudanum à réiterer de quatre en quatre heures comme auparavant : le jou

'enſuite le paroxyſme ſe r'excita, & a fiévre commença de ſe ralumer uoique ſans douleurs & ſans convul-ions ; & pour ce ſujet on repeta les otions febrifuges juſqu'à ſix fois, a-ûtant un peu de laudanum aux pri-es alternatives. Ce traitement ſans au-un autre remede remit le malade en anté luy rendant l'appetit, & les autres onctions libres, en ſorte qu'elle ac-oucha heureuſement à terme.

Une autre femme groſſe de ſept nois ayant outre tous les ſymptômes e la précedente, des défaillances fre-uentes beaucoup de maigreur, & peu e ſanté, fut traitée & guerie de la ême maniere.

11. Une veuve ayant ſouffert pen-ant trois ſemaines une fiévre inter-ittente, qui par le mauvais regime oit degenerée en fiévre continuë ; mba dans une diarrhée avec tran-ées, à quoi ſe joignit une petite envie vomir : le froid ſuivi de la chaleur, les autres ſignes de la fiévre s'étant anoüis, la malade ne ſe plaignoit que flus de ventre & des tranchées qui tourmentoient extrémement : mais urines troubles, & rouges, auſſi-en que les redoublemens périodiques

du flus de ventre & des tranchées témoignant quelque levain de fiévre intermittente caché ; on crût qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer la suppression de ces symptômes autrement que par le secours d'un antidote propre à dompter le levain febrile : on donna donc l'eau de poulet, & la décoction blanche à la place de la boisson ordinaire, & ayant appaisé pour un tems les symptômes au moyen d'un bol d'opium, on fit user du quinquina tantôt seul, tantôt joint au laudanum, par où l'on délivra la malade de sa diarrhée, de ses tranchées, & de sa fiévre obscure, l'urine reprit une couleur de santé, & l'appetit revint: la malade se voyant guerie devoit par précaution prendre de tems en tems du quinquina qui lui avoit si efficacement procuré la gueriſon; mais ne s'étant pas acquittée de cette obligation, elle se trouva affligée de nouveau d'une convulsion douloureuse dans tout son corps au bout de deux semaines, ce qui se changea en une ophthalmie douloureuse de l'œil gauche: l'urine redevint rouge & trouble, la soif pressante, le pouls vîte & fort, & cette ophthalmie s'aigrissoit de tems en tems, ainsi que les

tres symptômes de la fiévre qui s'é-
it montré d'abord : on resolut de
igner d'abord à la veine jugulaire,
de relâcher le ventre deux ou trois
is de deux jours l'un avec la décoc-
on amere, la décoction de sené &
manne, & enfin avec la décoction
e sené accompagnée de sirop d'épine
e cerf, c'est-à-dire, de nerprun,
ppliquant sur l'œil malade un collyre
nodin, & le couvrant d'un cataplasme,
urant qu'aux jours intermediaires la
nalade prenoit de l'électuaire de quin-
quina, qui acheva en peu de tems de
uy emporter & la fiévre, & l'oph-
halmie.

12. Une autre veuve âgée de trente
ns fut pareillement attaquée par un
changement d'air, & par un froid ex-
erieur, d'un cours de ventre avec
ranchées & vomissemens si cruels que
es convulsions du ventricule & des
ntestins la faisoient presque toûjours
omber en défaillance. Le Medecin
yant été appellé durant la vigueur de
a maladie, au milieu de la nuit, dis-
ipa bien-tôt les symptômes les plus
ressans en prescrivant l'eau de pou-
et & la décoction blanche pour la
otion ordinaire, & quatorze gouttes

de laudanum liquide dans une priſe d'un julep hyſterique, à réiterer de quatre en quatre heures ; mais cette metho le n'empêcha point que les ſymptômes ne revinſſent un jour aprés avec leur premiere furie ; ce qui ayant été obſervé pluſieurs fois, avec des urines profondement colorées qui dépoſoiêt un ſediment briqueté, fit juger qu'un venin febrile ſe déchargeant par intervales dans les inteſtins y excitoit cette diarrhée & le reſte des ſymptômes ; & l'on ordonna une dragme de poudre de quinquina à prendre en potion avec douze gouttes de laudanum liquide, durant les relaches de la maladie, & de quatre en quatre heures ; l'on n'eût pas employé ſix dragmes ou une once de ce remede, que la fiévre & tous ſes accidens diſparurent, la malade recouvrant incontinent ſa ſanté qu'elle eût à conſerver par la repetition du quinquina peu aprés.

13. Une femme mariée tomboit dans une chaleur hectique, qui s'augmentoit de deux jours l'un, avec une toux importune, une difficulté de reſpirer, des nauſées, & une diarrhée avec des tranchées tres-rudes: le Medecin qu'on manda le premier, n'ayant pas aſſez

xaminé la cauſe du mal, s'attacha endant une ſemaine à détruire les ymptômes par des remedes qui n'ûrent point de ſuccez ; mais la malade qui paroiſſoit alors réduite au dernier degré dé phthiſie, s'étant mis entre les mains d'un ſecond Medecin qui reconnut qu'un levain febrile étoit le principe de tous ſes facheux accidens, elle fut ſaignée, & uſa de loocs & d'un apozème pectoral pour dégager les poûmons ; d'opiats & d'aſtringens pour arrêter le cours de ventre douloureux : enfin on fit conſiſter le principal point de la cure dans une prudente adminiſtration du quinquina : car aprés avoir empêché par ce remede la fonte des humeurs & leur irruption ſur les poûmons, le ventricule, & les inteſtins, la toux, la difficulté de reſpirer, & la diarrhée ne pouvoient pas perſiſter. L'on donna donc à diverſes fois dans l'eſpace de trois jours une once de quinquina mêlé avec le laudanum à cauſe de la diarrhée qui ſur le champ s'arrêta auſſi bien que la fiévre ; la reſpiration devint plus libre, l'appetit fut rétabli, & on conſeilla de prendre l'air de la campagne, où les poûmons acheverent de ſe débar-

raſſer, & par la vertu de nôtre écorce priſe à divers intervales la malade fut parfaitement rétablie.

Deux ans aprés la même perſonne étant devenuë groſſe, elle fut affligée preſque tout le tems de ſa groſſeſſe, d'un cours de ventre avec tranchées qui revenoit en des jours reglez; & le mois qui précedoit celuy de l'accouchement, elle ſe trouva ſi tourmentée, qu'elle demanda encore du ſecours au Medecin qui l'avoit guerie: il tâcha inutilement d'arrêter ce cours par des opiats & par de ſtiptiques, le mal augmenta de telle ſorte qu'environ le tems de l'accouchement, la malade avoit toutes les peines du monde à reſpirer: ce qui fit reſoudre de tenter encore une ſeconde fois les proprietez du quinquina que l'on preſcrivit avec le diaſcordium ſous une forme pilulaire que la maladie avoit choiſie: la doſe fut réiterée de quatre en quatre heures, & au bout de deux jours la ſueur & la tranſpiration ſe faiſant à l'ordinaire, la malade ſe vit ſans diarrhée & ſans tranchées; cependant une ou deux ſemaines n'étoient pas encore paſſées que le foyer de la fiévre ſe ralluma, & elle ſe manifeſta par trois pa-

roxyſmes d'un tierce legitime ſans flus de ventre, & ſans tranchées ; mais cette fiévre diſparut entierement par l'uſage repeté du quinquina.

14. Une femme de complexion aſſez forte fut attaquée d'une fiévre quarte vers ſa quarantiéme année ; mais par les médicamens qu'un Apoticaire à qui elle s'étoit uniquement confiée lui avoit donnés, elle en vint a un état déplorable, la langueur l'obligeant de ſe tenir dans le lit pendant des ſemaines entieres, c'étoit au milieu de l'hyver; on manda un Medecin qui trouvant le pouls foible & vîte, l'eſtomac douloureux, de fréquentes défaillances, des veilles opiniâtres, des vomiſſemens, des ſueurs fondantes, une ſoif inextinguible; crachemens copieux, inquiétude, défaut d'appetit, ſuffocation de matrice, & d'autres affections ſemblables du genre nerveux ; & tous ces ſymptômes ne donnoient rélâche ni nuit ni jour, en ſorte que la malade auroit préferé ſa premiere fiévre quarte à ces maux dans leſquels on la lui avoit changée.

Aprés avoir eſſayé vainement l'application de l'emplâtre hiſterique, & donné beaucoup de juleps cordiaux &

céphaliques pour réparer les forces abbatuës, & remedier aux vapeurs, & les opiats ne pouvant procurer le sommeil qui ne s'emparoit de ses sens que lors qu'elle étoit accablée d'ennuy, on s'étudia à faire revenir la fièvre dans sa premiere forme par le moyen de quelques doux purgatifs : suivant ce dessein on prescrivit la potion amere preparée avec demi dragme de sené seulement, à cause de l'affoiblissement de la malade, & de sa disposition au cours de ventre : cette pratique ayant été continuée trois jours durant, elle eût huit, dix, & douze selles chaque jour ; la foiblesse en fut augmentée à la verité ; mais les accez & les intermissions des symptômes reprirent leur train comme dans une fièvre quarte, chaque paroxysme, ayant ses frissons, son ardeur, & ses sueurs abondantes qui se succedoient par ordre : en cet état on ne purgea pas davantage, mais on donna le quinquina en pilules à prendre de quatre en quatre heures, & deux jours ensuite pendant lesquels on avoit consumé demie once de cette drogue ; la malade se trouva délivrée de sa fièvre, & de tous les facheux symptômes qui l'accompagnoient.

15. Des convulſions d'inteſtins des plus cruelles, des vomiſſemens horribles, & des douleurs d'eſtomac continuelles ayant reduit une femme à l'extrémité, on ordonna d'appliquer ſur les parties affectées un liniment anodin chaud, & de faire prendre auſſi-tôt les pilules compoſées de demi-dragme d'extrait de Rudius, & d'un grain & demi de laudanum; puis un clyſtere carminatif qui fut ſuivi de copieuſes déjections, avec des vents: les tranchées & le vomiſſement ceſſerent, & la malade ſembla guerie. Le troiſiéme jour neanmoins le paroxyſme reprit accompagné des mêmes ſymptomes qu'auparavant; & par l'uſage des opiats joints au Carthartiques, il diſparut en l'eſpace de vingt-quatre heures étant ſuivi de beaucoup de ſueurs: & pour prévenir le retour de la colique, on fit avaler de grand matin des eaux minerales purgatives cuites, & chaudes où l'on avoit mêlé du lait: toutefois le paroxyſme ſe remontra, les inteſtins tourmentés de tranchées convulſives ne pouſſoient rien par en bas, & tout ce que la malade prenoit par la bouche étoit rejetté par le vomiſſement, la malade ſouffroit des défaillances, &

sentant ses extrémitez refroidies, elle se croyoit à la fin de ses jours. Les urines de couleur de brique, le redoublement périodique des paroxysmes, & la vîtesse du pouls ayant fait conjecturer que cette colique étoit symptomatique & l'effet du levain de quelque fiévre intermittente, on ordonna un clystere carminatif pour dissiper les vents, & les pilules de l'extrait de Rudius & de laudanum à réiterer pour diminuer les douleurs; on couvrit tout l'abdomen d'une étoffe frottée de l'onguent de guimauve, d'huile de lys, & d'huile de briques, entretenant le tout assez chaud: le ventre se relâcha sur le soir, la malade sua copieusement de tout son corps, & dormit tranquilement; le lendemain matin on fit prendre une dragme de quinquina pulverisé qu'on devoit repeter de trois heures en trois heures dans un breuvage: jusqu'à ce qu'on eût employé une once de cette drogue, aprés quoi la malade se trouva saine, & la fiévre ni les symptomes ne parurent plus, ayant repris au bout de quelque tems une ou deux semblables dose de quinquina.

16. Une veuve de forte complexion qui avoit souffert depuis plusieurs an-

ées des affections hyſteriques & ne-
hrétiques qui revenoient en des in-
ervales éloignés, ayant jetté quantité
le calcul des reins, & ſouffrant depuis
1. mois une ſuppreſſion des évacua-
ions ordinaires, parce qu'elle étoit
rrivée à la quarantiéme année de ſon
ge, fut attaquée autour des lombes
l'une douleur atroce accompagnée de
convulſions vagues qui revenoient
ous les jours.

Divers Medecins qui la virent l'eſ-
pace de trois mois la traiterent, les uns
comme d'une ſimple douleur nephré-
tique, les autres comme d'une ſup-
preſſi n de menſtruës; mais tous ſans
apporter aucun ſoulagement : & les
douleurs étant devenuës preſque con-
tinuelles, les extrêmitez froides & les
forces manquant, on ſuivit une autre
méthode aprés avoir rendu un lave-
ment carminatif qu'on luy avoit or-
donné pour appaiſer de violentes con-
vulſions, on luy ouvrit la veine du
bras du côté le plus malade pour en
tirer huit onces de ſang: on frotta auſſi
auprés d'un bó feu les parties affectées
avec le liniment fait d'onguent de gui-
mauve, d'huile de lys blancs, &
d'huile de briques à portions égales: &

enfin elle avala sur le soir une pilule composée de demi-dragme d'extrait de Rudius, & d'un grain & demi de laudanum mêlés ensemble; & on luy laissa prendre d'une décoction antinephrétique faite avec des semences de mauve, & d'autres drogues adoucissantes & lubrifiantes : ensuite on usa souvent d'un julep histerique imprégné d'esprit de sel armoniac; mais toutes ces choses étoient inutilement employées, parce qu'aussitôt que la vertu anodine du laudanum venoit à manquer, le vomissement, le refroidissement des extrêmitez, les défaillances & les convulsions se r'excitoient, en sorte qu'on n'y pouvoit subvenir que par des prises de laudanum si grandes & si fréquentes; que la malade en étoit stupide & toute troublée : mais ayant remarqué au troisiéme jour les urines fort rouges, épaisses & briquetées, on connut que sous ces convulsions il y avoit un levain de fiévre caché ; c'est pourquoy on prescrivit une potion fébrifuge, où entroit une dragme de quinquina en poudre, & vingt gouttes de laudanum liquide, laquelle fut repetée toutes les quatre heures : au bout de trente heures l'urine reprit sa

couleur naturelle, & la disposition au vomissement fut détruite, la douleur étoit beaucoup plus diminuée que lors qu'on faisoit prendre des doses de laudanum plus considerables, & capables d'hébéter cette femme : son appetit étant rétably elle se nourrissoit de chairs, & reprenoit vigueur de plus en plus; n'étant point encore exemte de convulsions douloureuses, à moins qu'on ne réitera le laudanum jusqu'à assoupir les reins, ou à émousser leur sensibilité; elle suivit le conseil d'entrer pendant deux semaines tous les jours qu'on ne l'a purgeoit pas, dans un bain artificiel d'eau & de lait mêlés en parties égales, où l'on avoit jetté des herbes, & d'autres ingrediens ramolissans pour humecter & adoucir les voyes de l'urine, & donner par leur dilatation moyens aux calculs de sortir des reins & des ureteres; & à cette même intention l'on ordonnoit de lubrifier le ventre avec un bol cathartique lénitif pris de quatre en quatre jours environ l'heure du sommeil, & avec des eaux minerales cuites tantôt avec la manne, tantot sans manne, selon le besoin, usant de ces eaux le lendemain au matin; avant chaque pur-

gation & chaque bain, on prescrivoit une assez bonne dose de laudanum: & de cette maniere les douleurs & les convulsions diminuerent tellement que la malade pouvoit non seulement se promener dans sa chambre, mais encore sortir en caroſſe pour se secouer les entrailles, & pousser les graviers au dehors, ne manquant point de prendre du laudanum toutes les nuits pour prévenir les convulsions aiguës, & de se relâcher le ventre de tems en tems par un médicament purgatif adoucissant, de crainte que le resserrement de cette partie n'augmentât la douleur nephrétique : le jour qu'on ne la purgeoit pas elle usoit pour boisson ordinaire, de biere temperée avec des antiscorbutiques, & prenoit une once & demie de vin ferré ou l'on avoit mêlé autant de la décoction amere préparée sans purgatifs ; par cette méthode les mois reparurent, elle rendit plusieurs pierres, & recouvra son premier embonpoint : on a gueri par le même traité un homme qui avoit des convulsions nephrétiques où il rendoit du sable, & qui d'ailleurs étoit attaqué de fiévre.

17. A l'âge de soixante-sept ans

ne femme paralytique fut affligée
'une fiévre tierce, accompagnée de
ymptômes des plus rudes qu'elle étoit
apable de ſuporter ; le Medecin dont
lle reçût d'abord la viſite, lui perſuada
e ſe faire ouvrir la veine, d'uſer de
oux purgatifs, d'émetiques, d'amu-
ettes, & ſur tout d'une décoction
mere ſans purgatifs, en l'eſpace d'un
ois les forces de la malade ſe trou-
erent fort abatuës par l'obſervation
e ces ordonnances, la fiévre ſe chan-
ea en double tierce, & les ſymptô-
es s'aigrirent : mais un ſecond Me-
ecin qui avoit éprouvé pluſieurs fois
s bons effets du quinquina, preſcri-
it cette drogue, & en fit prendre ſix
ragmes en trois jours aprés leſquels
a malade fut parfaitement guerie ;
ais ayant négligé de reprendre le
uinquina au bout d'un certain tems,
omme on le luy avoit conſeillé, la
aladie ſe renouvella un mois, deux
ois, & trois mois aprés ; mais le
uinquina la chaſſoit incontinent à
outes les fois : le foyer de la fiévre
'étoit pourtant pas encore entiere-
ent diſſipé au bout d'un an, puiſ-
u'elle ſe r'excita aprés tout ce tems
vec des cruels ſymptômes, le paro-

xyſme durant plus de vingt-heures: l
malade étoit prévenuë contre le quin
quina, parce qu'elle en avoit pris plu
de deux livres ſans avoir bien été gue
rie , s'étant tellement accoûtumée
ce remede, qu'une once n'étoit pas ca
pable de differer le retour de ſon mal
c'eſt pourquoy l'on ſe reſolut de ten
ter les vertus d'un autre ſpécifiqu
éprouvé en de ſemblables cas : on l
preſcrivit dans la forme ſuivante.

Prenez poudre ſubtile de fleurs d
camomille une dragme ; antimoin
diaphorétique & ſel d'abſynte dem
dragme de chaque; mucillage de gom
me adragant ce qu'il en faut pour com
poſer du tout des pilules de mediocr
groſſeur, dont on dora quatre pour le
faire prendre avec du julep cordial, t
qui devoit être réiteré de ſix en ſi
heures ; & deux jours enſuite la fiévr
diſparut entierement , quoyque dan
un tems d'hyver & de gelée ; ſon ap
petit revint, & elle ſemble rajeunie pr
ſentement qu'elle a quatre-ving
ans, marchant d'un pas plus aſſûré , &
plus leger, & montrant un viſage plu
gay qu'elle n'avoit coûtume avant l
fiévre , ce qui doit s'attribuer au fr
quent uſage du quinquina, ſelon qu'o

a obſervé encore en pluſieurs autres
alades, qui d'un état valetudinaire
ont parvenus à une conſtitution ro-
uſte, & à une ſanté athlétique.

18. Un enfant de treize mois ayant
e cerveau attaqué, & les poûmons op-
reſſez avec convulſion dans le tems
es paroxyſmes d'une fiévre intermit-
nte qu'on avoit de la peine à recon-
oître au pouls, fut rétablie de ces fâ-
neux ſymptômes par l'application qui
ui fut faite à la plante des pieds d'un
mplâtre céphalique, & de véſicatoi-
es à la nuque & au dedans des poi-
nets; on luy fit lécher une compoſi-
on d'huile d'amandes douces nou-
elles, de ſirop d'éryſimum, & de
cre blanc à prendre ſouvent par cuil-
rées dans une décoction pectorale:
poitrine fut auſſi frottée d'un lini-
ent fait avec parties égales d'onguent
e guimauve, & d'huile muſcade, &
n faiſoit avaler de quatre en quatre
eures dans un julep céphalique ſix
rains de poudre de pattes d'écreviſſes
mpoſée, à prendre par cuillerées
ec égales parties de poudre de gut-
ta: cette petite fille avant été fort
ùlagée par ce remede, la fiévre ſe ma-
feſta, & de quotidienne qu'elle parût

d'abord elle devint tierce; mais elle fu entierement dissipée par une prise d demi-dragme de quinquina pulveri à répeter cinq jours consecutifs d quatre en quatre heures dans une cui lerée d'un julep céphalique.

On a gueri pareillement un aut enfant de trois mois au plus attaqu tous les jours d'un paroxysme qui d roit 8. heures, pendant lesquelles e avoit les yeux toûjours fermés, le v sage pâle & effrayé, les extrêmit froides, ne pouvant crier, ni presq respirer, & ayant la poitrine & le c veau accablés. On appliqua pour r veiller les esprits trois vésicatoires sçavoir un à la nuque du col, & de aux carpes, & l'on frotta toute la po trine avec le liniment ci-dessus décri & l'on prépara un looc avec l'hui d'amandes douces, le sirop d'éry mum, & le julep céphalique à léch par cuillerée; & hors le paroxysme fit prendre demi-dragme de quinqui en poudre mêlée avec deux grains poudre de gutteta dans une cuiller de ce même julep; & en deux jou de ce traitement elle guerit.

CHAPITRE X.

ormules de plus fréquent uſage pour l'adminiſtration du Quinquina dans les Fiévres.

)Renez eau de chardon-beny deux onces, eau épidemique & ſirop œillets deux dragmes de chaque, inquina ſubtilement pulveriſé une agme : mêlez, & en faites un breu- he à prendre incontinent aprés le pa- xyſme, pour réiterer la même doſe trois ou de quatre en quatre heures, it, dix ou douze fois ; le quinquina nſi pris eſt d'ordinaire plus agreable x malades que ſous la forme de bol, d'électuaire: ceux neanmoins à qui bol, & l'électuaire ou le julep plai- nt davantage pourront faire prépa- ainſi la doſe : prenez quinquina luit en poudre trés-fine une dragme; op d'œillets, ou de feüille de mé- e ou de quelque autre drogue qu'on nera mieux autant qu'il eſt neceſ- re pour en former un bol mou 'il faut conſumer auſſi-tôt, & réi- er par intervales de trois ou de qua-

tre heures chacun huit, dix, ou douze fois hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque bol trois, ou quatre, ou six cuillerees de julep suivant, dont le malade usera a sa discretion principalement dans les momens du paroxysme : prenez eaux de chardon, de melisse, de cerises noires, de canelle, & d'orge quatre onces de chaque ; eau épidemique & sirop d'œillets une once & demie de chaque, ou bien une dragme & demie de perles préparées, pour en composer un julep avec six dragmes de sucre blanc. Autrement prenez une once, ou une once & demie de poudre de quinquina subtilement pulverisé pour le mêler dans du sirop de framboise en quantité suffisante, afin de communiquer au médicament un goût agreable; baume du Perou un scrupule ou une demi dragme ; mêlez pour en composer un électuaire dont le malade usera gros comme une noix muscade de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque dose une verre de julep dont on vient de parler, ou de quelqu'autre semblable ; on a coûtume de faire prendre le quinquina aux petits enfans sous

cette forme à la groſſeur d'une demie noix muſcade, diſſoute dans le julep marqué ci-devant, leur faiſant avaler une ou deux cuillerées de ce julep par deſſus ; de cette maniere il ſe perdra moins de quinquina: ſi les pilules plaiſent davantage au malade ; prenez quinquina exactement broyé une once, ou une once & demie, de mucilage de gomme adraganth extrait avec l'eau de plantin, ce qu'il en faut ; mélez & en formez des pilules de médiocre groſſeur que vous dorerez pour en donner huit ou douze, & de quatre en quatre heures durant l'intermiſſion en faiſant avaler une priſe de ce même julep par deſſus. La diverſité de ces formules contente un malade qui s'ennuie de prendre toûjours le même remede de la même façon, & pour augmenter ainſi la vertu de la drogue, parce que les choſes que l'on prend avec plaiſir ont coûtume de ſe mieux diſtribuer dans le corps, en faveur de ceux qui répugnent de prendre le quinquina en ſubſtance, quoyque pulveriſée ſous quelque forme que ce ſoit de bol, d'électuaire, de potion; j'ay trouvé moyen d'en tirer une teinture fort bonne pour l'eſtomac, & même agreable au

palais ; elle achevera heureusement la cure des fiévres , pourvû qu'on ait fait précéder quelques dragmes de poudre de quinquina en substance, pour jetter les premiers fondemens de la guerison: en voicy la préparation. Prenez trois onces de quinquina grossierement pulverisé, mettez-les cuire doucement dans une livre d'eau de fontaine que vous réduirez à la moitié par l'ébulition ; passez,& répandez sur ce qui restera de la décoction une pareille quantité d'eau que vous cuirez , & que vous repasserez derechef, & réiterez la même operation jusqu'à trois fois, ou jusqu'à ce que toute l'amertume de l'écorce ait été extraite ; aprés quoy vous mêlerez ensemble toutes vos colatures , afin d'y ajoûter quatre ou cinq onces d'eau épidemique , & autant de sirop d'œillets ; & faites du mélange une teinture dont le malade prendra de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme.

Si l'on a sujet de craindre que le quinquina ne puisse exercer sa vertu fébrifuge à cause que sa piquante amertume augmentera le relâchement du ventre, la diarrhée dont un fébricitant sera affligé; il faudra faire user au malade

lade d'une decoction blanche, ou de vin clairet mêlé avec l'eau; & ajoûter au quinquina quelque opiat, les préparations de l'opium & de cette écorce tendant pour l'ordinaire au même but; par exemple, à la premiere dose de quinquina en poudre, ajoûtez quatre, huit, douze, ou vingt gouttes de laudanum liquide; ou depuis un demi grain jusqu'à un grain & demi de laudanum de Londres, & faites la même addition à toutes les doses de la nuit: mais si l'on étoit pressé d'une diarrhé, que des tranchées accompagneroient, il seroit necessaire d'ajoûter depuis quatre jusqu'a douze gouttes de laudanum liquide à toutes les doses pour resserrer le ventre: autrement on préparera le quinquina de la façon qui suit. Prenez écorce du Perou subtilement pulverisée une once, la confection de fracastor autant qu'il en faut pour en faire une masse pilulaire dont on formera des pilules de mediocre grosseur qu'on donnera ensuite, & dont le malade avalera huit ou douze de quatre en quatre heures dans son lit, hors e tems de la maladie; & à dessein d'eviter les vertiges que l'opium pourroit causer, le malade boira par dessus du-

que dose un verre de julep décrit auparavant.

Le quinquina ainsi temperé avec l'opiat arrête toujours les flus de ventre accompagnés de tranchées plus vîte que ne feroit une dose double de laudanum pris seule, parce que le ferment fébrile ayant été discuté, fondu & précipité dans les intestins par le quinquina, la diarrhée qui se trouve jointe à la fiévre finit d'elle-même, ou n'a besoin pour cesser que d'une trés-petite dose d'opium.

Si les poûmons du malade étoient embarassés, il seroit plus à propos aprés une bonne saignée, de donner le quinquina accompagné de médicamens ramolissans & incisans à la maniere suivante.

Prenez huile d'amandes douces nouvelle, & syrop d'éryssimum deux onces de chaque, quinquina réduit en poudre trés-fine une once, sucre crystalin demi-blanc demie once; mêlez le tout ensemble pour le donner à lécher au malade par cuillerées, & hors le tems du paroxysme, repetant ce remede de quatre en quatre heures, & beuvant quatre onces de l'apozème suivant pardessus.

Prenez une livre & demie de décoction pectorale, demie once de teinture de ſafran tirée avec l'eau theriacale, une once & demie de ſirop des cinq racines : mêlez & formez vôtre apozême à prendre chaud: autrement prenez demie once de quinquina réduit en poudre trés-ſubtile ; une dragme d'ammoniac purifié, demi-dragme de fleurs de Benjoin ; & autant qu'il faut de ſirop balſamique pour en compoſer des pilules de groſſeur médiocre qu'on dorera, & dont on fera prendre ſix de quatre en quatre heures aux intervales des paroxyſmes, & avalant pardeſſus à chaud quatre onces de l'apozême qui ſe compoſe en prenant quinquina groſſierement pilé deux onces;cochenille & ſafran dans un nouet demi dragme de chaque, baume de Tolut deux dragmes, les ingrediens d'une décoction pectorale ce qu'il en faut pour cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine qu'on réduira ſur le feu à une livre & demie ; ajoûtant à ſa colature quatre onces l'eau épidemique, deux onces de ſirop de baume, autant de ſirop d'éryſimum, & broüillez.

CHAPITRE XI.

Idée generale des Fièvres.

TOute fiévre est causée par une irritation extraordinaire des particules spiritueuses dans le sang : les indices communs en sont pris de la viteſſe du pouls, de la soif, de la mauvaise odeur de la bouche, de la sechereſſe de la langue, des couleurs, & des matieres contenuës dans l'urine, plûtôt que de la chaleur exterieure qui varie suivant la rarefaction des esprits plus ou moins grande & selon la constitution de l'air environnant.

La fievre est ou hetique, ou aiguë : la premiere nommée autrement habituelle est produite par une douce, mais perseverante ardeur contre nature du sang qui se trouve ému par quelque venin caché peu irritant, qui n'excite pas assez les esprits pour leur faire concevoir des efforts capables de le chasser au dehors ou de le détruire, & delà se forme une petite fievre lente & fixe qu'on appelle gétique, & qui cause enfin une inflammation des poumons,

u foye, ou de quelque autre viſcere elon l'eſpece du venin morbifique, le nal dégenerant en une ſorte de phthiie: on doit rapporter à cette claſſe les pâles couleurs qui ſurviennent aux filles en conſequence de la ſuppreſſion de leurs régles: mais ce genre de fiévres appartient aux maladies croniques dont nous parlerons ailleurs.

La fiévre aiguë eſt celle qui prend naiſſance de la violente émotion où les parties ſpirituеuſes & fermentatives des humeurs arrivent promptement au plus haut période de leur furie, & qui a coûtume de ſe diſſiper par des criſes en des périodes de peu de jours, ou de peu d'heures. Elle eſt ou ſans venin, ou avec venin: celle-là peut-être produite par une trop longue expoſition au ſoleil: par un exercice immoderé, ou par quelque accident exterieur ſemblable ſans aucun apareil venimeux qui ait precedé, ou qui ſe ſoit imprimé aux eſprits par contagion: par cette cauſe accidentelle toute la maſſe du ſang eſt allumée comme par une fiévre qu'un levain empoiſonné auroit excitée; & une laſſitude ſpontanée, un friſſon, une ardeur, une ſueur affligent ſucceſſivement toute la machine;

mais le sommeil & le repos dans le lit est l'unique antidote d'une telle fiévre qui se détruit d'elle-même dans l'espace de vingt-quatre heures par le calme où les esprits rentrent, c'est pourquoy les Anciens l'ont nommée diaire, ou d'un jour.

La fiévre aiguë qui naît du venin engendré peu à peu au dedans du corps, ou introduit par une contagion qui dure communément jusqu'à ce que le levain fébrile ait été corrigé ou expulsé, est ou intermittente, ou continuë; l'intermittente se divise en quotidienne, en tierce, en quarte &c. simples, & en tierce, ou quarte &c. doubles, qui de même que la fiévre d'un jour se terminent dans l'espace d'un jour peu plus ou peu moins; mais comme ces fiévres procédent d'un certain venin qui s'est formé interieurement, & dont il reste dans le corps matiere pour le rengendrer ou chaque jour, ou de deux jours l'un, ou de quatre en quatre jours, il se r'excite un combat au bout de ces intervales, jusqu'à ce qu'un contre-poison specifique, ou une vigueur extraordinaire d'esprits ait extirpé radicalement ce foyer de chaleur étrangere & de trouble.

La fiévre continuë eſt ou contenante, ou inflammatoire, ou colliquative & fondante, ou ſynoque & continuë proprement dite, ou vermineuſe.

La contenance eſt celle qui quoique continuelle s'irrite neanmoins & s'augmente périodiquement tous les jours, ou de deux jours l'un, ou en certains tems, à la maniere des fiévres intermittentes auſquelles elle eſt comme alliée par ſa naiſſance, dépendant d'un venin plus doux que n'eſt celuy qui produit la ſynoque; les eſprits n'y ſont pas non plus ſi abbatus, qu'ils n'ayent encore la force de rarefier davantage de tems en tems, comme on le remarque à la vigueur du pouls, au haut dégré de chaleur, à la rougeur enfoncée de l'urine, & à la quantité de ſes didimens, aux aphthes blancs qui ſurviennent, &c. Ainſi le venin qui l'a produit peut être ſurmonté non ſeulement par la vertu du quinquina; mais auſſi par la vive agitation des eſprits aſſez dégagés. Cette fiévre eſt ou ſimple, quand le redoublement ou le relâche reviennent à une heure reglée du jour, ſuivant le propre caractere de la maladie; ou mixte & bâtarde, lors que par quelque ſymptôme en-

flammant ou fondant qui survient avec une véhemence extraordinaire, l'économie des esprits est tellement troublée, & la nature si déreglée, que les paroxysmes périodiques de la maladie ne peuvent se faire connoître que par une irritation, ou une augmentation incertaine des symptomes qui spécifient cette fiévre. La fiévre inflammatoire ne differe pas beaucoup de celle dont nous venons de parler, ayant souvent des redoublemens périodiques : elle est toûjours accompagnée d'une inflammation considerable de quelque viscere, ou de quelque membrane d'un organe principal ; on la distingue 1°. en universelle où l'habitude de tout le corps est actuellement enflammée, ou facile à s'enflammer, cette disposition inflammatoire n'étant déterminée en aucun endroit particulier du corps ; & à cét égard on la désigne sous le nom de rougeole, & de pourpre; sçavoir, lorsque toute la cuticule est également élevée & unie, ou marquée çà & là de taches rouges aplaties, comme des piqûres de puces ; ou bien elle est appellée verole, quand la peau même enflammée pousse au dehors des boutons soit séparés les uns

des autres, soit ramasses plusieurs ensemble en divers endroits. C'est une fievre erésipelateuse, & herpetique quand la peau est affectée d'une tumeur notable qui s'étendant au large l'épaissit & l'ulcere; ou bien c'est une inflammation qui serpentant sur la peau, represente avant ou aprés l'ulceration quantite de semences de millet qu'on y auroit semées; & on la nomme rhumatique, quand elle est jointe à une douleur, à une tumeur & a une inflammation qui se jette tantót sur un muscle, ou sur un membre, & tantót sur un autre.

2. En particuliere où quelque partie est affligée d'inflammation, & en ce cas, elle est ou soporeuse, si les parties moëlleuses du cerveau, & entr'autres les corps canelés, sont attaqués d'inflammation: ou phrénetique si les méninges, c'est-à-dire, les membranes du cerveau sont enflammées, ou ophthalmique, otalgique, & odontalgique, quand l'inflammation est aux glandes & aux membranes des yeux, des oreilles, & des dents: ou angineuse & esquinance si les glandes du gosier s'enflamment: ou périneumonique & pleurétique s'il y a inflamma-

tion de la plévre, & de la propre substance des poumons: ou colique si l'inflammation attaque soit le ventricule, soit les intestins: ou testiculaire, quand l'inflammation s'attache soit à l'un des testicules, soit à tous les deux: ou fiévre d'accouchée, lorsque soit aux mamelles, soit à la matrice l'inflammation se fait remarquer: ou hépatique, lorsque le foye est enflammé: ou urinale quand l'inflammation survient soit aux reins, soit à la vessie urinaire.

La fiévre colliquative semblable encore à la contenante, se fait connoître dans une excrétion surabondante d'humeurs causé par la dépravation du tissu, soit des glandes soit des membranes ou des levains naturels: & elle est accompagnée ou de vomissemens, ou de diarrhées & de dysenterie, ou de rudes coliques comme de cholera morbus, ou de salivation, ou d'écoulement d'urine excessif, ou de sueurs trop copieuses.

Toutes ces fiévres continuës dont nous venons de parler durent plusieurs jours de suite, & s'irritent en des périodes de tems reglés, ou incertains, s'augmentant de jour en jour jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à leur état,

à moins qu'on ne les arrête en chemin par quelque remede : mais la fiévre continuë proprement dite, & autrement appellée synoque, est toûjours égale à elle-même depuis le commencement jusqu'à la fin sans paroxysmes ou irritations & aigrissemens, & sans relaches périodiques de symptomes, participant de quelque malignité qui opprime les esprits, ou du moins qui contre-balance leur force : elle se fait principalement distinguer par un degré doux & uniforme d'une chaleur externe, par un pouls foible & vîte, par des urines déliées, & de couleur de paille comme celles des personnes saines, par une langue arride, brune, pleine de gale, ou d'aphthes noirs, & quelquefois par une langue d'un homme qui se porte bien.

Cette fiévre synoque est tantôt simplement maligne, sçavoir lorsque les esprits, ou les parties qui font la vigueur du corps combattent le venin de la maladie avec des forces pareilles aux siennes, sans succomber, & sans se corrompre; c'est pourquoy il ne paroît point que les humeurs soient sphacelées, & l'on ne voit à la peau ni bubons, ni charbons, ni taches de

pourpre, ni élevations en forme de grains de millet, ni aucun autre indice de venin capable d'étouffer les esprits : il y a toutefois très-souvent des sueurs fondantes & symptomatiques qui sont des indices de malignité; d'autrefois la synoque est pestilentielle, sçavoir lorsque les esprits imbus d'un poison d'eleterre communiqué du dehors, ou produit au dedans sont presque éteints, & les humeurs à demi gangrenées poussent à l'exterieur sur la peau des tumeurs, ou des taches pourprées, de petits boutons comme de la semence de mil, & des marques de rougeole à la poitrine, &c. Enfin la synoque est une vraye peste, quand elle est caracterisée par un accablement furieux causé par la violence du venin qui se fait remarquer par des bubons, par des charbons & par des taches noires.

Nous observerons encore dans la pratique une fiévre vermineuse où il se produit des vers, & qu'on ne peut assigner à aucune classe particuliere des fiévres dont nous venons de faire le dénombrement, parce qu'elle se montre indifferemment sous quelque caractere que ce soit de ces fiévres, vû qu'elle

est tantôt hétique, tantot aiguë, tantôt intermittente, tantot continuë, ou contenante ; tantôt inflammatoire, mais le plus souvent colliquative ou fondante, & maligne, selon les divers degrez de corruption qui luy auront donné naissance ; & la plûpart de ces vers sont autant d'especes differentes qu'il y a de sortes de matieres qui les produisent: mais sur cela on agite une question pour sçavoir si ces insectes sont engendrés primitivement de ces matieres putrifiées, ou s'ils ne font qu'y éclorre des œufs qu'elles contenoient auparavant, & que d'autres vers y avoient déposés : l'une & l'autre opinion sont également probables; car dans tout cet animal il se peut composer des humeurs semblables à celles qui auront formé des œufs dans un animal d'une autre espece: & quoiqu'il n'y ait dans l'homme que des œufs de vers d'une même nature, les embryons que ces œufs referment ont si peu de consistante, & sont extensibles & compressibles en tant de divers sens, que les moindres alterations de la matiere qui contribuë à leur nourriture, & à leur accroissement peuvent changer le tissu de leurs

parties, & les faire paroître sous autant de formes differentes, qui se diversifieront encore dans la suite selon les nouvelles qualitez que les sucs nourriciers plus ou moins abondans viendront à contracter.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce premier Tome.

A

ABEATEMENT des forces hors le tems des acces, eſt un ſigne dangereux dans les fiévres intermittentes. *Page* 275
Abſcés critique ſe connoit par le cours des humeurs, par les douleurs & leur ſituation, & par l'eſpece de la maladie. 56
Quels ſont les abſces dangereux, & les abſcés ſalutaires. 57
Abſcés de la plévre ne peut pas ſe vuider par les poumons lorſqu'ils ne ſont point attachez à cette membrane. 140
Abſces des parties internes, indiquez par des vomiſſemens. 151
Abſcés du rein gauche qui produiſoit des urines laiteuſes & purulentes. 123. 124
Abſorbans ou précipitans, ſont préferables aux rafraichiſſans pour la dépuration des humeurs dans le chaud d'une fiévre. 237
Accés des intermittentes viennent ou tous les jours, ou de deux jours l'un, ou le troiſiéme jour, ou le quatriéme. 197

Accès d'une fièvre reglée cure douze heures. 201
Durée de l'accès d'une fièvre quarte. 202
Différente description de cet accès. 202. 203. &c.
Accès qui ont des retours réglés & semblables dans des fièvres. 202
Accroissement des maladies produit du développement des principes de la fermentation. 51
Acides calment moins bien que ne font les absorbans, les grandes fermentations qui dépendent selon les acrimonieux. 241. 242
Acides contraires aux fièvres quartes. 286
Acides sont opposés aux alcalis, & se corrigent mutuellement. 284
Acrimonie des humeurs persévere avec la maladie jusqu'à la coction. 35
Adoucissement des humeurs par la fermentation, est ce qu'on appelle coction. 35 36
Affections soporeuses très mauvaises dans l'état de la maladie. 171
Age des malades doit être observé pour le prognostic. 160
Agitation des humeurs qui fait l'orgasme dans les maladies aiguës. 43
Alimens contiennent des sels volatils enveloppez dans des acides. 26
Alteration des organes de la respiration, marquée par la situation contraire. 86 87
Amertume de bouche vient de deux causes. 182. 183
Analyse & experiences prouvent que le levain de l'estomac contient des alkalis, des soufres, &c. 14. & 15.
Anciens ont mal caracterisé la fièvre. 193
Animaux contiennent quantité de sels acides

& a Kalis volatilis. 14. & 15
Appetit éteint dans les malades est un mauvais signe. 164
Appetits extravagans. 165. 166
Application des effets de la fermentation à ce qui se passe dans nôtre corps. 13
Astrologie inutile pour expliquer les causes des crises. 61
Augmentation des fermentations de l'estomac par l'abondance, ou par l'activité du levain. 22
Augmentation de la fermentation du sang par les désordres du chyle, de l'air, ou des parties qui servent à la séparation des humeurs. 23
Automne a plus de fiévres quartes que les autres saisons, & elles y sont plus difficiles à traiter. 182
L'automne & l'hyver sont des saisons qui rendent les fiévres tierces & les autres intermittentes plus opiniâtres. 222
Aversion pour les choses liquides fait craindre l'hydrophobie. 165
Avertissement sur les observations ajoûtées à la theorie. 306
Dans cette addition on a choisi pour exéples quelques maladies dont les accidens ont paru plus grands & plus rares. 306. 307
Avertissement sur les systêmes de differens Autheurs touchant les causes prochaines de la fiévre, lesquels on a joints à celui de M. Tauvry, pour suppléer à ce qui pouvoit manquer à sa theorie & à sa pratique sur les fiévres. 330
Connoissances requises pour se conduire dans la pratique de ces maladies par la seule speculation. 331

B

BAILLOU a observé une variation dans le pouls des femmes grosses. 192
Le même Auteur ordonne mal à propos de saigner avant la purgation en toutes sortes de fievres. 240
Beaucoup de differentes especes de maladies sont appellees du nom de fiévres. 189
Bernoulli explique la fermentation par le developement du ressort de l'air renfermé dans les mixtes qui fermentent. 20
Bile produit quelquefois des maladies chroniques. 100
Bile se mêlant avec une serosité acide, rend les urines noires. 118
Blancheur de la langue vers son milieu, montre que la fiévre est moindre, & que l'âcreté de la salive est diminuée. 94
Borelli avoüe que l'air entre dans la masse du sang; & il prétend que cette humeur en reçoit un mouvement de pendule. 19

C

CALOMBLANOS de Turquet. 300
Caracteres, cause & prognostic de la double quarte. 302
Sa Cure & le remede qui y convient. 303
Caracteres, cause, prognostic & cure de la triple & quarte. 304
Caracteres de la double tierce, ses causes exterieures qui produisent une abondance de serositez par lesquelles les fermentations natures sont affoiblies. 252
Caracteres de la fiévre tierce exquise ou réguliere, en quoy elle differe de la tierce batarde. 253

Ses cauſes externes & leur explication. 211. 212
Cauſe du friſſon qu'on reſſent vers le bas du dos. 212. 213
Paſſage du pouls petit au pouls élevé. 213. 214
Cauſe de la douleur de tête & de la difficulté de reſpirer, & de la ſoif des malades. 214. 215
Pourquoy une partie de la matiere hétérogêne s'en va par les ſueurs, & le reſte r'entre dans le ſang. 215
Raiſon de la durée des accés de cette fiévre. 216
Réponſe à une objection. 219. 220
Caracteres de la quarte, 267. de la quarte bâtarde, 296. de la double & de la triple quarte, leurs cauſes, leur prognoſtic, & leur cure. 297. 298. 299. &c.
Caracteres de la quotidienne. 257. 258
Catapaſme, emplatre, lin ment dont on uſe dans la douleur d'eſtomac, & durant le friſſon des intermittentes. 244. 245.
Cauſes des maladies étant connuës ſervent au prognoſtic. 185. 186
Cauſes des mouvemens critiques. 63
On y regarde plus de regularité dans les païs chauds. 65
Cauſes du froid qui dure peu dans les tierces, & du grand chaud dans les mêmes maladies où le pouls eſt égal. 207
Cauſes du long froid & de la petite chaleur des fiévres quartes, où il y a inégalité de pouls. 207. 208
Cauſes ordinaires des maladies croniques. 133
Cauſes qui empêchent de ſe coucher ſur le côté droit, ou ſur le côté gauche. 888

Ce se defend de saigner apres les quatre premiers jours de la maladie. 40
Cephalalgie sans relâche dans les maladies aigues progressique un embarras dangereux dans la tete. 179
Cessation subite d'une intermittente menace de retour. 225
Charme s prompts de peur, de colere, ou d'autres passions sont des moyens dangereux de guérir la fiévre. 294
Chile comment il se forme & devient sang. 21
Chile crud & un peu acide devient vraisemblablemẽt cause de la fievre tierce. 205. 206
Chile grossier & salé produit la quarte en se mélant au sang aigre & tartareux. 208. &c.
Ction à empêcher dans plusieurs cas. 46. & 47
Coctions au commencement des maladies. 48
Coctions des alimens sont trés-differentes de celle des humeurs. 34. & 35
Coctions ont des signes dans les excrémens. 35
Hippocrate explique la question par le mélange, la temperature & l'ebouillement, ce qui revient a la fermentation. 35. 36
Galien a recours à la chaleur, & veut qu'il y ait une espece de combat pour faire la coction. 37
Fernel prétend qu'il se fait quelque séparation dans la coction. 38
Sentiment d'Avicene sur la coction, & celui de l'Auteur sur le même sujet. 41. 42
Coctions se trouvent quelquefois au commencement des maladies. 48
Pour les empêcher quand elles ne sont pas avantageuses, on diminuë les fermentations. 47
L'on ne doit point attendre la coctiõ dans les

maladies extrémement aigues. 41. 42. 43
La *coction* est pleine d'incertitude dans les maladies croniques, 45. & dans les aigues. 68
Les maladies malignes ne reçoivent point de coction. 46
Combat entre la nature & la maladie. 37
Commencemens des fievres intermittentes demandent qu'on vuide les premieres voyes pour rendre l'operation des Specifiques qu'on employe ensuite, plus infaillible & plus aisée. 324
Commencemens des maladies ont d'ordinaire des accidens fort legers. 31. Les humeurs font fort aucune coction dans ce tems là. 32
Commencement, augmentation, consistence, déclin sont les quatre tems dans lesquels ont partagé communement les maladies. 31
Conformité de la pratique de l'Auteur avec celle d'Hippocrate & de Galien dans les fievres quartes. 288. 289
Conformité des maladies avec l'âge, le naturel du malade, la saison, &c. les rend moins dangereuses suivant la remarque d'Hippocrate, 160. Exception de cette regle. 161. 162
Consistance, ou état des maladies suit leur augmentation. 31. 32. 33
Convulsions & mouvemens convulsifs dans les maladies aigues. 174. 175
Convulsions qui suivent les délires sont plus à craindre. 174
Cordiaux conviennent aprés les vomitifs. 263. 264.
Coucher sur le dos avec les jambes courbées & pliées est mauvais. 84
Coucher sur le ventre, marque un delire ou des douleurs dans l'abdomen. 85

Couleur de la peau, 96. 97. Ses changemens de couleur. 99 Sa chaleur. 98
Couleur rouge de la face avec sueur, prouve que la tête s'engage. 97
Cours de ventre accompagnés d'hémorragies sont de mauvais augure. 160
Crachats des pleuretiques ne viennnent point des parties enflammées. 50. & 51
Crachats blancs, legers & de médiocre consistence rejettez sans douleur sont bons: autres supprimez dans les pleuresies sont mauvais, aussi bien que les crachats secs. 137
Crachats sanguinolens, symptomatique, cruds & qui ne diminuent point la maladie de même que ceux qui changent de couleur, & de liquidité sont dangereux, 138. Crachats purulens 140. Crachats porracees. 142
Crachats qui finissent les douleurs de tête, 142. 143. Crachement de sang est different selon les endroits d'où il procéde. 141
Crise est un changement soudain. 25. Elle arrive plûtôt dans l'état des maladies. 64. & plus souvent dans les païs chauds que dans les païs froids. 65
Crise par le vomissement & par les diarrhées, 55. Par les urines, par les sueurs, par l'hémorragie, par les mois, par les hémorroïdes, ou par les abscés. 55. 56
Crises souvent mal fondées sur l'apparence de l'urine; quatre exemples qui le prouvent. 68. 69. 70
Crises salutaires ou pernicieuses, parfaites ou imparfaites. 52
Crises symptomatiques. 53. 54
Crise annoncée par la violence des symptomes. 54
Crises des crises suivant les Anciens. 59

Refutation de leur systéme. 61. 62
Cause veritable des crises, 63. Il est inutile d'attendre les crises, 66. A quoy l'on doit réduire les crises. 71. 72
Crudité, ses signes. 35
Cure des maladies accompagnées d'amas & d'obstructions. 45
Cure doit varier selon les differens specifiques des maladies. 194
Cure prompte d'une double tierce. 322. 323
Cure tentée avec succés sur une fiévre quarte par le moyen de deux émetiques differens donnez avant deux acces consecutifs. 325

D

DECLIN ou fin des maladies est le tems de la diminution des accidens. 32
Décoction de quinquina dans l'eau avec le sel de tartre pour donner hors le tems des accés des maladies intermittentes. 265
Définition de la fievre quotidienne. 256. 257. Caracteres de cette maladie, ou le chaud & le froid se font sentir confusément, 258. Ses causes exterieures qui sont les saisons pluvieuses, les fruits humides, & l'oisiveté, 259. La maniere dont elles agissent, 260. Le prognostic de cette fiévre est triste, 261. Sa cure, 262. Composition d'une ptisanne & d'un vomitif qui y conviennent à l'entrée de l'accés, comme les précipitans durant le paroxysme, & la purgation sur la fin, 262. 263. Formule d'un purgatif pour un second accés. 265
Définition de la quarte, ses caracteres, ses causes, & leur explication. 268. 269. Son prognostic, sa cure, 278. 280 281. &c.

Definition de la fievre, ses caracteres, ses causes, &c. 209. 210
Définitions des fiévres intermittentes en general. 199. 200
Definitions diverses qu'on a faites de la fiévre. 189
On ne lui peut assigner aucune cause generale & unique. 190
Les accidents ordinaires à la fiévre, comme le frisson, la chaleur, la soif ne s'y rencontrent pas toujours & paroissent quelquefois où il n'y a point de fiévre. 190. 191
Le pouls frequent n'est point un signe certain, plus que le pouls inegal, 191. 192. & il y a des fiévres sans chaleur, où les malades ressentent a la place du chaud quelques douleurs. 193
Refutation de toutes ces vagues définitions. 190
Dégoût, est un mauvais signe. 163
Déjections de bonne consistence. 156
Dejections fœtides, vertes, noires, sinceres, visqueuses, bilieuses, aqueuses, sanglantes, roügeâtres. &c. 156. 157. 158. &c.
Délire est toujours avec danger. 167
Du délire avec assoupissement. 168
Du délire dans les personnes affoiblies. 169
Délire hypocondriaque. 170
Délire marqué par les divers mouvemens du malade. 87
Délire qui cesse. 197. 169
Description d'une face trés-éloignée du naturel. 89
Destinee des maladies dépend beaucoup de la cause de leur maladie 185 Les causes qui ont quelque chose de caché & de malin, comme l'air contagieux, les poisons, sont faire

faire un prognoſtic plus fâcheux, les maladies qu'elles produiſent en étant plus difficiles à guérir. 187
Diaphragme enflammé eſt rarement cauſe de paraphréneſie. 169. 170
Diarrhée ou flux de ventre critique joint à un dégoût, marque alteration des ſucs. 163
Diarrhée critique, qui finit ordinairement les fiévres tierces. 124
Difference des fievres eſſentielles, & des ſymptomatiques. 195. 196
Difference qu'on remarque entre les continuës, les intermittentes & les malignes. 196. 197
Diviſion des intermittentes. 199. 200
Difference qui ſe trouve entre la tierce & la quarte. 201. 202
Difference qu'on remarque entre une quarte bâtarde & une legitime. 296
Difference qu'on voit entre la fermentation & l'effervescence. 3
Difficulté de reſpirer à craindre, ſur tout dans les Rouſſeaux. 106
Diſſipation des heterogénéitez dépend de la force de la fermentation. 220
Diſſipation des parties volatiles qui ſuit les fermentations. 6. & 7
Diſſolution apparente ou fauſſe. 8
Diſſolution vraye des principes d'un mixte. 7. & 8
Double quotidienne n'a pas ordinairement ſes retours reglez. 267
Douleur, ſymptome ordinaire des ſenſations dépravées. 178
Douleurs des parties interieures dans les fiévres aiguës. 178. & 179
Douleurs qui rentre du dehors au dedans eſt

toûjours mauvaise, de même que la douleur externe qui s'évanoüit. 179. 180
Douleurs de poitrine, douleurs, avec cris, douleurs de tête, 179. Douleurs qui changent, & celles qui cessent tout d'un coup ; douleurs enfin qui ne marquent pas toûjours le lieu du mal. 180
Douleurs vers le nombril avec palpitation aux hypocondres, marquent aliénation d'esprit, 105. Douleurs du ventre, des hypocondres, de l'hypogastre, des lombes, & des reins. 104. 105

E

EAu fébrifuge de l'Abbé Lucé. 309
Effervescence altere peu les corps. 3
Effet de quelques goutes de térebentine données dans une maladie. 124
Effet d'un purgatif donné proche le tems des regles, 314. Traitement qui fut suivi, 317 Réparation que les narcotiques employez avec les cardiaques firent du désordre qui en étoit survenu. 319
Elodes, fiévres où l'on suë continuellement. 130
Emetiques doit préceder les potions sudorifiques dans les intermittentes. 281. 288
Emétiques differens. 234
Emplâtre pour la douleur d'estomac. 244
Erreur de la plûpart des Auteurs. 190
Etat de consistance & de vigueur suit l'augmentation des maladies. 31. 32
Eternuement & ses differentes significations. 176
Evacuations critiques. 54
Evacuations critiques qui ne répondent pas à

la maladie. 158
Evacuations qui soulagent le malade sont de bon augure ; les bilieuses sont bonnes ou mauvaises, selon les diverses circonstances. 155
Les petites évacuations marquent une foible expulsion des matieres vicieuses. 158
Exaltation des principes qui suit la fermentation. 5. & 6
Examen des hypocondres. 101
Exception d'une regle d'Hippocrate. 162
Restriction d'une autre regle du même Auteur. 154
Excrémens differens servent au prognostic. 112. 113. 114
Regles generales sur ce sujet, 115. 116. Excremens du ventre de bonne consistence. 155
Exemples des causes malignes & cachées. 190 191
Exemples qui montrent qu'un seul symptome ne peut point caracteriser la fiévre. 190
Exemples qu'on apporte de dissolutions vrayes, & de dissolutions apparentes dans le bois qui brule, dans le sel ou le sucre que l'eau fait fondre. 7. & 8
Explication de l'action des causes externes sur les humeurs pour produire les accidens qui accompagnent la tierce bâtarde, 246
Semblable explication pour la quotidienne 259. & 260. Autre pareille explication pour la quarte, 269. & pour la double quarte, 302. de même que pour la triple quarte. 304. 305
Explication de l'orgasme dans les maladies aiguës. 42. 43
Explication de quelques phœnomêmes touchant les fievres intermittentes, 202. 203 204.

Explication des symptomes de la tierce réguliere par ses causes exterieures. 211
Explication d'un prognostic tiré de la surdité qui survient dans les maladies. 181
Explication sur les accidens de la double tierce par ses causes exterieures. 252
Exposition d'une fiévre tierce maligne, 307 Mauvais traitemens qu'on y fit, 309. raison des tristes suites qu'il eut. 310. 311

F

FACE, donne plusieurs choses à conjecturer suivant ses divers états. 89
Fermentation est un mouvement & un dérangement des principes de la matiere qui fermente. 1
Elle a pour cause la matiere subtile qui fait l'action des ressorts du debandement d'esquels certains Physiciens font dépendre cette émotion. 2
Elle produit un grand changement dans le mixte en quoi elle differe de l'effervescence, 3. Elle est plus ordinaire dans les matieres dont les parties sont plus mobiles, plus diverses, & moins serrées entr'elles, 4. Elle exalte les principes, meurit les fruits & les pourrit quand elle dure trop, &c. 6
Fermentations excitée en nos corps, 13. Opinion de quelques Medecins, sur ce sujet, & leur réfutation, 13. 14. Fermentations dans le ventricule, dans le sang, 14. 15. 16. Objection & réponse, 17. 18. Fermentation du sang, ses remedes, 27. 28. Fermentation des alimens & des humeurs fait la coction. 31. 32
Fermentation troublée tôt ou tard dans les

humeurs par les fiévres, 199. Elle s'excite plûtôt dâs la tierce que dans la quarte. 208
Fiévre en general, 189. Ses differences, 195. Fiévres intermittentes en general, 199. Fievres reglées, desordonnées, 200. 201. Fiévre tierce exquise, 209. 210. Tierce bâtarde, 245. Fievre double tierce, 251 Fiévre quotidienne, 256. Fiévre quarte, 268. Double & triple quarte. 302. 303
Fiévre intrante, ou un acces n'est pas encore fini, que l'autre recommence, 253. Cause & prognostic de cette fiévre qui laisse quelquefois des embarras en differens endroits du corps. 253. 254. Diéte exacte, decoction de gayac & autres febrifuges recommandez ici. 254. 255
Fiévres bâtardes plus longues & plus perilleuses que les légitimes. 248. 249
Fiévres intermittentes peu dangereuses quand les malades se portent bien hors le tems des accés, *ibidem*. Fievres intermittentes confuses ou composées, continués avec redoublement ou sans redoublement, simples ou composées. 197. 198
Fiévres qui suivent les grandes blessures, ou des abscés internes, ou le mouvement dereglé des humeurs & des levains qui s'y meient. 195
Fiévres symptomatiques naissant du desordre des parties solides, & fiévres essentielles qui dépendent de l'alteration des liqueurs. 196
Fievres malignes avec dejection, frisson, soif; & fievres benignes, qui ne sont point accompagnées de tels symptômes. 198
Fiévres tres-rares, comme les quintes, les sextes, les hebdomadaires se reduisent à la fievre quarte. 304. 305

Febrifuges ne doivent point être donnez avant les purgatifs, 281. Ils conviennent seulement dans les jours d'intermission, 243. 244. Febrifuges décrit par Morton, 256. Febrifuges de divers Auteurs. 295
Fluctuation d'eaux dans le ventre signifie hydropisie. 103
Flux de ventre de diverses matieres guérit diverses maladies ; il est dangereux dans la phtisie. 153. 154
Flux hémorroïdal soulage dans la fiévre quarte. 277
Foiblesse du malade, signe ordinaire de malignité. 175
Formule d'un émétique purgatif joint à un sudorifique pour les fiévres doubles tierces. 255
Frazastor établit mal les crises. 66
Frisson avec sueur & sans sueur. 132
Frisson & chaleur qui se succedent l'un à l'autre. 98
Frissons dans les fiévres continuës. 175
Frissons dans les maladies longues, marquent abscés de quelque partie intérieure, & ceux qui ne sont pas suivis de chaleur temoignent que la fermentation est peu vigoureuse. 175. 176
Froid & chaud, engourdissement, frissons sont des accidens à craindre selon les circonstances ; froid qui diminue les fermentations de nos humeurs. 184

G

GALIEN permettoit quelquefois de manger durant l'accés à cause des syncopes, 227. Il faisoit vomir avant que de don-

ner la theriaque. 288
Gouts dépravez & extravagans dans les maladies croniques. 163. 164
Goûts dépravez indiquent souvent les remedes. 266
Goûts & odorat dépravez marquent séparation d'humeur corrompue dans les organes de ces sensations. 182
Graef & Sylvius se contredisent dans les experiences par lesquelles ils prétendent prouver des obstructions aux canaux pancreatiques dans les fiévres intermittentes. 216. 217
Grand febrifuge pour les intermittentes 289
Grands changemens de maniere de vivre ne sont point a tenter pour la guérison des fiévres. 294
Guérison de la tierce exquise, 226. De la fiévre tierce bâtarde, 249. De la double tierce, 254. De la quotidienne, 262. De la quarte, 280. 281. &c. De la double quarte & de la triple quarte. 303

H

HEMORRAGIE critique. 55
Hildanus a observé des sueurs critiques qui finissoient des maladies. 134
Histoire d'une tierce bâtarde, 320. Traitement à cette maladie. 321
Histoire d'une tierce legitime, 313. Traitement fait au commencement de cette maladie, 314. Explication des symptomes, 318 Consequence qu'on en doit tirer. 319
Hoquet dans le vomissement est dangereux quand il persiste. 147
Hypocondres durs & tendus font soupçonner quelque squire dans les visceres, comme

au foye, à la rate, au pancreas. 102
Les hypocondres élevez, douloureux & brulans avec une voix aigre, désignent une inflammation interne. 102. 103
Qualité des hypocondres qui sont dans une bonne constituion. 101. 102
Hypocondriaques, ainsi que les femmes hysteriques ont souvent le pouls interminent. 81
Hypogastre douloureux avec tension & sans tension. 103
Hypogastre élevé & tendu est un symptome ordinaire des maladies de la vessie ou de l'uterus. 103. 104

J

JAUNISSE sans dureté du foye, est de bon augure dans les maladies aiguës quand elle ne paroit point d'abord. 99. 100
Elle suit quelquefois les coliques, & elle est produite par un regorgement de bile. 100. 101
Ictericie noire, finissant la fiévre à laquelle elle survient. 278
Imaginations de quelques Médecins touchant les fermentations de nôtre corps. 13. & 14
Incertitude des signes de coction dans les maladies croniques, 45. & dans les maladies sujettes aux crises. 66. 67. 68
Incontinence d'urine. 129
Inconveniens de la dureté du ventre. 154
Indications curatives des désordres des fermentations. 24. 25.
De la fiévre tierce exquise. 209
De la tierce bâtarde. 246
De la double tierce. 251
De la quotidienne. 257.

De la quarte. 267. 274
De la double quarte & de la triple quarte. 302. 305
Indications pour la saignée, aux fievres intermittentes. 239
Indications pour les purgatifs & pour les sudorifiques dans ces mêmes fiévres, avec la preparation de ces remedes. 243
Indispositions qui obligent les malades de dormir sur le ventre. 85. 86
De celles qui les font demeurer dans leur seant & la tête levée sans pouvoir se coucher sur le dos, ni sur les côtez. 86. 87
Influence des astres cause exterieure des crises dans les maladies croniques, suivant les Anciens. 59. 60
Intermittentes qui deviennent déréglées ne durent pas. 276
Intermittentes qui se produisent en automne sont suivies de cachexie, & de mélancholie. 267
Jours critiques rapportez par Hippocrate. 52
Jours indicatifs. 52. 53

L

LADRES ou lepreux, vérolez & scorbutiques ont des inégalitez sous la langue. 95
La *Langue* étant bien examinée sert de fondement à plusieurs conjectures, sur les états des malades. 93. 94
Langue tremblante, noire, rude, séche est de mauvais augure : Langue marquée en son milieu d'une ligne blanchâtre signifie diminution de fiévre. La froide dénote extinction d'esprits. L'inegale par dessous aux ladres, ou lépreux; & en differens endroits

chez d'autres malades. 94. 95
Langue attaquée de chancres, de scissures, d'ulceres. 96
Lavemens donnez avant l'accés des intermittentes guerissent assez souvent. 282
Formule de ces lavemens. 283
Levain de l'estomac est âcre, salin & volatil; il varie quelquefois. 26
Ce levain est dépravé quand la fermentation du sang est déreglée. 260
Levains inutiles en certains cas. 14
Lienterie est toûjours un mauvais symptôme. 156. 157
Lombes douloureux prognostiquent quelquefois des grandes maladies, comme gravier dans les reins, rhumatismes, inflammation des parties contenuës. 104

M

MALADIES aiguës, courtes, croniques. 33
L'on ne peut limiter leurs differétes durées. 34
Maladies aiguës & croniques different entr'elles. 71
Maladies aiguës soumise à la lune suivant les Anciens. 60
Maladies qui sont conformes à la nature, à l'âge, à l'habitude, à la saison, au païs ont moins de danger. 160
Restriction de cette regle. 161
Maniere de se coucher des malades montre souvent leurs differentes affections. 88.
Matiere fébrifique contenuë d'abord dans les premieres voyes. 206
Medecin doit observer plusieurs choses. 74. 75. 76

Médicamens abſorbans & précipitans à donner aprés l'évacuation des premieres voyes dans les fiévres intermittentes. 237
Médicamens pour la double tierce. 254
Médicamens qu'on doit donner au commencement de l'accés. 163
Mélange de quelque matiere fermentative eſt néceſſairement la cauſe des fiévres intermittentes. 203. 204
Métaux ne fermentent point dans les diſſolutions ordinaires de Chymie. 5
Miſerere, ou paſſion iliaque. 148
Mœbius, ſon opinion ſur le ferment ſtomacal. 26
Mois critiques. 56
Moiſſe de la peau. 99
Morton, en quoy il s'eſt trompé ſur le retour des fiévres. 218
Mout de vin diſtilé ne rend qu'une huile groſſiere. 5
Mouvement ondoyant dans le ſang. 19
Mutation de douleurs. 179

N

NARCOTIQUES donnez avant les accés des intermittentes. 236
Narines & bouche fort ouvertes en dormant, marquent difficulté de reſpiration. 92
Nature a beſoin de nôtre ſecours, quand elle n'agit pas, ou qu'elle fait des efforts impuiſſans : elle ne doit point être détournée lors qu'elle fait une évacuation. 71. 72
Nature de la fermentation en general. 1. & 2
Nature des fiévres. 189
Nature des maladies à conſiderer pour le prognoſtic. 160

O

OBJECTIONS diverſes, contre la fermentation du ſang & réponſe à ces objections. 17. 18. 19. 20
Obſervations fauſſes ſur les criſes. 57
Obſervation d'*Hercules à Saxonia* ſur une fiévre. 74. 75
Obſervations ſur la peau. 96
Sur les ſueurs. 135. 136
Sur les urines. 115. 116
Sur les douleurs de tête. 142
Sur la voix. 110. 111
Sur les vomiſſemens. 151
Sur la tierce d'*Emuller*. 193
Sur la quotidienne. 258
Obſtructions des conduits lateraux du canal pancreatiques, n'eſt pas la cauſe des fiévres intermittentes. 216 217
Obſtructions dans les fiévres quartes font varier les indications. 287. 288
Obſtructions du ſang dans les vaiſſeaux, ſur tout dans ceux du poumon, font que les malades reſpirent plus ſouvent dans le friſſon, que dans l'ardeur de la fiévre. 214
Odorats dépravez ſont des ſymptômes de mauvais augure. 177
Oeufs couvez, leur odeur dans les rots. 25
Opiate de quinquina mêlez aux aperitifs, dãs les fiévres périodiques, & pour prévenir les embarras des parties internes. 266. 291
Opinion de Sylvius ſur la fiévre. 191.
Orgaſmes des maladies & penſées d'Hippocrate ſur ce ſujet pour la pratique. 43. 44

P

PARAPHRENESIE, ne vient point toûjours de l'inflammation du diaphragme. 170
Parfait & imparfait ſont des noms équivoques. 21
Hippocrate dit que paſſer les bornes de la nature eſt mauvais. 166
Peau marquée de diverſes taches ſignifie ordinairement malignité. 96
Peau rouge aux joues eſt un ſigne d'ulcere d'inflammation des poumons : Peau brulante ou froide, marque trop d'ardeur ou de foibleſſe. 97
Peau chaude ou froide ſucceſſivement denote convulſion : Peau ſéche inégale & craſſeuſe que l'on voit ordinairement aux phthiſiques. 98. 99
Peau molle montre la diminution de ſon reſſort : celle qui eſt pâle ou plombée témoigne coagulation du ſang, enfin celle qui change ſouvent de couleur déſigne quelques mouvemens convulſifs, & autres mauvais ſignes. 99. 100.
Peſanteur du corps avec foibleſſe des membres fait ſoupçonner de la malignité. 175
Phœnomenes à expliquer ſur les fievres intermittentes. 202. 203
Phréneſie ne vient pas toûjours de l'inflammation des meninges. 169
Phtiſie precedée par de crachemens de pus, enſuite de crachemens de ſang. 140
Pilules de tartre de Quercetan contre les obſtructions dans les fiévres quartes. 287
Pluſieurs maladies ſe diſtinguent par les coctions differentes, 32. Par le nombre des

jours. 33
Potion anodine sudorifique. 238
Potion émetique. 234. 255
Potion purgative. 235
Pouls en general, 73. Conseil de Riolan sur l'examen du pouls interrompu. 74
Pouls fort, pouls grand. 75
Pouls dur 76. Pouls mol 78. Pouls vite, 79. Pouls inégal. 80
Pouls intermittens, entrecoupez & défaillans. 82
Pouls des femmes grosses. 192
Pourquoy le pouls est égal dans la tierce, & inégal dans la quarte. 203
Précaution à prendre sur la pratique de *Sydenham*, & de *Sylvius* dans les intermittentes. 236
Précipitans ne doivent être donnez qu'aprés qu'on a vuidé les premieres voyes. 237
Précipitations vraye & fausse, en quoy elles consistent : exemples tirez du vin, du lait & des métaux dissouts. 7. 8. 9. 10
Préparation arsenicale convient rarement à prendre interieurement dans la cure des fiévres. 295
Préparation de Mars, de Mercure, d'Antimoine, pour exciter les fermentations naturelles affoiblies. 29
Preuves de la fermentation qui se fait dans le ventricule. 14. & dans la masse du sang. 16
Preuves de nôtre explication des fiévres. 218 219
Privation de douleur dans les parties sensibles attaquées d'inflammation, marque aliénation d'esprit. 179. 180
Privation de soif est mauvaise dans les maladies aiguës. 164

Privation de vûë & d'ouie dans la vigueur d'une maladie aiguë eſt trés-dangereuſe. 180. 181
Prognoſtic fondé ſur la durée de la maladie, & ſur la maniere dont le malade s'eſt gouverné. 187. 188
Prognoſtic qu'on peut tirer des fermentations. 73. 74. &c.
Prognoſtic de la tierce exquiſe. 221
De la double tierce. 253
De la tierce bâtarde. 245. 246
De la quotidienne. 261
De la fiévre quarte. 273
Ptiſanne dans la quarte. 280. 281
Dans la quotidienne. 262
Dans la tierce bâtarde. 250
Dans la tierce exquiſe. 232
Ptiſanne pour la boiſſon ordinaire dans les fiévres intermittentes. 244
Ptiſanne rafraichiſſante. 241
Purgatif à donner ſur la fin des accés dans les intermittentes. 287
Purgatifs peuvent convenir ſur la fin d'une fiévre quotidienne. 263
Purgatifs nuiſent quelquefois dans le cõmencement des maladies aiguës, & pourquoi, 52. Tems où l'on doit donner les purgatifs dans les intermittentes. 233. 242. 243
Pus des abſcés interieurs paſſe quelquefois dans la maſſe du ſang. 124.
Pythagore a impoſé aux Anciens ſur les criſes par ſes nombres. 58

Q

QUALITE' des excremens de gens ſains & de gens malades. 155
Quinquina eſt le grand fébrifuge, on le doit

donner dans les jours d'intermission, en teinture ou en infusion, 244. En décoction, 265. En substance, en opiate, 290. 291. Dans du vin. 251

R

RECUEIL de signes pour indiquer la cure des maladies. 70. 72

Régime des malades dans les fiévres intermittentes. 226

Dans la tierce bâtarde, 250. Dans la double tierce. 254

Dans la quotidienne, 262. Dans la quarte, 278. 279

Regles generales sur les évacuations. 113

Remarques sur les crises, & les conséquences qu'il en faut tirer pour la pratique, 66. 67. 68. &c.

Remarque sur les yeux & sur le reste de la face, &c. 89. 90. 91

Remedes appliquez exterieurement dans les fiévres intermittentes. 283

Respiration fait connoître l'évenement futur des maladies. 106

Respiration difficile, rare, grande, fréquente, petite, entrecoupée, 107. 108 Froide accompagnée de râlement. Une telle respiration ne montre pas un danger si prochain dans les maladies croniques. 109. 110

Réves des choses ordinaires & qui conviennent au temperament sont bons. 178

S

SAIGNE'E à éviter dans le chaud de la fiévre. 240

Saignée doit être rare dans la quarte. 285
Saignée inutile, selon Fernel & d'autres Auteurs, pour la séparation des humeurs corrompuës quand on saigne aprés le commencement de la maladie. 39. 40
Saignement du nez, mauvais dans la quarte. 277
Saison de la maladie doit être observée. 160
Sang fermente continuellement. 16. 17
Scorbutiques, ont des inégalitez vers le milieu, au dessous & au bout de la langue. 95
Scorbutiques, hypocondriaques, épileptiques se guérissent souvent par la fievre quarte. 274
Sectateurs de Galien ont erré sur les signes des coctions. 37. 38
Sensations blessées. 180. 181
Sentimens des Anciens touchant la coction; Sentimens d'Hippocrate & de Galien, 35 36. 37. Touchant les crises. 59
Signes critiques du vomissement, des diarrhées, des sueurs, des mois, des hémorroïdes. 54. 55 56
Incertitude de tels signes. 57
Signes de coction & de crudité 35
Signes des differentes evacuatiõs critiques. 54
Signes qui marquent alteration dans les organes de la respiration. 86. 87
Situation d'un homme dans l'état de santé, 83 Dans les differens états contre nature. 84
Situation d'un malade sur le ventre. 85
Situation sur le côte droit ou sur le côté gauche dans les Maladies croniques. 87. 88
Soif sert au prognostic. 164
Soif inextinguible est mauvaise. 165
Sommeil profond & syncopal; sommeil qui fatigue est de fâcheux augure. 171

Spécifiques pour les fievres. 243
Ils se doivent donner avec précaution. 292. 299. & 300
Spécifiques pour les intermittentes, quand il n'y a pas danger d'inflammation du bas ventre. 239
Sudorifiques doivent être employez sur la fin des accez. 243. 244
Sueurs en general, 129. Sueur fœtide & symptomatique, 130. Sueur continuës & abondantes, 129. Sueurs qui précedent le frisson sont mauvaises, celles qui le suivent sont bonnes. 130. 131.
Sueur universelle, sueur particuliere, chaude, froide, copieuse. 133. 134
Sueur syncopale, sanguinolente. 135. 136
Sueur aprés le repas. 132
Sueur critique. 55
Surdité & teintement d'oreille dans une maladie naissante est mauvaise, non dans la vigueur d'uue fiévre maligne. 180. 181
Surquoy on doit fonder les diverses indications. 194. 195
Suspension des particules métalliques dans leurs liqueurs dissolvantes, sa cause. 11. 12.

T

TACHES qui viennent sur la peau, & leurs differences. 96
Tartre alumineux de *Rolfincius* & sa préparation. 309
Teinture ou infusion de quinquina dans l'eau. 244
Tems de la maladie sert au prognostic. 187
Tems des maladies. 30
Tems où il faut donner les purgatifs dans la quarte, 278. dans la tierce. 242

Tems pour la saignée. 239
Tems & suite des fermentations. 30. 31.
Tierce s'excite d'ordinaire au Printems, ou en Eté, & dans les jeunes gens. 211
Tierces sans danger quand les parties interieures ne sont point offensées, 222. Tierces malignes. 223
Toux est mauvaise, lorsqu'elle est accompagnées d'accidens tels que le crachement de sang. 177
Toux séche & irritante avec une langue humide, marque distillation ou catarre. 165
Tumeurs & douleurs vers les hypocondres dans les fiévres croniques ne proviennent pas toûjours de l'ébarras des vaisseaux. 322
Tumeurs & hydropisies, suites ordinaires des longues fiévres intermittentes. 275

V. U.

VEILLES dans l'état de la maladie ne sont pas à craindre, 172. Elles sont plus nuisibles aux jeunes gens. 173
Veilles, hémorragies, superpurgations, playes suivies de convulsions sont dangereuses, 173. 174
Ventre douloureux & tendu doit faire appréhender quelque inflammation ou de vents, 103. 104
Verolez ont des inégalitez sur la langue. 95
Vers qui sortent au commencement des maladies aiguës, marquent de l'acreté & une disposition à la pourriture. 159
Vin de quinquina. 251
Vin enragé. 19
Visage témoigne beaucoup d'affections interieures par les yeux, par les narines, & par la couleur de la peau. 89. 90. 91.

Voix aigre, voix glapiſſante avec reſſerrement des hypocondres. 110
Voix entrecoupée, tremblante, défaillante avec fiévre & ſans fiévre, ce qu'on en peut conjecturer. 111. 112
Volatils dépoüillez de ſouphres diminuent les fermentations dans les fiévres. 242
Vomiſſemens critiques. 55
Vomiſſemens en general. 144
Vomiſſemens ſinceres. 145
Vomiſſemens de pituite & de bile, de matieres âcres. 146
Vomiſſemens avec fiévre & hoquet; vomiſſemens ſalutaires & dangereux. 146. 147
Vomiſſemens de differentes couleurs, fœtides &c. dans les matieres rejettées. 148
Vomiſſemens noirâtres, ceux où l'on jette du ſang, ou qui ſont mêlez de pus. 149. 150
Vomiſſemens extraordinaires. 152
Urines doivent être conſiderées par le Medecin; on s'y trompe ſouvent. 115. 116
Urines aqueuſes, jaunes vertes, noires, rouges ambrées. 117. 118. 119
Urines pâles claires, troubles. 119. 120. 121
Farineuſes, huileuſes, purulentes. 122. 123 & 124
Urines ſanguinolentes, viſqueuſes, 125. 126
Suppreſſion d'urine, incontinence d'urine. 127
Ce qu'on doit juger de toutes ces apparences douteuſes les unes étant favorables, comme les urines noires dans les fiévres quartes; les autres de mauvais augure, comme ces mêmes urines en d'autres maladies. 124. 125. 126
Uſage des pilules catholiques de *Poterius*. 292
Uſage des pilules *de Sagapeno Camilli*. 292

Utilité des diarrhées dans les pleuréſies. 154

Y

YEUX qui ne peuvent ſouffrir la lumiere, qui pleurent, qui ſe contournent, qui paroiſſent rouges, & leurs veines livides, & noires au droit du blanc qui s'entrouvent en dormant. 90
Yeux effarez, ternes. 91

Table des Matieres de l'Addition.

A

ACIDES fortifient la chaleur. 359 Les acides febrifiques ne s'accumulent point dans le ſang. 351. 352. Les acides s'engendrent dans les ſucs. 350
Amulettes pour pallier. 409
A quoy ſe reduiſent toutes les opinions qu'on a propoſées ſur la fiévre. 332
Ardeur ſuccedant au friſſon. 432
Avant-coureurs des Paroxyſmes des intermittentes. 344

B

BOISSON pour les fiévres continuës, 336
Boiſſon pour les intermittentes 401
Bons ſuccés des linimens dans les fiévres malignes. 342
Bubons & parotides à traiter. 341

C

CAUSE de la duplication & de la triplication des fiévres. 438
Cauſe de quelques mouvemens critiques. 434
Cauſes de la corruption du ſang dans quelques Fébricitans. 438
Cauſes des changemens de couleur, du refroidiſſement, des ſoupirs & de divers autres ſymptômes qui paroiſſent dans le friſſon. 355
Cauſes des fiévres continuës, & de leurs ſymptômes, 334. 335. Cauſe de redoublement reglé de ces mêmes fiévres. 425
Cauſes veritables des fiévres intermittentes. 336
Les cauſes occaſionelles ; ſuite de ces fiévres, 343. Autres preuves des cauſes rapportées, 346. Cauſes du redoublement des fiévres, 377. Cauſes du renouvellement des mêmes paroxyſmes, 430. Raiſonnemens ſur le même ſujet ſelon d'autres ſyſtémes. 432
Changement de tierce en quarte. 367
Chaud & froid des fiévres demandent differentes cures. 337
Chile contractant de l'accidité, 352. 353. s'aigriſſant à la ſurface du corps. 354
Choix des alimens. 400
Circonſtances où le quinquina réüſſit. 419. 420
Coction ne doit pas être précipitée par l'uſage des remedes chauds. 426
Comment la chaleur ſuccede au froid des fiévres. 356
Comment on repare ce que la fiévre a détruit. 428

Comparaison du corps animé & d'une machine à pendules. 435
Concours du chaud & du froid dans quelques fiévres. 345
Critique de tout les hypotheſes des modernes, 431. Objections contre ces hypothéſes touchant les fiévres intermittentes. 432 433
Cure des fiévres periodiques, reduite à quatre points principaux. 398
Cure differente ſuivant les ſaiſons, les temperamens, &c. 427
Cure parfaite & radicale des fiévres periodiques. 422

D

DEclin des paroxyſmes, ſa cauſe. 362
Defaut de tous les ſyſtêmes propoſez juſqu'à preſent ſur les fiévres intermittentes. 430
Deux eſpeces de double tierce. 380
De quelle cauſe procede l'ardeur dans les récidives cauſees par une adminiſtration inconſiderée du quinquina. 417
De quel principe dépend la durée des bons intervales. 432. & 436
Difference des fiévres malignes d'avec les autres. 339. 340
Differences des médicamens terreſtres ſalins. 411
Diſpoſition favorable de l'air. 399
Diſſolution du ſang, ſes ſuites. 340
Diviſion des fiévres intermittentes. 365
Durée ordinaire des attaques & des interminſſions des fiévres périodiques. 368

E

EFFERVESCENCE froide. 427
Effet de la forte ardeur du sang. 60
Elemens se changent selon les agens. 334
Emetique à choisir. 403. 404
Ephemere sa difference d'avec les tierces. 374
Excés de l'humeur febrifique, redouble les fiévres. 379
Explication de l'action des cataplasmes. 410
Explication de la durée des intervales des fiévres périodiques par une experience. 428. 429
Explication de divers prognostics des fiévres intermittentes. 390
Explication du frisson & de ses symptômes, comme la paleur, des tremblemens, des divers écoulemens qui s'y font. 347 348
Explication nouvelle des symptômes des intermittentes, 437. Ce qui produit les fiévres quotidiennes, tierces & quartes. 438
Exposition des hypotheses des Anciens. 451

F

FIEVRE accompagnée de toux séche. 385
Fiévre froide, ses causes & ses differences d'avec les fiévres sensiblement chaudes. 382. 383
Fiévres où le chaud & le froid se rencontrent distinctement ensemble. 383. 384
Fiévre où le dedans du corps brûle, & le dehors géle. 384. 385
Fiévres où les sueurs abondent. 385. 386
Fiévres où se produisent differentes sortes de symptô-

symptomes, ou le malade souffre oppression, où le cœur lui manque, où la goutte s'irrite. 387. 388. 389
Fiévres sans affoiblissement. 392
Foyers & principes que les Anciens assignoient aux Fiévres intermittentes. 451
Frisson commençant à se faire sentir au dos, & comment le froid se répand ensuite par tout. 431

G

GENERALITEZ & précautions à prendre dans le traitement des fiévres. 405
Toutes sortes de remedes ont guéri les intermittentes en divers sujets, & les peuvent encore guérir. 450

H

HUILE séparée en goutelettes par le vinaigre ou on la mêle, montre comment les acides divisent les matieres grasses du sang où ils s'insinuent, & les disposent à se dissiper plus aisément. 358
Humeurs pacifiées, & fibres relachées sont suivies du sommeil. 364
Hydropisie ordinaire en automne. 365

I, J

IDE'E des elemens chymiques reçûs aujourd'huy. 333
Inspiration empêchée par l'expansion du sang dans le poumon. 361
Intermissions de plusieurs accés dans le même tems rend les paroxysmes plus rudes. 381

L

LEVAIN trés-attenué dans un ſang ſulphureux cauſe les fiévres ardentes. 383.
Lipyrie depend de la difference des parties du levain les plus groſſieres & les plus tenaces piquant & fixant les fibres de la ſurface du corps, pendant que la portion la plus ſubtile agite le ſang dans les viſceres. 384
Liqueurs qui développent le mieux la vertu du quinquina. 416

M

MANIERE d'atténuer l'humeur morbifique pour la faire ſortir. 422
Medicamens qui conſervent le ſang. 404
Methode pour pallier les fiévres. 406. 407
Methode de traiter les fiévres en divers cas. 425
Moyen de diſſiper plus ſûrement les matieres febrifiques inflammables. 358
Moyen de ſe préſerver de la fiévre. 399

N

NARCOTIQUES & paregoriques calment le ſang. 408
Nouveau paroxyſme ſurvenant dans les jours des bons intervales d'une fiévre périodique double ou triple. 382

O

OBJECTIONS contre l'exiſtence d'un foyer particulier dans les fiévres intermittentes. 354

Obſtacles que la nature met à la production des acides. 351
Origine des ſueurs. 446

P

PALLIATIFS exterieurs & interieurs des fiévres. 409
Paſſage du froid au chaud dans la fiévre. 432
Phœnomenes de la fievre éphemere. 374
Phœnomenes du froid des fiévres. 345
Precaution generale dans le traitement des maladies. 405
Prediction ſur chaque eſpece d'intermittente, Sur l'enflure de certaines parties. 396.397
Preparation de divers remedes. 338
Preuves que le feu n'agit point comme acide. 359
Principe des retours alternatifs de la ſanté & de la maladie. 434
Pregnoſtics à tirer des tubercules des ulceres, des cours de ventre. 391. 392
Purgatifs convenables aux maladies. 339

Q

QUALITE' de la boiſſon des fébricitans. 401
Quarte double, ſa cauſe. 381. 382
Quinquina, ſes propritez, 410. Raiſon de ſes vertus, 412. Pourquoi un ulcere empêche les bons effets du quinquina 413. Cauſe des divers effets de ce médicamens. 414. En quel cas il purge, & ce qui le retient dans l'eſtomac, 415. Il eſt propre à certaines hydropiſies, & à l'hétiſie, 416. Comment on en uſe pour ſuſpendre des fievres

chaudes, 417. Danger du quinquina dans les fiévres chaudes, 417. Dans une abondance de cruditez, 418. Pratique à garder dans ce cas, 419. En quel tems de la maladie on use du quinquina, 420. Usage du quinquina dans un cours de ventre & dans une constipation, 421. Préparation de ce simple suivant Talbot Medecin Anglois qui l'a mis en vogue, 423. Preparation d'une teinture & d'un électuaire de quinquina. 424

Quotidienne, ses caracteres, son origine & ses symptômes. 370

R

RAison de la regularité des retours de la fiévre. 434. 437

Raison des alternatives du chaud & du froid, 372

Raison du prolongement desparoxysmes, 366

Raisonnemens de Borelli sur la regularité des retours du paroxysme. 436

Reflexions sur les systhêmes précedens, avec une exposition abregée d'une nouvelle Théorie. 429

Refutation des raisonnemens des Anciens sur les fiévres périodiques, & des observations sur lesquels ils se fondoient. 442

Remede à changer suivant la diversité des causes du mal, 341. Les plus propres pour les fiévres. 402

Respiration fréquente, sa cause. 361

S

SAng aqueux & indigeste cause les fiévres périodiques, 336. Païs où elles sont ra-

res, remedes à ces maux. 344
Signes de de triste augure. 392. 393
Sommeil, sa cause. 364
Sueurs à exciter dans les fiévres ardentes. 363
Symptômes de l'ardeur fébrile. 356
Symptômes de la tierce, & leur cause. 369
370
Système nouveau sur les fiévres périodiques, par un moderne. 434

T.

TACHES & tumeurs, leurs causes. 340
Tierce automnale. 365
Tierce printanniere. 373
Tierce triple, son origine. 381

V, U,

VERTU des cataplasmes, sa cause. 410
Ulcere empêche que le quinquina n'arrête la fiévre. 413
Urine des fiévreux, son sédiment. 344
Urines plus chargées sur la fin de l'accés. 362
Utilité & cause des sueurs & des urines qui sortent sur la fin des paroxysmes. 363

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitre des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailly, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Nôtre amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer un Livre intitulé *Pratique des maladies aiguës, & des maladies cronïques ou habituelles, par Daniel Tauvry*, de nôtre Academie des Sciences & Medecin de la Faculté de Paris, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit D'HOURY, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre par tels Imprimeurs qu'il voûdra choisir, en telle forme, marge, caracteres & autant de fois que bon lui semblera, faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de nôtre obéïssance, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ledit Livre en tout ou partie, comme aussi d'en faire vendre ny distribuer ou debiter d'Impression étrangere, sans le consentement par écrit de l'Exposant ou de ses ayans cause, le tout à peine de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans,

dont un tiers applicable à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers a l'Exposant, & l'autre au denonciateur, confiscation des Exemplaires, de tous depens, dommages & interets, à condition toutefois que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois du jour des Présentes, que l'Impression dudit Livre sera faite en nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles nous commandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble, ny empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution des Présentes, toutes significations, deffenses & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir.

Donné à Paris le vingt-ſixiéme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cens douze, & de nôtre Regne le ſoixante neuf. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre num. 446. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 33. num. 285. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt de 13. Août 1703. A Paris ce dix neuviému jour du mois d'Avril 1712.

L. JOSSE, Syndic.

580BB7

2 vols
8301 01